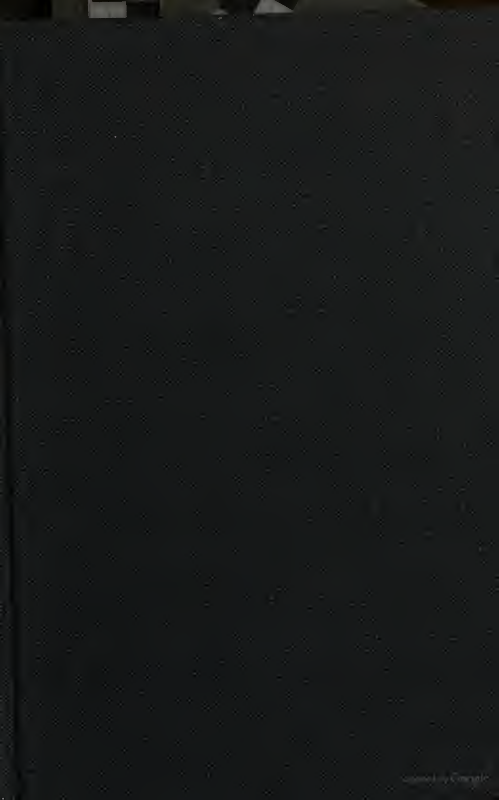




UNE TÉTRADE

OU

DRAME, HYMNE, ROMAN ET POÈME

TRADUITS POUR LA PREMIÈRE FOIS

DU SANSCRIT EN FRANÇAIS

PAR

Hippolyte FAUCHE

1° LA MRITCHHAKATIKA, drame en dix actes;
2° LE MAHIMNA:STAVA, hymne.

PARIS
LIBRAIRIE DE A. DURAND
RUE DES GRÈS-SORBONNE, 7

1861

UNE TÉTRADE

OU

DRAME, HYMNE, ROMAN ET POÈME.

MEAUX. — IMPRIMERIE A. CARRO.

UNE TÉTRADE

OU

DRAME, HYMNE, ROMAN ET POÈME

TRADUITS POUR LA PREMIÈRE FOIS

DU SANSCRIT EN FRANÇAIS

PAR

Hippolyte FAUCHE

1° LA MRITCHHAKATIKA, drame en dix actes;
2° LE MAHIMNA:STAVA, hymne.



PARIS
LIBRAIRIE DE A. DURAND
RUE DES GRÈS-SORBONNE, 7

1861

A M. GARCIN DE TASSY,

CHEVALIER DE LA LÉGION D'HONNEUR,
MEMBRE DE L'ACADÉMIE IMPÉRIALE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES,
PROFESSEUR D'INDOUSTANI A L'ÉCOLE IMPÉRIALE ET SPÉCIALE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC., ETC.

HOMMAGE
DE MA RESPECTUEUSE CONSIDÉRATION
POUR LES SERVICES
DE SES ÉMINENTS TRAVAUX SUR LA LITTÉRATURE
DE L'INDE.

HIPPOLYTE FAUCHE.

INTRODUCTION.

La représentation d'une pièce dans les temps primitifs du théâtre indien. — La *Marion Delorme*, de M. Victor Hugo. — Le *Chariot d'enfant*, de MM. Méry et Gérard de Nerval. — Le *Mahimna:stava.*

Nous avions dessein, il y a quelques années, d'offrir au public savant la traduction de quatre beaux ouvrages indiens sous le titre, commun à leur assemblage, d'Une Tétrade ; mot, que nous n'inventions pas, qui existait avant notre idée, et que nous sommes allés prendre simplement au Dictionnaire de Bescherelle, parce qu'il exprime ce que nous avions besoin d'exprimer : *Une réunion de quatre choses.*

La traduction un peu longue des Œuvres complètes de Kalidasa avait suspendu l'exécution de ce projet ; mais, libre maintenant de ce travail, nous sommes revenu à notre ancienne idée, et nous avons enfin achevé de traduire les quatre fameux

ouvrages, dont nous avions fait la promesse à nos lecteurs sur la couverture des tomes VIII et IX du Râmâyana. Seulement, ici, nous avons dû remplacer par deux nouvelles productions indigènes les deux, qu'on avait déjà lues chez nous dans les *OEuvres complètes*, c'est-à-dire, *le Nalaudaya*, attribué à Kâlidâsa, et le Nuage messager ou *le Mégha-doûta.*

Le morceau capital de notre second volume sera donc *la Mort de Çiçoupala,* cet illustre poème de Mâgha, comme celui du tome premier est le *Petit chariot d'argile,* ce drame d'un roi, qui portait un nom bien remarquable, Çoûdraka, c'est-à-dire, *qui appartient à la classe des çoûdras* ou *des artisans.*

Est-ce qu'il s'était élevé de cette roturière condition, par une de ces révolutions si communes dans l'Asie, à l'honneur d'occuper le trône ; et que le sceptre était venu remplacer dans sa main le marteau ou la scie, l'équerre ou la truelle, la navette, la hache ou l'aiguillon? Était-ce le souvenir de son humble origine, qui inspirait au royal auteur d'ajuster à sa pièce l'épisode intéressant d'Aryaka, ce pauvre bouvier, qu'un providentiel changement des affaires politiques fait sacrer lui-même sur le trône, dont il s'est montré si digne par son courage, sa grandeur d'âme, sa constance dans une injuste per-

sécution, et qui passe sans vertige du gouvernement d'un troupeau à l'empire du monde entier, suivant l'expression des lieux et du temps?

S'il y avait quelque fondement à poser sur des inductions tirées d'un simple nom propre, il semble qu'on devrait accuser avec sévérité l'oubli de n'avoir laissé subsister d'une vie, qui fut sans doute éminemment curieuse, que ces deux seules phrases consignées dans le prologue :

« Çoûdraka avait une belle figure, une démarche noble, un » esprit vaste; il était laborieux, actif, guerrier plein de » courage; et, quoiqu'il eût cultivé toutes les sciences de son » époque, le ciel daigna lui conserver l'usage de ses yeux jus- » qu'au bout de sa carrière.

» Enfin, parvenu à l'âge de cent années et dix jours, il offrit » aux Dieux le sacrifice volontaire de sa vie et termina dévo- » tement sa longue existence dans les flammes d'un bûcher. »

Si on cherche dans sa pièce les traits, qui manquent à ce tableau, on voit que le poète couronné se distinguait par la nature élevée de son âme, la beauté de son imagination et la vivacité de son enjouement; qu'il savait habiller avec élégance ce qu'il pensait avec tendresse, force, noblesse et dignité; que, roi, il estimait les préjugés de la naissance à leur juste valeur (1); qu'il possédait sur la métem-

(1) Page 263.

psychose des idées logiques dans un système, où les évolutions successives des âmes ne sortaient pas des révolutions de la vie humaine (1) pour s'égarer dans l'existence des brutes ou des végétaux.

Telles, comme on le voit dans ce verset de saint Jean au sujet de l'aveugle-né : « Maître, est-ce à cause de ses péchés, ou pour les péchés de son père ou de sa mère, que cet homme est né aveugle ; » telles étaient les opinions de ces Pharisiens, docte secte, de qui le nom si remarquable n'est pas autre que celui des Parsis, habitants de ces contrées voisines, d'où l'exil des Hébreux en avait rapporté les idées au milieu d'Israël.

On peut tirer de son drame plus d'un mot à conserver dans la mémoire. L'observation n'a-t-elle pas souvent confirmé la justesse de celui-ci :

« Le moral est toujours en étroite harmonie avec la forme? »

En voici un autre, et ce n'est rien de moins qu'une vérité, assise et comble de l'édifice bâti sur le sol de la vie :

« L'adoration est la règle éternelle d'un maître de maison. »

Là, c'est une réflexion pieuse, qu'il sait associer,

(1) Page 233.

chemin faisant, avec le simple fait d'un organe des sens :

« Mes yeux me sont devenus inutiles, comme la prière du « méchant. »

Ici, c'est l'inviolabilité de l'âme humaine, qu'il affirme avec la vigueur d'un élève de Zénon :

« Tu es le maître de mon corps, seigneur, mais non de mon « âme, »

dit un esclave à l'homme vil, de qui ce nouvel Épictète est la noble propriété.

Ailleurs, c'est une vérité simple, naturelle, sentie aussi naïvement que nettement exprimée :

« La beauté est la seule chose, qu'on demande aux courti- « sanes; mais l'amour a besoin de sympathie. »

Plus loin, c'est une consolation pour la vertu indigente, contre les haillons de laquelle il ne craint pas de troquer l'or et la soie de l'opulence :

« Le riche, quand il est dans l'indigence des vertus, c'est là « vraiment l'homme, qu'il faut appeler un pauvre. »

C'est ainsi que l'auteur de *la Mritchhakatikâ* attachait à ses représentations les spectateurs avec les seules chaînes de la parole durant les dix actes de son vaste drame, qui semble pour l'étendue une sorte de roman en action, s'il ne siérait mieux de

l'appeler une espèce de mélodrame ; car on y voit figurer, comme dans ceux de Pixérécourt, le niais, le tyran et la victime, qui, poussée jusque sur l'échafaud, y trouve à la fin son heureux piédestal.

« Seules, » avons-nous dit. Ces mots, en effet, que nous avons écrits de nous-même à la tête de chaque acte pour éclairer nos lecteurs dans la marche de l'action : « *la scène représente..*, » ne sont pas historiquement vrais. La scène aux bords de l'Indus et du Gange ne représentait absolument rien ; les décors n'étaient pas connus de l'Inde : un rideau, qui séparait la scène de l'arrière-scène, c'était à quoi se réduisait primitivement tout le magasin du théâtre.

Le Siècle renfermait, il y a peu de temps (1), quelques lignes extraites d'un journal russe, l'*Abeille du Nord,* où ses rédacteurs avaient trouvé un article sous le titre de *Quelques jours en Chine.*

Les Chinois ont la passion, écrivait l'auteur, des représentations dramatiques ; mais leur théâtre manque d'un accessoire essentiel, celui des machines et des décorations. Là, un acteur a mission d'avertir à chaque instant les spectateurs que la scène est

(1) Numéro du mardi 18 décembre 1860.

dans tel ou dans tel autre lieu et d'énoncer les circonstances locales, nécessaires au jeu de la pièce.

Ainsi les drames chinois sont aujourd'hui même ce qu'étaient, à l'époque des Kâlidâsa, des Bhavabhoûti et des Çoûdraka, les drames sanscrits, où le *vishkambhaka* et le *pravéshaka* étaient chargés, l'un de la même fonction parasite, l'autre d'un service analogue.

Car il ne paraît pas que, dans l'antiquité indienne, les machines et les décorations faisaient partie du mobilier théâtral; et cette absence remarquable vient de nouveau contredire le sentiment de M. Weber.

En effet, si les Indiens avaient dû aux Grecs de la Bactriane la connaissance des amusements dramatiques, ils auraient emprunté d'eux non-seulement l'idée primitive et simple du théâtre, mais encore l'idée accompagnée de tous ses accessoires. Ils auraient d'autant plus imité l'art de leurs décors et de leurs machines que la peinture était cultivée chez eux avec amour. Dans les plus anciens de leurs poèmes, il est parlé de statues ou de portraits et, dans la description des riches palais, on n'oublie guère de mentionner une salle de tableaux.

Or, il paraît que la représentation des plus anciens

drames ignorait à peu près complètement cet art d'augmenter l'illusion avec les machines et les décors.

Effectivement, l'imagination suppose, si les yeux ne voient pas, que le premier acte de *Vikrama et Ourvaçî* se passe en vue de l'Himâlaya, et les Apsaras donnent rendez-vous au roi sur une des cîmes. Il part donc et la rubrique ajoute :

« Elles feignent par une pantomime de monter sur le som-
» met de l'Hémakoûta. »

Si le décor avait représenté aux yeux un panorama du *séjour* éternel *des neiges*, l'auteur n'eût pas dit : *elles feignent de monter;* mais : *elles montent,* comme disaient les tragiques latins ou grecs et comme on lit dans toutes les pièces de nos contemporains.

Au troisième acte, la reine veut accomplir une dévotion en l'honneur de la lune sur la plate-forme du palais de pierreries ; elle fait inviter son époux à la cérémonie de son vœu, et la rubrique dit encore ici :

« Le roi monte et tous, comme lui, figurent dans une panto-
» mime qu'ils montent un escalier. »

Donc, évidemment, la terrasse et l'escalier n'étaient point ici représentés sous les yeux du spectateur.

Dans *Çakountalâ*, un Démon, hors de la scène, emporte le vidoûshaka et tient, ce qu'on ne voit pas, le bouffon suspendu sur le pinacle de la tour Méghatchanna. Le roi vole au secours de son ami : « Parvatâyana, dit-il au chambellan, montre-moi le chemin de l'escalier. »

LE KANTCHOUKI.

Par ici ! par ici sa majesté !

(Tous, dit aussitôt la rubrique, figurent l'action de monter à la hâte.)

Donc, la tour, sa porte et les premiers degrés de son escalier n'étaient pas davantage exposés devant les yeux du spectateur, dans une décoration, au fond de la scène ou sur un de ses côtés ; car, dans l'autre cas, on eût averti les acteurs, non de figurer l'action, mais de la faire, comme il est dit, à la hâte.

Sur une scène, où l'imagination pouvait supposer tout parce que rien n'était représenté matériellement sous les yeux, l'acteur était censé, par une tacite convention et sans l'entremise des arts figuratifs, aller d'une maison dans une maison, entrer de la rue dans un palais ou passer d'une chambre dans une autre ; mais toujours l'action en était nécessairement énoncée et le spectateur en était quelquefois averti d'une manière, qui pourrait sembler

oiseuse dans l'usage de nos théâtres, où, la chose étant montrée clairement aux yeux, il devient inutile d'en instruire les oreilles.

Par exemple, dans le *Petit chariot d'argile*, nous entendons le çakâra dire :

Ainsi, je vais de ce pas même au tribunal.
(Il s'avance et il regarde.)
— J'entre ici dans la salle, où se rend la justice.

Et, plus bas, dans la scène immédiatement suivante :

LE PRÉSIDENT.
Huissier, montre-nous le chemin du hangar de justice.
L'HUISSIER.
Qu'il vienne, le président ! qu'il vienne !
(Ils font le tour du théâtre.)
— Voici le hangar de justice. Que les juges veuillent y entrer.

Dans ces deux cas et dans les suivants, il est assez facile d'entrevoir sous les termes de la rubrique même une absence complète de toute représentation décorative :

Samvâhaka, dit-elle plus loin, figure dans une pantomime l'action d'entrer (1).

(1) Le *Petit chariot d'argile*, page 68.

Et, ci-après :

UNE SERVANTE.

Comment ! Le jour est venu et la courtisane n'est pas encore éveillée ! Bon ! je vais entrer et la réveiller.

Elle figure, ajoute la rubrique, l'action d'entrer, et Vasantaséná paraît ; elle est endormie et son corps est enveloppé d'une couverture (1).

Cette absence du plus ordinaire décors influait nécessairement, comme on voit, sur l'entrée des acteurs d'une manière, qui s'opposait elle-même à toute espèce d'illusion.

Ainsi, dans ce *Petit chariot d'argile*, une servante apporte une invitation de sa mère à Vasantaséná, qu'elle voit de l'anti-chambre occupée dans sa chambre à contempler un tableau avec Madanyâ, sa camériste ; et, tandis qu'elle est censée pénétrer d'une pièce dans une autre, la courtisane entre sur la scène avec la suivante, ses yeux attachés sur le portrait, qu'elle tient à la main.

L'ignorance des changements à vue était une nouvelle pierre d'achoppement, contre laquelle venait encore se briser l'illusion au moment de se former.

Doushmanta, par exemple, dans *Çakountalâ*, se rend à l'hermitage de Maritchi ; et, quand il est supposé atteindre le seuil, cet être cosmogo-

(1) Page 175 de la même pièce.

nique entre sur la scène, assis dans un trône d'or.

Mais, s'il était assis, comment faisait-il pour entrer, un homme assis ne marchant pas et ce royal sopha ne pouvant être que porté à bras ou coulant sur des roulettes?

C'était sans doute aidé par ce moyen ou par un autre semblable, qu'il apparaissait tout-à-coup sur la scène; car voici, dans un cas analogue, des paroles fidèlement expliquées du sanscrit et desquelles on peut consulter le texte original dans la *Mritchhakatikâ* (1), si l'on veut: « *Deindè ingreditur Sthâvaraka in palatio stans et catenâ vinctus.* »

En ce moment Sthâvaraka entre sur la scène, enchaîné et placé dans une tour du palais de Sansthâna.

Il y a ici tout à la fois mouvement et station: mouvement de la chose et station de la personne; mais un palais ne peut se mouvoir de lui-même; donc, il fallait qu'il marchât au moyen de ressorts mécaniques. Il était roulé probablement, si l'on ne préfère supposer qu'un rideau baissé le couvrait, tant qu'il en était besoin, et, levé, le démasquait au moment voulu de la circonstance dramatique; ou

(1) Édition *in-4°* de Frédéric Stenzler; Bonne, Kœnig, 1847, page 162.

même que l'édifice était peint sur une toile ployée, qui, glissant à propos sur une tringle avec des anneaux, déployait instantanément à la vue ce décors élémentaire ; car là il y avait déjà comme en germe ce qui fut ou ce qui était même à Corinthe, Athènes, Olympie et Rome le décors permanent dans toute la durée, soit d'un ou de plusieurs actes, soit de la pièce entière.

Une entrée plus singulière est la suivante dans le même *Petit chariot d'argile*.

Une servante, dès l'aube, apporte un message à Vasantasénâ et s'étonne de la trouver au lit, dormant à cette heure, où déjà tout le monde est sur pied dans l'Inde ; et, tandis qu'elle s'en va la réveiller du vestibule supposé à la chambre de lit imaginaire, la courtisane entre sur la scène, enveloppée dans une couverture et les yeux clos par le sommeil (1).

Il est évident, selon nos textes, que l'ancien théâtre des Indiens ne connaissait pas l'art des machines et que les acteurs suppléaient au manque de ces engins par les seules ressources de la pantomime. C'est du moins la conséquence très-apparente, que nous devons tirer nécessairement des rubriques suivantes :

(1) Page 175 ; ou, dans l'édition Stenzler, page 93.

LE ROI.

Allez ! mais à revoir !

A ces mots, toutes les Apsaras simulent une marche dans les airs (1).

Et, dans un autre acte :

Ourvaçî et Tchitralékhâ simulent toutes deux un vol au milieu des airs à l'entour du théâtre (2).

Un char, supposé en mouvement, s'il était montré sur la scène, y demeurait sans doute quelquefois immobile ; ce que nous devons inférer des paroles suivantes :

LE ROI.

Lâche donc les guides !

LE COCHER.

Ainsi que l'ordonne mon seigneur.

(Il simule dans une pantomime l'impétuosité d'un char.)

Mais plus souvent on suppléait au char absent par une habile expression mimique. Ainsi, nous verrons ici dans le *Petit chariot d'argile* cette rubrique assez concluante :

Le cocher figure dans une pantomime l'action de monter sur le siége et de mettre sa voiture en mouvement.

Puis, dans une autre scène, cette rubrique vient confirmer ce que donne à supposer la première :

Tchandanaka feint dans une pantomime qu'il monte sur le char et qu'il jette ses yeux dans l'intérieur.

(1) *Vikrama* et *Ourvaçî*, page 18.
(2) Page 33.

Dans cette belle scène, où l'héroïque époux de Çakountalâ décrit ses impressions à la vue des phénomènes étalés sous le char divin, qui descend des cieux, l'action théâtrale paraît encore là n'être qu'un simple jeu mimique ; car nous y trouvons d'abord cette rubrique assez importante :

LE ROI, *avec révérence.*

Je désire saluer ce grand saint.

MATALI.

Seigneur, c'est une excellente pensée.

(Après qu'il a figuré dans sa pantomime une descente du haut des airs.)

— Nous voici descendus (1).

Ensuite, deux pages après, on lit cette autre :

MATALI.

Que ta majesté descende.

LE ROI.

(Après qu'il a figuré dans une pantomime l'action d'un homme, qui met pied à terre.)

Et ton éminence, que fera-t-elle maintenant ?

Non-seulement les décorations manquaient dans l'Inde ; mais souvent l'acteur ne trouvait pas même sur la scène ce qu'on appelle au théâtre les accessoires. Il suppléait encore à la chose absente par une expression de pantomime.

(1) *Çakountalâ*, page 233.

Ainsi Vasantasénâ évanouie est tellement cachée dans un monceau de feuilles qu'on ne voit rien de son corps. Elle y reprend l'usage des sens ; elle jette un soupir, qui excite la curiosité du mendiant bouddhiste ; et, voulant pénétrer le mystère, que recèle près de lui cette bière de feuilles sèches, *il ouvre*, dit la rubrique en des termes assez clairs, *ce tas de feuilles par un jeu de pantomime* (1).

Il est vrai que, trois pages au-dessus, notre poète fait dire à Sansthâna, delibérant avec lui-même : « Si j'enveloppais ce cadavre avec un linceul de ces feuilles sèches ? » *Ce qu'il fait*, ajoute la rubrique. Mais, évidemment par les mots, qu'on a trouvés plus bas, l'action plus haut n'a été que simulée ; car, si l'assassin de la courtisane eût réellement fait la chose dite avec un accessoire de feuilles préparé sur la scène, on aurait mis simplement ici : « *Il ouvre le tas de feuilles ;* et l'on n'aurait pas eu besoin d'ajouter : *nâtyaina*, avec un T cérébral, c'est-à-dire, *par un jeu de pantomime.*

Ces mots : *il sort*, à la fin des scènes, n'y sont qu'une expression de simple convention ; ils sont employés là comme une espèce de trope. Le sens

(1) Page 134 du texte sanscrit, 251 de la traduction.

propre, c'est, et quelquefois le mot littéral est exprimé lui-même : *il se tient à l'écart.*

L'acteur passe d'une partie agissante et parlante de la scène dans une partie inactive et muette, sans quitter les yeux du spectateur. Il va dans l'une prendre sa part à l'action et revient à l'autre, supposé là ne pas voir ni entendre ce qu'on agite dans celle, où il n'est plus. Aussi, à la fin de chaque acte, trouvons-nous son achèvement annoncé par cette formule ordinaire : *A ces mots, tous les acteurs quittent la scène,* quoiqu'il ne doive rester, d'après la succession des sorties et les coutumes plus logiques de nos théâtres, qu'un seul ou deux acteurs souvent sur la scène.

Ainsi, au sixième acte, dans le *Petit chariot d'argile*, Tchandanaka est seul, quand il prononce les dernières paroles de son monologue, et la clôture de l'acte n'en est pas moins indiquée par sa formule invariable : *A ces mots, tous les acteurs quittent la scène.*

La *Courtisane amoureuse* et le *Petit chariot d'argile* roulent tous deux sur le même sujet. Un grand poète, dans *Marion Delorme,* a su rendre son élément tragique à cette curieuse légende, séparée duquel cette aventure, indienne peut-être d'origine,

fut transportée d'Asie en nos climats dans les contes ingénieux de Boccace et de Lafontaine.

L'héroïne de Victor Hugo aime un jeune inconnu, encore libre des liens du mariage; car, sous l'influence de nos mœurs, la passion de la femme pour un homme engagé dans l'hymen a nécessairement quelque chose de repoussant; l'amour y porte un peu trop de ces traits bâtards, qui le font croire enfant de la galanterie, car il n'a point son excuse dans l'espérance de se légitimer avec le mariage.

Mais, dans la pièce indienne, Vasantaséná peut aimer, sans qu'elle encoure aucunement ce reproche, l'homme déjà lié sous la foi d'une première union, parce que, sous l'empire de la polygamie, il y a dans le gynœcée de l'épouse quelques siéges vides à côté du sien, tout prêts à recevoir d'autres femmes, co-associées dans son titre même.

La courtisane dans l'un, s'enveloppe du plus épais incognito, car sa qualité porte avec elle une indélébile flétrissure; mais, dans l'autre, ce nom est pris, donné, reçu, sans honte, sans injure, sans mystère; circonstance, qui seule annoncerait que les personnages vivent sous la puissance de mœurs, qui ne sont plus celles de notre hémisphère : aussi, avons-nous dû conserver le mot

adjdjuka en toute sa rigueur de sens : une *hétaire*, une *fille-d'amour*, une *courtisane*, enfin un terme aussi fort, mais plus acceptable que *harlot*, suivant le Dictionnaire sanscrit-anglais.

Cette qualification, elle accompagne sans cesse ou le nom ou la personne de Vasantaséná ; ce titre, il est adressé par tous et devant tous à l'héroïne : il est donné sans intention d'offense, il est accepté sans obligation de rougir. Substituer au mot littéral une expression telle que *madame*, par exemple, c'était dissimuler sous un terme bannal de politesse l'état et la condition de la personne. Dire, comme Langlois : *Madame Vasantaséná*, nous semblait encore plus choquant pour tout lecteur, qui aime à retrouver dans une version les nuances d'un climat et la couleur de ses peuples. Aussi avons-nous retenu dans la traduction, sans aucun scrupule, ce libre sens du mot *adjdjuka;* car nul autre ne fait mieux sentir que l'on n'est plus en Europe, mais dans l'Asie, non à Paris, mais au milieu d'Ougein, sous les influences de nouvelles idées, où le mot n'entraîne plus nécessairement, comme chez nous le sentiment d'une flétrissure. Il y a tache, à la vérité, mais non infamie.

Vasantaséná repousse avec dégoût son passé; elle

fuit devant le beau-frère du roi, elle refuse une parure du plus haut prix, elle résiste à la volonté de sa mère. Marion, changée par l'amour, ne semble pas encore venue dans sa première scène à rougir bien pudiquement de ses galanteries, qu'elle nomme de *brillants péchés*, car elle continue de sa bouche même en riant avec Saverny la nombreuse liste de ses amants tour à tour favorisés.

Celle-là a soif de boire avec un seul, que son âme préfère de tout son être, dans la coupe des voluptés; elle aspire naïvement à l'heure avec des sens purifiés, si j'ose dire, au feu de l'amour allumé pour la première fois dans son cœur. Celle-ci, dans toute l'illusion de son âme, qu'exalte sa fraîche éclosion dans la pureté, se promet de garder même contre son amant la virginité de sa vertu recouvrée. A Didier, qui offre le titre d'épouse, elle propose la qualité de frère; mais il n'est pas facile de supposer avec toute son expérience qu'elle est sans connaître la valeur de ce pacte ingénument hypocrite, ni pressentir qu'entre deux jeunes gens, qui s'aiment, la sœur de nom deviendra bientôt la maîtresse de fait, et que l'avenir par cette route la ramène inévitablement au passé.

Marion Delorme, pièce étincelante d'esprit en

son dialogue, est montée, à notre avis, dans un châton moins irréprochablement travaillé que le *Petit chariot d'argile.*

En effet, d'un côté, c'est Didier, qui cherche et qui veut provoquer Saverny à cause d'un regard, qu'il jeta sur sa maîtresse. Mais n'est-ce pas lui, qui, la veille, a sauvé, l'épée à la main, Saverny, attaqué par six brigands? Le service a dû rendre la personne du sauvé comme sacrée au sauveur; et sitôt il pense à détruire son œuvre ou à forcer le jeune marquis à briser la vie de l'homme, qui sauva intrépidement la sienne!

D'un autre côté, c'est l'ancien amant de Marion, qui juge *très-sage* cette loi contre le duel, moins l'espèce roturière du supplice; mais qui, en adressant la parole d'une manière si insultante à Didier, en qui à la vérité il ne reconnaît pas le sauveur de la veille, et supposant avec dédain ou moquerie une irrévérencieuse erreur dans ce qu'il sait bien être le texte même de l'ordonnance, puisque Brichanteau vient de le dire, commet, non-seulement une impertinence, mais une lâcheté; car il était infâme d'insulter un homme, sans connaître sa condition, ne sachant pas s'il était d'un rang à mériter l'honneur d'une satisfaction pour laver cette offense, qu'un

fat titré pouvait lui jeter impunément au visage.

Ils se battent donc : et dans quel temps? Alors que le duel épuisait la France de son plus noble sang, qu'on mettait l'épée à la main pour des futilités : Angennes

> Contre Arquien, pour avoir porté du point de Gênes;...
> Gorde avec Margaillan, pour l'heure qu'il était;...
> Et puis tous les Brissac contre tous les Soubise
> A propos du pari d'un cheval contre un chien ;

qu'on se faisait du combat singulier un déplorable amusement et qu'on se battait par jeu : Caussade avec Latournelle

> Pour le plaisir ; — Caussade a tué Latournelle ;

que, ne pouvant arrêter le fléau par la crainte de la mort, puisqu'on mettait sa vie pour enjeu dans toutes ces folles parties, il fallait tenter au moins d'enchaîner les âmes par la crainte de la honte dans la bassesse du supplice.

Le troisième acte fait naître à sa lecture plusieurs questions sans réponse.

Qu'importe, si ébloui par le prestige de la scène, un spectateur n'a pas le temps de se les adresser au théâtre? Ce n'est point assez : l'art, qui fait les succès durables, est celui, qui répond aux plus sévères exigences.

Ainsi, d'abord on se demande : Comment Laffemas se trouve-t-il à Nangis? Que vient-il faire-là? car il ne sait pas encore que Didier s'est échappé de sa prison, et son esprit n'a pas le plus léger doute sur la mort de Saverny. Comment lui, personnage, qui a de l'esprit et du monde, ne devine-t-il pas tout d'abord ce mystère du mort-vivant et ne soupçonne-t-il pas qu'on se raille de lui comme des autres à ces traits, si inconsidérément grotesques : « Il

Boitait, avait sur l'œil une loupe étendue,
De blond devenait roux et de courbé bossu, »

dont Brichanteau défigure à plaisir le portrait d'un jeune et brillant officier, pour amener Saverny à parodier le mot si connu du Régent : « Ah ! l'abbé, tu me déguises trop ! »

Ensuite, celui-ci révèle avec une inconcevable étourderie la présence de Marion dans une troupe de comédiens. Cependant il sait que Didier est l'amant de Marion. C'est avec un Didier, — il vient de l'apprendre, — que son épée fut croisée dans un duel. Par conséquent, sa première pensée doit être que Marion, cachée parmi des comédiens, enveloppe dans un de leurs costumes quelque chose du funèbre secret; que ce mystère a des liens étroits avec le

sien; et que Didier travesti est sans doute ici avec Marion déguisée : et de cette mortelle énigme, la vie d'un homme, qui a sauvé sa vie, il s'en va livrer le mot à un personnage, qu'il ne connaît pas, de qui l'extérieur même annonce un magistrat et qui d'ailleurs n'a pas désavoué tout à l'heure cette qualité devant une répartie de Brichanteau !

Pourquoi Laffemas veut-il obtenir à prix d'or ce qu'il peut exiger par l'autorité de sa charge? Pourquoi le demande-t-il au *gracieux* et n'adresse-t-il pas sa demande au directeur de la troupe (1), en l'interrogeant, comme lieutenant-criminel, au nom de la loi? Pourquoi se laisse-t-il sottement voler sa bourse de *génovines* par un comédien de province, homme d'une condition alors vile, craintive, excommuniée, sans appui, et dont il aurait pu châtier impunément l'impertinence à coups de canne?

Toute la verve comique eût disparu, nous dira-t-on! Sans doute; mais l'art exigeait qu'on inventât mieux : voilà tout!

Le moyen, imaginé par Laffemas pour démêler ce qu'il cherche, doit-il mieux qu'un autre le conduire à son but? Non! car s'il avait plu au fugitif de réci-

(1) Scaramouche, semble-t-il.

ter quelques vers du Matamore, son personnage dans la troupe ambulante, le magistrat n'en fût pas moins resté dans le vague des conjectures, et n'eût pas lu davantage ce nom de Didier au bout de son rôle déclamé. En effet, s'il reconnaît Didier, c'est parce que l'amant de Marion a bien voulu se déclarer et qu'il jette son nom à la tête du juge dans un emportement de jalousie, par désespoir et dégoût amer de la vie !

Enfin, l'affaire de nos deux jeunes gens tombait-elle sous l'application de la loi ? Il y a encore ici lieu à douter. L'ordonnance condamnait à mort dans ses termes tout survivant au duel. Mais qu'est-ce que survivre ? C'est vivre encore, son adversaire étant mort ; ou c'est vivre encore, nonobstant des blessures. Or, la cause n'était ni dans l'un ni dans l'autre cas : il n'y avait pas eu duel consommé, il y avait eu seulement tentative ou commencement d'exécution ; et, pour Saverny, le plus sûr moyen de salut n'était peut-être pas de jouer l'homme tué, mais de se laisser prendre et d'invoquer ensuite le bénéfice de la circonstance atténuante, qu'on s'étonne de ne voir ici plaidé, ni devant Laffemas, ni aux pieds de Louis XIII, soit par la belle Marion en larmes, soit par le vieux marquis de Nangis lui-même.

Mais quand Marion agenouillée dit au roi :

.... C'est un monstre enfin que votre cardinal !
Pourquoi leur en veut-il ? Qu'ont-ils fait ? Il n'a même
Jamais vu *mon* Didier.

Sans parler de cet irréfléchi pronom possessif, qui révèle étourdiment ici l'amante cachée sous la sœur, il n'y a rien là qu'on ne puisse appliquer sans détriment à tout législateur passé, présent ou futur: il fait sa loi, sans connaître quels hommes elle peut frapper dans l'avenir. Abus, délits ou crimes, il considère la répression seulement, abstraction faite des personnes.

Et quand le vieux marquis de Nangis à genoux devant Louis XIII demande justice

Contre Armand Duplessis, cardinal Richelieu,

il accuse le ministre d'une loi sage au fond, juste, salutaire, au lieu d'en attaquer la forme de répression, qui, dans une monarchie fondée sur une noblesse de caste, expose indirectement le roi aux atteintes du peuple, en supprimant l'intermédiaire entre les deux et mettant sous les yeux de celui-ci la noblesse de celui-là, rabaissée jusqu'à son niveau avec la hart de la plèbe sous la potence du roturier. Mais le poète

n'a pas jugé convenable d'insinuer quelque chose de cette idée au milieu d'une harangue, que l'on peut dire une des plus remarquables de l'éloquence théâtrale ; et c'est de lui-même que le roi, si ce n'est Richelieu, commue la peine de la corde en celle de la hache.

Dans tout cet acte, le portrait de Louis XIII est à l'original ce que la caricature est à la personne. Tous les traits sont allongés, grossis ou diminués pour tourner sa figure au masque d'une charge ; et la vérité historique est distendue jusqu'aux proportions du ridicule et du grotesque.

Dans les deux scènes, qui sont les dernières de l'acte, il me semble trouver je ne sais quoi de non sensé, d'extravagant, de niais dans ce Louis-le-juste, qui peut choquer assez fortement la vraisemblance sous le portrait comique de son personnage. On s'étonne que cet élève de Péréfixe, qui, dans sa faiblesse de caractère, eut toujours néanmoins la force de sacrifier toutes ses affections ou ses répugnances à la raison d'état, ne sache pas comprendre qu'une épée, offerte avec ce sage avertissement :

> Pour faire une folle, ami, prenez l'épée
> D'un fou ;

ne met pas celui, qui l'a prêtée, dans la condition

de celui, qui s'en est servi ; que l'affaire nullement sérieuse de l'Angely ne tombe en aucune manière sous l'application de la loi, et que, par conséquent, ces vers :

> Laisse-moi, pauvre fou,
> Avant qu'il soit coupé, t'embrasser par ton cou ;

ne peuvent exciter sur les lèvres qu'un sourire illusoire, dérobé à l'irréflexion, mais condamné par la raison, quand elle devient plus attentive.

Quoi qu'il en soit, le roi pardonne ; et Marion appelée glisse vîtement la grâce dans son sein.

Ici, la pièce nous fait lire des paroles, que nous voulons citer pour ces hommes, si prompts à jeter sur les poètes de l'Inde un reproche de libertinage obscène et de licence immorale ; si rétifs à se mettre au juste point de vue des choses sous le rapport du climat, des temps, du costume et des habitudes ; si aveugles à voir que si, par hasard, la France se trouvait jetée sous une température de cinquante-cinq degrés, — c'est la température de Madras en juillet, — cette révolution, changeant la manière de vivre et de se vêtir, modifierait nécessairement toutes les conditions actuelles de notre littérature.

LE ROI.

Un instant, madame ! il faut me rendre

Cette feuille...

MARION.

Grand Dieu !

(Au roi avec hardiesse, en montrant sa gorge.)

Sire, venez la prendre,

Et m'arracher aussi le cœur !

L'ANGELY, *bas à Marion.*

Bon ! gardez la.

Tenez ferme ! Le roi ne met pas ses mains là.

Il nous semble que ces derniers mots présentent à l'esprit une image peu décente, une gravure assez libertine, une lithographie détachée, en quelque sorte, des Contes illustrés de Lafontaine, de Voisenon ou de Grécourt; et nous ne connaissons rien, dans tout le théâtre de l'Inde, qui en surpasse beaucoup la très-aventureuse, bien que très-historique, licence.

Quoi qu'il en soit, ici et là, peut-être n'a-t-il pas fallu moins que les effets d'une révolution pour que l'on pût exposer une altesse et une majesté sur la scène aux risées du public, affubler dans Ougein un prince avec le costume d'un niais et d'un poltron, dessiner à Paris Louis XIII avec ses délinéaments naturels, mais tournés en caricature, et montrer aux peuples quels vides mannequins le hasard de la naissance peut asseoir quelquefois sur les coussins du trône ou mettre en apothéose sur les tapis de ses marches.

Puisque Didier fut *élevé en chrétien*, avons-nous appris de lui-même, on eût mieux aimé voir dans ses idées sur l'immortalité de l'âme une empreinte vigoureusement frappée de la foi chrétienne, et non le cachet seulement de cette philosophie vaguement affirmée, qui supplée mal en des esprits si jeunes la religion de la nourrice et de la mère.

D'un autre côté, l'insouciance légèrement fanfaronne de Saverny en face de la mort, cette oblitération, en quelque sorte, du sentiment de la conservation, ce manque du lobe, qui fait aimer l'existence, est aussi très-peu naturel. On conçoit fort bien ce mépris de la vie dans l'enthousiasme de la foi, dans l'enivrement de la gloire, dans l'égarement d'une immense douleur, ou physique ou morale, dans les réverbérations de mille choses, qui produisent sur une âme les illusions du mirage; mais non, sans motifs, de sang-froid, à vingt ans, cet âge, où la vie est si radieuse, si parfumée, si caressante, où l'on peut aimer tant de charmes dans le présent, se rappeler du passé tant de souvenirs gracieux, espérer tant de faveurs de l'avenir, qui n'a pas encore abusé l'expérience.

Les deux courtisanes, malgré la vérité de leur amour, sont malheureusement l'une et l'autre dans

cette position douteuse, où il ne semble pas que la demande d'une faveur puisse blesser en elles ce respect, que l'on doit chez les autres à la femme pudique ; et leurs amours jusque-là vagabondes ne permettent guère à qui que ce soit de croire à la sincérité, à la constance, à la pureté du nouveau lien.

Mais l'une fut entraînée dans le vice par les influences de son berceau, où elle suça le venin au sein même de sa mère. C'est un point, que l'auteur a mis adroitement hors de doute, comme il suit :

LA SERVANTE.

Courtisane, ta mère te fait parvenir cet avis : « Prends ton voile et monte dans un char, qui attend à la porte de côté. »

VASANTASÉNA.

Servante, est-ce l'honorable Tchâroudatta, qui veut me conduire chez lui ?

LA SERVANTE.

C'est la personne, qui envoie ce char avec une parure de cent mille souvarnas.

VASANTASÉNA.

Mais qui est-ce ?

LA SERVANTE.

C'est Sansthâna, le frère même de l'épouse du roi.

VASANTASÉNA, *avec colère.*

Retire-toi ! Qu'il ne t'arrive plus de parler ainsi !

LA SERVANTE.

Excuse-moi, courtisane ! excuse-moi ! On m'avait envoyée te porter cette commission.

VASANTASÉNA.

C'est la commission seulement, qui excite ma colère.

LA SERVANTE.

Que dirai-je donc à ta mère ?

VASANTASÉNA.

Porte-lui cette réponse : « Si tu veux que je vive, ne m'envoie plus, ma mère, de semblables commissions (1). »

Pour l'autre, on pense, on suppose, on aime à s'imaginer cette même chose ; et l'excuse, pour ne pas se noyer, saisit le doute à pleines mains :

« Ta mère en ton berceau t'a peut-être oubliée
Comme moi. Pauvre enfant ! toute jeune, ils auront
Vendu ton innocence !... Ah ! relève ton front (2) ! »

Dans celle-ci, on trouve en son langage je ne sais quoi de dur, d'âpre, de viril : son refus a de l'amertume ; il est caustique, douloureux, envenimé. On y reconnaît la courtisane d'Europe, à qui l'habitude des hommes fit une bouche plus mâle et qui applique sa parole sur la joue avec le bruit et la rougeur du soufflet :

Il faut que vous soyez un homme bien infâme,
Bien vil, — décidément ! — pour croire qu'une femme,
— Oui ! Marion Delorme, — après avoir aimé
Un homme, le plus pur, que le ciel ait formé,
Après s'être épurée à cette chaste flamme,
Après s'être refait une âme avec cette âme,
Du haut de cet amour, si sublime et si doux,

(1) Acte IV, page 111.
(2) *Marion Delorme*, acte V, scène 7[e].

Peut retomber si bas qu'elle aille jusqu'à vous (1) !

Dans celle-là, au contraire, il y a une nuance plus molle, plus réservée, plus féminine. La piété, une sorte de candeur, la timidité même dans la hardiesse y respirent. Sans qu'elle ait besoin de l'avouer, on sent qu'elle s'est déjà régénérée. Elle dit les mêmes choses, mais comme on les exprime dans son climat, en les enveloppant au milieu des fleurs et les embaumant avec le parfum des corolles, comme si l'esprit, occupé des images, devait sentir moins vivement la piqûre de l'épine. Voyez !

(Elle dit, le visage baissé.)

« O toi, que souille le péché de m'exciter à mal faire, pourquoi veux-tu ici me séduire avec ton or ? On ne voit pas les abeilles déserter le lotus à la corolle si pure, à la nature si parfaite ! »

« On doit cultiver de tout son cœur l'homme, fût-il pauvre, qui a les vertus de sa noble race : la beauté est la seule chose, qu'on demande aux courtisanes ; mais l'amour a besoin de sympathie ! »

— En outre, je n'irai pas retirer mon amour à l'arbre, qui porte la mangue, pour le donner à la plante, qui produit le safran (1).

Le dégoût, l'aversion, l'horreur de son ancienne condition restent continuellement sous les yeux de

(1) Acte V, scène 2e.

(2) Le *Petit chariot d'argile*, acte VIII, page 238.

Vasantasénâ ; et ce sont même les premiers sentiments, qu'elle exprime en revenant à la vie.

LE ÇRAMANA.

Servante de Bouddha, qu'est-il donc arrivé ?

VASANTASÉNA, *avec mépris de soi-même.*

Rien, qui ne soit ordinaire à la condition d'une courtisane (1).

Mais, dans Marion, ces chagrins du passé, cette honte, ce désespoir ne sont point assez fortement accusés ; et cependant ils devaient l'être plus que dans l'autre pièce, afin d'abriter sous la sympathie, sous le pardon, sous la clémence des spectateurs cette femme, réduite à jeter sa chasteté reconquise dans les bras de l'homme, qu'elle abhorre, pour sauver l'homme, qu'elle aime ; afin, répété-je, de laver à son front une atteinte de flétrissure, quand elle reparaît avec ce vers d'une si douloureuse énergie :

Sa lèvre est un fer rouge et m'a toute marquée !

Au reste, la scène, où Didier, allant au supplice, ses yeux pleins, en apparence, de froideur, de mépris et de haine, se retourne soudain, revient à Marion, s'écrie qu'il ne peut mourir sans lui par-

(1) Page 252.

donner, et laisse déborder son cœur en des expressions de reconnaissance, d'admiration, de pitié, d'amour, est vraiment belle, attendrissante, pleine de cette éloquence, qui jaillit du cœur ; et les douces larmes, qu'elle doit faire couler des yeux, récompensent dignement les soins donnés à la composition d'une pièce, qui, si elle n'a pas l'honneur d'être, suivant nos impressions, du moins, une œuvre de génie, eût seule grandement suffi néanmoins pour assurer à son auteur un des plus honorables siéges entre les plus brillants esprits.

On a représenté, le 13 mai 1850, sur le théâtre de l'Odéon et sous le titre du *Chariot d'enfant,* une imitation fort libre du *Petit chariot d'argile*, que ses deux auteurs associés ont appelée, comme par une sorte de licence poétique, la *traduction du drame indien du roi Soudraka.* C'est tout simplement un pastiche fait sur la lecture d'une version, qui n'était pas même la traduction de l'original sanscrit, mais seulement la version française d'une version anglaise et la copie de Wilson par Langlois.

Il ne faut pas reprocher à MM. Méry et Gérard de Nerval s'ils ont réduit, nonobstant la qualification savante, qu'ils attribuaient à cette production, les amples dimensions de la pièce indienne aux pro-

portions économes de la scène française, élagué une trop luxuriante abondance, supprimé ou ajouté des personnages, mis des incidents imaginés par eux à la place des faits inventés par l'indien : toutes choses, dont ils étaient parfaitement les maîtres. Ce qu'on peut censurer plus justement peut-être dans cette œuvre, c'est de n'avoir pas approprié d'une manière assez logique ce qu'ils avaient ou conservé ou créé au caractère, à la vérité, aux bienséances du nouveau drame, tel que l'avait conçu l'association de leurs esprits incontestablement distingués.

Dans le *Petit chariot d'argile*, Sansthâna est un enfant gâté, capricieux, gourmand, vaniteux, libertin, cruel et niais, plutôt accompagné que dirigé, moins précédé que suivi de son gouverneur, et dans la tête duquel se confondent, ridiculement bouleversées, toutes les notions du savoir, que son vîta est chargé d'y mettre, d'y assujétir et d'y classer : c'est, en un mot, le *çakâra*, type indigène sur la scène comique de l'Indus et du Gange, comme chez nous Jeannot, Gile et Jocrisse, comme Polichinelle à Naples, comme Arlequin chez les Bergamasques, comme Pantalon à Venise ; car voici quelle signification les Dictionnaires nous font lire sous le nom commun ÇAKARA : *un niais, le beau-frère d'un roi.*

Sansthânaka, dans le *Chariot d'enfant*, est également un débauché, mais un adulte, hors des gouverneurs, maître de lui-même et près de qui le vîta n'est plus qu'un parasite complaisant, un courtisan adulateur, un approbateur sans vergogne.

Ici, Vasantasénâ fuit devant la poursuite du jeune prince sans qu'on sache bien pourquoi, car elle n'a pas encore cessé d'être une fille-de-joie et l'amour n'a pas encore fait en elle sa rénovation.

Là, elle fut appelée déjà plusieurs fois dans la maison du beau Tchâroudatta : elle y est entrée courtisane, elle en est sortie chaste amante, et, dans sa fuite pudibonde, elle se félicite que la poursuite de Sansthâna lui donne un prétexte de rentrer en ces lieux, *dont elle sait bien les êtres.*

Mais, dans le *Chariot d'enfant,* c'est pour la première fois qu'elle paraît chez le ministre déchu ; elle n'a pas encore vu Tchâroudatta, elle se prend à l'aimer d'un sentiment, qui semble indécis entre l'amour et l'estime ; elle est en présence de Madhavyâ ; et, comme les auteurs ont oublié d'avertir sous les influences de quels us et coutumes vivent les personnages, il arrive que, sur la fin de la pièce, quand l'épouse de Tchâroudatta dit à la courtisane : « *Donnez-moi votre main, vous serez ma sœur ;* »

le titre, caché sous le mot de sœur, ne s'en dégage pas nettement. Veut-elle parler d'une simple fraternité de reconnaissance et d'amitié ? Ou deviendront-elles sœurs à cause du lien, qui va les unir dans une communauté d'époux? La chose n'est point assez claire à des lecteurs même instruits, et l'idée reste flottante sur le vague.

Entrée sous le toit de Tchâroudatta, elle est touchée de l'indigence, qui règne dans cette noble demeure :

Si j'osais leur laisser un peu d'or en partant,

se demande-t-elle à demi-voix. En conséquence, elle se dépouille de ses parures, elle en confie l'écrin au maître de la maison, craignant, dit-elle, que ses bijoux ne lui soient volés dans la rue maintenant qu'il est nuit.

Donc, ce que Vasantasénâ laisse entre les mains du ministre déchu est un bienfait dans son intention ; c'est une aumône déguisée ; mais la forme nie complètement le fait. Il n'y a pas autre chose qu'un dépôt. Or, quel homme, s'il ne manque pas des notions les plus vulgaires d'honnêteté, peut user pour lui d'une chose confiée ? Quelle âme probe oserait tirer le moindre objet de ce qui est un dépôt

et l'utiliser indélicatement à son profit? Elle ne s'est donc pas mise comme il faut pour atteindre ici le but, où elle vise. Mais, dans l'original, son dessein est uniquement de se ménager un moyen, — et il était sûr, — de revenir dans la maison et d'y revoir celui, qu'elle aime, sous le prétexte assez naturel qu'elle vient simplement retirer ses bijoux.

Les joyaux reparaissent dans la scène intéressante, qui donne un titre à la pièce.

Rohaséna pleure et boude : il n'a pour joujou qu'un chariot d'argile ; il voudrait qu'il fût en or, comme le jouet de son petit camarade, le fils du riche voisin. Alors Vasantasénâ remplit de ses parures la dédaignée voiture de terre cuite, et donne tout au bel enfant pour acheter un petit chariot d'or.

La scène en demeure là dans la pièce française ; mais, faute d'aller plus loin, elle reste vide : elle n'a pas dans la copie une raison d'être, tandis qu'elle a un but essentiel dans l'original.

Aussi délicat que généreux, son amant lui renvoie ses parures, et c'est dans l'intervalle même qu'il est accusé du meurtre. Son messager l'apprend : une lutte s'engage entre celui-ci et l'accusateur, les bijoux tombent ; ils sont reconnus, ils sont avoués

être ceux de Vasantaséná et, dans un concours de fatales coïncidences, ils deviennent une preuve nouvelle contre l'innocence de Tchâroudatta.

Ainsi, dans l'imitation, il est possible de retrancher la scène du drame sans lui ôter rien, qui soit nécessaire à sa marche ; mais, dans le dessin de Çoûdraka, ce n'est pas un trait vague ; elle est un ressort ; c'est un nœud accessoire, qui, dans les vues du poète, doit servir utilement à serrer bientôt le nœud principal.

Dans la pièce indienne, on entrevoit à peine, — et c'est une délicatesse de l'art, — l'épouse de Tchâroudatta, qui se tient renfermée dans la pudique solitude de son appartement. Au contraire, dans l'imitation française, elle joue un rôle des plus en saillie ; elle est d'une éminente beauté, que n'efface pas même la présence de la courtisane :

SANSTHANAKA.

Qu'elle est belle !

LE VÎTA.

Elle vaut mieux que l'autre sans doute.

SANSTHANAKA.

Cent fois mieux !... je l'aurai.

Elle admire avec candeur la beauté de sa rivale :

Oh ! la charmante fille ! Et qu'elle a de doux yeux !

Elle s'empresse de faire sans jalousie à Vasantasénâ même les honneurs de chez elle :

> Je vous prie
> D'aimer notre maison ; c'est votre hôtellerie.

Elle ne possède qu'une seule parure, un souvenir de sa mère, et n'hésite point à sacrifier ce riche collier pour sauver la foi de son époux.

Ainsi, non-seulement elle égale, mais il me semble qu'elle dépasse même la courtisane de toute la supériorité, que la beauté sans tache a sur une fleur, dont les charmants pétales ont déjà senti le souffle de l'amour payé ou de la volupté vénale.

Il fallait donc rehausser Vasantasénâ, ce que les auteurs ont fait, mais d'une manière, qui n'est pas des plus neuves, ni suffisamment vraisemblable, et qui change absolument tout le nœud de la pièce.

En effet, un officier du palais vient, se disant apporter un ordre du roi, qui veut

> aujourd'hui reconnaître
> Ce que fit sous son père un ministre loyal
> Pour la gloire de l'Inde...............
> Au palais le conseil s'assemble avant le jour,
> Et, sans retard, je dois vous conduire à la cour.

Il parle tout à la fois, notez bien, devant la courtisane et devant l'épouse. C'est un piége ; mais

Tchâroudatta confiant part, sans le soupçonner. Un instant s'écoule, un second envoyé paraît et dit :

> Le ministre nouveau m'envoie auprès de vous,
> Madame ; et nous venons, au nom de votre époux,
> Conduire en palanquin votre auguste personne
> Dans les appartements, que le prince lui donne.

Tandis que l'heureuse épouse est occupée de ses apprêts, la courtisane, qui soupçonne une perfidie (et, certes ! l'intuition de la femme est ici presque une divination), s'enveloppe avec le voile de Madhavyâ et, pour la sauver, monte inconnue sur le palanquin.

Arrivée dans les bosquets de Sansthâna : « *Savez-vous ce qu'il fait, votre époux?* lui dit ce noble débauché, s'imaginant parler à l'épouse de Tchâroudatta.

> Il aimait la chanteuse publique
> Vasantaséná. Donc, chez vous il a reçu
> Cette chaste beauté, sans doute à votre insu.
> Elle a déshonoré les pieuses pratiques
> De vos foyers, l'autel de vos Dieux domestiques.

C'est là transporter l'Europe chrétienne dans l'Inde brahmanique ; c'est là substituer la civilisation de notre époque à celle du temps, où écrivait Çoûdraka. La courtisane de haut parage n'était point là

ce qu'elle est chez nous : les mœurs du pays s'accommodaient à ce luxe de fantaisies. Le public n'en était pas scandalisé; partant, on ne s'en cachait pas; et la preuve, c'est l'original même, qui va nous la donner.

Une caméristc, dès l'aube naissante, vient réveiller la courtisane au lit même de Tchâroudatta, et lui annonce qu'elle est attendue par son amant au vieux jardin Poushpakaranda.

VASANTASÉNA, *elle embrasse la servante.*

Je ne l'ai point assez bien contemplé cette nuit, servante : je vais donc le revoir en plein jour face à face ! Servante, est-ce que je suis entrée dans ses appartements intérieurs ?

LA SERVANTE.

Tu es entrée, non-seulement dans le sein de ses appartements, mais dans le cœur de tout le monde.

VASANTASÉNA.

La famille de Tchâroudatta en sera fâchée peut-être.

LA SERVANTE.

Elle sera fâchée....

VASANTASÉNA.

Quand ?

LA SERVANTE.

Quand la courtisane s'en ira.

VASANTASÉNA.

Alors, ce sera d'abord à moi d'être fâchée.

La courtisane n'entrait donc pas dans une maison et n'en sortait pas furtivement, car il n'y avait nulle part le sentiment d'une faute. L'époux se permettait ces amours passagères sans *trahir son devoir*, car le

serment du mariage ne les excluait pas; et l'éducation n'avait pas élevé la susceptibilité de l'épouse jusqu'à se dire :

A tel crime jamais la femme ne pardonne (1) !

La preuve ? Elle est encore dans l'original, immédiatement à la suite du passage déjà cité.

VASANTASÉNA.

Servante, prends ! va chez la vertueuse épouse de Tchâroudatta, ma sœur (le mot est, sans doute, ici remarquable) ; donne-lui ce collier de perles et dis-lui de ma part : « J'ai été conquise par les vertus de ton noble époux : donc, je suis devenue ta servante. Que ce fil de perles continue d'être la parure de ton cou !

La camériste va et lui rapporte cette réponse :

« Cette parure fut donnée par le fils de mon seigneur comme un témoignage de sa bienveillance : il ne me siérait pas de la recevoir. Mon époux est pour moi la plus excellente des parures. »

Ainsi l'épouse, quelque rares que fussent les avantages de la courtisane, retenait sur elle un don, que n'avait pas sa rivale : la perpétuité de son nœud, l'estime de son époux, le respect de sa maison et ce titre d'épouse, dont elle se couronnait comme d'une chaste auréole.

(1) *Le Chariot d'enfant*, acte IV, scène 3e, page 113.

J'ai su que votre époux, dit plus bas l'imitation,

indignement épris
De cette femme, objet de vos justes mépris,
Vers les pays lointains s'enfuyait avec elle.

C'est encore ici même parler français à une femme, qui n'entend pas d'autre langue que le sanscrit ou l'idiôme vulgaire d'Avanti. Pourquoi fuir, puisqu'il peut cultiver ce commerce sans honte et sans gêne? Avec quoi fuir? car son indigence est telle, qu'il n'a pas même d'huile pour allumer sa lampe! Mais d'ailleurs, si elle est Madhavyâ, n'a-t-elle pas vu sortir son époux devant elle? N'allait-il pas au Conseil du roi? N'a-t-elle pas mis elle-même sa maison et son fils sous la garde de Vasantasénâ? D'où venait cet officier du palais? Qu'était-ce que cet ordre du roi? Et ce ministère de nouveau mis dans les mains du ministre déchu, était-ce une vérité? Était-ce un mensonge?

Toutes choses, dont il fallait s'objecter les questions à soi-même pour mettre les réponses en préliminaire avant les paroles du prince débauché : on ne l'a pas fait, et c'est encore là une pierre d'achoppement, où le spectateur de la veille vient au lendemain se heurter dans une lecture à tête reposée.

Sombre fatalité !... La timide gazelle
Dans l'antre du lion (1) !

s'était écrié le vîta, parasite adulateur, l'âme damnée du jeune prince, en voyant la fausse Madhavyâ arriver dans les bosquets du royal débauché.

Il n'y avait point là de fatalité : il n'y avait qu'une trame et un dévouement.

Le mot eût trouvé mieux sa place dans la pièce indienne, où Vasantasénâ est la victime d'un funeste hasard ; mais ici le vîta, ignorant qu'elle fut le jouet d'une méprise et supposant qu'elle venait d'elle-même se rendre à l'amour du prince libertin, soit par un calcul, soit par une fantaisie de courtisane, dit avec une grâce de pensée, un charme d'expression, une élégance d'images, qu'on eût désiré voir plus fidèlement copiés dans l'imitation :

Comment ! La gazelle, qui vient, hélas ! trouver le tigre ! Ah ! malheur !

« Tandis qu'il sommeille au sein d'une île, l'épouse du cygne fuit son époux, aussi blanc que la lune d'automne, et vient s'unir avec le corbeau (2) ! »

Sansthâna, s'imaginant qu'il a Madhavyâ sous les yeux, déclare son amour à la feinte épouse de

(1) *Le Chariot d'enfant*, Acte IV, scène 2ᵉ.
(2) Acte VIII, p. 225.

Tchâroudatta ; mais la courtisane rejette son voile et lui montre Vasantasénâ dans celle, qu'il avait crue Madhavyâ. Elle éclate en colère, en orgueil, en dédain. Le noble débauché s'enflamme d'amour à cette belle indignation et soudain il offre pour elle-même à la courtisane reconnue ce qu'il venait d'offrir en elle à son personnage emprunté.

On ne tient pas compte ici de certaines délicatesses ; les susceptibilités du sexe ne sont pas ménagées avec beaucoup d'art ; il n'y a point assez de vraisemblance dans ce revirement subit d'amour ; et, lecteur ou spectateur, on arrive difficilement à supposer que la courtisane amendée puisse ou que le prince débauché croie lui faire accepter si brusquement pour elle-même ce qu'elle vient d'entendre attester d'une manière aussi vive pour une autre.

Son langage est amer et violent ; elle pique avec aigreur Sansthâna, le provoque, irrite sa jalousie, le traite avec le plus injurieux mépris et va d'elle-même au-devant de sa colère.

La nature de la femme nous semble mieux saisie dans l'original sanscrit. Ses paroles sont d'abord timides, tempérées, prudentes. Elle ne dissimule pas l'amour, que Tchâroudatta lui inspire, mais elle ne s'en vient pas le proclamer avec emphase ; elle ne jette pas de prime-abord sa passion à la face

d'un rival : c'est de celui-ci premièrement qu'elle en reçoit comme à bout portant le feu du reproche ; elle accepte sa jalouse accusation et se résigne à toutes les conséquences :

« Je vais engager l'honorable Tchâroudatta, me dis-tu, à venir chez moi. Ces paroles, en vérité, me revêtent comme d'une parure. Maintenant advienne que pourra (1) ! »

Les auteurs associés font dire à Sansthâna comme pour établir vis-à-vis de l'accusé la position du juge et vis-à-vis du juge la position de l'accusé :

Il est dans cette enceinte
Trois hommes investis d'une autorité sainte :
Deux conseillers royaux, un juge; et je les vois
En ce moment tout prêts à réunir leurs voix,
Si, voulant abuser de mon pouvoir suprême,
Du chemin du bon droit je m'écartais moi-même.
Quant à vous, accusé, songez qu'après le roi
L'Inde ne connaît rien de plus puissant que moi (2).

Le résumé de ces paroles, n'est-ce pas que, tout-puissant après le monarque, son frère, il est forcé néanmoins de courber sa tête devant la loi, et que trois juges peuvent le condamner lui-même, s'il abuse, pour condamner l'innocent, de sa puissance suprême ? Il n'y a donc point là d'orgueil, à bien prendre la chose, et, quoi qu'il en soit, l'accusé,

(1) Acte VIII, p. 229.
(2) Acte V, scène III.

tournant ces paroles en mauvaise part, lui fait cette réponse :

Pourquoi vanter ainsi sa grandeur personnelle !
La grandeur véritable a ses titres en elle ;
Les plus belles forêts, quand nous les traversons,
Sous de nobles rameaux nous montrent des buissons.

Ainsi, il attaque le premier, quand son rôle est de se défendre ; il pique, et sa réponse est du mépris, du sarcasme et de l'injure ! Mais, dans l'original, on ne peut nier que l'imbécille altesse ne se vante avec une niaise fatuité, qui soulève l'indignation du juge et lui mérite cette réprimande, où l'on aime à trouver déjà ces idées, qui furent chez nous celles d'une autre époque :

LE ÇAKARA.

Mon père est le beau-père du roi, le roi est le gendre de mon père ; moi, je suis le beau-frère du roi et le roi est le mari de ma sœur !

LE PRÉSIDENT.

On sait tout cela.

« Qu'importe une noble famille ? Le caractère seulement donne l'impulsion aux hommes ! C'est dans les meilleurs champs, que profitent surtout les ronces et les épines ! »

Ainsi, expose-nous la cause.

Ici, interrogé avec douceur, il répond avec politesse, avec réflexion, avec sincérité, il sait que l'accusé doit au juge et se doit à lui-même de

répondre. Là, au contraire, il se couvre d'un refus superbe; il s'enveloppe dans ces paroles hautaines, qui seraient bien placées dans la bouche d'un tiers, mais qui, dans la sienne, ne semblent respirer qu'une personnalité hors de saison :

SANSTHANAKA.

Répondez-donc !

TCHAROUDATTA.

Je suis celui que je suis : l'homme
N'a pas besoin ici de répondre, il se nomme!

Condamné, il s'écrie d'une manière tant soit peu vaine :

Des Dieux grâce à la bonté,
Mon exemple et ma mort servent l'humanité.

En quoi son exemple et sa mort peuvent-ils intéresser l'humanité? Son exemple : il refuse d'éclairer la justice! Sa mort: l'arrêt en fut prononcé, il est vrai, sur des apparences, mais qui sont fatalement déterminantes!

Plus haut, il avait dit :

Il faut mêler du sang au sang de la victime.
Trop heureux si celui, qui brûle dans mon sein,
De la foudre des Dieux préserve l'assassin!

La mesure humaine est mieux saisie dans l'original; car le sentiment nous semble ici extra-humain. La vertu se tient également éloignée de

l'un et l'autre excès : elle ne commande pas à l'innocent d'accepter la mort pour le coupable et ne peut vouloir que la terre, dépeuplée de justes, en vienne, pour ainsi dire, à n'être plus que l'habitation des méchants.

Cette brillante scène inspira, dit la préface des auteurs, à quelque journaliste de comparer Tchâroudatta à Jésus-Christ. Nous avouons sentir peu l'analogie. Le sauveur des hommes donna sa vie pour nous racheter coupables, non par notre fait, mais par celui de notre premier père. Ce n'est pas le corps, mais l'âme, qu'il a sauvée de la mort. Il ne s'agissait pas de cette mort, que nous regardons comme le passage d'une vie à une autre, mais de la mort éternelle. En un mot, il a conquis par sa mort l'immortalité de l'âme humaine. La comparaison nous semble donc inconsidérée, téméraire et friser peut-être les extrêmes bords de l'impiété.

Dans l'imitation ou la copie française, on a mis les paroles d'un personnage dans la bouche d'un autre ; et cette transposition assez peu réfléchie en brise entièrement la convenance : ce qui était vrai là cesse de l'être ici, et ce qui était juste aux lèvres de l'un devient un contre-sens à la bouche de l'autre.

Dans l'original, à son cocher, qui repousse avec une vertueuse énergie la proposition de tuer Vasantasénâ, le maître niais et méchant dit :

Quand tu m'appartiens, de qui as-tu peur ?

LE COCHER.

De l'autre monde, seigneur !

LE ÇAKARA.

Qui est-ce ? L'autre-monde !

LE COCHER.

Un lieu, seigneur, où sont rétribuées les bonnes et les mauvaises actions.

LE ÇAKARA.

Comment rétribue-t-on les bonnes ?

LE COCHER.

L'homme de bien renaît, comblé de toutes richesses à l'égal de mon seigneur.

LE ÇAKARA.

Et les mauvaises, quelle en est la rétribution ?

LE COCHER.

On renaît dans la condition, où je suis, forcé de manger le pain des autres. Je ne ferai donc pas une chose, qu'on ne doit pas faire.

On sent qu'on est ici aux bords du Gange, au milieu des croyances de l'Inde, sous les influences de la métempsychose ; mais, en changeant de costume, les paroles dans l'imitation changent nécessairement de caractère ; elles tombent à faux, en passant d'un personnage responsable à un autre, qui ne l'est pas. Le bourreau est injusticiable ici-bas et là-haut pour les faits officiels de sa cruelle mission :

il ne lui appartient donc pas d'objecter l'avenir; mot vague d'ailleurs, puisqu'il y a deux avenirs, celui, qui, dans ce monde, est la suite non interrompue de cette vie, et celui, qui, dans l'autre, est une conséquence de la rémunération céleste des œuvres.

SANSTHANAKA.

Que crains-tu ?

LE TCHANDALA.

L'avenir !

SANSTHANAKA.

Je ne connais personne
De ce nom.

LE TCHANDALA.

C'est la mort,... oui, c'est l'heure, *qui sonne*
Sur notre tombe ouverte, et nous fait entrevoir
Ou le mal ou le bien, que nous allons avoir.

SANSTHANAKA.

Selon toi, la vertu, si nous l'avons suivie,
Que nous donnera-t-elle ?

LE TCHANDALA.

Une meilleure vie.

SANSTHANAKA.

Et le vice, voyons, que donne-t-il ? Poursuis.

LE TCHANDALA.

Il donne, après la mort, l'état vil, où je suis (1).

A une fascinante représentation, peut-être ne s'aperçoit-on pas, mais, à la froide lecture, on est désagréablement touché que ces paroles ne soient

(1) Acte V, scène 3e.

plus appropriées au changement du personnage. Ce n'est pas au bourreau de juger la sentence du magistrat; il ne lui appartient que de l'exécuter servilement: il n'est pas l'œil de la loi, il en est l'instrument aveugle, sourd, irresponsable, comme le pal ou la hache; et c'est ce que, dans la pièce indienne même, un tchândâla, exécuteur des hautes-œuvres, fait remarquer, d'abord, au fils du condamné :

L'ENFANT.

Pourquoi faites-vous mourir mon père ?

LE TCHANDALA.

Parce que c'est l'ordre du roi ; c'est lui, assurément, qui pèche, non pas nous !

Ensuite, à son patient lui-même :

UN BOURREAU.

Honorable Tchâroudatta, ce sont les ordres du roi ; la faute en est donc à lui, et non pas à nous, tchândâlas. Ainsi, rappelle-toi ici ce dont il faut te souvenir.

Dans les auteurs associés, quand Vasantasénâ ranimée paraît sur la scène, son premier mouvement est de se jeter aux pieds de son amant : « *Laisse-moi*, dit-elle, *me mettre à tes genoux.* »

Femme indigne, pour moi ta précieuse vie,
Sur d'infâmes soupçons, allait être ravie !

Pourquoi s'agenouille-t-elle ? Quel pardon a-t-

elle besoin de solliciter? Si la haine d'un rival accusa de sa mort l'innocent Tchâroudatta, est-ce un crime, dont elle soit coupable?

Mais, dans Çoûdraka, haletante de sa marche, palpitante d'émotion et malade encore de l'attentat, commis sur elle, Vasantasénâ se laisse tomber sur le sein de son amant et n'a que la force de lui dire:

« Noble Tchâroudatta, qu'est-ce que cela signifie? »

Cette action et ces paroles semblent ici mieux convenir à la situation. Et c'est d'après cette demande du noble patient, frappé d'étonnement à sa vue: « Est-ce une image faite par le délire? Est-ce Vasantasénâ venue ici des cieux? Est-ce elle encore vivante? » qu'elle répond avec plus de justesse et d'à-propos:

« C'est moi-même, honorable Tchâroudatta, moi, cette pécheresse, à cause de laquelle tu fus précipité dans une condition, si indigne de toi-même (1). »

Rien n'a préparé ces vers, qu'on lit ensuite dans les deux collaborateurs, et qui semblent jetés avec assez peu d'art au milieu des choses:

Pareil au suc des fleurs,
Qui nous rendent la vie ou calment les douleurs,

(1) Page 323.

L'amour est dans notre âme une magique essence,
Qui toujours nous soutient par sa toute-puissance,
Et dans un corps éteint rallume le flambeau,
Quand notre main glacée effleure le tombeau (1).

Ces idées ne paraissent pas très-justes ni ce langage assez naturel. Ce qui, dans le *Petit chariot d'argile*, était une simple comparaison, est attribué, dans le *Chariot d'enfant*, comme une réalité au sentiment de l'amour. La courtisane met ici dans sa bouche les paroles, que le brahme a dites là ; mais, dans ce changement de personnes, ce qui était dans celui-ci au sens figuré est passé dans celle-là au sens propre ; et le vrai en a reçu comme une teinte de faux :

« O toi, qui baignes tes deux lèvres avec la rosée de tes larmes, dit Tchâroudatta, d'où es-tu venue me sauver, comme une potion divine, quand j'étais déjà sous les mains de la mort ? »

Chère Vasantasénâ,

« Mon corps allait périr à cause de toi ; et c'est toi, qui l'as sauvé ! Oh ! puissance de l'union des cœurs, elle peut même rendre la vie à qui est mort ! »

Les auteurs unis ont rejeté de leur pièce l'épisode un peu long d'Aryaka ; mais on eût aimé voir des hommes, qui manient si facilement un crayon, l'es-

(2) Acte V, scène 5ᵉ.

quisser en quelques-uns de ses principaux linéaments; car le noble auteur indien n'avait créé ce personnage que pour motiver certains faits essentiels de son dénouement.

Ce pâtre, qu'une de ces révolutions si communes dans l'Asie élève tout-à-coup sur le trône; cette victime de la politique, sauvée par le char de Vasantasénâ, que son heureux Destin lui fit trouver si à propos dans sa fuite, envoie à la courtisane dès son avènement un voile de matrone et le titre de cousine, légitimant ainsi les amours de Tchâroudatta, lavant sur la fille-de-joie toute sa vie passée et facilitant à son amant les moyens d'élever celle, qu'il aime, au rang de seconde épouse, sans manquer aux convenances, à la délicatesse, aux exigences de sa condition.

C'est encore lui, qui, à peine monté sur le trône, fait de Tchâroudatta, non le premier de ses ministres, mais un roi, son vassal, en reconnaissance des services, qu'il a reçus du brahme dans sa fuite; et c'était une conséquence toute naturelle de cette péripétie; tandis que, dans l'imitation, il n'est pas facile de s'expliquer cet inopiné retour de fortune, venu tout-à-coup d'un méchant roi, qu'on a peint d'abord avec ces traits si caractéristiques:

lugubre toilette d'homme, qui s'achemine vers la mort, à ces épouvantables accessoires, dont il est funèbrement paré en vue de l'échafaud :

Vois, ma chérie !

« Ce vêtement rouge des condamnés à mort, il s'est changé pour moi en une robe de noces; cette guirlande du patient, elle me pare à cette heure comme la guirlande, dont est ceint l'époux à l'arrivée de sa fiancée; les sons de ce tambour du supplice, ils ressemblent maintenant aux sons du tambour de l'hymen ! »

Mais, quoique purifiée dans la chaste flamme d'un amour, qui déjà ressemblait au mariage, la courtisane, retenue par la conscience de ce qu'elle rougit d'avoir pu être, ne lui répond qu'avec cette modestie, qui est un des traits les plus aimables de son caractère :

Sans doute, mon seigneur ne parle ainsi que par un excès de politesse.

La mort, dit encore l'innocent Tchâroudatta,

La mort est aussi douce au juste condamné
Que l'aurore, qui vient luire à son premier-né.

Ces deux vers ne semblent pas l'expression d'un sentiment, qui soit bien dans la nature. Qu'on soit coupable ou qu'on soit innocent, la mort est pour l'un comme pour l'autre, mais à dose inégale, une coupe d'amertume.

Cependant le reproche tombe ici, moins sur les imitateurs, que sur le guide. Les auteurs associés suivent avec confiance l'académicien Langlois, et celui-ci les égare sans le vouloir et peut-être sans le savoir. En effet si Wilson, de qui le texte n'est pas sous nos yeux, a dit lui-même ce que lui fait dire son traducteur, il s'est jeté dans un contre-sens. Le texte parlait d'une manière, il a compris d'une autre ; et voici dans quelles circonstances.

Le poids des charges s'est aggravé de plus en plus sur l'infortuné Tchâroudatta, qui s'avance, le pal sur l'épaule, vers l'effroyable mort. Tout à coup arrive une déposition, qui justifie un moment l'accusé ; et, ranimé dans ses ténèbres par cette lueur fugitive, il s'écrie :

Eh bien ! vous l'avez entendu !

« Je ne crains pas la mort ; je ne craignais que la tache jetée sur ma renommée. Cette mort en effet, maintenant que me voilà justifié, elle me sera aussi douce que la naissance d'un fils (1). »

Ainsi, les idées ne sont pas les mêmes, elles sont toutes différentes ; et c'est précisément cette différence, qui fait ici les unes vraies et les autres fausses ;

(1) Acte X, page 305.

« Le Gange céleste, ou bien, sous une autre image plus familière aux contrées de l'Occident, la voie lactée, n'est à son front, qu'une légère goutte d'eau (1)? »

Nulle part, dans toute l'antiquité, le polythéisme n'a reçu un désaveu plus net, moins ambigu, plus énergique. Que signifient ces paroles : « Tu es le soleil, tu es la lune, tu es le vent, tu es le feu, tu es l'eau, tu es la terre, tu es l'âme universelle (2) ; » si ce n'est : « Tu es Mithra, tu es Tchandra, tu es Vâyou, tu es Varouna, tu es Indra, tu es Prithivi, tu es Pourousha? » Or, si les Dieux viennent ainsi tous se résumer en la seule personne de Çiva, le polythéisme est absorbé dans l'unité ; tous les Dieux s'évanouissent, et il ne reste plus que le Dieu-un.

Croire aux Dieux multiples, c'est démembrer Çiva ; c'est découper son être ; c'est le dépecer, nous dit le *Mahimna:stava*. Néanmoins, c'est une conception *des sages*, à laquelle, si l'adoration n'est pas due, on accorde au moins un culte, en quelque sorte, de latrie. Pourquoi? « C'est parce que nous ne connaissons point, ajoute l'hymne, s'adressant à Çiva, une réalité dans ce monde, que tu ne sois pas. »

Mais, objectera-t-on, s'ils échappaient d'un côté

(1) Stance XVII.
(2) Page 365, stance XXVI.

au polythéisme, ils retombaient de l'autre dans le panthéisme. Non! Car, disaient-ils, si tout émane de Dieu, si Dieu est dans tout, il ne s'ensuit pas que tout soit Dieu. Le tout même, le grand Pan des Grecs, n'est pas ce Dieu; car Dieu est encore « au-delà du tout et renferme le tout (1). »

Ainsi, dans leur théosophie la plus haute, Dieu est partout distinct de la création; et c'était peut-être cette théorie même du panthéisme, que les Pères de la théologie indienne, si je puis abuser ici de ces deux mots, en les transportant de ce qui est vrai à ce qui ne l'est pas, représentaient sous le mythe de Brahma, qui aime charnellement sa fille et veut s'unir d'amour avec elle; ou, mettant de côté ces décevantes images, sous la fable du pouvoir créateur, qui aime sa création, cette œuvre charmante, à laquelle est dû son amour pur, chaste, paternel, mais non un amour sensuel, conjugal, incestueux : blasphème odieux, typifié sans doute, je le répète, sous les formes de Brahma, changé en cerf, que Çiva, l'arc en main, poursuit jusqu'à ce jour même dans sa retraite la plus inviolable (2).

(1) Page 367, stance XXIX.
(2) Page 364, stance XXII.

C'est ainsi que la très-poétique imagination des théosophes primitifs s'amusait à revêtir de hautes et profondes idées avec les images ingénieuses et les fictions récréatives de la mythologie.

Mais, s'il rejette le panthéisme, il repousse également cette folie d'un spiritualisme exalté et ces rêves d'une secte délirante, « qui, dans son irrévérence envers Dieu, soutient que le monde est une illusion (1). »

« Ce monde, qui a des membres, n'aurait-il pas eu de naissance? demande-t-il aux sceptiques d'une autre école. L'Être, qui gouverne les mondes, n'aurait-il pas eu de part à la manière, dont ils sont nés? Qui, sans être Iça, eût donné la première impulsion à la naissance du monde (2)? »

Ainsi, le monde n'est pas incréé non plus, suivant sa doctrine; mais l'univers est l'ouvrage de Dieu.

Quand il crée, ce Dieu est Brahma. Conserve-t-il, c'est Vishnou. S'il détruit, afin de reproduire, ou s'il anéantit le monde au jour de sa grande catastrophe, il est Çiva (3). Ces Dieux, à proprement dire, ne sont donc pas des Dieux personnels; ce ne sont

(1) Page 355, stance v.
(2) Même page, stance vi.
(3) Page 368, stance xxx.

que les facultés de Dieu, observées dans les trois modes de son action. Les deux premiers étant absorbés dans le troisième, celui-ci est le Dieu-un (1). Considéré, non en action, mais au repos, contemplé avec les yeux d'une extase ineffable, abstraction faite de la création, sa perpétuelle manifestation et sa révélation incessante, c'est l'Être absolu, c'est le seul Être, c'est le Dieu irrévélé.

Voilà comment, à l'admiration de tous, surgit du *Mahimna:stava* une sorte de catéchisme, où sont enseignées les plus hautes leçons des grandes religions et les théories vastes, fécondes, savantes des plus sublimes philosophies. Aussi, quand on voit, à partir de son agricole et pastorale jeunesse, où l'imagination surabonde, ce peuple éducateur s'abandonner primitivement aux naïves inspirations des sens et personnifier d'abord les simples agents ou les seuls phénomènes de la nature dans la poésie grande, forte, sévère, patriarcale de ses trois Védas; puis, dans son âge brahmanique, créer ces riantes allégories,

(1) « Les rajahs emploient les bramines en qualité de ministres et de secrétaires... Ceux-ci ont la coutume de mettre au haut de tout ce qu'ils écrivent le chiffre 1, de même que les religieuses mettent le nom de Jésus au haut de leurs lettres. L'intention des Gentils est de représenter par là l'unité de Dieu. »

(*Voyage aux Indes orientales*, par Jean-Henri GROSE.)

NOMS DES PERSONNAGES.

HOMMES.

TCHÂROUDATTA.
ROHASENA, enfant, son fils.
MÊTREYA, le vidoûshaka, ami et commensal de Tchâroudatta.
VARDDHAMÂNA, domestique de Tchâroudatta.
SANSTHÂNAKA, le çakâra (1).
SON VITA (2).
STHÂVARAKA, domestique du jeune prince Sansthânaka.
ÂRYAKA, pasteur révolté, à la fin triomphant.
ÇARVILAKA, brahme de mœurs libertines, amant de Madanikâ.
LE SAMVAHAKA, homme, de qui l'emploi est de frotter et de masser le corps.
MATHOURA, maître d'une maison de jeu.
DARDOURAKA, joueur.
UN AUTRE JOUEUR.
KARNAPOURAKA, le cornac de Vasantasénâ.
LE JUGE.
LE ÇRÊSHTI, ou chef des marchands.
LE KÂYASTHA, ou greffier.
TCHANDANAKA, } Capitaines des gardes de la ville.
VIRAKA, }
LE BANDHOULA (3).
LE VITA, ou parasite de Vasantasénâ.
KOUMBHÎLAKA, domestique de la courtisane.
DEUX TCHANDALAS, ou exécuteurs des hautes œuvres.
OFFICIERS DE LA COUR.

FEMMES.

L'ÉPOUSE DE TCHAROUDATTA.
VASANTASENÂ, courtisane, qui aime Tchâroudatta et qui est aimée de Sansthânaka.
LA MÈRE DE VASANTASÉNA.
MADANIKÂ, servante esclave de Vasantasénâ.
RADANIKÂ, servante de Tchâroudatta.

(1-2-3) Ces mots seront expliqués dans le cours de la pièce.

LE PETIT CHARIOT D'ARGILE

DRAME EN DIX ACTES.

PROLOGUE.

Un BRAHMANE entre sur la scène et prononce

LA BÉNÉDICTION.

« *Daigne* vous protéger la méditation de Çambhou, absorbé dans l'être irrévélé, en qui l'unification s'opère, le regard vide *d'impressions ; Çambhou* aux genoux embrassés de serpents, qui les revêtent de plis redoublés et se nouent sur les jambes, dont l'une repose sur la cuisse de l'autre ; *ce Dieu*, qui se contemple soi-même en soi-même avec l'œil de la vérité dans la suspension des actes *de la vie ;* lui, de qui les organes sont enchaînés par l'omni-science et de qui le jeu des sens est arrêté par la compression du souffle intérieur ! »

Et même :

« *Daigne* vous protéger le cou du Dieu au cou bleu

et pareil au nuage azuré ; ce cou, autour duquel resplendit, comme une ligne d'éclairs, la liane des bras de Gâauri ! »

A la fin de la bénédiction, paraît le DIRECTEUR de la troupe comique.

LE DIRECTEUR.

Laissez-là toutes ces circumvagations, qui font languir la curiosité de cette assemblée (1) ! Aussi vais-je annoncer à mes nobles auditeurs que nous sommes prêts à jouer ici un drame, qui a pour titre LE PETIT CHARIOT D'ARGILE. Demande-t-on qui en est l'auteur (2) ?

« Il fut un poète célèbre à la tête des castes deux fois nées, aux yeux de tchakora, à la démarche noble comme celle du roi des éléphants, au corps charmant, au visage beau comme la lune dans sa pléoménie, à l'intelligence profonde : il avait pour nom Çoûdraka. »

Et de plus ;

« Quoiqu'il eût appris le Rig et le Sâma-Véda, les mathématiques, les arts libéraux, celui d'aimer (3) et la science de dresser les éléphants, il obtint, par la grâce de Çiva, que l'obscurité ne vint pas lui mettre son voile devant les yeux. Après qu'il eut vu roi son fils, offert l'açvamédha, sacrifice de la plus haute élévation, atteint l'âge de cent années, auxquelles vinrent

(1) Langlois dit, parce qu'il ne traduit pas sur le texte même : « C'est assez ; le bruit de l'assemblée tombe et s'apaise. »

(2) Cette phrase de transition manque dans la version de l'anglais en français.

(3) *Vaïçikim.*

s'ajouter dix jours (1), Çoûdraka mit fin à sa vie dans le feu d'un bûcher. »

Et puis encore :

« Appliqué dans la guerre, exempt de paresse, opulent de pénitences, désireux de fatiguer son bras dans les batailles contre les éléphants des ennemis, le pinacle enfin des hommes instruits dans les Védas : tel fut assurément le roi Çoûdraka. »

— Cette œuvre de lui nous montre :

« Dans la ville d'Avanti, un brahme d'un rang distingué, Tchâroudatta, jeune, mais pauvre, et la courtisane Vasantasénâ, qui, belle comme la beauté du printemps (2), s'est éprise de ses *rares* qualités. La fête de leurs innocentes voluptés, leur honnête conduite, la corruption des tribunaux, un naturel méchant et la puissance de la fortune : ce sont toutes ces choses, dont le roi Çoûdraka vous représente ici les scènes. »

(Il se promène et il regarde.)

— Eh quoi ! Mon théâtre est vide ! Où sont donc allés mes comédiens ?

(Après un instant de réflexion.)

— Ah ! je sais.

« Vide est la maison de l'homme, qui n'a point d'enfant ; vide long-temps est la maison de l'homme, qui n'a pas un bon ami ; vides sont pour le sot les points de l'espace : le monde est vide pour le pauvre ! »

— Je viens de chanter. Ce métier de chanter long-temps par la chaude saison fait trembler mes prunelles, comme les graines d'un lotus desséché aux rayons enflammés du

(1) Cette rigueur de computation ne semble-t-elle pas ici mettre sur l'âge une sorte de cachet historique ? Langlois a donc eu tort de l'omettre : « Arrivé à l'âge de cent ans, dit-il simplement, il entra dans le feu du bûcher. »

(2) Langlois oublie cette comparaison.

soleil en courroux ; et la faim change mes yeux en deux sources d'eau (1). Je vais donc appeler maintenant la maîtresse de maison et lui demander s'il y a ou non quelque chose pour déjeûner... Holà ! c'est moi !... Ma voix à force de travail et par la force de la faim n'a plus que des sons étranglés... Malheur ! hélas ! malheur à moi ! J'ai les membres exténués par la fatigue d'avoir chanté si long-temps comme des tiges de lotus sec. Il me faut donc m'en aller chez moi, sans plus tarder (2). Là, je saurai de la ménagère si elle m'a ou non apprêté quelque chose.

(Il porte ses pas en avant et il regarde.)

— Voici notre maison ; je vais donc y entrer.

(Après qu'il a franchi le seuil et jeté les yeux dans l'intérieur :)

— Chose étonnante ! Que se passe-t-il donc chez nous, comme s'il y avait du nouveau et de l'étrange. L'eau de riz coule en ruisseaux tout le long des grandes salles : la maison est comme une jeune fille, de qui le visage fut orné de ses pigments : le sol brille au plus haut point d'une pluie azurée, sortie du chaudron de fer. Encore plus excitée par l'appétissante odeur, la faim me tourmente horriblement. Quoi donc ! Aurait-on découvert ici un trésor, enfoui aux temps passés ? Ou serait-ce la faim, qui ferait paraître à mes yeux le monde des vivants comme fait de riz bouilli (3) ? Il n'y a peut-être chez nous rien

(1) « Et de plus, je suis tourmenté par la faim. » (*Langlois.*)

(2) Sens implicite de *yâvat.*

(3) « Ou les épreintes de mon estomac à jeun ont-elles troublé mon imagination, au point de me faire trouver à tout le goût du riz bouilli ? » (*Le même.*)

pour déjeûner, et la faim me tourmente jusqu'à en perdre la respiration ! Tout ici présente un aspect en quelque sorte nouveau : celle-ci broie des parfums ; celle-là tresse des fleurs !

(Il songe.)

— Qu'y a-t-il donc ? Au reste, soit ! Je vais appeler ici la maîtresse, et je saurai la vérité.

(Il regarde, la face tournée vers l'arrière-scène, et dit.)

— Ma dame, viens de suite ici !

Une COMÉDIENNE entre.

L'ACTRICE.

Seigneur, me voici !

LE DIRECTEUR.

Bonjour, ma dame.

L'ACTRICE.

Que le seigneur commande ! Quel ordre me donne-t-il à remplir ?

LE DIRECTEUR.

Une trop longue occupation à chanter dans cette brûlante saison fait trembler mes prunelles, comme les graines d'un lotus desséché aux rayons enflammés du soleil en courroux ; et la faim change mes yeux en deux sources d'eau. Y a-t-il ou non, ma dame, quelque chose à manger dans notre maison (1) ?

(1) « Écoute, ma fille, je suis enroué à force de crier ; j'ai faim ; n'y a-t-il rien à manger dans la maison ? » (*Langlois*.)

L'ACTRICE.

Seigneur, il y a de tout...

LE DIRECTEUR.

Qu'est-ce? Qu'est-ce qu'il y a?

L'ACTRICE.

Il y a... comme cela (1)... pour mon seigneur à manger du riz cuit en motte, du beurre clarifié, du lait caillé, du grain frit, du lait de beurre. Veuillent ainsi les Dieux combler vos désirs!

LE DIRECTEUR.

Tout cela est-il dans notre maison? Ou veux-tu rire?

L'ACTRICE, à part.

C'est maintenant que je vais rire. (Haut:) Il y a de tout cela, seigneur, .. au marché!

LE DIRECTEUR avec colère.

Ah! ignoble femme, c'est donc ainsi que tu brises les espérances, qui viennent de toi! On t'enverra dans le néant, puisque tu ne m'élèves si haut que pour me faire tomber comme une balle de paume (2)!

L'ACTRICE.

Pardon! pardon, seigneur! C'est une plaisanterie, que je me suis permise (3).

LE DIRECTEUR.

Revenons sur nos pas (4): quelle chose étrange et,

(1) *Tadyathâ.*

(2) « Ah! coquine, tu m'as trompé; que mal t'en prenne! Tu fais de moi comme d'une balle, que l'on hisse au haut d'une tour pour la laisser ensuite retomber. » (*Langlois.*)

(3) Littéralement: *jocus enim à me factus.*

(4) *Pounar.*

pour ainsi dire, nouvelle se passe donc ici ? L'une broie des parfums, l'autre fait des guirlandes. *Partout,* des bouquets de fleurs dans les cinq couleurs parent le sol de la terre.

L'ACTRICE.

Seigneur, c'est l'inauguration d'un jeûne.

LE DIRECTEUR.

Et dans quelle intention ce jeûne ?

L'ACTRICE.

C'est pour obtenir un bel éponx.

LE DIRECTEUR.

Est-ce dans ce monde on dans l'autre, ma dame ?

L'ACTRICE.

C'est dans l'autre monde, seigneur.

LE DIRECTEUR, avec colère.

Voyez, mes seigneurs ! voyez ! On prodigue en ce monde ma subsistance pour obtenir un époux dans l'autre !

L'ACTRICE.

Pardon ! pardon, seigneur ! C'est toi-même, que je veux encore pour mon époux dans une autre vie : c'est le but de mon jeûne.

LE DIRECTEUR.

Et qui l'a prescrit, ce jeûne ?

L'ACTRICE.

Tchoûrnavriddha, le cher ami de mon seigneur même.

LE DIRECTEUR, avec colère.

Ah ! Tchoûrnavriddha, fils de servante, quand te verrai-je donc brisé par la main irritée du roi Pâlaka,

comme la parure embaumée des cheveux d'une nouvelle mariée (1) !

L'ACTRICE.

Pardon, seigneur ! pardon ! C'est à cause de mon seigneur lui-même, je t'assure, que j'ai entrepris ce jeûne, dont la récompense est dans l'autre monde !

(A ces mots, elle tombe à ses pieds.)

LE DIRECTEUR.

Lève-toi ! lève-toi, noble femme ! Dis-moi, dis par qui nous devons inaugurer ici le jeûne ?

L'ACTRICE.

Il faut inviter un brahmane convenable, un homme égal à nous *en fortune.*

LE DIRECTEUR.

Que ma dame rentre donc chez elle ; je vais inviter moi-même ce brahmane convenable, un homme, qui soit égal à nous *en fortune.*

L'ACTRICE.

Ainsi que l'ordonne mon seigneur.

(Ces mots dits, elle sort.)

LE DIRECTEUR, ayant marché quelques pas.

Chose curieuse, un brahmane convenable et notre égal *en fortune!* Comment donc en trouver un, qui le soit dans cette opulente Oudjayinî ?

(Quand il a cherché du regard.)

(1) « Ah ! fils d'esclave, Tchoûrâbouddha, je veux vous voir, un jour ou l'autre, lié aussi étroitement par le roi Pâlaka que les tresses parfumées d'une nouvelle mariée. » (*Langlois.*)

— Voici Mêtréya, l'ami de Tchârondatta, qui vient par ici même. Bon! Je vais l'inviter.

(Il dit et, se tournant vers le fond du théâtre.)

— Noble Mêtréya, que ta seigneurie veuille bien être le premier des convives dans notre maison.

(Derrière la scène, on dit :)

Ma foi! Que mon seigneur invite un autre brahme : je suis occupé maintenant!

LE DIRECTEUR.

Seigneur, le repas est tout prêt; il n'y a personne ici, qui ne soit votre ami : on vous offrira même quelques petits honoraires.

(Derrière la toile, on répond de nouveau :)

Allons! Puisque je vous ai déjà refusé une première fois, pourquoi donc vous obstiner à me poursuivre ainsi de pas en pas.

LE DIRECTEUR.

Il me refuse : soit! Je vais inviter un autre brahmane.

(Il sort.)

FIN DU PROLOGUE.

ACTE PREMIER.

LA PARURE LAISSÉE EN DÉPOT.

La scène est censée représenter d'un côté une rue ; et, de l'autre, la première cour de la maison de Tchâroudatta. On voit dans la partie, qui est près de la rue, l'extérieur de la maison.

MÈTRÉYA entre sur la scène ; il tient un manteau à sa main.

MÈTRÉYA.

« Je vais inviter un autre brahmane ! » J'ai bien le droit cependant, moi Mètréya, de manger les repas, où m'invite un passant. Ah ! ma condition, comme voilà que tu grandis ! Moi, qui naguère, dans les grands jours de l'opulence du noble Tchâroudatta ; moi, qui, nourri de fruits confits à l'odeur exquise et parfumant la bouche (1), que je retirais avidement du plat en les touchant de mes doigts enluminés comme ceux d'un peintre ; moi, qui, chamarré de cent soleils de pierreries, me tenais sur un siége à la porte intérieure d'une riche maison, où je ruminais à mon aise, comme un bœuf sans maître sur une place de

(1) Textuellement : *vomitus, ructus.*

la ville, je m'en vais, errant çà et là, où me fait aller sa pauvreté, et revenant ici trouver mon logis, comme un pigeon domestique à son toit accoutumé (1).... Voici un manteau, que Tchoûrnavriddha, le cher ami de l'honorable Tchâroudatta, lui envoie, tout parfumé des fleurs du jasmin : « Tu l'offriras au noble Tchâroudatta, aussitôt qu'il aura accompli, m'a-t-il dit, le sacrifice aux Dieux. » Je vais donc en ce moment voir l'honorable Tchâroudatta.

(Il fait quelques pas et il regarde.)

— Voici l'honorable Tchâroudatta, qui a terminé le sacrifice aux Dieux! Il vient de ce côté même, semant une offrande de riz en l'honneur de tous les êtres.

Ensuite, TCHAROUDATTA entre de la manière énoncée; il est accompagné de RADANIKA.

TCHAROUDATTA, il regarde au ciel et soupire avec découragement.

« Les poignées de grains tombent maintenant, léchées par la bouche des insectes, dans les touffes des herbes répandues

(1) « Mêtrêya : Vraiment, Mêtréyo, ta condition est passablement mauvaise. Est-il étonnant que tu sois exposé à être appelé dans la rue, et convié sans façon à une table étrangère ? Dans les jours prospères de Tchâroudatta, j'étais accoutumé à ne mettre d'autre terme à mes repas que celui de mon appétit ; les mets étaient servis sur des plats parfumés, qui embaumaient mon haleine elle-même. J'étais tranquillement assis à cette même porte, teignant mes doigts, semblables aux pinceaux d'un peintre, des différentes couleurs des fruits confits, que j'écrasais, ou bien ruminant à loisir, comme ces taureaux citadins copieusement nourris par la piété. Aujourd'hui, dans la saison de sa pauvreté, je vais errant de maison en maison, semblable à un pigeon privé pour ramasser autant de miettes, que je puis. » *(Langlois.)*

sur les seuils de notre maison, où jadis les bandes de grues et les cygnes laissaient à peine le temps à nos offrandes de toucher la terre! »

(Il se promène d'un pas lent et il s'asseoit.)

LE VIDOUSHAKA.

Voici le noble Tchâroudatta; je vais donc m'approcher de lui.... Salut, seigneur! Puisse croître ta fortune!

TCHAROUDATTA.

Ah! mon ami de tous les temps, Mêtréya vient ici!... Sois le bien venu, ami! assieds-toi.

LE VIDOUSHAKA.

Ainsi que l'ordonne mon seigneur.

(Quand il s'est assis.)

— Tiens, ami! Tchôurnavriddha, ton cher ami, t'envoie ce manteau, parfumé des fleurs du jasmin. « Tu l'offriras à l'honorable Tchâroudatta, aussitôt qu'il aura accompli, m'a-t-il dit, le sacrifice aux Dieux. »

(Il donne le surtout à Tchâroudatta, qui le prend et demeure tout pensif.)

LE VIDOUSHAKA.

Eh bien! A quoi penses-tu là?

TCHAROUDATTA.

Ami,

« Le bien, qui succède aux maux, brille comme la vue d'une lampe au milieu d'épaisses ténèbres : mais l'homme, qui tombe du bonheur dans la pauvreté, n'est plus qu'un mort, contenu dans un corps vivant! »

LE VIDOUSHAKA.

Oh! mon ami, entre la mort et la pauvreté, que choisirais-tu?

TCHAROUDATTA.

Ami,

« De la mort ou de la pauvreté, ce n'est pas la pauvreté, c'est la mort, que je préfère : la mort n'est en effet qu'une petite souffrance ; mais la pauvreté est une douleur sans fin. »

LE VIDOUSHAKA.

Allons! cesse, ami, cesse de t'affliger. Il est beaucoup plus beau pour toi d'avoir consumé ton bien en largesses à tes amis, que de posséder encore tes richesses ; comme le dernier jour de son déclin est le plus honorable de la lune, après qu'elle a fait boire aux dieux le reste de son ambroisie (1).

TCHAROUDATTA.

Ami, ce n'est pas à cause de moi, que je ressens du chagrin. Mais voici!

« Ce qui me déchire le cœur, c'est de voir les hôtes s'éloigner de notre maison parce qu'ils disent : « Sa richesse est à néant! » Telles, au terme de la saison, les volages abeilles désertent la joue de l'éléphant, où ne coulent plus ses épais ruisseaux de mada! »

LE VIDOUSHAKA.

Oh! mon ami, quand ils ont fait un déjeûner de vos richesses, ces fils de servantes, ils vous délaissent, comme les enfants d'un pâtre, qui, effrayés d'une guêpe, s'enfuient là, où ils n'ont plus à redouter sa piqûre (2).

(1) « Ah! vous n'y pensez pas. Ceci n'est qu'une épreuve, vous deviendrez plus grand que jamais ; et, quoique vos bons amis aient épuisé votre prospérité, elle peut revenir, comme la lune, qui grossit et répare la maigreur, où l'ont réduite, pendant un demi-mois, les emprunts journaliers des Dieux, avides de l'ambroisie, qu'elle renferme. » (*Langlois.*)

(2) « Fils d'esclaves!... et votre hôte est toujours prêt à faire, pour vous, de sa fortune le repas d'une journée ; il est comme un jeune pasteur, qui, craignant pour son troupeau les rudes filaments du gazon *virana*, le mène de place en place dans les halliers et veut qu'il ait toujours un frais pâturage. » (*Le même.*)

TCHAROUDATTA.

Mon ami,

« Ma pensée n'est pas, en vérité, sur la perte de mes biens : les richesses, en effet, viennent et s'en vont suivant la marche de la fortune, mais l'homme, qui a perdu les ressources, qu'il trouvait dans son or, voit les fils de l'amitié se rompre *autour de lui.* »

— Et ce n'est pas tout :

« La honte naît de la pauvreté ; celui, que la honte environne, est précipité de son énergie ; l'homme, qui n'a plus d'énergie, est en but au mépris ; le mépris des autres enfante le mépris de nous-mêmes ; celui, qui se méprise, tombe dans le chagrin ; l'homme en proie au chagrin perd l'esprit ; la perte de l'esprit amène la mort : la pauvreté est donc, hélas ! le réceptacle de tous les maux ! »

LE VIDOUSHAKA.

Allons ! C'est assez t'affliger, mon ami, par le souvenir de ces gens, qui ont mangé ta fortune.

TCHAROUDATTA.

Certes ! mon ami, la pauvreté de l'homme

« Est la prison (1) de sa pensée ; elle nous attire le mépris de nos ennemis ; elle est elle-même notre plus grand ennemi (2) ; elle porte nos amis à la censure ; elle suscite l'inimitié des parents ; elle vous conduit par le mépris de votre épouse à vous exiler au fond des bois : le chagrin, fixé dans le cœur, est un feu, qui vous brûle sans vous consumer. »

— Mon ami, puisque j'ai offert le sacrifice aux Dieux

(1) Textuellement : *nivâsa*, « l'habitation. »

(2) Littéralement : *un autre ennemi*. « Mais la pauvreté hélas ! est la malédiction de la pensée ; elle est l'objet des reproches de notre ennemi, des dédains de nos meilleurs amis et de nos plus chers parents. J'ai renoncé au monde, j'ai cherché une retraite, mais une retraite, où ma femme partage ma détresse. » (*Langlois.*)

domestiques, va, toi, dans un lieu, où quatre chemins se croisent, et consacre là une offrande aux Déesses mères.

LE VIDOUSHAKA.

On ne m'y fera point aller!

TCHAROUDATTA.

Pourquoi?

LE VIDOUSHAKA.

Parce que les Dieux ne récompensent pas ces hommages par des bienfaits. Que gagnes-tu donc à honorer les Dieux?

TCHAROUDATTA.

Mon ami, ne parle pas, ne parle point ainsi. L'adoration est la règle éternelle d'un maître de maison.

« Les Dieux aiment, peut-on en douter? les hommages des âmes pieuses, qui les honorent de leurs pénitences, de leurs pensées, de leurs paroles, de leurs oblations et de leurs œuvres. »

— Va donc, et présente mon offrande aux Déesses mères.

LE VIDOUSHAKA.

Oh! On ne m'y fera point aller : donne cet ordre à quelque autre.... De plus, tout mon rituel s'est tourné à contre-sens, comme l'image réfléchie dans un miroir, où ce qui est à gauche paraît à droite, et ce qui est à droite semble à gauche. D'ailleurs, à cette heure du soir, les courtisanes, les débauchés, les domestiques, les militaires et les amants se promènent dans la rue royale. Je tomberais là comme la souris, donnant tête baissée dans le serpent noir, qui guette la grenouille. Et toi, que feraistu, assis là?

TCHAROUDATTA.

Soit ! Reste donc ! J'accomplirai moi-même l'observance.

(Ils sortent.)

(Derrière la toile, on crie.)

Arrête, Vasantasénâ ! arrête !

Entre du même temps sur la scène VASANTASENA, que poursuivent le VITA (1), SANSTHANAKA et son DOMESTIQUE.

LE VITA.

Arrête ! arrête, Vasantasénâ !

« Pourquoi, jetant çà et là ces mobiles œillades de tes yeux effrayés, pourquoi, bouleversée par la crainte, précipitant les pieds blancs de ta jeunesse, faits pour l'exercice de la danse, fuis-tu comme une gazelle épouvantée devant la poursuite du chasseur (2). »

SANSTHANAKA.

Arrête, petite Vasantasénâ ! arrête !

« Pourquoi marcher, courir, te sauver d'une respiration

(1) « C'est, dans les drames, un rôle, dont il est difficile de se rendre raison. C'est un personnage distingué par son éducation ; c'est une espèce de complaisant, toujours disposé à prouver sa bonne volonté, causant avec esprit. Auprès d'un jeune prince, le vita pourrait bien être un gouverneur facile, chargé d'instruire et d'amuser son pupille. »

(*Note empruntée à Langlois.*)

(2) « Pourquoi, dans votre frayeur, dérogeant à votre amabilité, pressez-vous tellement vos pas, qu'ils ne sauraient être plus agiles à la danse ? Vous courez, comme la biche timide devant le chasseur, qui la poursuit, tremblant et jetant autour d'elle des regards effrayés. » (*Langlois.*)

comme haletante? Souris à mes désirs! On ne veut pas te tuer. Arrête ici! Mon cœur au supplice est brûlé par l'amour, tel qu'un morceau de viande, tombé sur un tas de charbons ardents. »

LE DOMESTIQUE.

Courtisane, arrête! arrête!

« Pleine d'épouvante, tu marches devant moi comme une paone dans l'été, sa queue toute déployée; et mon noble maître semble par ses bonds un jeune coq de bruyère, qui sautille dans une forêt (1)! »

LE VITA.

Arrête! arrête, Vasantasénâ!

« Pourquoi vas-tu ainsi tremblante, comme un jeune bananier, livrant au vent les bords agités de ta mantille amaranthe, dispersant au vent la fleur non encore toute éclose de ta guirlande aux lotus rouges (2), *les joues en feu*, telles qu'on dirait une mine ouverte d'arsenic rouge, que déchire le hoyau! »

SANSTHANAKA.

Arrête, petite Vasantasénâ! arrête!

« O toi, qui augmentes mon désir, ma flamme, mon amour, et qui bouleverses mon sommeil dans la nuit sur ma couche, tu suis en bronchant, en bronchant, une pente, qui te mène entre mes mains : telle Kounti, quand elle tomba dans celles de Râvana (3). »

(1) « Arrêtez, madame, arrêtez! Sœur, pourquoi fuyez-vous?... Elle court, comme un paon au printemps, étalant sa queue dans toute sa beauté, tandis que mon maître la poursuit, comme le jeune chien, qui chasse l'oiseau dans le hallier. » (*Langlois.*)

(2) « Les grains du lotus rouge sont, en éclat, inférieurs à vos yeux. » (*Ibidem.*)

(3) Il se trompe sur tous les noms propres, attribuant à l'un ce qui est arrivé à l'autre : ces âneries sont un des côtés plaisants de ce personnage, appelé dans les drames le *çakâra*, c'est-à-dire, *un niais*, *le beau-frère d'un roi*.

LE VITA.

Vasantaséná,

« Pourquoi, laissant à mes pieds l'honneur d'effacer tes pas, fuis-tu comme la couleuvre, saisie de terreur à la vue de Garouda? Je devancerais en vitesse le vent déchaîné lui-même : t'arrêter dans ta course ne sera donc pas une peine pour moi! »

LE ÇAKARA.

Maître, maître,

« Je l'ai appelée fouet de Kâma pour tirer les bourses, pygargue, danseuse, petit nez (1), gouffre, où s'engloutissent les familles, habitation des plus belles parures, corbillon de l'amour, femme de lupanar, beauté vénale, courtisane : je l'ai appelée avec ces dix noms, et cependant elle ne veut pas encore de moi! »

LE VITA.

« Pourquoi, troublée par la peur, comme une grue épouvantée au bruit des nuages tonnants, pourquoi t'en vas-tu ainsi, fouettant la marge de tes joues avec tes pendeloques agitées, dont le son ressemble à celui d'un luth pincé par les ongles d'un amant? »

LE ÇAKARA.

« Comme Drâaupadi, qui avait peur de Râma (2), pourquoi fuis-tu aux bruits mêlés de tes parures, qui sonnent en cliquetis divers? Je vais t'enlever à l'instant même, te dis-je, comme Hanoûmat (3) ravit Soubhadrâ, la royale concubine de Viçvâvasou (4)! »

LE DOMESTIQUE.

« Contente l'ami du roi : cette complaisance te vaudra pois-

(1) Textuellement : *nirndsd*, « sans nez. »

(2-3-4) Il se trouve ici plusieurs comiques âneries du niais personnage. Revoyez la note troisième de la page précédente.

sons et viandes. Quand elle a des viandes et du poisson, la chienne ne va plus déterrer les cadavres (1) ! »

LE VITA.

Belle Vasantasénâ,

« Toi, qui es comme la Déesse de cette ville, pourquoi vas-tu courant, épouvantée, la poudre d'arsénic rouge bouleversée sur ton visage, et portant égaré sur le bas de tes reins ce qui ornait par-devant ta ceinture éblouissante d'étoiles admirables *en pierres fines.* »

LE ÇAKARA.

« Poursuivie chaudement par nous, comme la femme du chakal au milieu du bois par une meute de chiens, tu fuis d'un pied léger, vite, rapide, emportant mon cœur avec son enveloppe ! »

VASANTASÉNA.

Pallava ! Pallava ! Parabhritikâ ! Parabhritikâ !

LE ÇAKARA, avec effroi.

Maître, maître, un homme ! un homme !

LE VITA.

N'aie pas peur ! N'aie pas peur.

VASANTASÉNA.

Madanikâ ! Madanikâ !

LE VITA, en riant.

Étourdi, *ne vois-tu pas qu'*elle appelle sa domestique ?

LE ÇAKARA.

Maître, maître, c'est donc une femme, qu'elle demande ?

LE VITA.

Certainement !

(1) « Lorsqu'ils peuvent avoir du poisson et de la viande, les chiens ne se jettent pas sur des os. » (*Langlois.*)

LE ÇAKARA.

Je puis tuer une centaine de femmes, moi! Je suis un brave (1)!

VASANTASÉNA, cherchant des yeux sans voir personne.

Malheur à moi! Malheur à moi! Comment? Mes gens ont disparu! Je ne dois plus attendre ici de salut que de moi seule!

LE VITA.

Fais-lui ta cour! Fais-lui ta cour!

LE ÇAKARA.

Appelle à ton secours, petite Vasantaséná, appelle à ton secours, ou la femelle du kokila (2), ou le jeune bourgeon (3), ou le cortége (4) entier du printemps (5)! Qui pourra te sauver maintenant que je t'ai atteinte?

« Que ferait Bhimaséna, ou le Djamadagnide, ou le fils de Kountî, ou *Râvana* aux dix têtes? Mon épée au poing et la main dans leurs cheveux, on me verrait imiter Douhçâsana! »

— Tiens! Vois! vois!

« Déjà mon glaive bien acéré a fait tomber une tête et fendu un crâne (6)!... C'est assez fatiguer tes pas dans cette fuite *inutile!* Qui souhaite la mort ne vit déjà plus sans avoir cessé d'être! »

(1) « Qui a peur ici?... Je suis un brave capable de tenir tête à cent ennemis. » (*Langlois.*)

(2) *Parabhritikâ.*

(3) *Pallava.*

(4) Textuellement: *le mois.*

(5) *Vasantamâsa.* Il y a ici un jeu de mots sur les noms de Vasantaséná et de ses domestiques impossible à reproduire.

(6) « Je les prendrais, comme le fit Douhsâsana, par la chevelure; et, vous le verrez, d'un seul coup de mon sabre tranchant, j'abats une tête. » (*Langlois.*)

VASANTASÉNA.

Songe que je suis une femme, seigneur.

LE VITA.

C'est cela même, qui te fait vivre!

LE ÇAKARA.

C'est à cause de cela même que tu ne mourras pas.

VASANTASÉNA, *à part.*

Le ton poli de cet homme doit-il inspirer de la crainte? Allons! Résignons-nous. (Haut.) Seigneur, tu veux sans doute quelque chose de ma parure?

LE VITA.

Fi donc, un vol!... Un vol, fi donc! Belle Vasantaséná, la liane des jardins ne mérite pas qu'on lui dérobe ses fleurs.... Il n'a aucun besoin de tes parures!

VASANTASÉNA.

Que veut-il donc alors?

LE ÇAKARA.

Qu'on m'aime, moi, homme-dieu; moi, Vishnou fait homme!

VASANTASÉNA, avec colère.

Fi! c'est mal! va-t-en! Ce que tu demandes est une chose infâme!

LE ÇAKARA, il rit, en battant des mains.

Maître, maître, vois! Cette bien gracieuse courtisane, elle me dit à moi, qui tiens l'occasion : « Va-t-en! car tu es las, tu es fatigué! » Eh bien! je n'irai pas dans un autre lieu, soit ville ou village. *Oui!* Je le jure, fille de joie, sur la tête du maître et sur mes deux pieds! Je suis las, harassé, mais seulement de courir ainsi, n'ayant pour m'entretenir que ton dos!

LE VITA, à part.

Oh! stupide langage! Comment! Le sot, il avoue qu'il est fatigué! (Haut.) Vasantaséna, ta grâce fait le contraire de ce qui est en usage dans les maisons de courtisanes : vois!

« Il te faut penser qu'une maison de courtisane est faite pour la compagnie des jeunes gens : fille de joie, considère-toi comme une liane née sur le bord du chemin. Le corps, que tu portes, est une chose, qui vaut beaucoup d'argent; il appartient à qui peut l'acheter. *Ainsi*, regarde, fille charmante, avec les mêmes yeux tout homme, qu'il soit agréable ou qu'il déplaise. »

— Et même,

« Le savant et l'ignorant, le premier des brahmes et le dernier des çoûdras se baignent dans le même lac; sur la branche fleurie, où le paon se repose, vient se percher la corneille; le brahme, le kshatrya et le vaïçya passent dans la même barque, où les autres ont passé l'eau. Puisque tu es une fille de joie, n'es-tu pas comme un lac, comme une branche, comme une barque? Reçois alors tout le monde! »

VASANTASÉNA.

La cause de l'amour, c'est le mérite, et non, certes! la violence.

LE ÇAKARA.

Maître, maître, cette fille de servante (1) ne m'aime pas depuis qu'elle a vu dans les jardins du temple de l'Amour un misérable, de qui elle s'est amouraché, l'indigent Tchâroudatta. La maison de cet homme est ici, à gauche. Que ta seigneurie fasse donc attention à ce

(1) Textuellement : *Ab utero matris ancilla.*

qu'elle ne glisse pas de tes mains comme des miennes !

LE VITA, à part.

Le sot dit justement ce qu'il aurait fallu taire ! Comment? Vasantaséna est éprise du noble Tchâroudatta! Le proverbe a donc raison : « La perle se marie avec la perle ! » Comment irait-elle s'unir avec cet imbécille (1) ? (Haut :) Fils d'une noble mère, la maison du sirdar est donc à gauche ?

LE ÇAKARA.

Certainement ! Sa maison est à gauche.

VASANTASÉNA, à part.

Oh bonheur ! Sa maison, dit-il, est à gauche. Ainsi, le méchant, qui m'empêchait de rejoindre mon bien aimé, c'est lui, en vérité, qui m'en donne ici les moyens !

LE ÇAKARA.

Maître, maître, l'obscurité s'épaissit de plus en plus. Vasantasénikâ (2) disparaît au milieu des ténèbres ; elle ne paraît déjà plus que pareille à la boulette d'encre mêlée dans un tas de fèves.

LE VITA.

Oh ! l'obscurité est profonde ! En effet,

« Les ténèbres sont venues rapidement séparer ma vision *de la vue des objets*; et mes yeux, quoique tout grands ouverts, sont comme fermés par l'obscurité. »

— Il y a plus :

« Les ténèbres m'oignent, pour ainsi dire, les membres ; c'est

(1) « Bien, qu'il en soit ainsi, ma belle, ne pensez pas à mon pauvre imbécille. » (*Langlois.*)

(2) Diminutif de caresse et d'amour.

du collyre, qui, pour ainsi dire, pleut du ciel ; mes yeux me sont devenus inutiles, comme la prière (1) de l'homme vicieux. »

LE ÇAKARA.

Maître, maître, je suis à la recherche de la Vasantasénikâ.

LE VITA.

Fils d'une noble mère, en vois-tu quelque indice, *qui te révèle sa trace?*

LE ÇAKARA.

Quoi, par exemple, maître ? maître !

LE VITA.

Le son de ses joyaux, la senteur de ses guirlandes, d'où s'exhalent des parfums.

LE ÇAKARA.

J'entends l'odeur de sa guirlande ; mais je ne vois pas bien clairement le son de ses joyaux, parce que j'ai le nez tout plein de ténèbres (2).

LE VITA, parlant à voix basse.

Vasantasénâ,

« Tu peux facilement te dérober dans les ténèbres du soir, comme l'éclair caché dans le ventre caverneux du nuage ; mais tu es trahie, fille craintive, par cette odeur exhalée de ta guirlande et par ce gazouillement de tes noûpouras. »

— Tu entends, Vasantasénâ !

VASANTASÉNA, à part.

J'entends et je comprends !

(1) Textuellement : *l'adoration, le culte.*

(2) « C'est très vrai : je puis, avec mon nez, entendre l'odeur de sa guirlande répandue à travers l'obscurité ; mais je ne puis voir le son de ses grelots. » (*Langlois.*)

(Elle retire ses noûpouras, elle ôte ses guirlandes, elle s'avance de quelques pas et, touchant de ses mains la muraille.)

— A merveille ! Ce creux, que le mur fait ici, m'indique cette porte de côté, que mes fréquentations dans la maison m'ont apprise à bien connaître... *Ah!* elle est fermée!

TCHAROUDATTA, dans l'intérieur.

Mon ami, j'ai fini mon oraison mentale; va donc maintenant consacrer l'offrande en l'honneur des Déesses mères.

LE VIDOUSHAKA.

Je l'ai dit (1) ! on ne m'y fera point aller !

TCHAROUDATTA.

Ah ! malheur !

« La pauvreté de l'homme empêche ses parents d'écouter sa parole ; ses amis les plus chers détournent leur visage (2) : l'infortune chez lui s'ajoute à l'infortune ; on révoque en doute sa fermeté ; la charmante lune de sa vertu pâlit et s'éclipse ; les autres font-ils une action coupable, c'est toujours sur lui que la faute en est rejetée ! »

— Et ce n'est pas tout :

« Personne ne lie société avec lui ; on lui parle sans respect. Vient-il aux fêtes dans la maison des riches, il y est vu avec dédain. Pauvrement vêtu et retenu par la honte, il se promène loin des grands. L'indigence est donc, je le crois sans peine, un sixième cas ajouté aux cinq péchés capitaux. »

— Et de plus :

« Je plains même ton sort, pauvreté, qui te fis un plaisir

(1) Sens implicite de l'interjection *bhau*. »

(2) « Ce qui fait l'amertume de la pauvreté, c'est qu'alors nos amis deviennent sourds à nos désirs, et donnent à nos douleurs une angoisse plus vive. » (*Langlois*.)

d'habiter *avec* ma personne. En effet, telle est ma pensée : « Où trouveras-tu une demeure, qui te soit plus agréable, une fois que l'infortune aura brisé mon corps ? »

LE VIDOUSHAKA, avec le ton d'un homme, qui change d'idée.

Eh bien ! mon ami, s'il faut absolument que j'y aille; alors, dis à Radanikâ qu'elle vienne avec moi.

TCHAROUDATTA.

Radanikâ, suis Mêtréya.

RADANIKA.

Ainsi que l'ordonne mon seigneur.

LE VIDOUSHAKA.

Bonne Radanikâ, prends l'offrande avec la lampe; moi, je vais ouvrir la porte latérale.

(Il fait comme il a dit.)

VASANTASÉNA.

La porte de côté s'est ouverte, grâce à mon heureux Destin : je vais donc entrer maintenant.

(Après qu'elle a jeté un regard dans l'intérieur.)

— Ah ! malheur ! Comment ? une lampe !

(Elle éteint cette lampe avec un pan de son voile ; puis, elle entre.)

TCHAROUDATTA.

Qu'y a-t-il, Mêtréya ?

MÊTRÉYA.

C'est le vent, qui, venant ici plus fort au moment où la porte latérale fut ouverte, a soufflé la lampe.... Sors, toi, Radanikâ, par cette porte ; moi, je vais rallumer la lampe dans la maison et je reviens à l'instant.

(Il sort.)

LE ÇAKARA.

Maître, maître, je cherche la Vasantasénikâ.

LE VITA.

Cherche-la ! cherche-la !

LE ÇAKARA, après qu'il a cherché.

Maître, maître, je la tiens ! je la tiens !

LE VITA.

Imbécille, ne sens-tu pas que c'est moi ?

LE ÇAKARA.

Que le maître se tienne là maintenant, et qu'il y reste à l'écart....

(Il cherche de nouveau et prend son domestique.)

— Maître, maître, je la tiens ! je la tiens !

LE DOMESTIQUE.

Noble seigneur, c'est moi, ton serviteur !

LE ÇAKARA.

Que le pandit se tienne là et le domestique ici.... Le pandit, le domestique !... Le domestique, le pandit ! *Bien !* vous voilà maintenant séparés (1) *comme il faut.*

(Il cherche une troisième fois, et prend Radanikâ par les cheveux.)

— Maître, maître, je la tiens maintenant ! je tiens la Vasantasénikâ.

« Trahie dans sa fuite au milieu de l'obscurité par les senteurs de sa guirlande, je l'ai saisie par son opulente chevelure, comme Tchânakya (2) tenait Drâaupadi. »

(1) « Ici, alors ! de ce côté, de ce côté ! par ici, maître, valet ; valet, maître, ici, ici, tenez-vous ici. » (*Langlois.*)

(2) Confusion de noms, ânerie historique : *Tchânakya* pour *Douryodhana.*

LE VITA.

« Toi, qui, orgueilleuse de ta jeunesse, poursuivais nos fils de famille, te voilà traînée par tes cheveux, riches de fleurs et dignes qu'on les adore ! »

LE ÇAKARA.

« Te voilà prise par la tête, par les tresses, par les cheveux, par la crinière, par la chevelure : pousse des cris, lamente-toi, appelle chaudement Çambhou (1), Çiva, Çankara (2) ou Içwara (3) ! »

RADANIKA, avec terreur.

Que prétendent faire les honorables seigneurs?

LE VITA.

Fils d'une noble mère, ce n'est pas encore la voix de Vasantasénâ !

LE ÇAKARA.

Maître, maître, c'est qu'elle a changé de voix, cette fille de servante, comme la chatte miaule d'une autre manière, quand elle désire manger de la crême.

LE VITA.

Comment sa voix aurait-elle pu se changer ainsi?... C'est vraiment un prodige!... Cependant qu'y aurait-il en cela d'étonnant (4)?

« L'exercice du théâtre, l'apprentissage des beaux-arts, l'étude en la science de tromper ont dû rendre cette femme habile à déguiser sa voix. »

(Il entre dans la maison.)

LE VIDOUSHAKA.

Hi! hi! oh! La flamme de cette lampe est agitée par

(1-2-3) Trois noms différents et très-connus du même Dieu, Çiva.

(4) « Une pareille différence peut exister difficilement, cependant elle est possible.... oui, cela peut être. » (*Langlois.*)

le vent léger du soir, comme le cœur de la chèvre tombée dans un filet.

(Il s'avance, et, voyant Radanikâ, il dit :)

— Dame Radanikâ.

LE ÇAKARA.

Maître, maître, un homme! un homme!

LE VIDOUSHAKA.

Est-il convenable, est-il séant que des hommes étrangers *se permettent d'*entrer, parce qu'il est pauvre maintenant, dans la maison de l'honorable Tchâroudatta!

RADANIKA.

Noble Mêtréya, vois! vois de quelle manière on m'outrage!

LE VIDOUSHAKA.

Quoi! un outrage! à toi ou à nous?

RADANIKA.

N'est-ce pas le faire à vous-mêmes?

LE VIDOUSHAKA.

Est-ce une violence?

RADANIKA.

Et qu'est-ce?

LE VIDOUSHAKA.

En vérité (1)?

RADANIKA.

En vérité!

(1) « Voyez, voyez, Mêtréya, comme on m'insulte! — Ce n'est pas vous seulement, c'est nous tous, qu'on insulte! moi aussi bien que vous! — Vous vraiment; et comment cela peut-il être? — Oui, ne vous ont-ils pas maltraitée? — Oui, certainement, ils m'ont maltraitée, et fort maltraitée. — Réellement? » *Langlois.*)

LE VIDOUSHAKA, avec colère et levant un parement, dont il fait sa canne.

C'est là ce qui ne sera point! Ah! un chien s'irrite, quand il est troublé dans sa loge : un brahmane à plus forte raison! je vais te casser la tête, comme celle d'un méchant, à grands coups de cette brosse à dents de bambou sec et tortu comme la fortune d'un homme aussi pauvre que nous!

LE VITA.

Ne te fâche pas, grand brahme! Ne te fâche pas!

LE VIDOUSHAKA, regardant le vita.

Le coupable n'est pas celui-ci.

(Jetant les yeux sur le çakâra.)

— Voici l'homme, qui a commis la violence... Ah! ah! Sansthânaka, beau-frère du roi, méchant homme, parce que l'honorable Tchâroudatta est devenu pauvre, est-il permis de pénétrer dans sa maison et d'outrager ainsi la servante d'un homme, qui orne Oudjayinî de ses vertus?

« Ne méprisez pas un homme à cause de sa pauvreté. Le pauvre n'est pas celui, que frappe un coup de la fortune : le riche, quand il est dans l'indigence des vertus, c'est là vraiment l'homme, qu'il faut appeler un pauvre (1). »

LE VITA, avec confusion.

Ne te fâche pas, grand brahme! Ne te fâche pas! Ce que nous avons fait ici ne fut, certes! pas un acte d'orgueil, mais d'erreur touchant la personne. Voici :

(1) « Il n'y a point de déshonneur dans l'infortune, le déshonneur est dans l'inconduite : un homme estimable peut être pauvre. » (*Langlois.*)

« Nous poursuivions avec amour....

LE VIDOUSHAKA.

Quoi! cette femme?

LE VITA.

Loin de nous cette faute! *Non; mais*

« certaine jeunesse, qui est elle-même sa maîtresse. Cette fille, rusée de caractère, s'est échappée; et nous avons mis la main sur celle-ci, croyant que c'était l'autre. »

— Prends ceci, mon seul bien, que je voue à ton service de toutes les manières.

(Il jette son épée et tombe, les mains jointes, au pied du vidoûshaka.)

LE VIDOUSHAKA.

Lève-toi, honnête homme. lève-toi! Je t'ai blâmé, sans te connaître; mais, à présent que tu m'es connu, je te rends mon estime.

LE VITA.

Bien! mais j'ai encore une prière à t'adresser. Ainsi, je ne me leverai qu'à une condition.

LE VIDOUSHAKA.

Que ta seigneurie parle.

LE VITA.

C'est que tu ne diras mot de cette aventure à l'honorable Tchâroudatta.

LE VIDOUSHAKA.

Je ne lui en parlerai pas.

LE VITA.

« Je reçois sur ma tête, brahme, cette faveur de toi, qui nous

as vaincus avec les armes de la vertu, nous, de qui le métier est cependant celui des armes (1). »

LE ÇAKARA, en jurant.

Pour quelle raison, toi, qui es deux fois né, es-tu agenouillé, joignant misérablement tes mains, aux pieds de ce mauvais étudiant.

LE VITA.

C'est que j'ai peur.

LE ÇAKARA.

De quoi as-tu peur ?

LE VITA.

Des vertus de ce Tchâroudatta !

LE ÇAKARA.

Quelles peuvent donc être les vertus d'un homme, dans la maison duquel ceux qui entrent ne trouvent pas la moindre chose à manger ?

LE VITA.

Ne parle, ne parle pas de cette manière !

« Son indigence (2) vient de ses libéralités à des gens de notre espèce ; il n'a jamais dédaigné personne au temps de ses richesses (3) : tel un étang, qui avait de l'eau dans les jours de l'été et qui s'est tari lui-même à force d'étancher la soif des hommes. »

LE ÇAKARA, avec colère.

Quel est donc ce fils de femme, née servante ?

« Est-ce un vaillant héros, un *des cinq* Pândavas, ou Çwéta-

(1) « Brahmane, que votre indulgence descende sur ma tête ! armé comme vous l'êtes de toute vertu, aucune arme ne peut vous vaincre. » (*Langlois.*)

(2) Textuellement : *sa maigreur.*

(3) « Dans sa prospérité, il était bon pour tout le monde, et ne fut jamais traité avec mépris. » (*Langlois.*)

kétou, ou le fils de Râdhâ? Est-ce Râvana? Est-ce Indradatta? Dis! Est-ce le fils conçu de Râma dans le sein de Kounti (1), Açwatthâman, Dharmapoutra ou Djatâyou? »

LE VITA.

Imbécille, Tchâroudatta, c'est, pour tout dire, Tchâroudatta!

« C'est l'arbre Kalpa des malheureux aux branches courbées sous le poids de ses vertus; c'est le père des gens de bien, le miroir des savants, la pierre-de-touche des bonnes œuvres, un océan, dont le rivage est la vertu, un artisan de bonnes actions, une âme sans arrogance, libérale et droite, le trésor des vertus humaines : seul enfin, il est digne de louanges; il vit par l'excellence de ses vertus; les autres hommes ne font que respirer. »

— Ainsi, sortons *vite* de ces lieux.

LE ÇAKARA.

Sans que nous emmenions la Vasantasénikâ?

LE VITA.

Vasantasénâ est perdue.

LE ÇAKARA.

Comment cela?

LE VITA.

« Comme la vue de l'aveugle, comme l'embonpoint du malade, comme la raison du fou, comme l'agrandissement du paresseux, comme la supériorité de science pour le débauché ou l'homme sans mémoire. Tombât-elle dans tes mains, elle est perdue, comme la volupté dans celles d'un être détesté (2). »

(1) Nouvelle ânerie : plusieurs centaines d'années séparaient les naissances de Kounti et de Râma!

(2) « Comme la vue de l'aveugle, la santé du malade, la sagesse du fou et la prospérité pour le fainéant; comme la science de l'homme stupide et dissipé, et l'amitié des ennemis. » (*Langlois.*)

LE ÇAKARA.

Je ne m'en irai pas que je n'aie pris la Vasantasénikâ!

LE VITA.

Est-ce que tu n'as pas ouï dire ces mots :

« On prend un éléphant par sa corde, on prend un cheval par ses rênes, on prend une femme par le cœur? Puisque tu ne le tiens pas, va-t-en (1)! »

LE ÇAKARA.

Va-t-en, si tu veux, moi, je ne m'en irai pas.

LE VITA.

Puisque c'est ainsi, je m'en vais.

(Il dit et sort.)

LE ÇAKARA.

Que le pédant s'en aille au diable (2), s'il veut!

(S'adressant au vidoûshaka.)

— Oh! toi, qui as la tête, le crâne et les pieds d'une corneille (3), mauvais étudiant, à bas! à bas!

LE VIDOUSHAKA.

On nous y a déjà mis, à bas.

(1) « Vous pouvez tout aussi bien.... N'avez-vous jamais entendu le proverbe : Un éléphant peut être tenu par une chaîne, un coursier peut être dompté par l'art du cavalier : mais pour une femme, vous êtes perdu, si vous n'avez pas la corde, qui seule peut la conduire, c'est-à-dire, son cœur.... Ainsi, vous pouvez tout aussi bien vous en aller. » (*Le même.*)

(2) *Abhâvam*, « *à la mort*. » Langlois dit seulement : « Qu'il s'en aille, puisqu'il le veut. »

(3) « Maintenant, à vous, l'homme au teint de renoncule, disciple d'un mendiant, que l'on s'abaisse. » (*Langlois.*)

LE ÇAKARA.

Qui?

LE VIDOUSHAKA.

Le sort!

LE ÇAKARA.

Eh bien! relève-toi! relève-toi!

LE VIDOUSHAKA.

Nous nous relèverons.

LE ÇAKARA.

Quand?

LE VIDOUSHAKA.

Quand la fortune nous sera de nouveau favorable.

LE ÇAKARA.

Or donc, pleure! pleure!

LE VIDOUSHAKA.

On nous a déjà fait pleurer.

LE ÇAKARA.

Qui?

LE VIDOUSHAKA.

L'indigence!

LE ÇAKARA.

Eh bien! ris! ris!

LE VIDOUSHAKA.

Nous rirons.

LE ÇAKARA.

Quand?

LE VIDOUSHAKA.

Quand l'abondance reviendra chez l'honorable Tchâroudatta.

LE ÇAKARA.

Écoute! toi, mauvais étudiant, il te faut porter ces paroles de ma bouche à ton indigent Tchâroudatta : « Une jeune courtisane, appelée Vasantaséná, chargée d'or et couverte de joyaux, comme une reine de théâtre, qui s'en va jouer un drame nouveau; cette fille, sollicitée par nous jusqu'à la violence, *mais en vain*, car elle s'est amourachée de toi, depuis qu'elle t'a vu dans les jardins du temple de Kâmadéva, est entrée dans ta maison. Si tu la fais sortir à l'instant et me la remets dans les mains; si tu me la rends elle-même, sans contester le droit, que j'ai sur elle, je t'engage mon amitié. Autrement, si tu la gardes chez toi, je te voue une haine, qui n'aura de terme que la mort. Il y a plus : vois! vois!

« Une citrouille, dont la queue fut enduite avec la bouse d'une vache, un légume desséché, une friture, une viande, un *plat de* riz bouilli, qu'on laisse une nuit entière exposés à la gelée, ne sont plus bons qu'à jeter (1); mais d'une dette ou de la haine, il en est autre chose. »

— Tu parleras bien, tu parleras d'une manière distincte, tu parleras de sorte que je puisse entendre, assis au faîte du colombier de mon nouveau palais. Si tu ne parles pas comme *je dis*, alors, je te fais éclater la tête, ainsi qu'une

(1) Textuellement : *ne sont bientôt plus qu'une puanteur.* Le traducteur de l'anglais en français, laissant au bout de sa plume le dernier vers de ce quatrain, dit seulement : « Rappelez-vous qu'une courge conservée, une racine desséchée, une viande rôtie, un plat de riz bouilli, qu'on a laissés pendant une nuit exposés au froid, prennent une mauvaise odeur, *si on les garde trop long-temps.* » Les sept derniers mots ne sont pas dans le texte du sanscrit : aussi, les avons-nous soulignés de nous-mêmes.

pomme de kapittha (1), engagée entre un seuil et sa porte (2). »

LE VIDOUSHAKA.

Je parlerai.

LE ÇAKARA.

Serviteur, est-il vrai que le pandit soit parti ?

LE DOMESTIQUE.

Certainement !

LE ÇAKARA.

Eh bien ! sortons vite.

LE DOMESTIQUE.

Que le noble maître prenne donc son épée.

LE ÇAKARA.

Tiens-la toi-même dans ta main.

LE DOMESTIQUE.

Noble maître, est-ce que ce n'est pas au noble maître de tenir lui-même son épée ?

LE ÇAKARA, qui l'a prise tout à rebours.

« Portant sur l'épaule mon épée endormie dans son fourreau et qui, nue, est couleur de l'écorce du radis pourpre, je regagne ma tanière, comme le chakal aboyé par des chiens et par des chiennes ! »

(Ils font le tour du théâtre et ils sortent.)

---

(1) *Feronia elephantum.*

(2) « Si vous ne dites pas ce dont je vous ai chargé, je briserai votre tête entre mes dents, comme je ferais d'une noix sous ma porte. » (*Langlois.*)

LE VIDOUSHAKA.

Écoute (1), Radanikâ ! Il ne faut rien dire de ton outrage à l'honorable Tchâroudatta. Accablé par l'infortune, son malheur en serait plus que donblé, je pense.

RADANIKA.

Noble Mêtréya, aussi vrai que je m'appelle Radanikâ, je tiendrai ma bouche close.

LE VIDOUSHAKA.

Qu'il en soit ainsi !

TCHAROUDATTA, dans l'intérieur, s'adressant à Vasantaséuâ.

Radanikâ, voici le soir, dont l'heure appelle le vent. Le froid incommode Rohaséna : fais-le entrer dans l'intérieur et commence par le couvrir de cette mante.

(Il dit et lui donne le vêtement.)

VASANTASÉNA, à part.

Comment ! Il me prend pour sa domestique !

(Elle reçoit la mante, et, l'ayant portée à ses narines, elle dit à part avec ivresse.)

— O merveille ! Cette mante, parfumée des fleurs du jasmin aux grandes feuilles, me révèle que sa jeunesse n'est pas encore insensible *à tous les plaisirs !*

(Elle se couvre à l'écart soi-même avec le vêtement (2).

TCHAROUDATTA.

Allons, Radanikâ ! Prends Rohaséna *dans tes bras* et fais-le entrer dans l'intérieur.

(1) Valeur implicite de l'interjection *bhau*.

(2) « Elle s'éloigne. » (*Langlois.*) Voyez à la page suivante les 16e et 17e lignes.

VASANTASÉNA, à part.

Infortunée suis-je d'être exclue de son intérieur !

TCHAROUDATTA.

Eh bien, Radanikâ ! Est-ce que tu as perdu la faculté de répondre ? Hélas !

« Quand, accablée sous la perte de sa prospérité, la condition de l'homme fléchit sous la main du sort, ses amis passent alors dans les rangs de ses ennemis ; et quiconque lui était depuis long-temps attaché brise lui-même ses liens ! »

RADANIKA et le VIDOÛSHAKA entrent dans ce compartiment de la scène.

LE VIDOUSHAKA.

Quoi ?... Voici Radanikâ !

TCHAROUDATTA.

Voici Radanikâ ? Et quelle est donc cette autre,

« Qui, inconnue et couverte de mon vêtement, jeté sur ses épaules, qu'il souille (1),.....

VASANTASÉNA, à part.

Qu'il honore ne serait-il pas mieux dit ?

TCHAROUDATTA.

« Brille comme le croissant de la lune, voilé par un nuage d'automne ? »

— Mais il ne sied pas de porter ses regards sur l'épouse d'un autre.

(1) « Ne la connaissant pas, je l'ai humiliée en lui faisant toucher mon vêtement. » (*Langlois.*)

LE VIDOUSHAKA.

Oh ! loin de toi cette crainte de voir ici l'épouse d'autrui ! Ce n'est que Vasantasénâ, qui s'est éprise de toi depuis votre rencontre dans les bosquets du temple de Kâmadéva (1).

TCHAROUDATTA.

Quoi? c'est Vasantasénâ ! (A part:)

« L'amour, qu'elle fit naître en moi, n'ose paraître dans l'écroulement des hauteurs de ma fortune, comme un lâche retient dans ses membres l'expression de sa colère. »

LE VIDOUSHAKA.

Écoute, ami ! Le beau-frère du roi te fait dire ces paroles.

TCHAROUDATTA.

Quelles paroles ?

LE VIDOUSHAKA.

« Une jeune courtisane, appelée Vasantasénâ, chargée d'or et couverte de joyaux, comme une reine de théâtre, qui s'en va jouer un drame nouveau ; cette fille, sollicitée par nous jusqu'à la violence, *mais en vain,* car elle s'est amourachée de toi depuis qu'elle t'a vu dans les jardins du temple de Kâmadéva, est entrée dans ta maison. »

VASANTASÉNA, à part.

« Sollicitée jusqu'à la violence, » dit-il. En vérité, je suis honorée de ces paroles !

(1) « Une femme vraiment, une jolie femme !... Eh ! monsieur, c'est Vasantasèna, jeune dame, qui, ayant eu le bonheur de vous voir dans les jardins du temple de Câmadéva, s'est mis en tête de vous honorer de son affection. » (*Langlois.*)

LE VIDOUSHAKA, continuant.

« Si tu la fais sortir à l'instant et me la remets dans les mains; si tu me la rends elle-même sans contester le droit, que j'ai sur elle, je t'engage mon amitié. Autrement, si tu la gardes chez toi, je te voue une haine, qui n'aura de terme que la mort. »

TCHAROUDATTA, avec dédain.

C'est un fou! (A part :) Ah! comment cette jeune femme ne serait-elle pas digne de fréquenter les Dieux (1)! En effet : « Dans ce parage, lui dit un amant, *est mon habitation ;*

« Entre dans mon palais. » Mais elle, insensible aux séductions d'un état, qu'elle voit favorisé de la fortune, elle n'avance pas le pied; et son habitude de vivre en compagnie des hommes ne lui donne jamais dans ses plus longs discours une plus grande liberté de parler (2). »

— (Haut :) Noble Vasantaséná, je vous ai offensée par inadvertance, quand je vous ai demandé, sans vous connaître, de remplir cette fonction de servante. Je vous en présente mes excuses, la tête inclinée.

VASANTASÉNA.

C'est moi, qui ai commis l'offense en m'arrogeant ce rôle, dont je n'étais pas digne; et j'en demande pardon, la tête baissée, au noble seigneur.

LE VIDOUSHAKA.

Allons! vous voilà tous deux l'un à l'autre unis, tête

(1) « Oui, cette femme peut devenir un trésor de vertu ! » (*Langlois.*)

(2) « Ses paroles sont douces et modestes, et elle laisse, en silence, l'homme, qu'elle méprise, perdre inutilement ses impertinents discours. » (*Le même.*)

contre tête, comme deux champs de riz bien mûrs : moi, je vons dis à tous deux humblement avec ma tête roide comme les genoux d'un jeune éléphant : « Tenez-vous droits! »

TCHAROUDATTA.

Soit; mais révérence gardée.

VASANTASÉNA, *réfléchissant*, à part.

Lui en confier le dépôt serait un moyen aussi charmant qu'il est ingénieux (1)! Il ne sied point à une femme de ma sorte, venue en ces lieux, d'y rester plus long-temps. Soit! mais voici ce que je vais lui dire. (Haut.) Seigneur, si je mérite que le seigneur me regarde avec faveur, je désire laisser en dépôt mes parures dans la maison du seigneur : c'est pour elles que ces malfaiteurs me poursuivent.

TCHAROUDATTA.

Cette maison n'est pas convenable pour un dépôt.

VASANTASÉNA.

Tu es dans l'erreur : c'est à l'homme, seigneur, non à la maison, que l'on remet un dépôt.

TCHAROUDATTA.

Mêtréya, reçois donc ces parures.

VASANTASÉNA.

Merci de cette faveur!

(Elle dit et donne ses parures.)

LE VIDOUSHAKA, les ayant reçues.

Le ciel récompense ta grâce!

(1) « Que ses manières sont douces! que son langage est agréable! » (*Langlois.*)

TCHAROUDATTA.

Fi donc, imbécille ! C'est tout simplement un dépôt...

LE VIDOUSHAKA, à part.

S'il en est ainsi, alors que les voleurs, ***s'ils veulent***, emportent le dépôt (1) !

TCHAROUDATTA.

Pour un temps, qui même ne sera pas long.

LE VIDOUSHAKA.

C'est donc un dépôt, qu'elle remet dans nos mains (2) ?

TCHAROUDATTA.

Je le rendrai (3).

VASANTASÉNA.

Seigneur, je désire que ce noble ***Mêtréya*** m'accompagne pour m'en aller chez moi.

TCHAROUDATTA.

Mêtréya, suis la noble dame.

LE VIDOUSHAKA.

Accompagne toi-même cette dame, qui a la démarche d'une (4) flamingo, puisque tu es beau comme un phénicoptère. Quant à moi, brahmane, ces gens-là me tueraient, comme les chiens dévorent une offrande consacrée dans un carrefour.

TCHAROUDATTA.

Qu'il en soit donc ce que tu veux ! je vais moi-même

(1) « Mêtréya à *Tchâroudatta* : Et s'ils venaient à être volés ? » (*Langlois.*)

(2-3) « Mêtréya : Ce qu'elle nous a donné est à nous. — Tcharoudatta : Je vais vous renvoyer à vos affaires. » (*Le même.*)

(4) On voudra bien excuser ici le féminin d'un mot, qui n'en a point chez nous ; il est exigé non-seulement par le texte, mais par la nature des idées.

accompagner la dame. Ainsi, allumez des flambeaux pour assurer notre marche dans la rue Royale.

LE VIDOUSHAKA.

Vardhamâna, allume des lampes !

LE DOMESTIQUE, à voix basse.

Eh ! quand on n'a pas d'huile, est-ce qu'on peut allumer des lampes ?

LE VIDOUSHAKA, tout bas à Tchâroudatta.

Oh ! nos lampes aujourd'hui sans huile sont devenues comme des courtisanes, qui repoussent les amours des gens à la bourse vide !

TCHAROUDATTA.

Il n'importe, Mêtréya : il n'est pas besoin de lampes. Vois !

« Environnée de son cortége d'étoiles, la lune, comme si elle était la lampe de la rue Royale, se lève aussi pâle que la joue d'une amante ; et ses blancs rayons de lumière tombent au milieu de la masse des ténèbres comme des gouttes de lait dans la poussière, qu'arrose une *bienfaisante* ondée. »

(Tchâroudatta s'achemine avec sa compagne sur la scène et, quand ils sont arrivés, il dit avec amour.)

— Noble Vasantasénâ, cette maison est la tienne. Que ta grâce veuille bien entrer.

(Vasantasénâ quitte la scène, après qu'elle a jeté sur lui un regard passionné.)

TCHAROUDATTA, revenu auprès du vidoûshaka.

Mon ami, Vasantasénâ est rentrée chez elle : viens donc ! Retournons à la maison.

« La rue Royale est maintenant déserte ; les gardiens circulent

seuls *dans la ville* : la nuit couvre beaucoup de crimes : il faut éviter ses embûches. »

(Après qu'ils ont fait le tour du théâtre.)

— Gardez bien ces bijoux d'or : toi dans le jour, et Vardhamâna pendant la nuit.

LE VIDOUSHAKA.

Ainsi que l'ordonne ta grandeur.

(A ces mots, ils sortent l'un et l'autre.)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIÈME.

SAMVAHAKA, LE JOUEUR.

La scène représente d'un côté l'intérieur de la maison, qu'habite Vasantaséná ; de l'autre, une rue.

UNE SERVANTE paraît en scène.

LA SERVANTE.

Je suis envoyée sous les yeux de la courtisane pour une commission, que m'a donnée sa mère : j'entre donc et je m'avance.

(Elle fait quelques pas et regarde :)

— Voici la courtisane, absorbée dans une image, qu'elle se peint en elle-même avec le cœur (1) : il faut m'approcher davantage.

Ensuite, le théâtre laisse voir, assise sur un siége et plongée dans une rêverie, VASANTASÉNA, ayant auprès d'elle MADANIKA.

VASANTASÉNA.

Servante, et puis après....

(1) « Ah ! elle est assise, elle paraît mal à son aise : il faut que je l'aborde. » (*Langlois.*)

LA SUIVANTE.

Courtisane, tu n'as rien dit avant ; que signifie donc « et puis après ? »

VASANTASÉNA.

Qu'est-ce que j'ai dit ?

LA SUIVANTE.

C'est *et puis après.*

VASANTASÉNA, avec un jeu de sourcil.

Peut-être l'ai-je dit.

LA SERVANTE, qui a paru la première, s'avance et dit.

Courtisane, je t'apporte ces mots de ta mère : « Prends le bain et rends l'hommage aux Dieux. »

VASANTASÉNA.

Servante, rapporte à ma mère : « Je ne prendrai pas le bain aujourd'hui ; qu'un brahmane rende pour moi l'hommage aux Dieux. »

LA SERVANTE.

Ainsi que l'ordonne ta grâce.

(Elle sort.)

MADANIKA.

Courtisane, mon amour *ose* te faire cette question : « Jamais, avant ce jour, tu ne m'as paru ainsi disposée, qu'est-ce quẻ cela veut dire (1) ? »

VASANTASÉNA.

Dans quelle disposition me vois-tu, Madanikâ ?

(1) « Chère madame, par attachement et non par curiosité, je vous demanderai ce que vous vouliez dire. » (*Langlois.*)

MADANIKA.

Le cœur ennuyé de la courtisane m'a révélé une chose; c'est qu'elle désire une personne, qui est entrée dans son cœur (1).

VASANTASÉNA.

Tu as deviné juste. En vérité, Madanikâ, tu es savante à lire dans le cœur des autres (2) !

MADANIKA.

Agréable nouvelle ! agréable nouvelle pour moi ! On ne peut donc résister à ce Dieu, qu'on appelle Amour, la fête du printemps de tout jeune cœur ! Que la courtisane me confie cela ! Quel est ce roi ou cet ami de roi, à qui elle fait la cour ?

VASANTASÉNA.

Servante, c'est de l'amour, non des honneurs, que je désire.

MADANIKA.

Aime-t-elle un jeune brahmane, que décore un éminent savoir ?

VASANTASÉNA.

Servante, un brahmane est un homme, que je dois vénérer.

MADANIKA.

Elle aime peut-être un jeune marchand, à qui ses voyages en différentes villes ont procuré d'immenses richesses ?

(1-2) « MADANIKA : A vos distractions, je soupçonnerais que vous êtes amoureuse. — VASANTASÉNA : Bien dit, Madanikâ. Tu affirmes de suite ce que d'autres ne feraient que conjecturer. » (*Langlois.*)

VASANTASÉNA.

Servante, l'absence du marchand cause une vive douleur, quand il s'en va dans un autre pays, abandonnant son amante, quelque grand amour, qu'elle ait pour lui.

MADANIKA.

Courtisane, si ce n'est pas un roi, ni le favori d'un roi, ni un brahme, ni un marchand, quel peut être l'homme, qui est aimé par la fille de mon maître ?

VASANTASÉNA.

Servante, n'es-tu pas venue avec moi dans les jardins publics du temple de Kâmadéva ?

MADANIKA.

Oui, courtisane.

VASANTASÉNA.

Et c'est toi, servante, qui m'adresses, comme une niaise, toutes ces questions !

MADANIKA.

Je sais maintenant, courtisane. C'est donc ce jeune homme, qui fit entrer la courtisane et lui fit les honneurs de sa maison ?

VASANTASÉNA.

Comment est-ce qu'il se nomme ?

MADANIKA.

Il habite sur la place des Sirdars (1).

VASANTASÉNA.

Eh ! ce qu'on te demande, c'est comment il s'appelle !

(1) « Il demeure près de la Bourse. » (*Langlois.*)

MADANIKA.

Lui, courtisane ? Il porte un nom bien venu partout : c'est l'honorable Tchârondatta (1).

VASANTASÉNA, avec joie.

Bien, Madanikâ ! bien ! Tu sais tout maintenant.

MADANIKA, à part, *avec dédain.*

C'est là tout ! (Haut.) Courtisane, mais on dit qu'il est pauvre.

VASANTASÉNA.

C'est pour cela même que je l'aime. Est-il défendu que l'on dise par le monde : « La courtisane elle-même sait aussi donner son cœur à l'homme pauvre ? »

MADANIKA.

Courtisane, est-ce qu'on voit encore les abeilles courtiser les branches du manguier, quand il a perdu ses fleurs ?

VASANTASÉNA.

C'est pour cela qu'elles sont appelées des abeilles (2) !

MADANIKA.

Courtisane, si l'image de cet homme remplit ta pensée, pourquoi ne le fais-tu pas venir maintenant au plus vite ?

VASANTASÉNA.

Je le verrai bientôt, servante. En effet, il ne me

(1) « C'est un nom distingué, Tchâroudatta. » (*Langlois.*)

(2) L'expression du sanscrit, heureux d'avoir plusieurs mots pour dire une seule et même chose, a je ne sais quoi de plus fin, de plus gracieux en même temps que plus délicat : MADHOUKARYAS, *celles, qui font de la douceur.*

sera plus si mal-aisé d'obtenir sa présence, faute de moyen (1) !

MADANIKA.

Courtisane, est-ce pour en avoir un que tu as déposé tes parures dans ses mains?

VASANTASÉNA.

Servante, tu as deviné ce qui est.

(Derrière la toile, on crie.)

Holà! oh! seigneur! Voici un joueur, qui prend la fuite, sans payer dix souvarnas, qu'il a perdus. Retenez! retenez-le! Arrête! Va! on te voit de loin.

Le JOUEUR tout ému se précipite sur la scène dans le côté de la rue.

SAMVAHAKA.

Malheureuse est la condition du joueur! Chose étonnante!

« La bourrique (2), hélas! me frappe d'abord comme d'une ruade, lancée par l'ânesse encore neuve au licou. Ensuite, la pique (3) m'atteint, comme Ghatautkatcha, que le roi d'Anga transperce de sa lance. Je vois que le maître du tripot a l'esprit occupé avec son greffier, et vite je m'échappe! Mais à présent

(1) « J'y ai déjà pensé : le plan doit réussir; et, quoiqu'il ne soit pas facile d'arriver jusqu'à lui, cependant j'en ai l'espérance. » (*Langlois.*)

(2-3) Noms donnés à des coups de dés, comme ils en portaient chez les Grecs et les Romains :

Semper damnosi subsiluêre *canes*. PROPERCE.

Quem *Venus* arbritrum dicet bibendi? HORACE.

que me voici tombé dans la rue, où vais-je trouver un asile? »
— Tandis que le maître du jeu, accompagné d'un joueur, me cherchent d'un autre côté, entrons de celui-ci, en retournant les traces de nos pas, dans ce temple, où manque la statue du Dieu; et jouons *dans l'obscurité* le rôle de son image absente.

(Il fait différentes poses mimiques et se tient à l'instar d'une idole.)

Alors paraît MATHOURA avec un JOUEUR de son tripot.

MATHOURA.

Holà! oh! mes seigneurs! Un joueur, qui doit à la banque dix souvarnas, s'est enfui. Retenez! retenez-le! Arrête! arrête! *Tu as beau fuir*, on te voit de loin!

LE JOUEUR.

« Quand tu descendrais au Pâtâla (1), quand tu irais te réfugier vers Indra, Çiva prît-il même ta défense : eux trois, ils seraient impuissants contre le maître seul d'un tripot! »

MATHOURA.

« Où, tricheur d'un honnête Directeur de jeux, où fuis-tu, toi, qui souilles ta famille et ta renommée? La peur fait trembler tes membres; et, que ton chemin soit uni ou qu'il soit inégal, tu chancelles à chaque pas! »

LE JOUEUR, ayant examiné les traces.

C'est bien lui, qui est venu ici; mais on en perd ici la trace.

MATHOURA, les observant avec attention.

Hum! les traces sont à contre-sens.... Ce temple n'a point d'image....

(1) Le Tartare de la mythologie indienne.

(Après qu'il a réfléchi.)

— Mon fripon de joueur ne serait-il pas entré dans ce temple, en retournant les traces de ses pieds ?

LE JOUEUR.

Poursuivons là nos recherches.

MATHOURA.

Qu'il en soit ainsi !

(Ils figurent dans une pantomime qu'ils entrent dans ce temple, et, regardant le fuyard, qui joue la statue, ils se témoignent l'un et l'autre dans un jeu muet que c'est bien leur homme.)

LE JOUEUR.

Comment ? Une statue de bois !

MATHOURA.

Eh ! non ! Non, certes ! C'est une statue de pierre.

(Ils secouent le joueur de toutes les façons et se disent :)

— Après tout, que nous importe ? Amusons-nous au jeu !

(Ils jouent aux dés de toutes les manières.)

SAMVAHAKA, à part, ayant témoigné de plusieurs façons dans une pantomime qu'il résiste avec peine à l'envie de jouer, rallumée en lui-même par cette vue.

Hélas !

« Le son des dés emporte l'âme d'un joueur sans argent comme le son du tambour celle d'un roi, tombé du trône (1). J'en ai fait l'expérience, je ne jouerai pas : le jeu ressemble trop à une chute, qu'on ferait des cimes du Souměrou. Quoi qu'il en soit, pareil au chant du kokila, ce tic-tac des dés me ravit l'âme ! »

LE JOUEUR.

A mon tour ! C'est à mon tour !

(1) « Le bruit des dés pour un homme sans le sou est aussi mortifiant que le son du tambour pour un roi sans royaume » (*Langlois.*)

MATHOURA.

Non, vraiment ! c'est à mon tour. A mon tour !

SAMVAHAKA, qui s'est approché vivement d'un autre côté.

A mon tour, s'il vous plaît !

LE JOUEUR.

Le drôle est pris !

MATHOURA, mettant la main sur lui.

Ah ! te voilà pris, échappé de potence ! Rends donc les dix souvarnas !

SAMVAHAKA.

Je les paierai, seigneur.

MATHOURA.

Rends-les à l'instant.

SAMVAHAKA.

Je les paierai : aie de la bonté pour moi !

MATHOURA.

Allons, vite ! Paye maintenant !

SAMVAHAKA.

Ah ! ma tête se perd !

(Il tombe à ces mots sur la terre, où les deux autres se mettent à le frapper de mainte façon.)

MATHOURA.

C'est bien toi !

(Il trace le cercle du joueur autour de lui.)

— Te voilà enfermé dans le cercle du joueur !

SAMVAHAKA, s'étant levé, dit avec effroi.

Comment ! Je suis enfermé dans le cercle du joueur !... Malheur à moi ! C'est une barrière *absolument* infran-

chissable à nous autres joueurs ! Comment donc m'acquitterai-je (1) ?

MATHOURA.

Eh bien ! Donne au moins une caution !

SAMVAHAKA.

Ainsi ferai-je.

(Il s'approche du joueur et lui dit à voix basse.)

— Je te garantis la moitié, tiens-moi quitte de l'autre.

LE JOUEUR.

Volontiers !

SAMVAHAKA, il s'avance vers le maître du tripot et lui dit tout bas.

Je te garantis la moitié, seigneur ; tiens-moi quitte de l'autre.

MATHOURA, à part.

Quelle faute, *si je refusais !* (Haut.) Volontiers !

SAMVAHAKA, à haute voix.

Tu me tiens quitte d'une moitié, seigneur ?

MATHOURA.

Quitte !

SAMVAHAKA, s'adressant au joueur.

Et toi aussi, tu me tiens quitte d'une moitié ?

LE JOUEUR.

Quitte !

SAMVAHAKA.

Maintenant, je puis m'en aller.

(1) « *(Il feint de se trouver mal : ils le battent.)* MATHOURA : Tu es maintenant notre prisonnier. — LE SAMVAHAKA, *se levant et exprimant sa douleur* : Il est vraiment cruel que vous me refusiez un peu de temps. Où prendrai-je de l'argent ? » *(Langlois.)*

MATHOURA.

Donne-nous donc les dix souvarnas ! Où vas-tu ?

SAMVAHAKA.

Voyez, seigneurs ! voyez ! J'ai garanti seulement une moitié à chacun de vous, et chacun de vous m'a tenu quitte d'une moitié : donc, la remise de l'un m'acquitte envers l'autre.

MATHOURA, mettant la main sur lui.

Moi aussi, Mathoura, je suis fin ! Ce n'est pas moi, traître (1), qu'on attrapera ici avec une finesse ! Paye à l'instant même tout l'or, que tu dois, échappé de potence !

SAMVAHAKA.

Où veux-tu que je le prenne ?

MATHOURA.

Vends ton père, et tu auras de l'argent !

SAMVAHAKA.

Est-ce que j'ai un père !

MATHOURA.

Vends ta mère, et tu auras de l'argent !

SAMVAHAKA.

Est-ce que j'ai une mère !

MATHOURA.

Vends-toi donc alors toi-même, et tu auras de l'argent !

(1) Nous adoptons la leçon du texte, qui a servi pour l'édition de Calcutta. Elle explique le mot *dhatta* par *dhûrta*, au vocatif. Le sens avec le nominatif nous semble moins convenable : « moi, tricheur *de profession*, je suis fin ; et ce n'est pas moi, qu'on prendra ici avec une tricherie. » On sait bien dans sa conscience, mais on n'avoue guère si crûment qu'on est un fripon.

SAMVAHAKA, *battu.*

Ayez pitié de moi !.... Menez-moi dans la rue Royale.

MATHOURA.

Marche ! marche !

SAMVAHAKA.

A ta volonté (1) !

(Ils font le tour du théâtre.)

— Rachetez-moi dix souvarnas, seigneurs, des mains de cet homme, qui tient une maison de jeu !

(Il jette ses regards dans l'espace.)

— Que demandez-vous ? « Que feras-tu ? » Je serai un serviteur dans votre maison.... Comment ! il s'en va, et ne m'a fait aucune réponse !... Soit ! je vais m'adresser à cet autre.

(Il répète encore.)

— Rachète-moi dix souvarnas, seigneur, des mains de cet homme, qui tient une maison de jeu !... Comment ! il me dédaigne, et s'en va. Hélas ! Tout n'est pour moi que malheur depuis que l'honorable Tchâroudatta a perdu ses richesses (2) !

MATHOURA.

Eh bien ! payes-tu ?

SAMVAHAKA.

Comment veux-tu que je paye ?

(Il tombe et Mathoura le traîne.)

Seigneurs, épargnez, épargnez-moi (3) !

---

(1) Textuellement : *aivam bhavatou*, « ita sit ! »

(2) « Ah ! malheureux, que je suis : depuis que le noble Tchâroudatta est devenu pauvre, je ne prospère plus qu'en infortunes. » (*Langlois.*)

(3) « Au meurtre ! au meurtre ! au secours ! défendez-moi. » (*Le même.*)

DARDOURA vient alors sur la scène.

DARDOURA.

Ma foi ! le jeu est vraiment pour l'homme un royaume sans couronne. En effet,

« De quelque côté qu'ils viennent et sans tenir compte des contrariétés de la fortune, le joueur emploie continuellement ses trésors en largesses. Comme un roi, il ne voit en vérité que des revenus à toucher ; et l'homme riche lui rend même ses hommages. »

— En outre,

« C'est par le jeu, qu'on gagne des richesses ; c'est par le jeu, qu'on gagne des épouses et des amis ; c'est par le jeu, qu'on gagne pour donner des présents et des festins : ... *Mais....* c'est aussi par le jeu, qu'on perd tout (1) ! »

— Oui !

« La Trétâ (2) m'a ravi tout mon avoir ; la chute du Pâvara (3) a séché tout mon corps ; le Rugissement (4) m'a fait voir *la porte de* la rue, et je m'en vais *au cimetière*, où m'a jeté le Cercueil (5) ! »

(Après qu'il a tourné ses yeux devant lui.)

— Voici Mathoura, mon ancien teneur de jeux, qui vient de ce côté. Allons ! je ne puis l'éviter ; il faut donc me cacher.

(Quand il a figuré cette action de plusieurs manières dans un jeu de scène, il cesse et, regardant son vêtement supérieur.)

« Ce pagne est tombé dans une grande pénurie de fils, ce pagne est orné de cent trous, ce pagne est incapable de cou-

(1) « Argent, femme, amis, tout cela se gagne à la table de jeu, et tout est gagné, tout est possédé, tout est perdu en jouant. » (*Langlois.*)

(2-3-4-5) Noms de certains coups de dés. Les scholies prétendent que la Trétâ est trois et le Pâvara deux.

vrir : ce pagne, s'il était caché, n'en serait que plus beau (1). »
— Cependant qu'est-ce que ce misérable peut me faire à moi, qui

« Me tiens, un pied appuyé sur le sol de la terre et l'autre suspendu en l'air, tant que le soleil est *sur l'horizon?* »

MATHOURA.

Trouve un homme, qui paye! Trouve un homme, qui paye!

SAMVAHAKA.

Où veux-tu que je trouve?

(Mathoura le traîne.)

DARDOURA.

Oh! oh! que se passe-t-il devant moi?

(S'adressant à l'espace.)

— Que dites-vous? c'est un joueur, que maltraite le maître d'une maison de jeu! Et personne, qui vienne le tirer de ses mains? Eh bien! je vais le délivrer, moi, Dardoura!

(Il s'avance.)

— Place! place!

(Quand il a vu.)

— Ah! Comment? C'est ce tricheur de Mathoura! Et ce malheureux n'est autre que Samvâhaka lui-même!

« Cet homme, qui tient sa tête courbée jusqu'à la fin du jour et dont le corps n'est pas solidement assis *sur les deux pieds ;* cet homme, qui ne laisse pas toujours venir à cicatrice les plaies

(1) « Eh! ce vêtement est un peu trop rapé : il est embelli de plus d'un trou ; il me couvrirait mal, il figure mieux, quand il est plié. (*Il plie son vêtement supérieur, après l'avoir examiné, et le met sous son bras.*) » (*Langlois.*) Cette rubrique n'est pas dans le texte de l'édition Stenzler.

de son dos à force de se frotter l'échine contre les mottes de terre ; lui, de qui les chiens dévorent quelquefois le milieu des jambes, qu'eut-il de commun avec la passion du jeu, cet être si long et si frêle? »

— N'importe! je vais tâcher de fléchir Mâthoura.

(Il s'avance.)

Mâthoura, je te salue.

MATHOURA.

Je te rends ton salut.

DARDOURA.

Qu'est-ce que cela ?

MATHOURA.

C'est un homme, qui me doit dix souvarnas.

DARDOURA.

Bah ! Ce *n*'est *qu*'un déjeûner !

MATHOURA, lui ayant arraché vivement son vêtement supérieur, dont l'extrémité se cache dans la ceinture du vêtement inférieur.

Voyez, voyez, seigneurs! Cet homme, qui n'a pour se couvrir que ce pagne usé, compte dix souvarnas comme un déjeûner !

DARDOURA.

Eh quoi, imbécille ! Est-ce que moi, je ne donne pas *souvent* dix souvarnas pour un coup de dés ? Que sert donc la richesse à l'homme, qui la possède ? La fait-on voir, quand on la tient dans un coffre ? Mais, toi, hélas !

« Te voilà perdu, te voilà anéanti pour dix souvarnas ! Et tu assassines un homme, jouissant, *comme toi*, des cinq sens ! »

MATHOURA, avec ironie.

Dix souvarnas, seigneur, ne sont qu'un déjeûner

pour toi ; mais, pour moi, c'est une richesse (1).

DARDOURA.

S'il faut ainsi l'entendre, *eh bien!* donne maintenant à cet homme dix autres souvarnas, et qu'il s'en retourne les jouer !

MATHOURA.

Qu'arrivera-t-il ?

DARDOURA.

S'il gagne, alors il te paiera.

MATHOURA.

Et s'il perd ?

DARDOURA.

Il ne paiera pas.

MATHOURA.

Il te sied mal de tenir ici pareil langage ; paye-moi *ce que tu me dois,* coquin ! Oui, moi, Mâthoura le tricheur, je fais mentir le jeu ! je n'en crains pas là-dessus un plus fort (2). Mais toi, fripon, tu n'es qu'un meurt-de-faim !

DARDOURA.

Hein ! Qui est un meurt-de-faim ?

MATHOURA.

Toi ! Un meurt-de-faim !

DARDOURA.

Ton père était un meurt-de-faim !

(Il fait signe à Samvâhaka de s'échapper.)

(1) « Gardez vos souvarnas pour votre déjeûner, si vous voulez; cette affaire-ci me regarde. » (*Langlois.*)

(2) Littéralement : *je ne crains pas un autre.*

MATHOURA.

Je ne promets rien, moi, fils de prostituée, et j'honore le jeu (1).

DARDOURA.

Moi aussi, j'honore le jeu (2) !

MATHOURA.

Allons, Samvâhaka ! Paye ces dix souvarnas !

SAMVAHAKA.

Je paierai, seigneur ; je paierai dans un instant.

(Mâthoura le traîne.)

DARDOURA.

Brutal, on peut le maltraiter loin des yeux, mais non sous mes regards.

(Mâthoura, las de tirailler Samvâhaka, lui donne un coup de poing sur le nez : celui-ci tombe saignant sur la terre et figure dans son jeu l'évanouissement. Dardoura s'avance, il s'interpose entre l'un et l'autre. Mâthoura le frappe et Dardoura lui rend son coup (3).

MATHOURA.

Ah ! ah ! souillé de vices, enfant de fille perdue, tu recevras, *j'espère,* ta digne récompense !

DARDOURA.

Eh, brutal ! c'est toi, qui m'as frappé le premier dans la rue, où je passais. Si demain tu me frappes dans le tribunal du roi, alors tu verras !

MATHOURA.

Oui, je verrai !

(1-2) « Mathoura : Fils d'esclave, n'êtes-vous pas joueur vous-même ? Dardoura : Moi, vous m'appelez joueur ! (*Langlois.*)

(3) « Dardoura s'approche et se place entre lui et Mâthoura ; un tumulte s'en suit. Ils s'arrêtent. » (*Le même.*)

DARDOURA.

Comment verras-tu ?

MATHOURA, ouvrant de grands yeux.

Je verrai comme cela !

(Dardoura lui remplit ses yeux de poussière et fait signe à Samvâhaka de fuir. Mathoura, se couvrant les yeux de ses mains, tombe sur la terre, et Samvâhaka s'esquive au plus vite.)

DARDOURA, à part.

Mâthoura tient un des plus hauts rangs parmi les maîtres de tripot, je l'ai empêché *de faire son métier :* aussi, ne convient-il pas que je reste ici long-temps.... J'ai ouï dire à Çarvilaka, mon cher ami, qu'un nommé Aryaka, fils d'un bouvier, fut désigné à sa naissance par une conjonction parfaite des étoiles comme devant un jour monter sur le trône. Tous les gens de mon espèce le suivent : je vais donc aller me ranger moi-même à ses côtés.

(Il dit et sort.)

SAMVAHAKA, il fait, tremblant de peur, le tour du théâtre et, quand il a regardé :

Cette maison, qui appartient à je ne sais quel maître, n'est pas fermée dans sa porte latérale : je vais donc entrer là.

(Il figure dans une pantomime l'action d'entrer, et dit à l'aspect de Vasantasénâ.)

— Noble dame, je me réfugie sous ta protection !

VASANTASÉNA.

Que la sécurité entre avec toi dans cet asile!... Holà, servante! Ferme la porte de côté.

(La servante obéit et revient.)

— Courtisane, c'est fait!

VASANTASÉNA.

Quoi?

LA SERVANTE.

Ce que tu m'as dit.

VASANTASÉNA, s'adressant à l'homme.

D'où vient ta crainte!

SAMVAHAKA.

D'un créancier, noble femme.

VASANTASÉNA.

Rouvre maintenant, servante, la porte latérale.

SAMVAHAKA, à part.

Comment! Elle a rejeté sa crainte, aussitôt vu qu'on n'avait rien plus à redouter ici qu'un *simple* créancier. C'est donc avec justesse qu'un proverbe dit :

« Si l'homme, instruit de sa force, ne met sur ses épaules qu'un fardeau égal à sa vigueur, il ne lui arrive pas de chanceler, et, quand vient une mauvaise route, il n'y succombe jamais (1). »

— Ma position est ici bien comprise.

---

(1) « Madanika, ferme la porte.... Qui fuyez-vous? SAMVAHAKA : Un créancier. VASANTASÉNA, *à Madanikâ* : Ferme bien la porte. SAMVAHAKA, *à lui-même* : Elle paraît aussi effrayée que moi d'un créancier, même plus effrayée. Celui, qui prend un fardeau approprié à ses forces, ne tombera point en route, et ne périra pas dans le bois. » *(Langlois.)*

Dans la rue.

MATHOURA, ayant essuyé ses yeux, dit au joueur, qu'il prend pour Samvâhaka.

Allons! paye! paye (1)!

LE JOUEUR.

Cet homme, seigneur, s'est échappé, tandis que nous nous battions avec Dardoura.

MATHOURA.

J'ai cassé d'un coup de poing le nez de ce joueur; viens donc! Suivons la trace du sang.

(Après qu'ils ont suivi la piste:)

LE JOUEUR.

Il est entré, seigneur, dans la maison de Vasantaséná.

MATHOURA.

Adieu les souvarnas!

LE JOUEUR.

Allons dénoncer le fait au tribunal du roi.

MATHOURA.

Sorti de ce lieu, il s'en irait ailleurs, le fripon. Gardons-le donc ici, en bloquant cette porte.

Dans la chambre.

Vasantaséná fait un signe à Madaniká.

CELLE-CI.

D'où es-tu, seigneur? Qui es-tu? A qui le seigneur est-

(1) « *Mathoura, s'essuyant les yeux:* Mon argent, te dis-je: j'aurai mon argent. » (*Langlois.*)

il ? Quelle profession exerce-t-il ? Et d'où vient son danger ?

SAMVAHAKA.

Que la courtisane veuille bien écouter ! Pâtalipoutra est le lieu de ma naissance, courtisane ; je suis le fils d'un aubergiste ; j'ai pour métier de frotter et de masser les membres.

VASANTASÉNA.

Tu as appris là un art bien délicat, seigneur.

SAMVAHAKA.

J'ai appris cet art, comme tu l'appelles, courtisane ; et c'est de lui maintenant que je tire ma subsistance.

LA SERVANTE.

Le seigneur a fait une réponse de la plus grande vérité.... Ensuite de cela (1) ?

SAMVAHAKA.

Ensuite, courtisane, la curiosité de voir les contrées orientales sur les récits, que j'en avais entendu faire dans notre maison à des Ahindikas (2), m'attira vers ces lieux. Entré ici, dans Oudjayinî, j'ai d'abord servi un personnage, dont voici le portrait. Aimable d'aspect, aimable de parole, s'il donne, il n'en dit rien. Est-il offensé, il oublie son injure. En un mot, c'est l'ami des malheureux, qui ont recours à son assistance, et il pousse

(1) « Vasantaséna : Et vous avez choisi un semblable métier ? Samvahaka : Je l'ai appris, madame, pour m'en faire un état. Vasantaséna : Cet état est loin d'être bon... Continuez. » (*Langlois.*)

(2) Hommes d'une origine mêlée, ayant pour père un Nishada et pour mère une Valdehî.

la politesse au point de se regarder comme le serviteur des autres.

LA SERVANTE.

Et qui est-il, ce mortel, qui pare Oudjayinî de *toutes* les vertus dérobées à l'homme, qui passe et repasse à travers les pensées de ma noble maîtresse?

VASANTASÉNA.

Bien, servante! bien! C'est ainsi que je parlais moi-même dans mon cœur.

LA SERVANTE.

Ensuite de cela, seigneur?

SAMVAHAKA.

Maintenant, courtisane, par suite des largesses, que sa miséricorde a versées,...

VASANTASÉNA.

N'est-il pas tombé dans l'indigence?

SAMVAHAKA.

Comment la courtisane sait-elle cela? Je n'en ai rien dit encore.

VASANTASÉNA.

N'est-ce pas tout simple? On ne peut guère posséder les richesses et les vertus à la fois. N'est-ce pas dans ces lacs, où elles ne sont pas bonnes à boire, que les eaux sont en plus grande abondance?

LA SERVANTE.

De quel nom, seigneur, est-il donc appelé?

SAMVAHAKA.

Qui ne sait maintenant le nom de cette lune, éclairant la surface de la terre? Il habite sur la place des Sirdars;

il porte un nom, dont il pourrait s'enorgueillir : c'est l'honorable Tchâroudatta.

VASANTASÉNA, elle descend aussitôt de son siége et dit avec joie.

Ma maison est toute à mon seigneur.... Servante, donne un siége ! Prends un éventail ! La fatigue accable mon seigneur.

(La servante obéit.)

SAMVAHAKA, à part.

Comment ! On me rend de tels honneurs, à peine dit le nom de l'honorable Tchâroudatta. Bien, noble Tchâroudatta ! bien ! Toi seul, tu vis sur la terre ; les autres hommes n'y font que respirer.

(Il tombe aux pieds de Vasantaséna :)

Soit, courtisane ! soit ! mais que la courtisane veuille bien se rasseoir.

VASANTASÉNA, quand elle a repris son siége.

D'où te vient ce créancier, seigneur (1) ?

SAMVAHAKA.

« L'homme de bien sait employer sa fortune à l'exercice de l'hospitalité. De qui les richesses ne sont-elles pas tour-à-tour stables et fugitives (2) ? Qui sait honorer les autres goûte en cela même le plus grand de tous les honneurs ? »

VASANTASÉNA.

Ensuite ? Ensuite ?

SAMVAHAKA.

Ensuite, cet honorable *citadin* me prit à son service pour exercer mon état auprès de lui. Quand il eut cessé

(1) « Où est votre opulent créancier ? » (*Langlois.*)

(2) « Est vraiment opulent celui, qui est riche en bonnes actions, quoiqu'il ne possède pas de richesses périssables. » (*Le même.*)

de pouvoir nourrir (1) ses gens, alors j'ai vécu du jeu ; et l'inconstance de la fortune vient de m'enlever dix souvarnas sur un coup de dés.

MATHOURA, dans la rue.

Je suis tué ! je suis volé !

SAMVAHAKA.

Voici les deux hommes, qui me cherchent, le maître du tripot avec un joueur. Que la courtisane décide maintenant d'après ce qu'elle m'a ouï dire.

VASANTASÉNA.

Madanikâ, les oiseaux volent çà et là, effrayés par l'agitation des branches sur les arbres de leur cage (2).... Eh bien, servante ! va donc voir !... (Bas.) Remets cette parure, que j'ôte de ma main, au maître du tripot et au joueur. Tu leur diras que c'est lui, ce digne homme, qui leur fait tenir par toi le bijou.

(Elle retire de sa main un bracelet, qu'elle donne à la servante.)

CELLE-CI, ayant reçu le joyau.

Ainsi que la courtisane me l'ordonne !

(Elle dit et sort.)

Dans la rue.

MATHOURA.

Je suis tué ! je suis volé !

(1) Nous avons demandé à la racine *tchar*, mise à la forme causale, *pabulari, pasci, comedere facit*, un sens acceptable pour le mot *tchâritrya*, sur lequel se taisent le glossaire de Bopp et l'*Amara-kosha*, tandis que le Dictionnaire de Wilson porte un sens unique et très-peu ici en harmonie avec le contexte : *becoming practices, moral conduct or instituted observance.* »

(2) « ..... dans les feuilles de l'arbre voisin. » (*Langlois.*)

LA SERVANTE.

Ces deux hommes sont, je pense, le maître du tripot et le joueur ; car ils ont les yeux levés en l'air, ils paraissent dans le chagrin, ils poussent de profonds soupirs et, les regards attachés sur la porte, ils prennent des notes.

(S'étant approchée.)

LA SERVANTE.

Seigneur, je te salue.

MATHOURA.

Que le plaisir t'accompagne !

LA SERVANTE.

Qui de vous deux, seigneur, tient la maison de jeu ?

MATHOURA.

« A qui, femme à la taille déliée, aux œillades agaçantes, envoies-tu de ta lèvre mutine, mordue par la volupté, ces paroles, qui ressemblent aux murmures entrecoupés de la jouissance ? »

— Je n'ai pas d'argent, adresse-toi ailleurs !

LA SERVANTE.

Puisque tu parles de cette manière, alors tu n'es pas le joueur. Quelqu'un ne vous doit-il pas quelque chose ?

MATHOURA.

Une dixaine de souvarnas. Que viens-tu m'apporter de lui ?

LA SERVANTE.

La courtisane vous envoie ce bracelet pour libérer cet homme de sa dette. Non pas ! non ! *je me trompe !* c'est lui-même, qui vous l'envoie.

MATHOURA, avec joie, le bijou dans sa main.

Bien! Dis pour moi à ce fils de noble race : « J'ai reçu ton gage : tu peux revenir à *la maison de* jeu. Amuse-toi bien (1) ! »

(Il sort avec le joueur.)

Dans l'intérieur de la maison.

LA DOMESTIQUE, s'étant approchée de Vasantaséuâ.

Courtisane, le maître du tripot et le joueur s'en vont très-contents.

VASANTASÉNA.

Le seigneur peut donc s'en aller maintenant rassurer sa famille.

SAMVAHAKA.

Puisqu'il en est ainsi, courtisane, prends à ton service ces mains exercées dans mon art (2).

VASANTASÉNA.

Il te faut servir de nouveau celui, que tu as servi en premier lieu, seigneur, et pour lequel tu avais appris cet art (3).

SAMVAHAKA, à part.

C'est un refus poli, que je reçois de la courtisane :

(1) « Ah! ah! Dites-lui que je le reçois pour gage, qu'il peut venir prendre sa revanche, quand il voudra. (Ils sortent des deux côtés.) (*Langlois.*)

(2-3) « Si je puis, madame, vous être utile en quelque chose, employez-moi. VASANTASÉNA : Il est quelqu'un, qui a de plus grands droits à vos services... » (*Le même.*)

comment reconnaîtrai-je le service, qu'elle m'a rendu? (Haut.) Courtisane, le mépris, qui s'attache au joueur, fait que je veux embrasser l'état de mendiant bouddhiste : « Voilà, dira-t-on à l'avenir, le joueur Samvâhaka, devenu un mendiant bouddhiste! » Que la courtisane veuille bien ne pas oublier ces paroles.

VASANTASÉNA.

Ne fais rien, seigneur, avec précipitation.

SAMVAHAKA.

Courtisane, c'est une résolution prise.

(Il s'en va et, faisant le tour du théâtre, il dit.)

« Le jeu m'a fait éprouver ce qu'il y a de plus odieux à tout homme. Désormais, je veux me promener, tête levée, dans la rue du roi! »

(Un tumulte s'élève derrière le théâtre.)

SAMVAHAKA, il écoute.

Eh bien! Qu'y a-t-il donc là!

(S'adressant à l'espace.)

Que dites-vous? Un éléphant rétif (1), appelé Stambhabhandjaka, lequel appartient à Vasantaséná, s'est mis en liberté!... Oh! oh! je veux aller voir ce magnifique éléphant de la courtisane!... Cependant, qu'ai-je besoin de cela? Non! Il vaut mieux accomplir ce que j'ai résolu.

(Il sort.)

---

(1) « L'éléphant de chasse de Vasantaséna. » (*Langlois.*)

Ensuite, Karnapoûraka se précipite triomphant sur la scène : son entrée est superbe et terrible.)

KARNAPOURAKA.

Où est, où est la courtisane ?

LA SERVANTE.

Homme mal-appris, d'où te vient cette alarme, qui t'empêche de voir la courtisane, placée là devant toi ?

KARNAPOURAKA, à la vue de Vasantaséná.

Courtisane, je te salue !

VASANTASÉNA.

Karnapoûraka, je te vois un visage tout content : pourquoi donc cela ?

KARNAPOURAKA, en souriant.

Courtisane, tu as bien perdu, toi, qui n'as pu voir à l'instant même un grand exploit de Karnapoûraka !

VASANTASÉNA.

Qu'est-ce, Karnapoûraka ? Qu'est-ce ?

KARNAPOURAKA.

Que la courtisane écoute ! L'éléphant indompté de la courtisane, cet éléphant, *si bien* nommé Stambha-bhandjaka (1), ayant rompu le poteau, où il était lié, s'est jeté, après avoir tué son cornac, dans la rue du roi, qu'il a remplie d'une immense agitation. Aussitôt, dans cette *périlleuse* conjoncture, le peuple se met à pousser des cris.

« Emmenez vite les enfants ! Grimpez vite sur le comble des

(1) *Le briseur de poteaux.*

temples, sur la cimo des arbres ! Quoi ! ne voyez-vous pas en face de vous ? L'éléphant indompté vient par ici (1) ! »

— En outre,

« Les couples des noûpouras s'en vont des pieds, les ceintures des femmes entremêlées de perles se brisent en même temps que les plus charmants bracelets, où sont incrustés des lacis et des ramilles en pierres fines (2). »

— Ensuite, cet éléphant indocile, qui ravageait de ses pieds, de sa trompe et de ses défenses toute la ville d'Oudjayinî, comme un étang de lotus épanouis, fond sur un religieux mendiant, lui fait sauter des mains bâton, pot-à-l'eau, écuelle de bois, l'inonde avec l'eau contenue dans sa trompe, enlève ce malheureux entre ses dents, et le peuple de s'écrier deux fois à cette vue : « Hélas ! il a tué le religieux mendiant ! »

VASANTASÉNA, avec effroi.

Ah ! c'était une erreur, *j'espère* (3) !

KARNAPOURAKA.

Loin de toi cette crainte ! Que la courtisane veuille bien encore m'écouter. A peine l'eus-je vu, moi, Karnapoûraka,... non ! non ! le serviteur, que tu nourris de gâteaux et de riz ;... à peine l'eus-je vu fouler et refouler de son pied gauche le scribe d'une maison de jeu, et porter, embrassé au milieu de ses défenses, ce religieux mendiant, les cheveux épars et la ceinture déchirée, que

(1) « Emmenez les enfants, montez sur les arbres, escaladez les murailles, l'éléphant arrive. » (*Langlois.*).

(2) « De tous côtés volaient ceintures el bracelets ; les perles, les diamants étaient semés dans toutes les directions. » (*Le même.*)

(3) « VASANTASÉNA : Hélas ! hélas ! » (*Langlois.*)

soudain je ramasse une barre de fer sur la place du marché et j'en fais pleuvoir une grêle de coups sur l'éléphant indompté (1).

VASANTASÉNA.

Ensuite? Ensuite?

KARNAPOURAKA.

« Grâce aux coups frappés dans ma colère sur l'animal, aussi haut que le sommet du mont Vindhya, j'ai sauvé le saint homme, enlevé entre ses défenses. »

VASANTASÉNA.

C'est bien ce que tu as fait là. Ensuite?

KARNAPOURAKA.

Ensuite, courtisane! Oudjayinî, rassemblée tout entière d'un seul côté, comme un navire, qui penche sous une charge inégale, ne disait plus autre chose que ces paroles mêmes : « C'est bien! Oh! Karnapoûraka, c'est bien! » Après cela, je ne sais quel homme, ayant cherché sur lui dans les places veuves de ses joyaux absents, leva ses yeux vers le ciel, poussa un long soupir et jeta sur moi ce manteau.

VASANTASÉNA.

Sache maintenant, Karnapoûraka, si le manteau sent ou non la fleur de jasmin.

KARNAPOURAKA.

Je ne puis bien juger des odeurs en ce moment, cour-

(1) « Le voyant ainsi de loin secouer aussi rudement le saint homme, moi, Karnapoûraka, votre très-humble esclave, je prends la résolution de sauver le mendiant et de punir mon éléphant. J'enlève rapidement une barre de fer, et, m'approchant sur le côté de l'animal, je lui décharge un coup désespéré. » *(Langlois.)*

tisane ; car j'ai l'odorat tout plein du mada, *qui suintait des tempes de ton éléphant.*

VASANTASÉNA.

Vois donc le nom !

KARNAPOURAKA.

Que la courtisane y lise elle-même le nom.

(Il dit et lui porte ce manteau.)

VASANTASÉNA, elle lit.

A L'HONORABLE TCHAROUDATTA.

(Aussitôt elle saisit le manteau d'un mouvement passionné et s'en revêt elle-même.)

LA SERVANTE.

Karnapoûraka, comme ce manteau va bien à la courtisane !

KARNAPOURAKA, *froidement.*

Peut-être ce manteau va-t-il bien à la courtisane !

VASANTASÉNA, lui donnant un de ses bijoux.

Karnapoûraka, voici ta récompense.

KARNAPOURAKA, il s'incline, élevant le joyau sur sa tête.

Maintenant il va, ce manteau, parfaitement bien à la courtisane !

VASANTASÉNA.

Karnapoûraka, de quel côté l'honorable Tchâroudatta est-il en ce moment ?

KARNAPOURAKA.

Il s'en retourne dans sa maison par cette rue même.

VASANTASÉNA.

Vite, servante! montons sur la terrasse, ombragée de son tendelet, pour voir passer le noble Tchâroudatta (1)!

A ces mots, tous les acteurs quittent la scène.)

(1) « Vite, vite, ma fille, sur cette terrasse; montons... » (*Langlois.*) Il manque ici la traduction d'un mot composé, qu'on ne trouve pas dans les Dictionnaires et qu'il faut chercher dans l'analogie : *uparitanam*. Nous l'avons fait dériver de l'adverbe *upari*, « dessus, par-dessus, » et du verbe *tan*, la racine des mots latins, *tendere*, *tensum*, « étendre, tendu. »

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE TROISIÈME.

LE PERCEMENT DE LA TROUÉE.

La scène représente la maison de Tchâroudatta. — Extérieur et intérieur.

Un domestique paraît sur la scène.

LE SERVITEUR.

« Assurément un maître bon, indulgent pour ses domestiques, ne cesse pas d'être aimable, quand il a perdu ses richesses ; mais l'homme dur, infatué de son opulence, difficile à servir, est une bête farouche dans le renversement de sa fortune (1). »

— Il y a plus :

« On ne peut empêcher le bœuf, que son appétit pousse vers un champ de blé ; on ne peut empêcher l'amant, qui brûle pour l'épouse d'autrui ; on ne peut empêcher de jouer l'homme, qui est l'esclave du jeu ; on ne peut empêcher le défaut, que nous tenons de la nature. »

— Voici assez long-temps déjà que l'honorable Tchârou-

(1) « Un bon et digne maître, quoique pauvre, est la joie de ses serviteurs, tandis qu'un homme hautain et morose, qui n'a que sa fortune pour lui, est un tourment continuel. » (*Langlois.*)

datta est allé entendre un concert : la nuit est arrivée au milieu de sa carrière, et il ne revient pas encore. Je vais donc entrer dans la salle, où est la porte extérieure, et je dormirai là en attendant.

(Il fait ce qu'il a dit.)

Ensuite, paraissent sur la scène TCHAROUDATTA et le VIDOUSHAKA.

TCHAROUDATTA.

Oh ! que Rébhila, le virtuose, a bien chanté ! Certes ! la vînâ est une perle, quoiqu'elle ne soit pas sortie de la mer ! En effet,

« C'est une amie, qui sympathise avec le cœur de l'affligé ; deux amants sont-ils réunis, elle fait long-temps leur plus aimable divertissement ; souffre-t-on de l'absence, c'est la plus chère des consolations : enfin, c'est un plaisir, dont le charme ajoute à la passion de l'amant ! »

LE VIDOUSHAKA.

Allons ! viens ! retournons à la maison !

TCHAROUDATTA.

Oh ! que Rébhila, le virtuose, a bien chanté !

LE VIDOUSHAKA.

Deux choses ont toujours fait naître en moi l'envie de rire : une femme, qui s'aventure à lire du sanscrit, et l'homme, qui gazouille une chansonnette ! La femme, qui veut lire du sanscrit, vous fait ouïr, en nasonnant, de merveilleux *çoû, çoû,* comme une génisse, à qui pour la première fois on passe une rêne dans les narines ; et l'homme, qui gazouille une chansonnette, a l'air de ce

vieux prêtre de famille, qui, ceint avec une guirlande de fleurs desséchées, murmure entre ses dents une formule de prière (1). Je ne trouve point à cela un bien grand plaisir.

TCHAROUDATTA.

Ami, il est certain que Rébhila, le virtuose, a chanté admirablement aujourd'hui ; et ta grandeur n'en est pas très-satisfaite.

« C'était amoureux, doux, fleuri d'une manière égale, plein de sentiments, gracieux et ravissant. Qu'ai-je besoin pour son éloge de nombreuses paroles ? « Ne serait-ce pas, me disais-je, une femme déguisée ? »

— En outre,

« En vérité, à cette heure même, où le concert est fini, je marche, continuant, pour ainsi dire, à entendre sa voix douce, éclatante, qui, mariée aux accords du luth, passe d'une note à une autre, se promène au milieu des gammes sur les divers modes, se mêle au badinage, revient au gracieux, finit avec douceur ; et la foule enchantée, qui s'écrie : « *bis ! bis !* »

LE VIDOUSHAKA.

Oh ! mon ami, les chiens eux-mêmes dorment tranquilles dans la rue au milieu du marché : allons en faire autant à notre logis.

(Après qu'il a jeté les yeux devant lui.)

— Vois, ami ! vois ! La sainte lune descend des palais du ciel comme pour laisser tout le champ libre à l'obscurité.

(1) « Et l'homme marmotte d'un ton rauque, comme un vieux pandit, qui a récité son chapelet, jusqu'à ce que les fleurs de sa guirlande soient aussi sèches que son gosier. » (*Langlois.*)

TCHÂROUDATTA.

Ce que dit ta révérence est juste.

« Cette lune a cédé la place aux ténèbres et, ses cornes levées en l'air, elle disparaît sous le bord du couchant : ce qui reste d'elle ne ressemble déjà plus qu'aux pointes aigües des *longues* défenses d'un éléphant des bois, quand il s'est plongé au milieu des eaux. »

LE VIDOUSHAKA.

Ah! voici notre maison!... Vardhamâna! Vardhamâna! Ouvre la porte!

Dans l'intérieur.

LE DOMESTIQUE.

On entend une voix, qui est bien celle du noble Mêtréya : ainsi l'honorable Tchâroudatta est arrivé. Bien! Je vais ouvrir la porte maintenant.

(Après qu'il a ouvert.)

— Seigneur, je te salue!... Salut, noble Mêtréya!... Que vos seigneuries s'asseoient sur le siége dressé là!

(Tous deux figurent dans une pantomime l'action d'entrer et prennent place sur le siége.)

LE VIDOUSHAKA.

Vardhamâna, dis à Radanikâ qu'elle vienne laver les pieds.

TCHÂROUDATTA, avec bonté.

Gardez-vous bien de réveiller une personne endormie.

LE DOMESTIQUE.

Noble Mêtréya, moi, je verserai l'eau; toi, tu laveras les pieds.

LE VIDOUSHAKA, *en colère.*

Ah! mon ami, cet homme, qui n'a jamais été que le fils d'une servante, il versera l'eau; et c'est moi, un brahme, qu'il charge de laver les pieds!

TCHAROUDATTA.

Ami Mêtréya, tiens l'aiguière, toi! et que Vardhamâna lave les pieds.

LE DOMESTIQUE.

Noble Mêtréya, verse l'eau.

(Le vidoûshaka fait ce qui est dit: le domestique lave les pieds de son maître et va pour sortir.)

TCHAROUDATTA.

Qu'on donne *également* au brahme l'eau pour laver les pieds!

LE VIDOUSHAKA, *avec humeur.*

Qu'ai-je besoin d'eau pour me laver les pieds, moi? Ne faut-il pas que je me vautre encore sur la terre, comme un âne battu (1)?

LE DOMESTIQUE.

Noble Mêtréya, n'es-tu pas un brahmane?

LE VIDOUSHAKA.

De même que l'amphisbène est un serpent au milieu de tous les serpents : tel, moi, je suis un brahmane au milieu de tous les brahmanes!

LE DOMESTIQUE.

Je te laverai donc aussi les pieds, noble Mêtréya.

(Quand il a rempli cet office.)

— Voici des bijoux d'or, qui sont, pendant le jour, sous

(1) « Non, non... ce n'est pas la peine. Il faut que bientôt je foule encore la terre, comme le pauvre baudet. » (*Langlois.*)

ma garde; pendant la nuit, sous la tienne, seigneur Mêtréya. Ainsi, reçois-les.

(Il donne l'écrin et sort.)

LE VIDOUSHAKA, tenant l'écrin à sa main.

Ceci a donc pu durer jusqu'à cette heure même! Est-ce qu'il n'existe point ici, dans Oudjayinî, un voleur, puisqu'il n'a pas dérobé, le fils de servante, cet *or*, voleur de mon sommeil? Dis! mon ami, je vais le porter dans la cour de l'intérieur, enfermée entre les quatre bâtiments.

TCHAROUDATTA.

« Garde-toi bien de le porter dans la cour de l'intérieur! Attendu que c'est la femme, qui nous l'a remis ouvertement elle-même, conserve ce dépôt sur toi, ô brahme, tant qu'il n'aura pas été rendu. »

(Il figure dans une pantomime qu'il cède au sommeil, tout en murmurant de nouveau.)

« En vérité, à cette heure même, où le concert est fini, je marche, continuant, pour ainsi dire, à entendre sa voix douce, éclatante, qui, mariée aux accords du luth, passe d'une note à une autre, se promène au milieu des gammes sur les divers modes, se mêle au badinage, revient au gracieux, finit avec douceur ; et la foule enchantée, qui s'écrie : *bis! bis!* »

LE VIDOUSHAKA.

Est-ce que ta seigneurie est déjà endormie (1)!

TCHAROUDATTA, *se réveillant.*

Hé! Qu'y a-t-il?

(1) « Brahmane, prenez-en soin. *(Il se couche.)* Toujours j'entends cette musique délicieuse. Mêtréya : Dites-moi, monsieur, est-ce votre intention de dormir? » (*Langlois.*)

« Oui ! voici que le sommeil, assis sur mon front, se penche sur mes yeux et s'empare de moi, comme la vieillesse tremblante, à la forme invisible, grandit, après qu'elle a surmonté la vigueur de l'homme (1). »

(Ils expriment le sommeil dans une action scénique. Ensuite, Çarvilaka paraît, hors de la maison.)

ÇARVILAKA.

« Quand j'aurai ouvert, au moyen de ma force et grâce à mon industrie, le chemin pour mon affaire, une entrée juste à la largeur de mon corps, je m'introduirai là, usant mes flancs à ramper sur la terre et dépouillé de mes habits, comme un serpent de sa vieille peau. »

(Il regarde le ciel et dit avec joie.)

Ah ! Comment la sainte lune se dérobe déjà sous les bords du couchant ! Ainsi donc,

« La nuit, voilant ses étoiles avec les ténèbres d'une masse de nuages, cache, telle qu'une bonne mère, le grand capitaine, qui a résolu de mettre à sac la maison d'autrui et qui peut craindre la rencontre des hommes du roi ! »

— J'ai fait ce trou dans l'enceinte du jardin, et me voici entré au milieu. Maintenant, je vais forcer la maison carrée. Bah !

« Que les hommes appellent, s'ils veulent, infâme l'action de s'enrichir dans le sommeil des autres ! La victoire de la ruse sur des gens trop confiants n'est pas du vol, c'est de l'héroïsme. Il vaut mieux être blâmé de vivre indépendant que de joindre

(1) « Assurément, je sens le Dieu du sommeil, qui descend sur mon front et ferme mes paupières. Le sommeil, pareil à la fièvre, incertain, léger, prend des forces et triomphe de notre résistance. » *(Langlois.)*

ses mains aux pieds d'un maître (1) ! Cette route n'est-elle pas celle, que jadis s'ouvrit Açwatthâma pour la mort des rois plongés dans le sommeil ? »

— En quel endroit vais-je donc m'ouvrir un passage !

« Quel lieu est affaibli par l'aspersion des eaux ? Où n'y aurait-il pas de bruit ? En quelle place une large trouée des murs ne s'offrira-t-elle point à la vue ? Où ce palais vieilli a-t-il ses terrassements fouillés par l'érosion des sels ? Où n'ai-je pas à craindre la vue des femmes ? Où puis-je obtenir enfin le succès de mon entreprise ? »

(Quand il a touché le mur çà et là.)

Ici, la terre est minée par l'infiltration des eaux et la vue continuelle du soleil ; elle est rongée par les sels ; et voici des tranchées, qu'ont faites les rats et les souris. Ah ! c'est une excellente affaire ! C'est là pour des enfants de Skanda (2) un premier augure de succès. Quel trou dois-je maintenant pratiquer ici pour commencer ? Dans ce cas, le Dieu au javelot d'or enseigne pour moyens quatre systèmes de trous, c'est-à-dire, l'extraction des briques, si elles sont de terre cuite ; les couper, si elles sont de terre crue ; arroser le mur, quand c'est une simple chaussée de terre ; est-il de bois ? le briser. Ici donc, les briques étant de l'argile cuite, le moyen, c'est l'extraction. *Que sera* ici *la trouée ?*

« Un bouton de lotus, un soleil, un croissant de lune, un

(1) « Si ce n'est pas de l'héroïsme, c'est au moins de l'indépendance ; et c'est une chose préférable à l'hommage payé par des esclaves. » (*Langlois.*)

(2) Karlikéya ou Skanda, le Dieu de la guerre, est aussi le Dieu des voleurs. Langlois traduit : « Les fils de Skanda, c'est-à-dire, les soldats, ajoute-t-il en note, sont couchés. » C'est un contre-sens, dont aurait dû l'avertir ce qu'il avait dit plus haut : « La nuit... couvre de son ombre... les voleurs, et elle les préserve d'une rencontre avec les serviteurs du roi. »

swastika, une cruche, une surface de lac ? En quelle place me faut-il déployer une telle connaissance du métier, que demain à cette vue nos citadins soient frappés d'admiration ? »

— Ici, où les briques sont de terre cuite, une cruche irait fort bien ! C'est aussi là ce que j'exécute.

« Dans les autres murailles, minées, lézardées, crénelées par l'action des sels, que j'ai percées dans la nuit, les voisins de toutes les classes, à l'heure où commence à poindre l'aube, ont toujours signalé mes fautes ou vanté ma dextérité dans l'ouvrage. »

— Adoration au jeune Kârtikéya, qui exauce les prières ! Adoration à ce Dieu, qui tient une lance d'or ! Adoration au Dieu Brahmanya (1), *de qui la naissance fut* accordée aux prières des Dieux ! Adoration au fils d'Agni ! Hommage à Yogâtcharya, dont je suis le premier disciple et qui m'a donné un onguent magique en témoignage de satisfaction !

« Car je suis invisible aux yeux des gardes, une fois que je m'en suis frotté ; et l'arme, qui tomberait sur moi, n'y peut ouvrir de blessures. »

(Il se frotte de l'onguent.)

— Malheur ! hélas ! j'ai oublié mon fil à prendre mesure....

(Il réfléchit.)

— Mais sans doute mon cordon brahmique pourra bien ici m'en servir ! Certes ! il est d'un grand secours, aux gens surtout de mon espèce, ce cordon sacré du brahmane ! En effet,

« Avec lui, on mesure le chemin d'une affaire dans les murs

(1) Surnom de Kârtikéya.

à percer ; avec lui, on débarrasse un homme de la compagnie de ses bijoux. C'est une clé, qui ouvre une porte solidement fermée : il sert enfin de ligature, s'il arrive qu'on soit mordu d'un serpent ou piqué d'un insecte. »

— J'ai mesuré, et voici que je commence.

(Il travaille, examine son ouvrage et dit.)

Il ne reste plus que cette brique à enlever pour achever le trou.... Malheur ! hélas ! Un serpent m'a fait une morsure.

(Il se lie un doigt avec le cordon brahmique ; puis, ayant exprimé dans ses gestes l'action d'en extraire le venin.)

Maintenant que j'ai fait le traitement, me voilà guéri (1) !

(Il se remet à l'ouvrage et, jetant son regard dans le trou.)

Malédiction ! une lampe brille ! Oui,

« La flamme jaune d'or, que cette lampe vomit par la bouche du trou, luit sur la surface de la terre au milieu de l'obscurité, qui encadre ses bords, telle qu'une raie d'or, empreinte sur la pierre-de-touche. »

(Il continue son travail, et dit.)

— Le trou est fini. Bien ! entrons ! Néanmoins, avant que j'entre, il est bon d'envoyer un substitut devant moi.

Il fait ainsi (2).

Ah ! il n'y a personne là. Grâces soient rendus à Kârtikéya !

(A ces mots, il entre ; il regarde et dit.)

(1) Langlois dit seulement ici : « Ah ! malédiction ! un serpent m'a mordu. *(Il se lie le doigt avec le cordon.)* C'est bien : il faut entrer. »

(2) Il jette sans doute par le trou quelque chose, peut-être une petite motte de terre, une poignée de sable, une pierre.... Langlois n'a rien de ce passage ; il dit très-laconiquement : « La brèche est terminée... On peut entrer. Il n'y a personne. Honneur à Cârtikéya ! »

Quoi ! deux hommes endormis ! Bon ! je vais ouvrir la porte afin d'assurer ma retraite. Comment ! la vétusté de cette maison fait crier la porte. J'ai donc à chercher de l'eau maintenant. Où trouverai-je ici de l'eau ?

(Il promène ses regards çà et là, prend de l'eau et la répand avec précaution.)

— Qu'elle ne fasse aucun bruit en tombant sur la terre !... Bon ! c'est comme cela (1).

(Il écoute par derrière ; ensuite, il ouvre la porte.)

— Bien ! elle n'a pas crié (2)... Ces deux hommes jouent-ils à présent le sommeil ou dorment-ils véritablement ?

(Il fait sur eux un geste effrayant, les examine, et dit.)

— Ah ! leur sommeil ne doit pas être une feinte. En effet,

« La respiration n'est pas inquiète, elle est nette ; les intervalles en sont égaux ; les yeux sont bien fermés, sans trouble, sans vacillements à l'extérieur ; le corps est relâché, les articulations de ses membres détendues ; sa longueur emplit exactement celle du lit. D'ailleurs, si le sommeil était feint, ils ne pourraient supporter de face la clarté de cette lampe. »

(Après qu'il a promené sa vue de tous les côtés.)

— Eh quoi ! voici un tambourin ! voici un dardoura (3) ! voici des tymbales ! voilà même un luth ! voilà des flûtes ! voilà des livres ! Comment ! serait-ce donc la maison d'un maître en l'art de la scène ? Cependant, je suis entré ici, croyant bien sur l'apparence que c'était un palais. Serais-je donc chez un véritable pauvre ? Ou garderait-il ses richesses cachées dans la terre, soit qu'il ait peur du roi

(1) Textuellement : Esto ! *Quantum effudi*, sic tantum *cecidit*.

(2) Suivant le texte : Esto, *dans le sens de l'interjection* bene ! *Quantum aperui*, sic tantum *siluit*.

(3) « A sort of musical instrument, a pipe or flute » (*Dict. de Wilson.*)

ou qu'il se méfie des voleurs? Mais, toutes enfouies qu'elles soient dans la terre, les richesses ne peuvent m'échapper, à moi, qui ai nom Çarvilaka! Voyons! je vais semer du grain.

(Il en jette devant lui.)

— Comment! La semence est tombée sur le sol et rien ne palpite sous la terre. Allons! Il est pauvre à n'en pas douter. Eh bien! je m'en vais (1).

LE VIDOUSHAKA, rêvant.

Oh! mon ami, on voit comme un trou... je vois comme un voleur... Veuille donc bien te charger de cet écrin d'or.

ÇARVILAKA.

Qu'est-ce que dit celui-ci? M'a-t-il vu entrer, et se moque-t-il de moi par cette manière de me dire : « Je suis pauvre? » Faut-il que je le tue? Mais peut-être fait-il un rêve?

(Quand il a observé le dormeur.)

— Eh quoi! Ce n'était que la vérité! Un écrin de joyaux, placé dans sa tunique en lambeaux, à force d'avoir été blanchie, reluit aux clartés de cette lampe. Bon! je le prends... Toutefois n'est-il pas inconvenant (2) d'ajouter aux peines d'un enfant de famille, tombé dans une telle condition? M'en irai-je donc (3)?

(1) « Y a-t-il des effets cachés sous terre? Tout ce qui est sous terre m'appartient. Éparpillons ce grain; voyons s'il n'est rien, qui m'ait échappé. (Il jette le grain par terre.) L'homme est absolument pauvre; ainsi, je le laisse. » (*Langlois.*)

(2-3) Je suppose ici et là un point d'interrogation pour donner le vrai caractère de son esprit à cette partie du monologue, qui ne m'a l'air nullement sérieuse et me paraît une simple moquerie : ce que semble d'ailleurs commenter dans ce même sens l'ironie des premiers mots de sa reprise, à la page suivante.

LE VIDOUSHAKA, *rêvant.*

Oh! mon ami, tu es maudit par le vœu de la vache et par celui du brahme, si tu ne prends pas cet écrin d'or (1)!

ÇARVILAKA.

Je ne puis aller contre l'excellent vœu de la vache et contre le saint vœn du brahme; je prends donc l'écrin. Mais cette lampe va me trahir par sa lumière. Quant à cela, je porte sur moi un insecte, ami du feu, pour éteindre une lampe. C'est ici le moment et le lien *de lui rendre sa liberté*.... Voici mon insecte lâché. Il va droit à la lampe; il décrit sur la flamme différentes circonvolutions. La voilà éteinte sur le piédestal par le vent de ses deux ailes. Honnie soit l'obscurité, qu'il a faite!... Ou plutôt honnie soit l'obscurité, que j'ai répandue sur ma famille de brahmes, car je commets une action coupable, moi, qui m'appelle Çarvilaka, un brahme, le fils de cet Apratigrâhaka, si versé dans les quatre Védas; et c'est pour l'amour d'une courtisane, la Madanikâ (2)!... Je vais maintenant rendre à ce brahmane le service, qu'il me demande.

(Il avance la main pour lui prendre son écrin.)

LE VIDOUSHAKA, *presque à moitié réveillé.*

Oh! mon ami, que tu as froid au bout des doigts!

I

(1) « Mon ami, en ne prenant pas la boîte, vous vous rendrez aussi coupable que celui qui trompe l'appétit d'une vache ou la bonne foi d'un brahmane. » (*Langlois.*)

(2) « Qu'il convient bien à Sarvillaka, brahmane, fils de brahmane, instruit dans les quatre Védas et recevant autrefois les offrandes des autres, d'être maintenant engagé dans des entreprises aussi indignes,.. » (*Le même.*)

ÇARVILAKA.

Maudite soit ma négligence! J'ai froid aux doigts, parce que j'ai touché l'eau. Eh bien! Je vais les mettre dans mon sein.

(Après qu'il a fait le geste d'y réchauffer sa main gauche, il prend au brahmane son écrin.)

LE VIDOUSHAKA, *endormi.*

Prends!

ÇARVILAKA.

Il serait impoli de rejeter ce présent d'un brahmane : ainsi je prends!

LE VIDOUSHAKA.

Maintenant, je vais dormir en paix, comme le marchand, qui a vendu toutes ses marchandises.

ÇARVILAKA.

Dors cent années, grand brahmane!... Oh! malheur! voilà comme une famille de brahmes est précipitée à sa ruine pour l'amour de Madanikâ, la courtisane! Ou plutôt, c'est moi-même, qui me suis précipité dans la mienne.

« Honnie soit donc cette pauvreté, dont le courage n'a pas honte de lui-même; puisque cette action blâmée, je la condamne moi-même et n'ai pas honte de la faire! »

— A présent je m'en vais à la maison de Vasantasénâ lui acheter Madanikâ.

(Il s'achemine sur le théâtre et, jetant ses regards.)

— Paix! j'ai entendu comme un bruit de pas.... Pourvu que ce ne soit pas les gardes! Qu'importe? je vais jouer la statue et rester immobile.... Cependant est-ce pour moi, Çarvilaka, que sont à craindre les gardes? Ne suis-je pas

« Un chat pour *le silence de* la marche, une gazelle pour la course, un faucon pour dépecer ma proie, un chien pour mesurer la vigueur d'un homme endormi ou réveillé ; un serpent, s'il faut ramper, une lampe dans les nuits, un amphisbène dans les défilés, un cheval sur la terre-ferme, un navire sur les eaux (1) ? Faut-il se travestir ; l'illusion donne elle-même des formes à mon corps. S'agit-il de parler ; on dirait que je suis la source de la parole ! »

— En outre,

« Ne suis-je pas dans la marche un serpent, dans l'immobilité une montagne ? Ne suis-je pas égal au boa pour embrasser de mes replis (2) ? *Couché à plat sur la terre*, ne suis-je pas un lièvre pour voir le monde? un lion pour la force, un loup pour le ravissement ? »

RADANIKA entre sur la scène.

RADANIKA.

Ah ! désagrément ! ah ! désagrément ! Vardhamâna dormait profondément ici dans la chambre de la porte extérieure, et je ne l'y vois plus. Eh bien ! je vais appeler le noble Mêtréya !

(Elle s'avance.)

(1) « Ne suis-je pas un chat pour grimper, un cerf pour courir, un serpent pour enlacer ma proie, un faucon pour m'élancer sur elle, un chien pour aboyer après un homme, qu'il soit endormi ou éveillé ?... une lampe dans la nuit, une mule dans un défilé, un cheval dans la plaine, un bateau sur l'eau, un serpent pour le mouvement, un roc pour la stabilité ? » *(Langlois.)* Comparez avec le texte de Çoûdraka.

(2) « Je suis le rival du roi des oiseaux. » *(Le même.)*

ÇARVILAKA, il fait un geste, comme s'il voulait tuer Radanikâ.

Comment ! C'est une femme ! Qu'elle vive ! Je m'en vais.

(Il dit et sort.)

RADANIKA, marchant avec effroi.

Ah ! malheur ! ah ! malheur ! Un voleur a fait une trouée dans notre maison, et le voilà qui sort ! Allons ! je vais réveiller le noble Mêtréya....

(Elle s'approche du vidoûshaka.)

Noble Mêtréya, lève-toi ! lève-toi ! Un trou est fait dans notre maison ; un voleur en est sorti !

LE VIDOUSHAKA, se réveillant.

Quoi, fille de servante ! Que dis-tu ?... Un voleur est fait ! un trou est sorti (1) !

RADANIKA.

Malheureux, ce n'est pas le moment de plaisanter ! Ne vois-tu pas cela ?

LE VIDOUSHAKA.

Eh bien ! De quoi me parles-tu, fille de servante ? « La première (2) porte est ouverte, » dis-tu !... Ah ! ah ! Tchâroudatta, mon ami, lève-toi ! lève-toi ! On a fait une trouée dans notre maison ! Un voleur sort d'ici !

TCHAROUDATTA.

Qu'il soit ! allons ! fais-moi grâce de ta plaisanterie !

(1) « Eh ! que voulez-vous dire, mauvaise fille folle ? Un voleur s'est échappé ? » (*Langlois.*)

(2) Textuellement : *la seconde.* C'est la même chose, suivant la différence du point de vue. A compter de l'intérieur, c'est la *seconde;* à partir de dehors, c'est la *première.*

LE VIDOUSHAKA.

Mais il n'y a pas de plaisanterie. Que ta seigneurie voie !

TCHAROUDATTA.

Dans quel endroit ?

LE VIDOUSHAKA.

Eh bien, là !

TCHAROUDATTA, quand il a regardé.

Ma foi ! ce trou est admirablement fait !

« On a fait tomber *adroitement* les briques d'en haut et d'en bas. Etroit à sa tête et large dans sa région médiale, c'est comme le cœur d'un noble, *que l'orgueil fait* éclater par la crainte de se lier avec un homme, qui n'est pas son pareil (1). »

— Comment ! c'est un ouvrage, dans lequel on a signalé son habileté !

LE VIDOUSHAKA.

Écoute, mon ami ! L'auteur de ce trou est l'un ou l'autre de ces deux : ou un étranger, ou un *novice*, qui voulait seulement apprendre. En effet, quel homme ici, dans Oudjayini, ne connait l'indigence de notre maison ?

TCHAROUDATTA.

« Ce ne peut être qu'un étranger, de qui l'industrie s'est exercée sur mon hôtel, ignorant que les richesses ne l'habitaient plus et ne sachant pas que ses maîtres dormaient en pleine sécurité. Séduit par le frontispice richement orné, il est entré dans la maison, accompagné de l'espérance ; mais il en

(1) Langlois, dans sa version au deuxième degré, n'a rien du tout pour indiquer seulement l'idée même de ces deux vers : « Les briques, dit-il, sont retirées en dessus et en dessous ; la tête est petite, le corps large ; il y a dans le voleur un véritable talent. »

est sorti désappointé, après qu'il se fut lassé bien long-temps à pratiquer cette trouée. »

— Ensuite, qu'est-ce qu'il aura dit à ses amis, ce malheureux? « Je suis entré chez le fils d'un opulent sirdar, et je n'ai rien pu trouver dans sa maison ! »

LE VIDOUSHAKA.

Ah ! Comment peux-tu, mon ami, plaindre ce lâche voleur (1) ? Croyant s'adresser à une grande maison, il s'est dit : « Je vais tirer de là une boîte de pierreries, une boîte de joyaux d'or.... »

(Il se rappelle et s'écrie avec effroi, à part.)

— Qu'est devenu mon écrin d'or ?

(Il est frappé d'un autre souvenir, et dit à haute voix.)

— Eh bien, ami ! toi, qui répètes à chaque instant : « Mêtréya est un imbécille ! Mêtréya est un ignorant ! » *conviens que* j'ai sagement agi en remettant l'écrin d'or en tes mains ! Si je ne l'eusse fait, cet enfant de servante nous l'eût ravi !

TCHAROUDATTA.

Trêve de plaisanterie !

LE VIDOUSHAKA.

Allons ! Je ne connais pas même le temps et le lieu d'une plaisanterie, attendu que je suis un imbécille (2) !

TCHAROUDATTA.

En quel instant *me l'as-tu remis?*

(1) « Réellement, j'en suis bien fâché pour le malheureux voleur. » (*Langlois.*)

(2) « Plaisanterie... Non, non ! tout étourdi que je suis, je sais lorsqu'une plaisanterie est hors de saison. » (*Le même.*)

LE VIDOUSHAKA.

Dans le moment que je t'ai dit : « Tu as froid au bout de tes doigts ! »

TCHAROUDATTA.

Est-ce qu'il en serait ainsi, par hasard ?

(Il examine de tous les côtés et dit avec joie.)

— Heureuse aventure, mon ami ! je t'annonce une bonne nouvelle.

LE VIDOUSHAKA.

Est-ce qu'il n'a pas été pris ?

TCHAROUDATTA.

Il a été pris !

LE VIDOUSHAKA.

S'il en est ainsi, quelle est cette bonne nouvelle ?

TCHAROUDATTA.

C'est que l'homme n'est pas sorti, les mains vides.

LE VIDOUSHAKA.

Mais l'écrin n'était qu'un dépôt.

TCHAROUDATTA.

Comment ? Un dépôt !

(Il tombe en défaillance.)

LE VIDOUSHAKA.

Reviens à toi, seignenr ! Puisque le voleur ne t'a ravi qu'un dépôt, est-ce là une cause pour t'évanouir (1) ?

TCHAROUDATTA, ayant repris connaissance.

« Qui jamais croira la chose arrivée ? Je serai mis par chacun

(1) « Revenez, revenez à vous, monsieur. Quoique le voleur vous ait pris ce dépôt, qui peut vous affecter aussi sérieusement ? » (*Langlois.*)

dans sa balance ; car la pauvreté n'est pas imposante et dans ce monde elle est en butte au soupçon. »

— Hélas ! Malheur à moi !

« Si le Destin jusqu'ici, en ne m'ôtant que mes richesses, m'avait traité avec une telle indulgence, était-ce pour que ma vertu fût souillée maintenant par les *apparences du* crime ? »

LE VIDOUSHAKA.

Moi, pour sûr, je nierai ! Qui a fait le dépôt ? Qui l'a enlevé ? Où sont les témoins ?

TCHAROUDATTA.

Moi, j'irais dire maintenant un mensonge (1) ! Non !

« Je ramasserai, s'il faut, par l'aumône, de quoi rendre le prix de ce dépôt ; et je n'avancerai pas un mensonge pour salir ma conscience ! »

RADANIKA.

Je vais porter cette nouvelle à ma dame.

(Elle sort.)

La scène est dans une chambre du gynæcée, où vient d'entrer la servante.

L'ÉPOUSE DE TCHAROUDATTA.

Dis ! En vérité ? Le fils de mon seigneur n'a pas reçu de blessure en sa personne, ni le noble Mêtréya ?

RADANIKA.

En vérité, maîtresse ! Mais quoi ? On a volé ces bijoux, qui appartenaient à la fille de joie.

(L'épouse de Tchâroudatta s'évanouit.)

(1) « Pensez-vous légitimer ainsi une fausseté ? » (*Langlois.*)

RADANIKA.

Reprends tes sens ! reprends tes sens, noble femme.

L'ÉPOUSE, revenue à soi.

Que dis-tu, servante ? Le fils de mon seigneur n'a pas reçu de blessure en sa personne ! Mais avoir été frappé dans son corps vaudrait mieux pour lui maintenant que l'avoir été dans sa renommée. Le monde à présent ne dira-t-il pas, dans Oudjayinî, que le fils de mon seigneur fut conduit par sa pauvreté à commettre une action si coupable ?

(Levant ses yeux vers le ciel et soupirant.)

— Auguste Destin, tu te joues de l'homme pauvre, dont le sort vacille, agité comme la goutte d'eau, tombée sur une feuille de lotus !... Il me reste seulement ce collier de perles, qui me fut donné dans la maison de ma mère. Appelle, servante, le noble Mêtréya ; car le fils de mon seigneur, par un excès de fierté, ne voudrait pas le recevoir de ma main.

RADANIKA.

Ainsi qu'ordonne l'honorable femme.

(Elle passe dans l'autre salle, et, s'approchant du vidoûshaka.)

— Noble Mêtréya, ma dame veut te parler (1).

LE VIDOUSHAKA.

Où est-elle (2) ?

RADANIKA.

La voici ! Approche-toi (3).

MÊTRÉYA, il s'avance.

Salut à ma dame !

(1-2-3) Tout ceci manque dans la version de l'anglais en français.

L'ÉPOUSE DE TCHAROUDATTA.

Seigneur, je te salue. Mets-toi, seigneur, la face tournée vers l'orient.

MÊTRÉYA.

Me voici, noble dame, tourné en face de l'orient.

L'ÉPOUSE.

Reçois donc cela, seigneur.

MÊTRÉYA.

Pourquoi ce présent ?

L'ÉPOUSE.

J'ai célébré le jeûne de la Ratnashashtî (1). Il est alors d'usage que l'on fasse au brahmane un don proportionné à la fortune du pénitent : et, comme le mien n'en a pas reçu, *veuille bien* recevoir ce fil de perles à sa place.

LE VIDOUSHAKA, tenant le collier.

Merci ! Je m'en vais ; je porte cette nouvelle à mon cher ami.

L'ÉPOUSE.

Noble Mêtréya, au moins ne le fais pas rougir (2).

LE VIDOUSHAKA, avec admiration.

Oh ! elle donne là un grand témoignage d'amour (3) !

---

(1) Fête, qui arrive le sixième jour de la quinzaine lunaire. On a fait de *Shashtî* une déesse, protectrice des enfants, et on l'invoque chaque année dans six fêtes solennelles.

(2) « Je vous remercie, Mêtréya ; mais ayez soin de ne pas m'exposer à rougir. » (*Langlois.*)

(3) Cet à-parte du vidoûshaka n'est pas rendu et manque tout à fait dans la version de l'anglais en français.

Dans l'autre salle.

TCHAROUDATTA.

Eh, quoi ! Mêtréya tarde un peu !... Qu'il n'aille pas faire au moins dans le trouble de son esprit une chose, qu'il ne sied pas de faire.... Mêtréya ! Mêtréya !

LE VIDOUSHAKA, s'approchant.

Me voici ! Prends cela !

(Il donne à son ami le collier de perles.)

TCHAROUDATTA.

Qu'est-ce ?

LE VIDOUSHAKA.

Eh bien, mon ami ! C'est le résultat de ton mariage avec une femme digne de toi !

TCHAROUDATTA.

Comment ! La brahmanî a compassion de moi ! Malheur, hélas ! c'est maintenant que je suis pauvre !

« Quiconque est renversé de ses richesses par son propre destin et relevé par les richesses de son épouse, cet homme est, à bien dire, la femme ; et c'est la femme, qui est l'homme, à justement parler (1). »

— Mais non ! Je ne suis pas pauvre, moi, à qui reste

(1) « Brahmane, j'aurais cette obligation à mon épouse ?... N'en parlons pas.... Que je sois descendu assez bas pour être forcé, quand ma fortune a disparu, d'avoir besoin de la fortune d'une femme ! Il est donc vrai que notre véritable nature est changée par l'opulence ! L'homme pauvre est sans énergie, et la femme riche agit avec la force de l'homme. » (*Langlois.*)

« Une épouse fidèle en ma disgrâce, toi pour ami dans la bonne ou la mauvaise fortune, et une foi sans tache, que les pauvres ont tant de peine à conserver pure (1). »

— Mêtréya, prends ce collier de perles ; va chez Vasantasénâ et dis-lui de ma part : « Nous avons risqué au jeu avec une *folle* confiance, comme s'il était à nous, ton écrin de joyaux, et nous l'avons perdu : accepte en échange ce fil de perles. »

LE VIDOUSHAKA.

Pas autant ! *Quoi !* tu donnes un collier de perles, quintessence des quatre mers, pour un objet de petite valeur (2), qu'un larron nous a ravi, et que nous n'avons ni bu, ni mangé (3) !

TCHAROUDATTA.

Ne parle pas, mon ami, ne parle pas de cette manière.

« Elle a remis ce dépôt dans nos mains, parce qu'elle eut foi en nous ; et ce bijou lui est donné comme la récompense même de sa grande confiance. »

— Ainsi, je te conjure, ami, la main sur le cœur (4), va chez elle *et ne reviens qu'*après lui avoir fait accepter *le collier*.... Vardhamâna, toi, rebouche le trou avec ces briques, et promptement ! Je veux éviter la faute *d'être obligé* de porter une grave accusation aux gardes du

(1) « Voilà des biens, qui sont toujours à moi. » (*Langlois.*)

(2) «.... une chose, pour laquelle nous n'avons pas touché un sou. » (*Le même.*)

(3) Textuellement : *nec esum, nec coratum.*

(4) Littéralement : *par l'attouchement de mon corps.*

roi.... Mètréya, aie soin, mon ami, de parler avec la fierté d'un homme, qui fait une libéralité (1).

LE VIDOUSHAKA.

Eh! quand on est pauvre, est-ce qu'on parle de libéralité (2)!

TCHAROUDATTA.

Ami, je ne suis pas pauvre, moi, à qui reste

« Une épouse fidèle en ma disgrâce, toi pour ami dans la bonne ou la mauvaise fortune, et une foi sans tache, que les pauvres ont tant de peine à conserver pure. »

— Va donc, seigneur! Moi, aussitôt achevée ma purification, je rendrai mon hommage à l'Aurore!

(Ces mots dits, tous les acteurs quittent la scène.)

(1-2) « Allez, Mètréya, allez; réveillez en vous un sentiment généreux; et, dans cette circonstance, n'agissez pas comme un méprisable avare. — Mètréya : Comment un pauvre peut-il être avare? Il n'a rien à donner. » (*Langlois*.)

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

MADANIKA ET ÇARVILAKA.

(La scène représente la maison de Vasantaséna. — Intérieur et extérieur.)

Dans l'intérieur, une SERVANTE paraît.

LA SERVANTE.

La mère de la courtisane m'a recommandé de me rendre vers sa fille.... Voici la courtisane, qui, les yeux fixés sur un tableau, cause avec Madanikâ : je vais donc m'approcher.

(Elle s'avance, tandis que Vasantasénâ et Madanikâ entrent sur la scène dans l'attitude, qui vient d'être signalée.)

VASANTASÉNA.

Servante Madanikâ, plût à Dieu que ce portrait fût bien ressemblant à l'honorable Tchârondatta !

MADANIKA.

Il est bien ressemblant !



VASANTASÉNA.

Comment le sais-tu?

MADANIKA.

C'est parce que la courtisane tient ses yeux attachés sur lui avec beaucoup d'amour.

VASANTASÉNA.

Servante, est-ce seulement la politesse accoutumée dans la maison d'une courtisane, qui te prête, Madanikâ, ce langage (1)?

MADANIKA.

Courtisane, est-ce que le seul fait d'habiter la maison d'une courtisane rend poli jusqu'au mensonge (2)?

VASANTASÉNA.

Servante, la courtisane est polie jusqu'au mensonge, puisqu'elle paraît aimer plusieurs hommes.

MADANIKA.

Quand on voit les yeux et le cœur de la courtisane se plaire à contempler cette *image*, est-il besoin qu'on en demande la cause?

VASANTASÉNA.

Servante, je veux éviter les moqueries de mes amies (3).

MADANIKA.

Il n'en peut être ainsi, courtisane, puisque toute femme cherche à deviner la pensée de son amie (4).

(1-2) « Ma fille, comment parles-tu d'affection à une créature de notre classe? — MADANIKA : Certainement, madame, une femme comme nous est susceptible d'un attachement réel. » (*Langlois.*)

(3-4) « Mais, dis-moi, mon enfant, toutes mes amies ne rient-elles pas de ma passion? — MADANIKA : Oh! non, madame; chaque femme sympathise avec les affections de ses amies. » (*Le même.*)

LA SERVANTE, qui a paru la première.

(Elle s'approche.)

Courtisane, ta mère te fait parvenir cet avis : « Prends ton voile et monte dans un char, qui attend à la porte de côté. »

VASANTASÉNA.

Servante, est-ce l'honorable Tchâroudatta, qui veut me conduire chez lui?

LA SERVANTE.

C'est la personne, qui envoie ce char avec une parure de cent mille souvarnas.

VASANTASÉNA.

Mais qui est-ce?

LA SERVANTE.

C'est Sansthânaka, le frère même de l'épouse du roi.

VASANTASÉNA, avec colère.

Retire-toi! Qu'il ne t'arrive plus de parler ainsi!

LA SERVANTE.

Excuse-moi, courtisane! excuse-moi! On m'avait envoyée te porter cette commission.

VASANTASÉNA.

C'est la commission seulement, qui excite ma colère.

LA SERVANTE.

Que dirai-je donc à ta mère?

VASANTASÉNA.

Porte-lui cette réponse : « Si tu veux que je vive, ne m'envoie plus, ma mère, de semblables commissions. »

LA SERVANTE.

Comme il te plaît.

(Elle sort et Çarvilaka entre.)

Hors de la maison.

ÇARVILAKA.

« Après que j'ai chargé la nuit d'un crime (1), vaincu le sommeil, évité les gardes du roi, me voici devenu tel que la lune, dont le soleil naissant éteint les rayons à la fin de la nuit. »

— En outre,

« A la vue de tout homme, qui passe d'un pied hâté, jetant sur moi un regard, qui trouble mon *esprit;* ou si un autre quelconque s'avance en courant vers moi, qui me tiens arrêté, mon âme coupable s'inquiète; car la conscience de ses fautes rend l'homme timide. »

— Oui! J'ai commis un vol à cause de Madanikâ!

« En quelque lieu que je voie un homme attaché à s'entretenir avec une servante (2), j'évite cette maison, n'eût-elle qu'une femme pour maître. Le guet passe-t-il à mes côtés, je me tiens immobile comme le montant d'une porte; et je fais de la nuit le jour par cent manéges pareils, qui me brisent de fatigue. »

(Ces mots dits, il s'achemine sur le théâtre.)

Dans la maison.

VASANTASÊNA.

Servante, mets ce tableau sur mon lit; prends un éventail et reviens promptement.

MADANIKA.

Ainsi qu'ordonne la courtisane.

(Elle prend le portrait et sort.)

---

(1) « Mon activité a fait rougir la nuit paresseuse. » (*Langlois.*)

(2) « C'est pour elle (*Madanikâ*) que je fuyais le capitaine et son escorte,... » (*Le même.*)

ÇARVILAKA.

Voici la maison de Vasantaséná ; je vais donc y entrer.

(Quand il a passé le seuil).

— Où verrai-je ici Madaniká ?

(En ce moment passe Madaniká, un éventail à la main ; son amant la voit et s'écrie.)

— Ah ! voici Madaniká !

« Cette fille, de qui les charmes peuvent surpasser même ceux de l'Amour, semble aux yeux la Volupté, revêtue d'un corps : sa vue rafraîchit puissamment, comme le sandal, mon cœur enflammé par *tous* les feux de l'amour (1). »

— Madaniká ! Madaniká !

MADANIKA.

Comment ! Çarvilaka !... Bonjour, Çarvilaka ! D'où viens-tu ?

ÇARVILAKA.

Je te dirai cela.

(Ils fixent l'un sur l'autre des yeux pleins d'amour.)

VASANTASÉNA.

Madaniká tarde bien : où peut-elle être ?

(Elle regarde par son œil-de-bœuf.)

— Comment ! Elle est arrêtée là, causant avec je ne sais quel homme !... C'est lui, je pense, qui veut la tirer d'esclavage ; car elle est en extase, le buvant, pour ainsi dire, de ses yeux immobiles et saturés d'amour. Qu'ils soient donc heureux ! Qu'ils soient heureux ! Que per-

(1) « Elle vient, aussi gracieuse que la fiancée de l'Amour ; aussi douce, pour mon cœur brûlant, que le sandal pour la peau desséchée par la fièvre. » (*Langlois.*)

sonne n'interrompe leur plaisir : ce ne sera pas moi, du moins, qui le troublerai (1) !

MADANIKA.

Dis, Çarvilaka.

(Celui-ci regarde avec peur de tous les côtés).

MADANIKA.

Qu'y a-t-il, Çarvilaka? Tu as l'air de regarder avec effroi.

ÇARVILAKA.

Ce que j'ai à te dire est un secret : ce lieu est-il sans témoins ?

MADANIKA.

Tout-à-fait.

VASANTASÉNA.

Quoi ! c'est un secret d'importance : alors, je ne dois plus écouter.

ÇARVILAKA.

Vasantasénâ voudrait-elle, Madanikâ, te mettre en liberté, moyennant une rançon ?

VASANTASÉNA.

Comment? C'est à moi, que touche l'entretien ! Je peux donc écouter (2).

(1) « Ses yeux sont attentivement fixés sur lui, et semblent y boire l'amour à longs traits.... On dirait qu'ils s'entendent l'un l'autre... Sans doute il lui fait une déclaration. Laissons-les ; ne gênons pas un amour innocent. Je vais attendre qu'elle revienne. » (*Langlois.*)

(2) « Il prononce mon nom, le secret alors me regarde, et je dois y être intéressée. *Derrière cette jalousie*, je puis l'écouter *sans être vue.* » L'auteur de cette paraphrase ajoute à son texte les mots, que nous y avons soulignés.

MADANIKA.

Çarvilaka, j'en ai parlé à la courtisane et voici ce qu'elle m'a dit : « Si la chose ne dépendait que de ma volonté, je rendrais libres tous mes esclaves sans aucune rançon. » Mais, Çarvilaka, d'où te vient donc une telle richesse, que tu puisses me racheter des mains de la courtisane ?

ÇARVILAKA.

« Talonné par l'amour, dont je brûle pour toi, et cédant aux *suggestions de la* pauvreté, j'ai commis cette nuit même, femme timide, un vol à cause de toi ».

VASANTASÉNA.

Sa physiononomie est douce, loin d'avoir cet air farouche, que donne l'habitude des violences.

MADANIKA.

Pour le plaisir bien passager d'une femme, je crains, Çarvilaka, que tu n'aies renversé deux choses.

ÇARVILAKA.

Quoi ? quoi ?

MADANIKA.

Ta vie et ta vertu !

ÇARVILAKA.

La fortune accompagne la témérité, qui se jette sans réflexion au milieu du péril (1).

MADANIKA, *ironiquement.*

Tu as la conscience pure. En effet, Çarvilaka, la morale n'a pas grandement souffert de ce vol commis à cause de moi !

(1) Littéralement : *cum ignarâ temeritate fortuna versatur.*

ÇARVILAKA.

« Je n'ai pas volé une femme, parée de ses joyaux, comme une liane de ses fleurs (1) ; je n'ai pas ravi les biens du brahme, ni l'or amassé pour la célébration des sacrifices ; je n'ai arraché nulle part dans ma soif de richesses l'enfant porté dans le giron de sa nourrice ; car mon esprit sait toujours, au sein même du vol, discerner ce qui est ou n'est point à faire. »

— Ainsi, parle à Vasantasénâ de cette manière :

« Voici une parure, qui semble avoir été faite pour l'ornement de ta personne ; reçois donc, en faveur de moi, ces bijoux, qu'il ne faut pas montrer *aux yeux du monde.* »

MADANIKA.

« Une parure, qu'on ne peut montrer, et moi, dira-t-elle, sont deux choses, qui ne cadrent point ensemble (2). » Mais, Çarvilaka, offre-la donc à mes regards : que je voie un peu cette parure !

ÇARVILAKA.

La voici !

(Il remet dans ses mains la boîte avec inquiétude.)

MADANIKA, l'ayant examinée.

Çarvilaka, je crois avoir déjà vu cette parure. Dis-moi, où l'as-tu prise ?

ÇARVILAKA.

Que t'importe, Madanikâ ? Reçois-la !

MADANIKA, avec colère.

Si tu ne mets pas ta confiance en moi, pourquoi donc alors veux-tu me racheter ?

(1) « La victime de mon vol n'est pas une femme aimable, ornée de pierreries étincelantes et parée d'une guirlande fleurie. » (*Langlois.*)

(2) « Une parure, qui ne doit jamais être portée, ne convient pas à ma maîtresse. » (*Le même.*)

ÇARVILAKA.

Eh bien! J'ai ouï dire au point du jour sur la place des Sirdars que ce fut chez le noble Tchâroudatta.

(A ce nom, Vasantaséna et Madanikâ expriment dans un jeu de scène qu'elles se trouvent mal.)

ÇARVILAKA.

Reviens à toi, Madanikâ! Reprends tes sens! Pourquoi, à cette heure,

« Où je t'emmène libre, tes yeux égarés dans le trouble, tes membres affaissés d'épouvante, trembles-tu de crainte, et non de plaisir comme moi (1)? »

MADANIKA, revenue à soi.

Méchant, n'as-tu pas tué ou blessé quelqu'un dans cette maison, quand tu commis le crime à cause de moi?

ÇARVILAKA.

Çarvilaka ne frappe pas un homme endormi, craintive (2) Madanikâ : donc, il n'y eut là personne de tué ni de blessé par moi.

MADANIKA.

Est-ce la vérité?

ÇARVILAKA.

C'est la vérité!

VASANTASÉNA, qui a repris connaissance.

O merveille! Cette parole me rend à la vie.

(1) « Madanikâ, reprenez vos sens... Que peut-elle éprouver? Elle n'a point de mal, et ses yeux sont hagards... Jeune fille, est-ce là votre amour? Est-elle donc si terrible, la pensée d'unir votre destinée à la mienne. » (*Langlois.*)

(2) « Je ne touche point celui qui tremble ou qui sommeille. » (*Le même.*)

MADANIKA.

Oh ! bonheur !

ÇARVILAKA, avec jalousie.

Pourquoi, Madanikâ, t'écries-tu : « Oh ! bonheur ! »

« Oui ! J'ai commis un crime, le cœur aveuglé par l'amour, *dont je brûle* pour toi ; et cependant je suis né dans une famille, où mes ayeux furent distingués par une vie sage ; mais, quoique l'amour ait tué ma vertu, je conserve encore ma fierté. Ce nom d'ami, que tu me donnes, est donc un mensonge, puisque ton cœur est à un autre (1) ? »

(Avec expression.)

« Les enfants de noble famille sont de beaux arbres, dont les patrimoines sont comme les fruits ; mais ils ressemblent bientôt à des arbres stériles, mangés qu'ils sont ici par ces oiseaux de courtisanes ; ici, *dis-je*, où l'on sacrifie la jeunesse et l'opulence des hommes dans ce feu de l'amour, qui a pour flamme la volupté et pour bois les désirs (2) ! »

VASANTASÉNA, en souriant.

Oh ! ce reproche tombe ici bien à faux (3) !

ÇARVILAKA.

« Je regarde comme des sots les hommes, qui se fient, soit la fortune, soit à la femme ; car la femme, aussi bien que la fortune, imite les sinuosités des filles du serpent. Il ne faut pas

(1) « Moi, né de parents vertueux, sorti d'une race pure, agité par ma passion, je vous ai offert un nom honorable et un cœur fidèle ! et voilà ma récompense. Je suis dédaigné, et votre pensée est tout entière à un autre. » (*Langlois.*)

(2) « En vain l'arbre superbe de notre florissante jeunesse porte des fruits excellents ; comme d'avides oiseaux, les femmes sont là pour les dévorer. Richesse, bravoure, tout ce que nous valons est consumé par les feux vainqueurs d'une passion indomptable. (*Le même.*)

(3) Cet *a-parte* de Vasantaséna manque tout à fait dans le français, qui a traduit l'anglais de Wilson.

mettre son amour dans les femmes, car les femmes méprisent l'homme, qui les aime. S'il en est une, qui aime cependant, goûtez le plaisir avec elle; mais abandonnez vite celle, qui vous a retiré son cœur (1). »

— Cette parole est dite avec raison :

« C'est l'argent seul, qui fait rire ou pleurer la femme (2); elle attire la confiance de l'homme, mais elle ne lui donne pas la sienne : aussi l'homme, qui possède les vertus de sa race, doit-il éviter les courtisanes, comme des fleurs de cimetière. »

— Et même,

« Leur naturel est aussi mobile que les vagues de la mer, et leur amour aussi fugitif que les lignes des nuages à l'heure du crépuscule. Une fois qu'elles ont enlevé ses richesses, les femmes rejettent l'homme indigent, comme une laque, où il ne reste plus de suc colorant. »

— La femme n'est vraiment que mobilité (3) !

« A peine a-t-elle mis un nouvel homme dans son cœur, qu'elle en appelle un autre des yeux; ici, elle verse une rosée de plaisir et donne là son corps à un autre amant! »

— Quelqu'un n'a-t-il pas dit avec justesse (4) ?

« Un tapis de lotus ne croit pas au faîte d'une montagne; l'âne ne porte pas la charge du cheval; les grains de riz ne deviennent pas des épis d'orge pleins : de même celle, qui est née dans la maison d'une courtisane, n'est-elle pas une femme pure! »

— Ah! je ne suis pas un lâche, misérable Tchâroudatta!

(Ce disant, il frappe la terre plusieurs fois du pied.)

(1) « Ah! gardez-vous de l'aimer jamais, jeunes gens, si vous êtes prudents, et profitez de l'avis, que vous donnent les sages. » (*Langlois.*)

(2) « Elle peut pleurer ou rire à volonté. » (*Le même.*)

(3) « Enfin, l'amour d'une femme est tel que la lueur de l'éclair. » (*Ibidem.*)

(4) « Pourquoi vouloir aussi ce que la nature a refusé? » (*Langlois.*)

MADANIKA, le saisissant par un bout de son vêtement.

Allons! diseur de paroles tout à fait déplacées, tu es irrité là contre une chose, qui passe toute imagination!

ÇARVILAKA.

Comment? Qui passe toute imagination!

MADANIKA.

Sans doute! Cette parure, elle appartient à la courtisane!

ÇARVILAKA.

Ensuite! Quoi?

MADANIKA.

C'est elle-même, qui l'avait remise entre les mains de l'honorable.

ÇARVILAKA.

Pour quelle raison?

MADANIKA, lui parle bas à l'oreille. (Haut.)

C'est comme cela!

ÇARVILAKA, avec dépit contre lui-même (1).

Hélas! malheur à moi!

« Cette branche, sous laquelle je me réfugiais l'été, quand, brûlé par le soleil, j'avais besoin d'ombre, c'est moi, qui, dans mon ignorance, l'ai dépouillée de ses feuilles!

VASANTASÉNA.

Comment! il est pénétré lui-même de chagrin! Ce qu'il a fait, le fut donc par ignorance!

ÇARVILAKA.

Madanikâ, que dois-je faire maintenant?

(1) Textuellement : *dans une disposition d'esprit toute contraire à celle, où il se trouvait auparavant.*

MADANIKA.

Personne ici ne le sait mieux que toi.

ÇARVILAKA.

Ne parle point ainsi : vois!

« La science des femmes leur vient assurément de la nature; mais les hommes n'acquièrent l'instruction que dans les livres. »

MADANIKA.

Si ma parole est écoutée, Çarvilaka, rends les bijoux à cet homme d'une éminente considération.

ÇARVILAKA.

S'il va me dénoncer, Madanikâ, au tribunal du roi!

MADANIKA.

La lune n'a point de rayons, qui brûlent.

VASANTASÊNA.

Bien, Madanikâ! bien (1)!

ÇARVILAKA.

Madanikâ,

« Ce vol ne m'inspire, ni trouble, ni crainte : pourquoi donc me parler des vertus, qui parent cet homme de bien? »

— Ce qui m'empêche de suivre ton sage conseil,

« C'est la honte, que fait naître en moi cette action criminelle; et non, tant s'en faut (2)! la peur du châtiment, que le monarque inflige aux malfaiteurs de mon espèce (3). »

— Imagine donc un autre expédient.

(1) Langlois ou plutôt celui, qu'il traduit, oublie assez mal à propos cet *à-parte*, qui ramène à dessein les yeux du spectateur sur l'héroïne de la pièce.

(2) *Kin nu.*

(3) « Je ne veux pas de son indulgence, j'attends sans crainte la conséquence de tout ce que j'ose faire.... Mais cet acte, j'en rougis; et quel traitement le prince doit-il réserver à des êtres tels que moi?.... Avisons à quelque autre moyen. » (*Langlois.*)

MADANIKA.

Voici un autre moyen.

VASANTASÉNA.

Quel peut donc être ce nouvel expédient?

MADANIKA.

Prends les apparences d'un homme attaché à cet honorable et rapporte *comme* de sa part ces bijoux à la courtisane.

ÇARVILAKA.

Cela fait, que s'ensuit-il?

MADANIKA.

Que tu n'es plus un voleur, que cet honorable est quitte de son dépôt et que la courtisane rentre en possession de sa parure.

ÇARVILAKA.

Eh! n'est-ce point là *me faire* un plus grand vol *à moi-même?*

MADINAKA.

Allons! porte ailleurs ton plus grand vol (1)!

VASANTASÉNA.

Bien, Madanikà! bien! C'est parler en femme, qui n'est *déjà* plus une esclave (2)!

ÇARVILAKA.

« Je cherchais un conseil, j'en ai trouvé un bon sur tes pas. Dans la nuit, quand la lune a perdu ses rayons, il est si difficile de trouver un guide, qui vous montre le chemin! »

MADANIKA.

Reste donc un moment ici dans cette chapelle de

(1) «.... Je perds ma proie. — Si vous n'y renoncez, ce sera un vol encore plus manifeste. » (*Langlois.*)

(2) « Bien dit, Madanikâ, vous conseillez comme une fidèle amie. » (*Le même.*)

l'Amour, tandis que je vais annoncer ton arrivée à la courtisane.

ÇARVILAKA.

Ainsi soit!

MADANIKA, (après qu'elle s'en est allée vers sa maîtresse.)

Courtisane, voici un brahme, qui, sans doute, vient de la part de Tchâroudatta.

VASANTASÉNA.

Eh! servante, comment sais-tu que cet homme est attaché à sa personne?

MADANIKA.

Ne connais-je pas, courtisane, ceux qui sont attachés à la mienne?

VASANTASÉNA, à part, secouant la tête en souriant.

C'est juste! (Haut.) Qu'il entre!

MADANIKA.

Ainsi qu'ordonne la courtisane!

(Revenue vers son amant.)

— Entre, Çarvilaka.

ÇARVILAKA, Il s'approche avec gravité (1).

Salut, noble dame!

VASANTASÉNA.

Honorable, je te salue! Que l'honorable veuille s'asseoir.

ÇARVILAKA.

Le sirdar te fait dire : « Cet écrin n'est point en

(1) Textuellement : *savallakshyam*, « ayant changé son extérieur. »

sûreté chez moi par la vétusté de notre maison : reprends-le donc ! »

(A ces mots, il donne la boîte à Madanikâ et s'en va.)

VASANTASÉNA.

Saint homme, que ta sainteté y conduise une personne à moi en retour de ton message.

ÇARVILAKA, à part.

Qui veut-elle qui vienne là avec moi ? (Haut.) Quelle est cette personne ?

VASANTASÉNA.

Que l'honorable prenne Madanikâ.

ÇARVILAKA.

Haute dame, je ne comprends pas bien.

VASANTASÉNA.

Je comprends, moi !

ÇARVILAKA.

Comment cela ?

VASANTASÉNA.

Il m'a été dit par l'honorable Tchâroudatta : « Je veux que tu donnes Madanikâ à l'homme, qui te remettra cette parure. » C'est donc lui-même, qui te fait ce présent : c'est ainsi que ta sainteté doit comprendre la chose.

ÇARVILAKA, à part.

Je suis connu d'elle. (Haut.) Bien, noble Tchâroudatta ! bien !

« Les hommes doivent toujours s'efforcer d'acquérir les vertus; car l'homme vertueux, fût-il pauvre, n'est-il pas de pair avec les Dieux par ses vertus (1) ? »

(1) « C'est une chose bonne et politique dans l'homme que d'avoir du mérite ; car la pauvreté, avec le mérite, est bien plus riche que la grandeur sans aucune qualité réelle. » (*Langlois.*)

— Oui !

« Les hommes doivent s'efforcer d'acquérir les vertus : il n'est rien, que ne puissent obtenir aisément les vertus ; c'est par la supériorité de ses vertus, que la lune a mérité de ceindre la tête inaccessible de Çiva ! »

VASANTASÉNA.

Holà ! quelqu'un !... Qu'on fasse venir le cocher !

(Il entre.)

LE COCHER.

Courtisane, ta litière est prête.

VASANTASÉNA.

Servante Madanikâ, dis-moi adieu (1) : je t'ai donnée ! Monte dans la litière et garde mon souvenir (2).

MADANIKA, en pleurant.

Je suis *donc* rejetée par la courtisane... !

(Elle tombe à ses pieds.)

VASANTASÉNA.

Te voici devenue une dame honorable (3) ; ainsi, va : monte dans ma litière et garde mon souvenir.

CARVILAKA.

Que la félicité accompagne ta grâce !... Madanikâ,

« Regarde cette dame avec les yeux d'une égale ; et salue, en courbant la tête, celle, par qui tu ceins le titre d'épouse, ce voile, qu'il n'était pas facile à toi d'obtenir. »

(Ces mots dits, il monte dans le char avec Madanikâ, et se met en route.)

---

(1) *Vadaniyâ*, « salutanda. »

(2) Textuellement : *bene visam fac me.*

(3) « Ma chère enfant, Madanikâ, montez dans cette litière ; je vous ai donnée. Regardez-moi, ne me le pardonnez-vous pas ? » (*Langlois.*)

Hors de la maison.

(Derrière la scène, on proclame.)

Qui, qui vient ici?... O-o-oh!... Le gouverneur de la ville fait savoir à tous : « Le roi Pâlaka, inquiet de la confiance prêtée à certain horoscope, qui, par l'heureuse conjonction des planètes, aurait, dit-on, promis son trône au nommé Aryaka, fils d'un pâtre, enjoint par cette proclamation de le conduire, enchaîné, de sa chaumière dans la triste maison des liens... » Ayez donc bien soin de vous tenir tous en repos, chacun dans sa demeure !

ÇARVILAKA, après qu'il a prêté l'oreille.

Comment! Le roi Pâlaka fait emprisonner Aryaka, mon cher ami; et me voici lié avec une épouse! Malheur, hélas! Cependant

« Une femme et un ami : voilà les deux choses les plus aimées dans le monde des hommes. Oui! mais un ami dans la position, où se trouve le mien (1), doit l'emporter de beaucoup sur un cent même de jolies femmes! »

— Eh bien! je descends.

(Il dit et quitte le char.)

MADANIKA, réunissant au front ses deux paumes, *avec émotion*.

Qu'il en soit ainsi! Mais avant daigne le fils de mon seigneur me remettre dans les mains de gens respectables.

ÇARVILAKA.

Bien, ma chérie! bien! Ce que tu dis là s'accorde avec ma pensée.

(1) Sens implicite de l'adverbe *samprati*, « maintenant. »

(S'adressant au cocher.)

— Dis! Tu connais la maison du fameux Rébhila?

LE COCHER.

Oui! Pourquoi?

ÇARVILAKA.

Conduis ma bien-aimée chez lui.

LE COCHER.

Ainsi que l'honorable m'ordonne.

MADANIKA.

Comme dit le fils de mon seigneur. Maintenant que le fils de mon seigneur agisse avec prudence.

(Elle sort.)

ÇARVILAKA.

A présent, moi,

« Tel que le ministre du roi Oudayana pour la délivrance de son maître, je vais soulever, pour sauver mon ami, toute ma famille, et les parasites, et ceux, qui ont gagné leur caste à la force du bras, et ceux, qu'une disgrâce du roi a mécontentés parmi ses familiers. »

— Et bientôt,

« Fondant avec impétuosité sur des ennemis vicieux, qui ont arrêté mon cher ami, nonobstant son innocence, sur des conjectures nées d'eux-mêmes, je l'arracherai de leurs mains, comme le disque de la lune entré dans la gueule de Râhou! »

(Il sort.)

(La scène est dans le palais de Vasantasénâ.)

Une DOMESTIQUE entre sur la scène.

LA SERVANTE.

Noble dame, la fortune comble tes vœux!... Voici un brahme, qui vient de la part de l'honorable Tchâroudatta.

VASANTASÉNA.

Oh! que ce jour-ci est un jour plein de charme! Servante, fais-le accompagner par le bandhoula (1) et introduis-le avec respect.

LA SERVANTE.

Ainsi que m'ordonne la courtisane.

(Elle sort.)

Le VIDOUSHAKA entre, conduit par le bandhoula.

LE VIDOUSHAKA.

Hi! hi! oh! Râvana, le monarque des Rakshasas, s'en allait, monté sur le char Poushpaka, conquis à grande peine de macérations endurées; mais, au contraire, sans avoir gagné cette faveur à si grands frais de pénitence, mais parce que je suis un brahme, voici que je marche, moi, environné de femmes pleines d'urbanité.

LA SERVANTE.

Que le seigneur daigne regarder : ceci est la porte de notre maison.

(1) Le bandhoula est un individu né d'une fille de joie, et qui, sans caste et sans famille, reste comme intendant, introducteur, homme d'affaires, dans la maison de joyeuse vie, qui l'a élevé. Voyez ci-dessous, page 133.

LE VIDOUSHAKA, après qu'il a regardé avec admiration.

Oh ! que de magnificence dans cette porte du palais de Vasantasénâ ! Des fleurs aux diverses teintes jonchent les compartiments du sol, enduit de stuc vert, balayé et lavé d'eau. Sa tête se dresse loin des regards curieux jusqu'à la voûte du ciel (1). Elle réfléchit les rayons d'une haute arcade en ivoire, qui se pare avec les grâces d'une guirlande flottante de jasmin aux grandes fleurs : telle se jouait la guirlande, suspendue à la trompe d'Aîrâvata. Aux deux côtés, une charmante urne sainte de crystal diaphane porte une jeune pousse de manguier au mobile feuillage, placé sur les chapiteaux des colonnes, où s'appuient les extrémités de l'arcade, glorieuse d'arborer ses faisceaux de fortunés étendards, dont les franges se balancent au souffle du vent (2) comme le bout d'une main, qui me fait signe et semble dire : « Viens donc ici! » Dans ses panneaux d'or sont partout enchassés les solides diamants, comme la poitrine d'un puissant Asoura est sillonnée par les cicatrices de la foudre. Cette porte allume une torturante envie au cœur de l'homme indigent : c'est qu'elle est faite en vérité pour séduire les yeux d'un Siddha même!

LA SERVANTE.

Voici la première cour : que l'honorable veuille entrer!

(1) « Le faîte de cette porte est magnifique, et, par son élévation, il nous procure le plaisir de voir les nuages. » (*Langlois.*)

(2) «.... des drapeaux, dont la couleur rappelle celle du safran. » (*Le même.*) Une mauvaise coupe du composé, en oubliant une syllabe dans le texte, est la cause de cette petite faute, où Wilson a fait tomber son trop confiant traducteur.

LE VIDOUSHAKA, une fois qu'il est entré.

Hi! hi! oh! Ces files de palais, embellis par des escaliers d'or incrusté de pierreries aux diverses couleurs, ont la resplendissante blancheur de la lune, de la nacre et des fibres du lotus. Semée à pleine main, une poudre embaumée dore le sol. Des visages beaux comme la lune aux flottants colliers de perles contemplent rêveurs Oudjayinî à travers les fenêtres de crystal (1). Le portier sommeille tranquillement assis comme un brahme, qui médite sur les Védas. Alléchées par le riz en gâteau ou bouilli et par le lait caillé, les corneilles ne viennent plus manger l'offrande en l'honneur de tous les êtres, qu'elles dédaignent à l'égal du plâtre!... Que ta grâce m'indique le chemin!

LA SERVANTE.

Que l'honorable vienne!... qu'il vienne!... Entre, seigneur, dans cette deuxième cour.

LE VIDOUSHAKA, après qu'il est entré et qu'il a regardé.

Hi! hi! oh! Voici dans cette deuxième cour, attachés à la crêche et les cornes oïntes avec l'huile de sésame, les bœufs des litières bien nourris à pleine bouchée de paille et d'herbe fraîche, mises devant eux. Voilà plus loin un taureau, qui pousse de profonds soupirs : tel un homme de noble race, quand il a reçu une offense. Par ici l'on frotte, comme au boxeur, le cou au bélier, qui sort du combat. Ici et là, ce sont différents chevaux, dont les

(1) « Les croisées en cristal, ornées de tresses en perles, sont aussi brillantes que les yeux d'une jeune fille, dont le visage efface la beauté de la lune. » (*Langlois.*)

palfreniers peignent la crinière. D'une autre part, c'est un singe, fortement lié, comme un voleur, dans sa niche.

(Il regarde ailleurs.)

— De ce côté, les cornacs distribuent aux éléphants des gâteaux pétris avec l'huile de sésame dans la moëlle du riz bouilli.... Que ta grâce m'indique le chemin!

LA SERVANTE.

Qu'il vienne!... Qu'il vienne, l'honorable!.. Que l'honorable entre dans cette troisième cour.

LE VIDOUSHAKA (il entre et il regarde.)

Hi! hi! oh! Ici maintenant sont préparés des siéges, pour faire asseoir les fils de riche famille dans cette troisième cour. Un livre à moitié lu se tient là sur un échiquier. Le jeu est accompagné de ses pièces toutes faites de pierres fines sans autre garde qu'elles-mêmes (1). Versés dans la science de la guerre et de la paix en amour, çà et là se promènent des libertins émérites et des courtisanes, les ongles des doigts teints de maintes couleurs (2).... Que ta grâce m'indique le chemin!

LA SERVANTE.

Qu'il vienne! Qu'il vienne, l'honorable! Que l'honorable entre dans cette quatrième cour.

(1) *Swâdhîna*, mot, qu'on n'entrevoit pas même dans la version de l'anglais en français.

(2) « Ah! plus loin j'apperçois quelques vieux libertins, qui se promènent; ils ont entre les mains des peintures, qu'ils considèrent. J'en conclus qu'ils étudient pour se former dans l'art de faire la paix et la guerre en amour. » (*Langlois.*)

LE VIDOUSHAKA, après qu'il a passé le seuil et qu'il a jeté son premier regard.

Hi ! hi ! oh ! Ici, battus par la main des jeunes filles (1), les tambours dans cette quatrième enceinte rendent des sons profonds comme les nuages. Les cymbales de cuivre, suivant la cadence, tombent ainsi que les étoiles du ciel, une fois que les âmes ont épuisé la récompense due à leurs bonnes œuvres. On fait soupirer les flûtes en sons doux comme le murmure des abeilles. Ailleurs, c'est une vînâ, qui, posée dans le sein d'une amante irritée d'amour et de jalousie, gazouille sous les caresses de ses doigts (2). D'une autre part, des filles de courtisanes chantent d'une voix excellemment douce comme des abeilles enivrées du suc des fleurs ; elles dansent, elles récitent le drame avec le sentiment de l'amour.... Çà et là des jarres d'eau, suspendues aux grands œils-de-bœuf, reçoivent la fraîcheur du vent.... Que ta grâce m'indique le chemin !

LA SERVANTE.

Qu'il vienne ! Qu'il vienne, l'honorable ! Que l'honorable entre dans la cinquième cour !

LE VIDOUSHAKA.

Hi ! hi ! oh ! Ici, l'odorat est ravi dans la cinquième enceinte par un fumet d'huile et d'assa-fœtida, qui

(1) « Ici, des tambours, sous les coups de leurs larges tampons..... » (*Langlois.*)

(2) Textuellement : *ongles*. « Une jeune fille, le luth entre ses mains, d'un ongle délicat pince les cordes harmonieuses, et rappelle le geste de ces sauvages beautés, qui, sur la face de l'insolent, qui les offense, laissent la trace de leur ressentiment. » (*Le même.*)

s'exhale de partout et fait naître la tentation du pauvre. Tourmentée sans cesse par les vomissements d'une fumée, imprégnée de maintes senteurs, la cuisine respire, en quelque façon, par les bouches de ses portes. L'odeur *appétissante* des aliments et des mets exquis de mille espèces me frappe aux narines de traits puissants. Là, autre part, un joli boucher lave, comme un vieil habit, l'ovoïde cavité d'un bétail égorgé (1). Le cuisinier élabore une transformation de comestibles des espèces les plus variées. On sucre des confitures; on frit des beignets. (A part.) Plaise à Dieu qu'on me dise maintenant ici : « Mange jusqu'à *ta* satiété! » Mais j'obtiendrai sans doute le bassin et l'eau des pieds.

(Jetant les yeux d'un autre côté.)

— C'est qu'en vérité ce palais-ci me semble être le ciel par ses bandhoulas et ses courtisanes, parés de maints atours et tels qu'on dirait des troupes de Dieux et de Gandharvas. A propos, dites-moi, pourquoi vous appelle-t-on bandhoulas?

LES BANDHOULAS.

C'est que peut-être nous,

« Venus au monde en la maison d'autrui, nourris à la table des autres, n'ayant de richesses que celles d'autrui, conçus d'hommes, qui nous sont étrangers au sein de femmes, qui n'ont pas d'époux, enfants bâtards, comme les petits des éléphants sauvages, nous passons gaîment, comme eux, la vie sans loi (2). »

(1) « L'enfant du boucher lave la peau d'un animal, qui vient d'être tué, comme il ferait d'un linge souillé. » (*Langlois.*)

(2) Textuellement : *virtutibus non laudandi.*

LE VIDOUSHAKA, à la servante.

Que ta grâce m'indique le chemin!

LA SERVANTE.

Qu'il vienne! Qu'il vienne, l'honorable! Que l'honorable entre dans la sixième cour.

LE VIDOUSHAKA, après qu'il est entré et qu'il a regardé.

Hi! hi! oh! Nous voici dans la sixième cour; c'est ici que l'on travaille les pierreries et l'or. Parsemées de saphyrs, les arcades montrent aux yeux comme l'image de l'arc-en-ciel (1). Des joailliers se consultent l'un l'autre sur l'excellence de leurs gemmes : lazuli, corail, perle, topaze, saphyr, améthiste (2), rubis, émeraude et autres pierres fines. On enchâsse des rubis dans l'or; on façonne des bijoux d'or massif; on tresse des parures de perles avec des fils de pourpre; on use profondément le lazuli; on détache la nacre des coquilles; on polit du corail avec la pierre ponce; on fait sécher des gerbes de fleurs humides; on exprime le musc; on pile avec art le sandal pour en tirer le suc; on marie ensemble différentes odeurs (3). On en fait présent à l'amant et à la courtisane. On combine le camphre avec la noix d'arec. On donne l'essor aux éclats de rire avec des œillades agaçantes; on boit le rhum sans relâche au milieu des sons inarticulés de l'ivresse. Voici des serviteurs, voilà des servantes!

(1) Textuellement : *de l'arc d'Indra.*

(2) *Karkétara*, a kind of gem or precious stone. (*Dict. de Wilson.*)

(3) « J'aperçois aussi des parfumeurs, qui font sécher des sacs de safran, qui secouent des sachets de musc, qui expriment le jus du sandal et composent des essences. » (*Langlois.*)

Ces autres sont des hommes, qui, ayant sacrifié tout, richesses, épouses, fils, sont réduits à boire ce qui reste de liqueur enivrante au fond des coupes vidées par les filles de joie.... Que ta grâce m'indique le chemin!

LA SERVANTE.

Qu'il vienne! Qu'il vienne, l'honorable! Que l'honorable entre dans la septième cour!

LE VIDOUSHAKA entré, après un coup-d'œil jeté autour de lui.

C'est ici la septième cour! Perchés en paix sur la haie vive au milieu des oiseaux parfaitement unis, les couples de pigeons, occupés à s'entrebaiser l'un l'autre, y savourent la volupté. Le perroquet dans sa cage récite des paroles nettement articulées, comme un brahme, qui a le ventre plein de riz bouilli et de lait caillé (1). Voilà d'un autre part le mayana (2), qui répète admirablement son « koura! koura! » tel qu'une servante de bonne maison admise à présenter un compliment au maître *d'une autre*. Le kokila s'est égayé le gosier à savourer le suc de maint et maint fruit, aussi le voilà qui jase à l'égal d'une commère (3). Perchées sur des bâtons d'ivoire, combattent les cailles nées de race encagée. On fait parler les francolins dans la volière; on lâche les pigeons du colombier. Voici le paon domestique aux teintes variées,

(1) « Le perroquet choyé, engraissé de riz et de lait caillé, crie comme le savant Brahmane, qui chante un hymne des Védas. » (*Langlois.*)

(2) *Gracula religiosa.*

(3) Langlois dit : « Le kokila.... se plaint comme le malheureux, qui transporte l'eau. » La vraie signification du mot *koumbhadâsî* est si peu décente, que nous la ferons donner ici par le Dictionnaire sanscrit-anglais : « *a bawd, a procuress.* »

comme par des gemmes de toutes les couleurs, qui danse, plein de joie et qui, secouant ses ailes en l'air, évente, pour ainsi dire, le palais, brûlé par les rayons enflammés dn soleil....

(Il porte ses regards d'nn autre côté.)

— Ailleurs, semblables à des rayons de lune enroulés en boule, des couples de flamingos se promènent derrière les jeunes amantes, comme s'ils voulaient apprendre d'elles à marcher d'un pas gracieux (1).... Ces autres volatiles sont des grues domestiques : elles circulent çà et là, graves comme de vieux eunuques.... Hi! hi! oh! La courtisane *aime à se voir* environnée par des foules d'oiseaux variés! En vérité, ce palais de la courtisane brille à mes yeux comme le bocage du Nandana.

(S'adressant à la servante.)

— Que ta grâce m'indique le chemin!

LA SERVANTE.

Qu'il vienne! Qu'il vienne, l'honorable! Que l'honorable entre dans cette huitième cour!

LE VIDOUSHAKA (il entre et il regarde.)

Ma dame, quel est cet homme, qui, enveloppé dans un manteau de soie et paré avec une superfluité de joyaux plus qu'admirables, se promène çà et là en se dandinant, comme s'il avait les membres cassés (2)?

(1) « Les cygnes, aussi blancs que le rayon de la lune, se promènent par couples et suivent les pas de la jeune fille gracieuse, comme pour lui apprendre à imiter leur marche. (*Langlois.*)

(2) «.... marchant d'un pas dégagé, comme si ses membres n'étaient plus articulés. » (*Le même.*

LA SERVANTE.

Seigneur, c'est le frère de la courtisane.

LE VIDOUSHAKA.

Combien de macérations lui a-t-il fallu s'infliger pour mériter l'avantage de renaître comme frère de Vasanta-sénâ? Toutefois, n'en jugeons point ainsi : l'arbre tchampaka en effet, malgré ses qualités de splendeur, de beauté et de suave odeur, est fui par tout le monde, s'il est né dans le chemin d'un cimetière.

(Après un coup-d'œil jeté d'un autre côté.)

— Ma dame, qui est encore cette femme, vêtue d'un magnifique surtout, assise sur un siége élevé, ses deux pieds reluisants d'huile et posés dans une paire de *riches* pantoufles (1)?

LA SERVANTE.

Tu vois en elle, seigneur, la mère de notre courtisane.

LE VIDOUSHAKA.

Oh! quelle ampleur de ventre à cette impure succube! Est-ce seulement après qu'on l'eut installée ici, comme Çiva *dans son temple*, qu'on s'est mis à construire cette belle porte, *où elle ne saurait passer?*

LA SERVANTE.

Malheureux, ne parle pas de notre mère avec ce ton railleur; on voit bien qu'elle souffre d'une fièvre quarte!

LE VIDOUSHAKA, avec moquerie.

Bienheureuse fièvre quarte, si tu engraisses le monde

(1) « Les chevilles de ses pieds ont pompé toute l'huile, dont sont imprégnées ses pantoufles. » (*Langlois.*)

ainsi, abaisse tes yeux sur moi, *bien maigre* brahmane!

LA SERVANTE.

Misérable, tu vas mourir!

LE VIDOUSHAKA, en raillant.

Allons, fille de servante! Ne vaudrait-il pas mieux tuer ce ventre si gras et si gonflé (1)?

« En effet, si elle mourait, cette mignonne, ivre de vin brûlé, de rhum et d'eau-de-vie, il y aurait là de quoi servir dans une telle petite mère, venue à cette condition d'embonpoint, un *excellent* festin pour mille chakals (2)! »

— Ma dame, est-ce que vos chars sont assez larges pour la contenir (3)?

LA SERVANTE.

Non, seigneur! Non, assurément (4)!

LE VIDOUSHAKA.

Quelle demande vous adresserai-je ici, à vous plongées dans cet océan d'amour, qui a la volupté pour eau, les chûtes de reins, les djaghanas et les seins pour navires, les agaceries en guise de poissons (5)? Maintenant que j'ai vu ce palais de Vasantasénâ aux huit cours toutes pleines de richesses, je ne sais pas en vérité si ce n'est pas *tout* le ciel, que j'ai vu concentré dans un seul et même lieu (6). Ma voix n'a point assez de puissance pour louer. Est-ce là seulement, pensé-je, le palais d'une fille

(1-2) « Non, mon ami; meure plutôt cette large tortue, gonflée de liqueurs et d'années. Il y aurait là de quoi dîner pour mille chacals. » (*Langlois.*)

(3-4-5) Tout ceci manque dans le traducteur de Wilson.

(6) « On dirait que les trésors des trois mondes sont rassemblés dans cette demeure. » (*Langlois.*)

de joie; ou n'est-ce pas une image réfléchie du palais de Kouvéra? Où est votre courtisane?

LA SERVANTE.

Seigneur, elle se tient dans le jardin : que le seigneur veuille entrer.

LE VIDOUSHAKA, il est entré et il regarde.

Hi! hi! oh! Que de magnificence dans ce jardin! Des massifs de fleurs admirables grimpent à maint et maint arbre. Des escarpolettes de soie attachées entre leurs tiges serrées gardent le siége des jeunes filles encore moulé sur l'étoffe. Le *sol jonché* de fleurs tombées d'elles-mêmes des gærtuers racémeuses, des barleries, des nyctantès, du jasmin double, du jasmin zambac, du jasmin aux grandes flenrs, du jasmin auriculé à la couleur d'or, efface, pour ainsi dire, lè charme des bosquets mêmes du Paradis.

(Il regarde d'un autre côté.)

— Là, un lac joue, en quelqne sorte, le ciel du crépuscule par les pétales rouges de ses lotns et de ses nélumbos d'une splendeur égale au soleil naissant.

« Voici un açoka, qui, par les boutons nouvellement éclos de ses fleurs, me semble un vaillant guerrier au milieu du combat, où il s'est oint le corps d'une couche épaisse de sang caillé. »

— Ma dame, où donc est-elle, votre courtisane?

LA SERVANTE.

Baisse les yeux, seigneur, et vois la courtisane.

LE VIDOUSHAKA, il s'approche à cette vue.

Salut, noble dame !

VASANTASÉNA.

Ah ! c'est Mêtréya !

(Elle se lève.)

— Sois le bien-veuu ! Assieds-toi là sur ce siége.

LE VIDOUSHAKA.

Que la noble dame veuille bien s'asseoir.

(Ils s'asseoient tous les deux.)

VASANTASÉNA.

Puisse le fils du sirdar jouir d'une bonne santé !

LE VIDOUSHAKA.

Il va bien, noble dame (1) !

VASANTASÉNA.

Puissent à cette heure même, honorable Mêtréya,

« Les oiseaux de l'amitié venir gaiement se percher sur cet arbre du bien, qui a pour sa racine la modestie, pour ses branches la confiance, pour ses bourgeons la vertu, pour ses fleurs le respect, et qui est riche en fruits de sa propre sève (2) ! »

LE VIDOUSHAKA, à part.

L'allégorie est juste, quoique faite par une vicieuse courtisane (3). (Haut.) Qu'y a-t-il ensuite ?

(1-2) « Vos désirs sont-ils tous satisfaits, Madame ? — VASANTASÉNA : Sans doute, Mêtréya. Les oiseaux de l'affection vont avec joie faire leur nid sur l'arbre, qui, fertile en fruits excellents, se couvre des fleurs de la magnanimité, des feuilles du mérite et qui s'élève avec le tronc de la modestie sur la racine de l'honneur. » (*Langlois.*)

(3) Langlois rejette ces derniers mots dans le silence, sans faire attention que les supprimer, c'est retrancher ce qui motive l'*à-parte*. Sans eux, en

VASANTASÉNA.

Eh bien! Quelle raison t'amène ici?

LE VIDOUSHAKA.

Que la dame *veuille bien* écouter. L'honorable Tchâroudatta, portant ses deux mains réunies aux tempes, fait savoir à la dame....

VASANTASÉNA, joignant les mains.

Que me fait-il savoir?

LE VIDOUSHAKA.

« J'ai risqué au jeu, dit-il, avec une *folle* confiance l'écrin d'or, pensant qu'il était mien, et le maître du tripot, employé subalterne du roi, s'en est allé on ne sait où. »

LA SERVANTE.

Courtisane, remercie ta fortune! L'honorable Tchâroudatta est devenu joueur.

VASANTASÉNA, à part.

Comment! Sa fierté lui fait dire qu'il a perdu au jeu ce que lui a ravi le voleur! Nouvelle raison pour moi de l'aimer!

LE VIDOUSHAKA.

« Que la dame reçoive donc en échange de son écrin ce collier de perles. »

VASANTASÉNA, à part.

Lui ferai-je voir la parure?... Non! pas encore!

effet, les premiers mots peuvent se dire tout haut, puisqu'ils ne sont plus qu'une louange et deviennent même une expression de simple politesse. « MêTRÉYA, à part : Charmante comparaison! (Haut.) Mais.... VASANTASÉNA : Quel motif vous amène ici? » (*Langlois.*)

LE VIDOUSHAKA.

Est-ce que la dame ne veut pas recevoir en dédommagement (1) ce fil de perles?

VASANTASÉNA, souriant et le regardant avec un air gracieux.

Mètréya, comment ne recevrais-je pas ce collier de perles?

(Elle reçoit la parure, qu'elle met à côté d'elle, et se dit à part (2).

— Comment! Des gouttes de nectar tombent du manguier, quoique l'arbre ait perdu ses fleurs! (Haut.) Rapporte ces paroles de ma bouche, seigneur, à ce joueur, l'honorable Tchâroudatta : « Ce soir même, j'irai voir mon seigneur. »

LE VIDOUSHAKA, à part.

Quelle autre chose viendra-t-elle emporter de-là? (Haut.) Ma dame, je lui dirai. (A part.) Il faut lui faire abandonner l'amour de cette courtisane.

(Il sort.)

VASANTASÉNA.

Servante, prends cette parure : allons divertir Tchâroudatta!

LA SERVANTE.

Vois, courtisane! Voici un orage, qui se lève hors de saison.

(1) *Tâvat*, « pour autant. »
(2) « Elle prend le collier et le met sur son cœur. » (*Langlois.*)

VASANTASÉNA.

« Que les nuages se lèvent, s'ils veulent (1) ; que la nuit s'étende ; que la pluie tombe sans interruption ! je ne tiens plus compte de rien dans les élans de mon cœur vers celui, que j'aime ! »

— Servante, prends la parure et viens au plus vite !

(A ces mots, tous les acteurs quittent la scène.)

(1) Sens implicite de l'adverbe *náma*.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

L'ORAGE.

(La scène est dans le jardin de Tchâroudatta. — On aperçoit en partie l'extérieur.

TCHAROUDATTA paraît, assis sur un siége et rempli de tristesse.

TCHAROUDATTA, levant ses yeux vers le ciel.

La tempête, que voici naître avant la saison,

« Est appelée des yeux par les cygnes des palais aux queues rouantes; mais elle est repoussée des flamingos rebelles, qui ne veulent pas encore abandonner ces lieux. Cet orage soudain, mais intempestif, pèse également de tout son poids sur le ciel et sur le cœur de l'amant désolé par l'absence. »

— En outre,

« Ce nuage, aussi noir que le frelon (1) ou le ventre du buffle, est revêtu d'un surtout (2) de soie jaune par le feu des éclairs; et, les files rassemblées des grues comme une conque à sa main, il semble un second Vishnou, qui prend sa course dans les cieux. »

(1) *Bhringa*, « a large black bee. » (*Dict. de Wilson.*)
(2) *Outtariya*, « an upper or outer garment. » (*Idem.*)

— Et même (1),

« Ces gouttes, qui tombent rapidement des mamelles de la nuée, sont comme un arrosement d'argent liquide. Les franges du manteau des cieux, vues et disparues au même instant, pendent, déchirées en quelque façon par la flamme du flambeau des éclairs.

« Les nuages élevés, dont chaque forme s'étend, les nuages, qui marchent réunis comme des couples de tchakravâkas, ou fuient çà et là, comme des flamingos, ou nagent comme des poissons, des turbots et des requins, ou se dressent à l'instar de palais, font ici que le ciel, fendu par le vent, ressemble à un visage, où il est besoin de restaurer ses pigments.

« Le ciel est assombri par les nuées, comme l'armée du *roi* Dhritarâshtra ; le paon joyeux crie tel que Douryodhana, exalté par l'orgueil de sa force ; le kokila tente les routes de l'exil, comme Youdhishtira vaincu au jeu ; et les flamingos, tels que des Pândavas, s'en vont hors des bois par des sentiers inconnus. »

(Il songe.)

— Mêtréya est parti depuis long-temps déjà pour se rendre chez Vasantasénâ, et il ne revient pas encore !

Le VIDOUSHAKA entre sur la scène.

LE VIDOUSHAKA.

Oh ! que cette courtisane est avide !

(1) L'édition porte ici deux vers, que nous croyons être simplement une variante, passée mal à propos de la marge dans le texte. En voici la traduction : « Noir comme le corps de Krishna, tenant une conque dessinée par les files sinueuses des grues et revêtu d'une robe de soie jaune, grâce à l'éclair, ce nuage élevé ressemble à Vishnou. »

(*Avec ironie.*)

— Que de politesse! Il n'a pas été dit par elle un seul mot de plus; et, quand elle eut jeté ces quelques paroles sans aucun respect, elle s'est emparée du fil de perles. M'a-t-elle seulement dit, elle, qui nage dans une telle abondance : « Repose-toi, honorable Mêtréya, et bois un verre d'eau (1)! » Puissé-je donc ne revoir jamais le visage de cette prostituée, fille de servante!

(Avec dédain.)

— Certes! On l'a dit avec raison : « Un lotus, qui ait grandi sans une racine bulbeuse, un marchand, qui ne soit pas un trompeur, un orfèvre, qui ne soit pas un voleur, une fête de village sans querelle, une fille de joie sans convoitise : voilà des choses, qu'il n'est pas facile de trouver! » Aussi, quand je verrai mon cher ami, tâcherai-je de le détourner de ses amours avec cette courtisane.

(Il fait quelques pas et l'aperçoit.)

— Comment! Mon cher ami se tient dans le jardin. Je vais donc y aller vers lui.

(Il s'approche.)

— Salut, seigneur! Que le seigneur croisse *en félicité!*

TCHAROUDATTA, l'ayant regardé.

Ah! Comment! C'est Mêtréya, mon fidèle! Sois le bienvenu, ami! Assieds-toi.

LE VIDOUSHAKA.

Me voilà assis.

(1) « Elle ne m'a pas même offert un verre d'eau; sa richesse est toute absolument jetée sur elle.» (*Langlois.*)

TCHAROUDATTA.

Raconte-moi donc, ami, cette affaire.

LE VIDOUSHAKA.

Eh bien! Cette affaire, elle est perdue!

TCHAROUDATTA.

Est-ce qu'elle a refusé mon collier de perles?

LE VIDOUSHAKA.

D'où nous serait venue une si bonne fortune? Elle a porté au front sa main tendre comme un jeune lotus (1), et l'a reçu.

TDHAROUDATTA.

Alors, comment dis-tu qu'elle est perdue?

LE VIDOUSHAKA.

Ah! comment! Elle est perdue, puisque tu lui donnes ce collier de perles, quintessence des quatre mers, en dédommagement de cet écrin d'or, qui n'a pas une grande valeur, qu'un larron nous a ravi, et sur lequel on n'a rien bu, ni mangé.

TCHAROUDATTA.

Ne parle pas, ami, ne parle pas de cette manière. Vois!

« L'estime, qu'elle avait conçue pour nous, l'engagea à nous confier ce dépôt : eh bien! c'est le prix, dont je lui paye sa grande confiance! »

LE VIDOUSHAKA.

Oh! mon ami, j'ai une autre cause pour n'être pas content. Sur un signe, qu'elle fit à sa compagne, celle-ci, ayant couvert sa bouche avec un pan de sa robe, s'est

(1) « Elle a porté ses douces mains à son front, et s'est emparée du collier. » (*Langlois.*)

mise à rire de moi (1). Aussi te donnerai-je ce conseil, moi brahme, en fléchissant devant toi ma tête : renonce à cet amour de courtisane avant qu'il t'en coûte un plus grand dommage (2). Une fille de joie, c'est un petit caillou, qui s'est fourré dans le soulier, on ne l'en retire pas toujours sans douleur. Hélas, mon ami! Là, où se trouvent une fille de joie, un éléphant, un scribe, un mendiant, un fripon, un âne, est-il possible qu'il n'arrive jamais d'accidents?

TCHAROUDATTA.

Cesse, ami, de m'accuser tous ces dangers! Ne suis-je pas défendu contre eux par ma condition présente? Vois!

« Le coursier déploie sa vitesse pour soutenir un temps de galop; mais bientôt il perd haleine et ses pieds ne le portent plus aussi rapidement : *de même* les désirs mobiles de l'homme volent çà et là; ensuite, épuisés de fatigue, ils ne rentrent plus dans le cœur. »

— En outre, ami,

« Cette femme est l'amante de l'homme, qui a des richesses; car c'est avec de l'or, qu'il faut en acheter la conquête. »

— (A part.) Non! celle-ci réserve sa conquête au mérite.

(Haut.)

« Les richesses nous ont quittés : donc, j'ai dû aussi la quitter (3). »

(1-2) « Elle a fait des signes à ses demoiselles; elles se sont couvertes de leurs voiles, et m'ont pris pour leur jouet. Je vous prierai donc de renoncer à des rapports aussi inconvenants. » (*Langlois.*)

(3) « Nous sommes abandonnés par la fortune et par elle. » (*Le même.*)

LE VIDOUSHAKA, à part, fixant sa vue à terre.

Puisqu'il jette de longs soupirs, les yeux levés au ciel, mes remontrances mêmes n'ont fait qu'augmenter encore plus, je pense, les peines de son cœur. Le proverbe est donc juste : « l'Amour est aveugle! » (Haut.) Ah! mon ami, elle m'a dit : « Annonce à Tchâroudatta que j'irai chez lui ce soir même. » Il me vient donc à l'esprit que, non satisfaite du collier, elle vient chercher quelque autre chose.

TCHAROUDATTA.

Qu'elle vienne, mon ami; elle s'en ira contente.

Entre sur la scène, en dehors du jardin, KOUMBHILAKA, domestique de Vasantasénâ.

LE DOMESTIQUE.

Arrière, les enfants de Manou!

« Il ne tombe pas des nuages une goutte de pluie, sans que le cuir de mon dos n'en soit mouillé! Il ne souffle pas le moindre vent froid, sans qu'il ne fasse grelotter mon cœur (1). »

(Après un sourire de satisfaction.)

« Je joue de la flûte mélodieuse, à sept trous; je fais parler sous mes doigts les cordes sonores du luth; j'entonne un air d'une voix étendue comme celle de l'âne. Qui est mon égal pour le chant? Est-ce Toumbourou? Est-ce Nârada? »

(1) « Je veux que chacun sache que, plus il pleut, plus aussi je suis mouillé; que, plus le vent est froid en soufflant sur mon dos, plus mes membres grelottent. » (*Langlois.*)

— La courtisane Vasantasénâ m'a donné cet ordre : « Va, Koumbhîlaka ! annonce ma venue à l'honorable Tchâroudatta. » Me voici donc en marche vers la maison du noble Tchâroudatta.

(Il s'avance et, dès qu'il a vu l'amant de sa maîtresse.)

— Ah ! Tchâroudatta se tient assis dans son jardin ! Voilà même ce mauvais étudiant avec lui : aussi vais-je m'approcher d'eux.... Comment ! La porte du jardin est fermée. Qu'elle soit ! Je vais envoyer un signe d'avertissement à ce méchant écolier.

(Il dit et lance à Mêtréya de la terre massée en boule.)

LE VIDOUSHAKA.

Eh bien ! Qui est celui-là maintenant, qui jette des mottes de terre sur moi, comme sur une pomme de kapittha (1), enfermé dans un enclos (2) ?

TCHAROUDATTA.

Ce sont des pigeons, sans doute, qui, en se jouant sur la plate-forme de ce pavillon du jardin, auront fait tomber quelque chose.

LE VIDOUSHAKA.

Ah ! fils de servante, méchant pigeon, attends ! attends que je t'abatte sur la terre, comme un fruit trop mûr du manguier, sous le coup de ce parement, qui me sert de canne !

(A ces mots, il court, son bâton levé.)

(1) *Feronia elephantum.*

(2) « Ho ! ho ! aie !... Qui tombe sur moi, comme les fruits du capittha dans un verger ? » (*Langlois.*)

TCHAROUDATTA, qui l'a retenu par son cordon brahmique.

Ami, rassieds-toi! Que t'importe ce pigeon? Laisse-le en paix dans la compagnie de sa bien-aimée!

LE DOMESTIQUE DE VASANTASÉNA.

Comment! Il regarde un pigeon, et ne tourne pas ses yeux vers moi (1)! Je vais de nouveau le frapper avec une autre pelotte de terre.

(Il fait ce qu'il a dit.)

LE VIDOUSHAKA, après qu'il a jeté ses regards de tous les côtés.

Comment! C'est Koumbhîlaka! Il faut donc que j'aille vers lui.

(Il s'avance et, lui ayant ouvert la porte.)

— Allons, Koumbhîlaka! entre. Bonjour à toi!

LE DOMESTIQUE, entré.

Seigneur, salut!

LE VIDOUSHAKA.

Eh bien! Qui t'envoie ici par cette noire tempête?

LE DOMESTIQUE.

Dame! C'est elle! Elle (2)!

LE VIDOUSHAKA.

Qui, elle? Qui (3)?

LE DOMESTIQUE.

Elle! Elle (4)!

LE VIDOUSHAKA.

Que viens-tu ici, fils de servante, me ressasser à tue-

(1) « L'étourdi! Il voit les pigeons, et ne peut me voir. » (*Langlois.*)
(2-4) *Aishâ sâ.*
(3) *Kâ aishâ kâ.*

tête ces sâ-sâ, comme un vieux ranka dans un temps de famine ?

LE DOMESTIQUE.

Et toi-même, que viens-tu me croasser tes kâ-kâ sur le ton d'un corbeau ?

LE VIDOUSHAKA.

Explique-toi (1).

LE DOMESTIQUE, réfléchissant, à part.

Oui ! Je lui dirai cela. (Haut.) Ecoute ! Je vais te faire une question (2).

LE VIDOUSHAKA.

Et moi, te donner un coup de pied au travers de la tête !

LE DOMESTIQUE.

Eh bien ! la voici, *ma question :* En quelle saison les boutons de fleurs naissent-ils sur les manguiers ?

LE VIDOUSHAKA.

Eh ! fils de servante, c'est dans l'été.

LE DOMESTIQUE, en riant.

Eh, non ! non !

LE VIDOUSHAKA, à part.

Que vais-je répondre à cela ?

(Il réfléchit.)

— Bon ! Je vais le demander à Tchâroudatta. (Haut.) Toi, attends là un instant.

(Il s'approche de Tchâroudatta.)

— Mon ami, j'ai quelque chose à te demander. En quelle

(1-2) « Parle nettement, intelligiblement. — Coumbhilaka : Je le ferai ; mais d'abord je vais vous donner quelque chose à deviner. » (*Langlois.*)

saison les boutons de fleurs naissent-ils sur les manguiers?

TCHAROUDATTA.

Imbécille, c'est dans le vasanta (1).

LE VIDOUSHAKA, revenant au domestique.

Imbécille, c'est dans le vasanta.

LE DOMESTIQUE.

Je te ferai une seconde question. Qui tient abrité sous sa garde nos plus opulentes cités?

LE VIDOUSHAKA.

Eh! c'est le guet!

LE DOMESTIQUE, en riant.

Eh, non! non!

LE VIDOUSHAKA, à part.

Eh bien! me voici retombé dans l'incertitude!

(Il réfléchit.)

— Bon! je vais encore le demander à Tchâroudatta.

(Il retourne vers lui.)

— Qui tient abrité sous sa garde nos plus opulentes cités?

TCHAROUDATTA.

Mon ami, c'est la *sénâ* (1).

LE VIDOUSHAKA, revenu vers le domestique.

Eh! fils de servante, c'est la *sénâ*.

LE DOMESTIQUE.

Réunis ensemble tes deux mots, et dis vite!

(1) C'est-à-dire, *dans le printemps.*
(2) C'est-à-dire, *l'armée.*

LE VIDOUSHAKA.

Sénâvasanta!

LE DOMESTIQUE.

Retourne-toi simplement, et dis!

LE VIDOUSHAKA, faisant du corps un mouvement de conversion.

Sénâvasanta!

LE DOMESTIQUE.

Eh! imbécille d'étudiant, retourne donc les pieds!

LE VIDOUSHAKA, retournant ses pieds.

Sénâvasanta!

LE DOMESTIQUE.

Mais! imbécille, ce sont les pieds du composé, qu'il s'agit de retourner!

LE VIDOUSHAKA, après qu'il a songé.

Vasantasénâ (1)!

LE DOMESTIQUE.

C'est elle-même, qui vient ici.

LE VIDOUSHAKA

Je vais donc en informer à l'instant mon ami.

(Il se retourne et lui dit.)

— Oh! Tcharoudatta, un créancier est arrivé chez toi!

TCHAROUDATTA.

Comment! Un créancier dans ma maison?

LE VIDOUSHAKA.

S'il n'est pas encore dans ta maison, il est du

(1) « TCHAROUDATTA : L'armée (*sena*), très-certainement. — MÈTRÉYA à *Coumbhilaka* : C'est une armée (*sena*), certainement. — COUMBHILAKA : Très bien, maintenant, réunissez vos réponses ; vite.... vite. — MÈTRÉYA. Ah ! j'y suis.... Vasantaséna. — COUMBHILAKA : C'est elle-même. » (*Langlois.*)

moins à ta porte.... C'est Vasantasénâ, qui vient ici.

TCHAROUDATTA.

Ami, pourquoi me tromper?

LE VIDOUSHAKA.

Si tu n'as pas de confiance en ma parole, informe-toi auprès de Koumbhîla, que voici.... Oh! oh! fils de servante, Koumbhîla, viens ici!

LE DOMESTIQUE, s'étant approché.

Seigneur, je te salue!

TCHAROUDATTA.

Bonjour, mon ami! En vérité, Vasantasénâ vient ici?

LE DOMESTIQUE.

Vasantasénâ elle-même est sur le point d'arriver.

TCHAROUDATTA.

Excellent homme, une heureuse nouvelle ne fut jamais sans récompense avec moi : reçois donc ceci en rémunération.

(Il dit, et lui donne son surtout.)

LE DOMESTIQUE reçoit l'habit et, s'inclinant tout joyeux.

Je vais porter cela maintenant à la connaissance de la courtisane.

(Il sort.)

LE VIDOUSHAKA.

Eh bien! Tu devines sans doute le motif, qui te l'amène par une si grande tempête?

TCHAROUDATTA.

Ami, je ne le vois pas clairement.

LE VIDOUSHAKA.

Je le sais, moi ! Ce fil de perles ne lui semble pas d'un haut prix, sa boîte de bijoux en or lui paraît d'une grande valeur ; et, mécontente du marché, elle vient chercher ici quelque autre chose.

TCHAROUDATTA, à part.

Elle s'en ira satisfaite.

(Vasantaséná, splendidement vêtue comme une femme, qui va en visite chez son amant, entre sur la scène avec une expression de mélancolie. Elle est accompagnée de son vita et d'une servante, qui tient ouvert un parapluie sur sa tête.)

LE VITA, indiquant Vasantaséná.

« Voilà Çrî Apadmâ, l'arme gracieuse de Kâma, le désespoir des plus nobles épouses, la fleur du charmant arbre de l'Amour ! Amante pleine de pudeur au temps même de la jouissance, elle fait route, environnée des agaceries et suivie d'une caravane d'amoureux en voyage, sur le théâtre, dont la scène est la volupté (1) ! »

— Vasantaséná, vois ! vois !

« Leur disque pendant sur la cime des montagnes, les nuages tonnent, émus comme le cœur d'une femme, séparée de son amant. A ce bruit, les paons de s'envoler soudain ; et voici que le ciel est éventé de leurs ailes, qui ressemblent à des éventails, faits de pierreries. »

— En outre,

« Les grenouilles, battues par les gouttes de la pluie, boivent

(1) Ce couplet d'introduction est tout à fait oublié dans la version de l'anglais en français.

l'eau d'une bouche imprégnée de poussière; le paon donne l'essor à *la voix de* son gosier; le nipa (1) s'enflamme d'amour; les nuages entourent la lune comme des joueurs, la ruine de leur famille, environnent un enjeu (2); l'éclair se fatigue çà et là de tous côtés, imitant la jeune *courtisane*, enfant d'une ignoble maison. »

VASANTASÉNA.

Maître, c'est parler avec justesse. En effet, voici que

« La nuit, ma rivale, entrave ma route et, m'arrêtant à chaque pas, semble me dire par les voix du tonnerre : « Si ton amant se divertit avec moi, de qui les nuages continus sont comme autant de seins, qu'as-tu, indiscrète, à voir dans nos amours (3)? »

LE VITA.

Qu'il en soit ainsi; mais, à ton tour, adresse-lui tes reproches!

VASANTASÉNA.

Maître, à quoi bon lui faire des reproches? Sa nature de femme l'y rend insensible. Vois, seigneur!

« Que les nuages versent la pluie, qu'ils tonnent ou même lancent la foudre, une femme, de qui la pensée est tournée vers son amant, ne tient compte, ni du froid, ni du chaud. »

LE VITA.

Vois, Vasantaséná! vois! Cet autre

(1) *Nauclea kadamba.*

(2) « La lune est obscurcie par ces torrens de pluie : ainsi, le saint caractère du prêtre est flétri par ceux qui en portent la robe pour voiler l'abjection de leurs vices. » (*Langlois.*)

(3) « C'est bien parler, mon ami; pour moi, il me semble que la nuit jalouse, folâtrant avec le nuage ténébreux, me regarde comme une rivale; et, craignant que je ne trouble ses plaisirs, elle m'arrête et m'ordonne avec humeur de retourner sur mes pas. » (*Le même.*)

« Nuage, qui a le vent pour char (1) léger, les gouttes épaisses de sa pluie comme torrent de flèches, le tonnerre même pour ses roulements de tambour, l'éclair, qui jaillit, pour son drapeau arboré; ce nuage ravit au milieu du ciel une multitude de rayons à la lune : tel un roi dans la capitale de son ennemi, dont il a paralysé la vigueur. »

VASANTASÉNA.

Maître, c'est ainsi. Quoi donc ! Voici ailleurs

« Une ardée blanche, qui avait, hélas ! perdu l'espérance, sa tymbale condamnée au silence par l'exil de son époux, et qui maintenant, folle de joie, s'en va criant : « La saison des pluies ! la saison des pluies ! » et jetant comme du verre pilé dans la plaie des âmes, déjà blessées, en quelque sorte, d'une flèche par ces nuages au ventre large et distendu, pleins d'eau, tonnants, noirs comme le roi des éléphants, et qui sont pavoisés avec la foudre ! »

LE VITA.

C'est juste, Vasantasénâ ! Mais contemple cet autre *spectacle.*

« Le ciel semble ici vouloir nous offrir l'image d'un éléphant ivre de rut, auquel de blanches grues font comme un diadème et sur le front de qui l'éclair est secoué en guise de chasse-mouche. »

VASANTASÉNA.

Maître, vois ! vois !

« Le soleil est absorbé dans les cieux par ces nuées aussi noires que la feuille mouillée des tamâlas (2) : battues par les gouttes épaisses de la pluie, les grandes fourmilières s'affaissent, comme des éléphants sous une grêle de flèches : l'éclair est fait à l'instar de ces lampes d'or, qui se balancent dans nos temples;

(1) Textuellement : *velocitas.*
(2) *Xanthocymus pictorius.*

et les nuages ont à peine accordé sa lumière un instant, qu'ils voilent aussitôt la lune : telle une femme charmante dans les bras d'un époux impuissant (1). »

LE VITA.

Vois, Vasantasénâ! vois!

« Ces nuages colorés fondent l'un sur l'autre comme des éléphants aux deux flancs liés avec une sangle d'éclair. Ne dirait-on pas qu'Indra commande aux nuées d'enlever la terre avec des chaînes d'argent (2)? »

— Vois encore!

« Hérissée des pointes du frais gazon vert et disséminant au loin ses parfums, la terre a le sein percé des gouttes épaisses de la pluie comme de flèches en diamants, qui tombent des nues vagabondes, aussi noires qu'un troupeau de buffles, enflées par un gros vent, et battues de tempêtes intérieures comme des mers aux ailes d'éclairs. »

VASANTASÉNA.

Maître, voici un autre

« Nuage, à qui les paons semblent crier de leurs kékas les plus aigus : « Viens! viens! » que les grues, à peine levé, ont embrassé avec mélancolie, avec amour; que les flamingos, exilés des lieux, où croissent les nymphées, regardent avec une profonde anxiété, et qui répand à mesure qu'il s'étend la noirceur du collyre sur toutes les plages du ciel. »

LE VITA.

C'est ainsi. Vois également toi-même!

(1) « Telle que l'éléphant, qui s'abaisse pour éviter la grêle de flèches, que lancent les combattants, la fourmilière s'affaisse et se rapproche sous les coups de la pluie ;... tandis que, semblable à l'épouse d'un humble seigneur, la lumière de la lune perce timidement à travers les nuages. » (*Langlois.*)

(2) « Pareils à une file d'éléphants, les nuages, alignés et liés par les feux de l'éclair, avancent lentement, dociles aux ordres de leur Dieu puissant. Les cieux jettent sur la terre une chaîne d'argent. » (*Langlois.*)

« Ce ciel (1), où le jour et la nuit se confondent, à qui l'éclair ôte et rend l'obscurité au même instant, qui a la face de ses plages toute voilée et de qui les yeux d'étoiles ressemblent à des tapis de lotus immobiles; ce ciel caché sous la couverture de cent (2) nuées, il semble dormir sans mouvement à cette heure qu'il est entré dans le palais de ses cataractes, dans la demeure gonflée des nuages. »

VASANTASÉNA.

C'est juste, maître. Vois donc ! vois !

« Les étoiles ont péri comme le service rendu au méchant; les voûtes du ciel n'ont plus de splendeur, telles que des femmes séparées de leurs amants. Le firmament se laisse avec bonheur consumer par la flamme du trait, qui arme la main du roi des cieux, et, devenu liquide, je pense, il tombe sous la forme d'eau. »

— Vois encore !

« Le nuage s'élève, il s'abaisse, il verse la pluie, il répand un fleuve d'obscurité : tel, au début de sa fortune, un homme est obligé de revêtir plus d'une forme. »

LE VITA.

C'est ainsi !

« Les éclairs sont comme les flambeaux du ciel, ces grues par centaines en sont comme les sourires, les gouttes de pluie sont les flèches, qu'il est fier de vomir avec l'arc d'Indra. La foudre, qui éclate, est son tambour, le vent est son messager, et, si-

(1) *Djagat*, « ce qui se meut, le vent, le monde. » Mais il est évident que ce mot veut dire ici *le ciel;* signification du reste inconnue à nos dictionnaires.

(2) *Naïka*, « many, various. »

nueux reptiles, ces nuées épaisses, noires, en sont comme les fumigations de parfums (1). »

VASANTASÉNA.

« Tu n'as point de honte, nuage, toi, qui, non satisfait de m'épouvanter avec le tonnerre, viens encore m'arrêter avec tes mains de pluie, quand je me rends au palais de mon bien-aimé (2) ! »

— Et toi, Indra !

« Me suis-je liée à toi par d'anciennes privautés, pour que tu jettes contre moi ces cris dans les rugissements du ciel? Il ne sied pas à toi d'obstruer ma route avec ces torrents de pluie, quand j'appelle mon amant de tous mes désirs ! »

— Il y a plus !

« S'il est vrai qu'épris d'Ahalyâ, tu fis un mensonge, quand tu lui dis : « Je suis ton époux (3) ; » de même, voyant ici ma peine, écarte *maintenant* ces nuages ! »

— Enfin,

« Tonne, Indra ! verse la pluie ! lance tes foudres par centaines ! Il est impossible d'arrêter les femmes, qui vont chez

(1) « Le ciel, ici, rougit des feux de l'éclair ; là, blanchit sous le plumage des cigognes ; ailleurs, il se peint des mille nuances de l'arc d'Indra, ou résonne des éclats de son tonnerre ; les plaines de l'air sont une carrière, où se déchaînent les vents furieux, où s'amoncèlent les nuages, roulant leurs plis tortueux comme les serpents, qui glissent sur le sable. Les ténèbres s'épaississent. Le ciel s'enveloppe au loin de vapeurs pareilles aux flots de fumée, que l'encens envole dans les airs. » (*Langlois.*)

(2) « Honte à toi, ô nuage, qui cherches à m'effrayer. Avec tes sourdes menaces, tes traits orageux, tu voudrais arrêter mes pas, quand je vais rejoindre mes amours. » (*Le même.*)

(3) Textuellement : *Gâautama.* Voyez cet épisode raconté dans le *Râmâyana*, tome Ier, pages 282 et suivantes de ma traduction.

leurs amants. Que le nuage tonne, libre à lui; car les mâles ont tous le cœur dur : mais toi, éclair (1), tu es au nombre des femmes.... Il est vrai que tu n'en connais pas la douleur! »

LE VITA.

Loin de toi ces reproches, noble dame! *La nymphe de* l'éclair te prête son aide en ce moment.

« Pareille au licou d'or, qui se balance sur la poitrine d'Aïrâvata, ou comme un drapeau blanc arboré sur le front d'une montagne, ou telle qu'une lampe au sein du temple de Mahéndra, elle te montre que tu es arrivée où demeure l'homme, qui est pour toi le plus aimé des amants. »

VASANTASÉNA.

Maître, voilà donc sa maison!

LE VITA.

Il est inutile de *prétendre* ici te rien enseigner, à toi, qui possèdes entièrement les beaux-arts. Cependant l'amour fait parler; et il ne faut pas, entrée dans cette maison, te répandre là dans une colère sans fin.

« Te mets-tu en colère, songe que la colère est un temps perdu pour la volupté. Qu'est-ce que l'amour, s'il n'est pas maîtrisé? Fâche-toi et fâche ton amant; laisse-toi fléchir et fléchis-le toi-même (2). »

— Qu'il en soit donc ainsi!.... Holà! ho! Annoncez à l'honorable Tchâroudatta

« Que dans cette heure, illuminée par les feux du nuage et parfumée de la fleur des nîpas et des kadambas, une souriante

(1) L'éclair, *vidyout*, est du genre féminin en sanscrit.

(2) Tout ce passage manque dans la version de l'anglais en français ; elle dit simplement : « VASANTASÉNA : Est-ce là sa demeure ? — LE VITA : Oui, je vais vous annoncer. Holà! quelqu'un! »

dame est venue, pleine d'amour, à la maison de son amant. Le désir de voir celui qu'elle aime a surmonté sa crainte des éclairs, de la pluie et du tonnerre. Elle attend ici, les cheveux mouillés par l'ondée et lavant ses pieds, qui portent la boue attachée à ses noûpouras. »

Dans l'intérieur.

TCHAROUDATTA, qui a prêté l'oreille.

Sache, ami, ce que c'est.

LE VIDOUSHAKA.

Ainsi que tu l'ordonnes, seigneur.

(Il s'approche de Vasantaséna, et lui dit avec respect.)

— Salut à la noble dame!

VASANTASÉNA.

Je te salue, seigneur! Bonjour à l'honorable.

(Au Vita.)

— Maître, cette porteuse d'ombrelle est au service de ta personne.

LE VITA, à part.

C'est une adroite manière de me congédier. (Haut.) Qu'il en soit ainsi, belle Vasantaséna (1).

(Il sort.)

---

(1) Ici, on ne trouve pas dans la version de Langlois une stance, que Wilson a dû juger, comme nous, une intrusion de mauvais ton. Cet adieu mal-adroit, injurieux et plat ne cadre, ni avec la politesse adulatrice du

VASANTASÊNA.

Noble Mêtréya, où est votre joueur?

LE VIDOUSHAKA, à part.

Hi! hi! oh! « joueur, » dit-elle! Ce mot est flatteur pour mon cher ami. (Haut.) Ma dame, le voici dans le jardin.

VASANTASÊNA.

Qu'appelle-t-on votre jardin, seigneur?

LE VIDOUSHAKA.

Un lieu, ma dame, où il n'y a rien à boire, ni à manger.

(Vasantasênâ lui jette un sourire.)

— Que ma dame entre donc!

VASANTASÊNA, tout bas à la suivante.

Entrée là, que dirai-je?

LA SUIVANTE.

Puisses-tu, joueur, lui diras-tu, avoir du bonheur ce soir!

Vita, ni avec le dessein général de l'auteur, qui s'est proposé d'intéresser avec le personnage d'une héroïne, dont la condition eût naturellement repoussé l'intérêt, s'il ne l'avait régénérée dans la vertu. Voici la stance, que nous traduisons en note pour ne rien perdre, fût-il entaché de bâtardise, dans les choses, que nous a transmises l'antiquité.

— Belle Vasantasênâ,

« Reçois complétement ici le prix du plaisir et de la politesse vénale, comme la fraude en personne, le domicile choisi par les jeux de la volupté, la richesse des lupanars, le sanctuaire, où l'on célèbre les fêtes de la jouissance, la terre enfin, où naissent le mensonge, la ruse, la déception et l'orgueil. »

VASANTASÉNA.

Oui! je dirai cela (1).

LA SUIVANTE.

N'est-ce point là ce que d'elle-même *semble* dire la circonstance (2)?

LE VIDOUSHAKA.

Que ma dame entre!

VASANTASÉNA, elle entre, s'approche de Tchâroudatta et, le touchant avec son bouquet de fleurs.

Puisses-tu, joueur, avoir du bonheur ce soir!

TCHAROUDATTA, après qu'il a tourné ses yeux vers elle.

Ah! Vasantasénâ ici!

(Il se lève.)

— Quel bonheur, ma bien-aimée!

« Le soir à son départ me laisse toujours veillant, la nuit à son départ me laisse toujours soupirant; mais le soir de ce jour met fin à ma douleur, femme aux grands yeux, puisqu'il me réunit avec toi! »

— Sois la bien-venue, ma dame. Assieds-toi là sur ce siége!

LE VIDOUSHAKA.

Que ma dame s'asseoie sur le siége!

(Vasantasénâ assise, comme le veut l'action scénique, les autres s'asseoient après elle.)

TCHAROUDATTA.

Vois, ami! vois!

« Cette fleur de kadamba, suspendue au bord de son oreille

(1-2) « En serai-je capable? — LA SUIVANTE : L'occasion vous donnera du courage. » (*Langlois.*)

et d'où s'épanche l'eau de la pluie, arrose un des seins, qu'il sacre comme le fils d'un roi, assis au trône de l'hérédité présomptive. »

— Ami, l'un et l'autre vêtement (1) de Vasantasénâ en sont mouillés : qu'on lui apporte deux autres habits des plus riches !

LE VIDOUSHAKA.

Comme l'ordonne ta grandeur.

LA SUIVANTE.

Arrête, noble Mêtréya ! C'est à moi de réparer la toilette de la courtisane.

(Elle change sa maîtresse de vêtements.)

LE VIDOUSHAKA, en secret.

Eh bien ! ami, puis-je adresser maintenant une question à l'éminente dame.

TCHAROUDATTA.

Qu'il en soit fait ainsi !

LE VIDOUSHAKA, haut.

Pour quelle raison la dame est-elle venue ici par cette obscure tempête, qui dérobe aux yeux la vue de la lune ?

LA SUIVANTE.

Courtisane, ce brahme a du sens (2).

VASANTASÉNA.

Dis plutôt de la finesse (3).

(1) « Un vêtement, » dit Langlois. Les mots sont au duel : *klinnai vâsasî :* c'est-à-dire, le supérieur et l'inférieur, non celui de dessus et celui de dessous.

(2-3) « La suivante : Madame, voilà un brahmane bien éveillé. — Vasantaséna : Il est en état de te répondre, interroge-le. » (*Langlois.*)

LA SUIVANTE.

Voici, en vérité, ce que la courtisane est venue demander : « De quelle valeur est ce fil de perles? »

LE VIDOUSHAKA, *à voix basse.*

Eh bien! N'ai-je pas dit : « Elle n'estime pas d'une grande valeur ce collier de perles; elle met un haut prix à son écrin d'or, et, n'étant pas satisfaite, elle vient réclamer ici la différence (1)? »

LA SUIVANTE.

Ce collier de perles fut engagé au jeu par la courtisane, pensant qu'il était sien; et le maître du tripot, employé subalterne du roi, s'en est allé on ne sait où.

LE VIDOUSHAKA.

Eh! tu répètes là, jeune dame, ce que j'ai dit autre part (2)!

LA SUIVANTE.

Reçois donc, en attendant qu'on l'ait retrouvé, cette boîte d'or.

(Elle dit et montre l'écrin; le vidoûshaka réfléchit.)

LA SUIVANTE.

L'honorable est plongé dans une profonde rêverie!... Aurais-tu déjà vu cette boîte?

LE VIDOUSHAKA.

Elle fascine mes yeux, tant l'orfèvre, jeune dame, mit d'art à l'imiter!

(1) « Nous y voilà. *(A Tcharoudatta :)* Je vous le disais. » (*Langlois.*)
(2) « Ouais, ruse pour ruse. » (*Le même.*) Voyez ci-dessus, p. 141.

LA SUIVANTE.

Ce sont tes yeux, qui t'abusent; car c'est la boîte elle-même.

LE VIDOUSHAKA, avec joie.

Oh! mon ami, c'est le même écrin d'or, que les voleurs ont dérobé chez nous!

TCHAROUDATTA.

Ami,

« C'est une manière de louer cette ruse, que nous avons imaginée pour lui faire accepter notre don en échange de son dépôt. Mais quoi! Ce n'est en vérité qu'une habile contrefaçon (1). »

LE VIDOUSHAKA.

Eh bien, mon ami! je te jure, foi de brahme, que c'est la vérité!

TCHAROUDATTA.

C'est donc pour nous un heureux, un heureux événement.

LE VIDOUSHAKA, à voix basse.

Allons! veux-tu que je lui demande comment cette boîte est revenue dans ses mains?

TCHAROUDATTA.

Quel mal y aurait-il?

LE VIDOUSHAKA, bas dans l'oreille de la servante; puis, tout haut.

Est-ce vrai?

LA SERVANTE, bas dans l'oreille du vidoûshaka; ensuite, haut.

C'est vrai!

(1) « Non, non, ce n'est qu'un moyen de reconnaître les efforts, que nous avons faits pour remplacer le dépôt, que nous avions perdu; voilà la vérité. Comment cette boîte peut-elle paraître la même? » (*Langlois.*)

TCHAROUDATTA.

Que dites-vous là? Sommes-nous dehors, *qu'on n'entende pas ce qui est dit ici* (1)?

LE VIDOUSHAKA, bas dans l'oreille de Tchâroudatta; puis, tout haut.

C'est vrai.

TCHAROUDATTA.

Vraiment, belle dame! c'est la même boîte aux bijoux d'or?

LA SERVANTE.

Certainement, seigneur!

TCHAROUDATTA.

Je n'ai jamais laissé, belle dame, une agréable nouvelle sans récompense : reçois donc cet anneau en remerciement de la tienne.

(A ces mots, portant les yeux à sa main, il voit qu'elle n'a plus d'anneau; et ses gestes expriment la confusion.)

VASANTASÉNA, à part.

C'est de-là même que vient l'amour, qu'on a pour toi!

TCHAROUDATTA, bas au vidoûshaka.

Hélas! malheur à moi!

« A quoi bon désormais la vie pour l'homme privé de ses richesses? Sa colère ou sa gratitude sont également stériles, puisqu'il n'a plus les moyens de rendre la pareille! »

— En outre,

« L'oiseau mutilé de ses ailes, un arbre desséché, un lac sans eau, le serpent, qui a perdu ses dents, et le pauvre sont dans le monde une même chose! »

— Il y a plus, ami,

(1) « Qu'est-ce?... Pourquoi nous refuser? » (*Langlois.*)

« Les hommes indigents ressemblent à des maisons vides, à des puits taris, à des arbres secs. Ils ont oublié le *chemin des* réunions chez les personnes, qu'ils aimaient à voir; et pour eux les temps de plaisir ne produisent jamais de fruits (1). »

LE VIDOUSHAKA, *à part.*

Allons! voilà bien assez de ces plaintes outre mesure.

(Haut, sur le ton d'un homme, qui plaisante.)

— Eh! donne-moi, ma dame, un habit de bain (2)!

VASANTASÉNA.

Noble Tchâroudatta, ce fil de perles était une compensation exagérée de mon écrin!

TCHAROUDATTA, avec un sourire mêlé de honte.

Voici, Vasantasénâ! voici!

« Qui eût jamais cru la chose arrivée? J'eusse été mis par chacun dans sa balance; car la pauvreté n'est pas imposante, et, dans ce monde, elle est en butte aux soupçons. »

LE VIDOUSHAKA.

Servante, est-ce que la dame veut coucher ici même, *en plein air* (3)?

LA SERVANTE, *avec ironie.*

Honorable Mêtréya, tu te montres en ce moment d'une convenance sans égale!

(1) « Le malheureux sans ressource, dans les heures de fête, n'a point de grâces à répandre sur ses amis; dans ses moments de bonheur, il n'a rien à donner aux autres. » (*Langlois.*)

(2) Sans doute, parce que la pluie commence à transpercer les habits. Langlois dit : « Mais, madame, vous me feriez plaisir de me rendre la serviette, qui enveloppait la boîte, quand elle a été volée. » Où a-t-il vu, lui ou Wilson, que la boîte fût enveloppée d'une *serviette?*

(3) « Un mot, mademoiselle: avez-vous dessein de vous établir ici? (*Langlois.*)

LE VIDOUSHAKA.

Oh! mon ami, voici que le nuage verse de nouveau ses gouttes d'eau plus épaisses et vient forcer l'homme tranquillement assis à lever le siége.

TCHAROUDATTA.

Ta remarque est juste.

« En effet, ces gouttes d'eau, après qu'elles ont percé les interstices du nuage, comme les aiguilles du lotus percent une couche de vase, *les voilà qui* tombent du ciel, semblables à des larmes, que font répandre les malheurs de la lune. »

— En outre,

« Les nuages, pareils au manteau noir de Baladéva, se déversent en gouttes limpides comme les pensées de l'homme vertueux et, furieuses comme les flèches du *vaillant* Ardjouna, elles semblent vomir les perles du trésor d'Indra. »

— Vois, ma chérie! vois!

« La vidyout (1) rouge, amante, qui vient d'elle-même au rendez-vous du nuage, embrasse, comme une bien-aimée son amant, le ciel, que ces nuées oignent d'une couleur pareille à celle du tamâla broyé et que les vents doux, frais, embaumés, éventent *avec les ailes* attachées aux flancs du soir. »

(Vasantaséná exprime dans une pantomime que son âme est toute pleine d'amour et jette ses bras autour de son amant.)

TCHAROUDATTA l'embrasse et, jouant le ravissement qu'il éprouve de ce mutuel attouchement.)

« Oh! nuage, éclate du haut de ton palais avec des sons plus profonds! Enflammé d'amour, mon corps, que ce *délicieux*

(1) Nous sommes forcés de mettre ici non traduit le mot sanscrit lui-même, faute de trouver dans le français un synonyme féminin du mot *éclair* : féminin, que cette comparaison dans les mœurs de l'Inde exige absolument.

attouchement couvre d'horripilation et de rougeur, devient comme une fleur de kadamba (1)! »

LE VIDOUSHAKA.

Enfant de servante, orage, tu fais une bassesse maintenant d'effrayer ainsi ma dame avec tes éclairs!

TCHAROUDATTA.

Ami, ne veuille pas lui adresser tes reproches!

« Que cent pluies fondent *sur la terre*, que l'orage vomisse une averse continuelle, que la foudre s'enflamme : *tout m'est égal*, maintenant que j'ai reçu l'embrassement de cette bien-aimée, trésor, que n'obtient pas facilement un homme dans l'état, où je suis tombé! »

— Ami, je dirai plus :

« Heureuses, en vérité! sont les existences de ces hommes, qui, visités chez eux par leurs amantes, en étreignent sur leurs membres les membres mouillés et refroidis par l'eau des nuages (2)!

— Chère Vasantaséná,

« Le pavillon des cieux, formé avec une multitude de bannes flottantes, est porté sur des colonnes, qui semblent étayer sa vieillesse : luisant comme d'un onguent, que fait fondre l'éclair, en jaillissant de la nue, voilà que le ciel inondé se fend sous le faix des eaux (3). »

(1) « Vasantaséná : Nuages, grondez, grondez avec plus de force encore. Ce bruit est pour moi plein d'attrait; c'est par vous que mon amour est servi, que mon cœur s'ouvre à l'espérance. » (*Langlois.*)

(2) « Heureux, trois fois heureux ceux qui, dans leur demeure, conservent la beauté, qu'ils adorent; qui, sur leur cœur amoureux, pressent son corps, qui frémit doucement. » (*Le même.*)

(3) Au peu de goût et à l'incohérence des idées, nous avons regardé les

— Ainsi, rentrons là, dans la maison!

(Il se lève et s'en allaot il dit.)

— Vois, chérie!

« Les gouttes d'eau tombent avec le son des notes hautes sur les palmiers, avec le son des notes basses sur les fleurs, en tons graves sur les cailloux, en tons passionnés dans les ondes : telle une vînâ, qui chante, pincée du doigt, et qu'on accompagne de la cadence battue avec les paumes des mains. »

(Ces mots dits, tous quittent la scène.)

vers suivants comme une intrusioo et nous les avons en conséquence rejetés ici dans cette note :

(*Levant ses yeux en l'air :*) Ah! l'arc d'Indra! Vois, mon amie! vois!

« C'est comme un bâillement du ciel, qui a les nuages en guise de mâchoires ouvertes, l'éclair pour langue, et qui lève soo long bras, tenant l'arc d'Indra. »

FIN DU CINQUIÈME ACTE.

ACTE SIXIÈME.

L'EMPÊCHEMENT AUX PERQUISITIONS DANS LA LITIÈRE.

UNE SERVANTE.

Comment! Le jour est venu et la courtisane n'est pas encore éveillée! Bon! Je vais entrer et la réveiller (1).

Elle figure l'action d'entrer; et Vasantaséná paraît; elle est endormie et son corps est enveloppé d'une couverture (2).

LA SERVANTE.

Lève-toi! lève-toi, courtisane! L'aube est venue (3).

VASANTASÉNA, s'étant réveillée.

Comment! Il est encore nuit, et l'aube est venue!

(1-2-3) « Hé! déjà le jour!... Madame n'a donc pas envie de se lever aujourd'hui.... Ayons le courage de l'appeler... Madame! — Vasantaséná paraît. — La suivante : Voyez, Madame, il fait jour. — Vasantaséná : Comment! » (*Langlois.*)

LA SERVANTE.

C'est l'aube pour nous; mais c'est encore la nuit pour la courtisane.

VASANTASÉNA.

Servante, où est votre joueur?

LA SERVANTE.

Après qu'il eut donné un ordre à Vardhamâna, l'honorable Tcharoudatta s'en est allé au vieux jardin Poushpakaranda.

VASANTASÉNA.

Quel ordre a-t-il donné?

LA SERVANTE.

Attèle avant le jour, a-t-il dit, tes buffles à ta litière, et que Vasantasénâ vienne.

VASANTASÉNA.

Où faut-il que j'aille, servante?

LA SERVANTE.

Courtisane, au lieu, où est Tchâroudatta.

VASANTASÉNA, elle embrasse la servante.

Je ne l'ai point assez bien contemplé cette nuit, servante : je vais donc le revoir en plein jour face à face! Servante, est-ce que je suis entrée dans ses appartements intérieurs?

LA SERVANTE.

Tu es entrée, non-seulement dans le sein de ses appartements, mais dans le cœur de tout le monde.

VASANTASÉNA.

Les gens de Tchâroudatta en sont peut-être fâchés?

LA SERVANTE.

Ils seront fâchés....

VASANTASÉNA.

Quand?

LA SERVANTE.

Quand la courtisane s'en ira.

VASANTASÉNA.

Alors, ce sera d'abord à moi d'être fâchée. Servante, prends! Va chez la vertueuse épouse de Tchâroudatta, ma sœur; donne-lui ce collier de perles et dis-lui de ma part : « J'ai été conquise par les vertus de ton noble époux; donc, je suis devenue ta servante. Que ce fil de perles continue d'être la parure de ton cou ! »

LA SERVANTE.

Mais Tchâroudatta se mettra en colère contre sa femme.

VASANTASÉNA.

Il ne se mettra pas en colère : va!

LA SERVANTE.

Selon que tu m'ordonnes!

(Elle sort, et rentre un instant après.)

LA SERVANTE.

Courtisane, la noble épouse a répondu : « Cette parure fut donnée par le fils de mon seigneur comme un témoignage de sa bienveillance : il ne me siérait *donc* pas de la recevoir. Mon époux est pour moi la plus excellente des parures. » Voilà ce qu'elle a dit; que ma dame le sache.

(Radanikâ entre sur la scène ; elle tient dans ses bras un enfant.)

RADANIKA.

Viens, mon ami ; jouons au petit chariot (1).

L'ENFANT d'une voix gémissante.

Radanikâ, que me fait ce chariot d'argile? Donne-moi encore le petit chariot d'or.

RADANIKA, soupirant avec découragement.

Où s'en est allé notre usage de l'or, mon enfant (2)? Tu joueras avec un chariot d'or, quand l'abondance reviendra chez ton père. (A part.) Il faut que je trouve un moyen de l'amuser; je vais m'approcher de la courtisane.

Après qu'elle s'est avancée.

Courtisane, je m'incline.

VASANTASÉNA.

Bonjour, Radanikâ! Eh! à qui donc est cet enfant? Sa personne, toute privée qu'elle soit de parure, charme mon cœur comme la face de la lune (3).

RADANIKA.

C'est le fils même de l'honorable Tchâroudatta. Il a nom Rohaséna.

VASANTASÉNA, ses bras tendus vers lui.

Viens, mon fils! Embrasse-moi!

(Elle fait asseoir l'enfant sur sa cuisse.)

— Les formes de son père sont reproduites en lui!

(1) « RADANIKA : Venez, mon enfant ; montons sur votre char. » (*Langlois.*)

(2) « RADANIKA : Et où trouverez-vous de l'or, mon petit homme? » (*Le même.*)

(3) Textuellement : *Quamvis non decorata, sui luna vultûs cor meum delectat.*

RADANIKA.

Non seulement ses formes, mais encore, je pense, tout son caractère. L'honorable Tchâroudatta fait sa joie de cet enfant.

VASANTASÉNA.

Et pour quel motif pleure-t-il ?

RADANIKA.

Le fils d'un chef de famille, notre voisin, a pour s'amuser un petit chariot d'or. Les deux enfants ont joué ensemble. Celui-ci a traîné la gentille voiture; et, comme il me la redemandait sans cesse, je lui ai donné ce petit chariot d'argile (1), que je lui ai construit moi-même. Alors, il me dit : « Radanikâ, qu'ai-je à faire de ton char en terre; donne-moi encore le petit chariot d'or? »

VASANTASÉNA.

Ah! fi!.... Ah! fi!... Le bonheur d'un autre fait déjà son tourment!

(Avec des larmes.)

— Puissante fortune, c'est donc ainsi que tu te joues des destinées humaines, semblables à des gouttes d'eau, tombées sur les pétales d'un lotus!... Ne pleure pas, mon enfant! Tu joueras avec un petit chariot d'or.

L'ENFANT.

Qui est cette dame, Radanikâ?

VASANTASÉNA.

C'est une esclave, achetée par les vertus de ton père?

(1) C'est de cette scène même que le nom de *Petit Chariot d'argile* est venu à ce drame. « Dans le théâtre indien, comme dans le théâtre espagnol, c'est souvent le détail le plus insignifiant, qui donne le titre à la pièce. » (*Méry* et *Gérard de Nerval.*)

RADANIKÂ.

Mon enfant, la courtisane est ta mère (1).

L'ENFANT.

Radanikâ, tu dis un mensonge! Si la courtisane est *aussi* notre mère, pourquoi donc alors est-elle *si* parée (2)?

VASANTASÉNA.

Tu dis là de ta bouche ignorante une parole, mon enfant, bien mordante (3)!

(Elle se dépouille de ses parures dans un jeu de scène et dit en pleurant.)

— Me voici devenue ta mère. Prends donc ces joyaux, et fais-en faire un petit chariot d'or.

L'ENFANT.

Va-t-en! Je ne les prendrai pas : tu pleures!

VASANTASÉNA, ayant essuyé ses larmes.

Je ne pleurerai plus; va, joue.

(Quand elle a rempli de ses bijoux le petit char en terre.)

— Fais-toi faire, mon enfant, un petit chariot d'or.

(A ces mots, Radanikâ prend le jeune enfant, et sort.)

(Un domestique paraît, monté sur une litière, dans le côté de la scène extérieur à la maison.)

LE DOMESTIQUE.

Radanikâ! Radanikâ! Annonce à Vasantasénâ, la courtisane, que le char est tout prêt et se tient arrêté devant la porte latérale.

(1-2) « C'est madame votre mère, mon enfant. — L'ENFANT : Vous ne dites pas vrai, Radanikâ. Comment peut-elle être ma mère, puisqu'elle porte de si belles choses? » (*Langlois.*)

(3) « Quelle parole dure pour une langue si douce! » (*Le même.*)

RADANIKA, elle entre.

Courtisane, voici Vardhamâna, qui te fait dire : « Une litière est toute prête à la porte latérale. »

VASANTASÉNA.

Qu'il attende un moment, servante, que je me sois habillée.

RADANIKA, étant sortie.

Attends un instant, Vardhamâna, que la courtisane ait achevé de s'habiller.

(Elle rentre.)

LE DOMESTIQUE.

Hi! hi! oh! J'ai oublié les coussins de ma litière. Je vais les prendre et je reviens!.. Cependant mes buffles ont le nez si chatouilleux pour la corde!.. Qu'importe? Je ferai mon aller et mon retour avec ma litière.

(Il se met en marche, *sa litière avec lui.*)

VASANTASÉNA.

Servante, apporte ma toilette; je m'habillerai moi-même.

(Sthâvaraka, le domestique du prince Sansthâna, entre, monté sur le siége d'une autre litière.)

STHAVARAKA.

Sansthâna, le beau-frère du roi, m'a donné cet ordre :

« Sthâvaraka, prends une litière et conduis-la promptement au vieux jardin Poushpakaranda! » Eh bien! c'est là même que je vais. Traînez, buffles! traînez!

(Il s'avance et, jetant ses yeux devant lui.)

— Comment! La voie est obstruée par des voitures de paysans. Que ferai-je maintenant ici?

(Avec dédain.)

— Holà! holà! écartez! écartez-vous!

(Ayant prêté l'oreille.)

— Que dites-vous? « A qui est ton char? » Le char et l'homme appartiennent à Sansthâna, le beau-frère du roi! Ainsi, écartez-vous promptement.

(Après un nouveau regard.)

— En voici un autre, qui soudain à ma vue s'enfuit d'un autre côté, comme si nous étions, lui, un joueur, qui s'esquive du jeu, et moi, le maître du tripot.... Mais qui donc peut-il être?... Qu'importe? Qu'ai-je de commun avec lui? Je vais hâter mon pas.... Holà! holà, villageois! écartez-vous! écartez-vous?... Que dites-vous? « Arrête un moment! Donne-moi un coup de main pour dégager ma roue! » Fi donc! fi! Je suis le cocher de Sansthâna, le beau-frère du roi. Il siérait bien que je te fisse tourner ta roue!... Cependant le pauvre homme, il est seul : je ferai donc ce qu'il demande. Je vais placer ma litière à cette porte latérale de jardin; c'est le bosquet de l'honorable Tchâroudatta.

(Il dit et, quand il a fait arrêter là sa voiture.)

— Me voici à toi!

(Il sort.)

LA SERVANTE, dans l'intérieur.

Courtisane, on entend comme un bruit de roues; c'est que la voiture sans doute est arrivée.

VASANTASÉNA.

Viens, servante ! Mon cœur hâte mes pas; indique-moi la porte latérale (1).

LA SERVANTE.

Que la courtisane vienne! qu'elle vienne (2)!

VASANTASÉNA, quand elle a marché quelque temps.

Servante, va te reposer.

LA SERVANTE.

Ce qu'ordonne la courtisane.

(Elle sort.)

VASANTASÉNA, montée dans la litière et simulant une palpitation de son œil droit.

Pourquoi donc ce tremblement de mon œil droit? Mais la vue de Tchâroudatta ne va-t-elle pas changer en bon ce mauvais présage?

Le cocher du çakâra entre de nouveau sur la scène.

LE COCHER.

J'ai tiré moi-même les charrettes de l'ornière.... Je vais maintenant continuer ma route.

(1-2) « VASANTASÉNA : Promptement ; je me trouve étrangement agitée... Ouvre la porte. — LA SUIVANTE : C'est fait. » (*Langlois.*)

(Il figure dans une pantomime l'action de monter sur le siége et de mettre sa voiture en mouvement; puis, il dit à part.)

— Ma litière est chargée!... Ou plutôt la difficulté des roues à tourner sur une voie fatiguée donne cette apparence d'une charge à ma litière... Eh bien! je poursuis ma route. Marchez, buffles! marchez!

(Derrière la toile, on crie.)

— « Oh! oh! gardiens des portes, tenez-vous, remplis de vigilance, chacun au lieu assigné pour son poste. Voici que le fils du pâtre vient de s'échapper : il fuit, sa chaîne brisée, son geolier tué, sa prison forcée. Arrêtez-le! arrêtez-le! »

(Aryaka, plein de trouble, se précipite sur la scène : il cherche à se dérober aux yeux et porte un bout de sa chaîne à l'un de ses pieds.)

LE COCHER, se parlant à soi-même.

Une grande alarme éclate dans la cité. Il faut que je m'en aille au plus vite!

(Il sort.)

ARYAKA.

« Sauvé d'un océan de maux et de misères sous les formes de cette prison, où m'avait jeté le roi des hommes, voici que j'erre, portant fixé encore au bout de mon pied le tronçon de ma chaîne, comme un éléphant, échappé de ses liens! »

— Quoi! épouvanté de mon horoscope d'après la conjonction parfaite des étoiles, le roi Pâlaka m'avait donc fait amener de ma chaumière et lier d'une chaîne dans la

prison secrète, où l'on n'entre que pour mourir!... Mais, grâce à mon fidèle ami Çarvilaka, me voilà sorti de ces fers!

(Quand il a essuyé ses larmes.)

« Si de hautes destinées me sont promises, était-ce un crime, que j'eusse commis en cela, pour qu'il me fit enchaîner comme un éléphant des bois (1)? On ne peut se dérober aux grandeurs voulues par le ciel. Un monarque doit courber sa tête devant cette loi. Quelle guerre soutenir contre la nécessité (2)? »

— Où irai-je donc, infortuné, que je suis!

(Après un regard jeté autour de lui.)

— A quel homme vertueux appartient cette maison, dont la porte latérale est ouverte?

« La barrière cassée de cette habitation n'est pas arrêtée, les ais de sa grande porte sont déjoints par la vétusté : le maître, c'est visible, est tombé dans une condition, sur laquelle pèse le malheur : il y a parité de fortune entre nous (3). »

— Je vais donc entrer là maintenant.

Derrière la scène, on dit :

« Marchez, buffles! marchez!

ARYAKA, prêtant l'oreille :

Ah! voici une litière, qui va passer ici même!

« Si le char, qui vient à ma rencontre, était une voiture de société et qu'il ne s'y trouvât point des gens à l'âme sans

(1) « Quel crime avais-je commis pour qu'on vînt me chercher comme un serpent vénimeux, dont il faut purger la terre? » (*Langlois.*)

(2) Textuellement : *contre le fort*, par excellence.

(3) « Comme la mienne, sa fortune est déchue, car le verrou est brisé, et les larges battants sont rompus. Je ne puis trouver ici qu'un parent, qu'un ami. » (*Le même.*)

pitié (1) ; ou si elle menait des femmes ; ou si, appartenant à des personnages éminents, elle était conduite hors de la ville et qu'elle fût vide en ce moment par la volonté du sort, qui en eût fait descendre les maîtres, certes ! la destinée aurait bien disposé les choses pour mon salut (2) ! »

Le domestique VARDHAMANA rentre sur la scène, monté sur le siége de sa litière.

VARDHAMANA.

A merveille ! J'ai apporté cette fois les coussins de ma voiture.... Radanikâ ! Radanikâ !... Annonce à Vasantaséná, la courtisane, que ma litière l'attend ici. Qu'elle monte en voiture et s'en vienne au vieux jardin Poushpakaranda (3) !

ARYAKA, il a écouté.

C'est la voiture d'une courtisane, que cette litière conduit hors de la ville. Bon ! Je vais y monter.

(Il s'approche avec assurance.)

VARDHAMANA, qui entend le cliquetis de sa chaîne.

Comment ! c'est le son des noûpouras ! La courtisane est arrivée sans doute. (Haut :) Courtisane, *prends garde !*

(1) Textuellement : *dure, âpre* ou *revêche.*

(2) « Si c'était un chariot de campagne, non chargé de voyageurs incivils : ou une voiture de dame, non occupée par sa belle maîtresse : ou bien un char, venant de la ville, convenable et décent.... Qu'il soit vide et non accompagné, et je pourrais dire que le destin me favorise. » (*Langlois.*)

(3) « Holà ! Radanika, j'ai pris les coussins, et la voiture est prête. Préviens madame Vasantaséna. Dis-lui de monter ; que je parte pour le Pouchpakaranda. » (*Le même.*)

Mes deux buffles ont le nez un peu trop chatouilleux pour la corde. Que la courtisane veuille monter par derrière.

(Aryaka fait ce que dit le cocher.)

VARDHAMANA.

La courtisane est déjà montée, je pense, car ma litière maintenant a pris du poids et je n'entends plus ce bruit de noûpouras secoués par le sautillement de ses pieds; je puis donc m'en aller.... Marchez, buffles! marchez!

(Il s'achemine autour du théâtre.)

VIRAKA, entré sur la scène.

Oh! oh! oh, vous, les chefs de mes escouades, Djaya, Djayamânaka, Tchandanaka, Mangala, Poushpabhadra!

« Pourquoi restez-vous si tranquilles? Ce fils de pâtre, qu'on avait enfermé, s'est enfui, brisant du même coup sa chaîne et le cœur du roi (1).

— Oh! toi, *Djaya*, tiens-toi à cette porte du levant, où aboutit la principale rue; et toi, à celle du couchant; et toi, à la porte du midi; et toi, à celle du nord! Moi-même avec Tchandanaka, j'observerai, monté sur l'éminence, que forment ces ruines du rempart écroulé. Viens, Tchandana! viens maintenant de ce côté!

---

(1) « Allons, Djaya,... et vous autres, marchez rapidement; nous rattraperons le coquin, qui a brisé sa chaîne, et qui trouble le sommeil du roi. » (*Langlois.*)

Un autre TCHANDANAKA, capitaine des gardes de la ville, entre, plein de trouble, sur la scène.

TCHANDANAKA.

Oh, vous! oh! les chefs de mes escouades, Vîraka, Viçalya, Bhîmângada, Dandakâla, Dandaçoûra!

« Allez sans crainte, efforcez-vous lestement, faites vite que le sceptre du roi ne puisse tomber dans une autre famille! »

— Et même,

« Regardez bien chaque homme dans les jardins publics, dans les assemblées, dans la rue, dans le bazar, dans la ville, dans la chaumière du berger, en tout lieu, qui vous inspire du soupçon! »

« Oh! oh! Vîraka! Quelle, quelle nouvelle m'annonces-tu? Qui nous a dérobé, dis-le vite, cet audacieux fils de pâtre, lequel a rompu sa chaîne? Qui eut le malheur de naître sous la huitième mansion du soleil et la quatrième de la lune, sous la sixième de la planète Ouçanas (1) et la cinquième de Mangala (2); quel homme est né dans la sixième mansion de Vrihaspati (3) et la neuvième de Çani (4), pour qu'il ait *eu le malheur de* retirer chez lui ce fils de pâtre, Tchandanaka vivant! »

VIRAKA.

Vaillant Tchandanaka,

« Quelqu'un s'est hâté de lui offrir un asyle: je le jure par ton cœur, Tchandanaka! En effet le soleil était déjà levé à moitié, quand le fils du pâtre s'est enfui (5)! »

(1-2-3-4) Les planètes *Vénus*, *Mars*, *Jupiter* et *Saturne*.

(5) « Il faut qu'il ait trouvé assistance, brave Tchandanaka; sans aucun doute. Mais, par votre cœur, je jure qu'il s'est échappé avant l'aurore. » (*Langlois.*)

LE DOMESTIQUE VARDHAMANA.

Marchez, buffles ! marchez !

TCHANDANAKA, l'ayant vu.

Ah ! ah ! vois ! vois !

« Une litière couverte, qui roule au milieu de la rue du roi. Inspecte cela sur le champ ! A qui est et dans quel lieu va cette voiture, qui veut sortir de la ville (1) ? »

VIRAKA, jetant ses yeux sur le char.

Holà ! cocher, arrête ici ta voiture ! A qui est cette litière ? Qui est monté dedans ? Où va-telle ?

VARDHAMANA.

Cette litière, excellent capitaine, appartient, n'en doute pas, à l'honorable Tchâroudatta. La courtisane Vasantasénâ est montée dedans et je la mène au vieux jardin Poushpakaranda se divertir avec Tchâroudatta.

VIRAKA, s'étant approché de Tchandanaka.

Voici la réponse du cocher : « Cette litière est à l'honorable Tchâroudatta ; elle porte Vasantasénâ, et mène la *courtisane* au vieux jardin Poushpakaranda (2).

TCHANDANAKA.

Eh bien ! Qu'elle aille !

VIRAKA.

Sans qu'on l'ait même visitée ?

TCHANDANAKA.

Certainement.

VIRAKA.

Sous la garantie de qui ?

(1) Pravasitan, *foris esse* ou *stare jussa*.

(2) Tout cela manque dans la version de l'anglais en français.

TCHANDANAKA.

De l'honorable Tchâroudatta.

VIRAKA.

Qui est cet honorable Tchâroudatta et qui est cette Vasantasénâ pour que leur voiture passe sans être visitée?

TCHANDANAKA.

Eh quoi! l'honorable Tchâroudatta et la charmante Vasantasénâ te sont inconnus. Si tu ne connais pas le noble Tchâroudatta et la belle Vasantasénâ, alors tu ne connais pas dans les cieux Lunus environné de sa lumière (1)!

« Quel homme ne connaît ce lotus de perfections, cette lune de vertus, cette panacée des maux de l'infortuné, cette perle, quintessence des quatre mers! Tous deux ont un droit égal aux hommages! L'incomparable Vasantasénâ et Tchâroudatta, le trésor des bonnes qualités, sont comme deux tilakas sur le front de cette ville! »

VIRAKA.

Oh! Tchandanaka,

« Je connais Tchâroudatta et je connais très-bien Vasantasénâ; mais, quand j'ai l'affaire du roi dans les mains, je ne connais personne, fût-ce mon père! »

ARYAKA, *se parlant à lui-même.*

L'un est mon ancien ami; l'autre, mon vieil ennemi. Par conséquent,

« Ces deux hommes ne doivent pas apporter le même esprit dans l'accomplissement du même ordre : ce sont deux feux allumés, l'un pour le mariage, le second pour le bûcher. »

(1) « Pouvez-vous l'ignorer? Si vous ne connaissez pas Tchâroudatta et Vasantaséna, vous ne connaissez pas la lune et sa lumière, lorsque vous les voyez ensemble dans les cieux. » (*Langlois.*)

TCHANDANAKA.

Tu es un capitaine scrupuleux, qui possèdes la confiance du roi; je vais tenir ces deux buffles, inspecte la *voiture* (1).

VIRAKA.

C'est toi, qui es un capitaine, honoré de la confiance du roi; inspecte cela toi-même.

TCHANDANAKA.

Ce qui est vu par toi est comme vu par moi!

VIRAKA.

Ce qui est vu par toi est comme vu par le roi Pâlaka!

TCHANDANAKA.

Holà, cocher! Tourne ici le timon de ta litière!

(Le domestique obéit.)

ARYAKA, se parlant à soi-même.

Hélas! je suis vu des gardes! Malheureux, je n'ai pas d'arme! Quoi qu'il en soit,

« J'imiterai Bhîma; mon bras sera mon arme : mieux vaut la mort en combattant que la prison et les fers! »

— Néanmoins, ce moment n'est pas encore celui où la résistance doit éclater. *Attendons!*

(Tchandanaka feint dans une pantomime qu'il monte sur le char et qu'il jette ses yeux dans l'intérieur.)

ARYAKA.

Je me réfugie sous ta protection!

(1) « Bien, scrupuleux capitaine, vous, qui êtes si avant dans la confiance du roi, regardez alors dans la voiture, moi, je regarderai les bœufs. » (*Langlois.*)

TCHANDANAKA (1).

Qui se met sous ma protection n'a rien à craindre.

ARYAKA.

« L'homme, qui repousse le suppliant réfugié à ses pieds, est abandonné lui-même par la fortune de la victoire : ses amis, sa tribu, ses parents le fuient; il devient à jamais la risée du monde! »

TCHANDANAKA, *à part.*

Comment! C'est Aryaka, le fils du pâtre! Le voici comme l'oiseau, qui se jette, épouvanté par un faucon, dans la main d'un oiseleur (2).

(Il réfléchit.)

— Cet homme n'est pas un coupable; il s'est mis sous ma protection; il est monté dans la voiture de l'honorable Tchârondatta; c'est l'ami du noble Çarvilaka, qui m'a sauvé la vie : mais, d'un autre côté, est l'ordre du roi.... Quel parti donc me sied-il de prendre ici maintenant? Quoi qu'il en soit, il y a ce qui est: et ce qu'il a d'abord reçu de moi, c'est une sauve-garde.

« Si la mort est la récompense de l'homme, qui tend la main au malheureux, tombé dans le péril (3), et se laisse toucher au besoin, qu'un autre a de son assistance, soit! *je l'accepte.* Cependant, il y a encore de la vertu dans le monde (4)! »

(Il descend du char et dit avec crainte.)

(1) *Il parle sanscrit,* ajoute ici la rubrique; car l'idiôme, que parlent ce personnage et son collègue, est le prâcrit d'Avanti.

(2) « Comment, Aryaka !... semblable au pauvre oiseau, qui, fuyant la serre du faucon, tombe dans le piége de l'oiseleur, vous êtes mon prisonnier, et malheureux, sans secours, vous implorez ma pitié. » (*Langlois.*)

(3) Littéralement : *Dantis pavido securitatem.*

(4) Tout ce distique est absent de la traduction Langlois.

— J'ai vu l'ârya....

(Le mot à demi prononcé, il se reprend.)

— Non, la courtisane Vasantasénâ ! et voici comme elle parle de cette visite : « C'est une indignité, c'est une inconvenance que je sois traitée avec ce mépris dans la rue du roi, quand je vais où m'attend l'honorable Tchâroudatta. »

VIRAKA.

Un soupçon vient de naître ici dans mon esprit, Tchandanaka.

TCHANDANAKA.

Comment ! Un soupçon dans ton esprit ?

VIRAKA.

« L'émotion brisait dans ton gosier les articulations. « J'ai vu, » as-tu dit ; mais, avant de prononcer : « la courtisane Vasantasénâ, » tu m'avais dit : « l'ârya ! »

— Je refuse donc ici ma confiance.

TCHANDANAKA.

Oh ! à qui refuses-tu ici ta confiance ?... Nous autres, hommes du midi, n'avons pas une articulation bien nette. L'habitude de parler les dialectes de plusieurs contrées, le Khaça, le Khattikhara, le Karatta, l'Avilaka, le Karna, le Karnata, le Prâvarana, l'Andhra, le Vira, le Tchola, le Vina, le Barbara, le Kharakhana, le Moukha, le Madhoudhana et autres, ou même les idiômes des races barbares, nous fait dire, comme il nous plaît, *vu* ou *vue*, l'*ârya* ou *l'âryâ*. Est-ce qu'on épilogue sur les sons ? Que le mot soit masculin, féminin ou neutre, c'est pour nous la même chose.

VIRAKA.

Néanmoins, je vais inspecter moi-même la voiture : c'est l'ordre du roi. Le roi m'a donné sa confiance !

TCHANDANAKA.

Je n'ai donc pas la tienne (1) ?

VIRAKA.

Enfin, c'est l'ordre du maître (2) !

TCHANDANAKA, à part.

Le noble fils du bouvier s'enfuyait, dira-t-on, monté dans la litière de l'honorable Tchâroudatta. Si le rapport en est mis sous les yeux du roi, il punira ce digne Tchâroudatta. Où trouver ici un expédient ?

(Après qu'il a bien réfléchi.)

Le moyen, c'est de lui faire une querelle de Karnâtain (3). (Haut.) Comment, Vîraka ! J'ai visité cette litière, moi, Tchandanaka ; et tu la visites de nouveau ! Quel homme es-tu donc ?

VIRAKA.

Oh ! et toi-même, quel homme es-tu ?

TCHANDANAKA.

Un homme, qu'il faut respecter ! Un homme, qu'on doit honorer ! Tu mets en oubli ta première condition.

VIRAKA, avec colère.

Ah ! quelle est ma première condition ?

(1-2) « Tchandanaka : Ne m'a-t-il pas également donné sa confiance ? — Viraka : C'est vrai, mais je dois obéir à ses ordres. » (*Langlois.*)

(3) Expression identique à cette façon de parler si populaire chez nous : *faire une querelle d'Allemand à quelqu'un.* Langlois dit : « Il faut que je donne ici à mon ami un modèle de l'éloquence méridionale. »

TCHANDANAKA.

Quelle? Tu le sais (1).

VIRAKA.

Dis!

TCHANDANAKA.

Non! dis, toi!

« Quoique je connaisse bien ta naissance, je ne veux rien dire par générosité de caractère. Que cela reste enveloppé au fond de ma pensée même : qu'ai-je à faire d'une pomme sauvage écrasée (2)? »

VIRAKA.

Allons! dis! dis!

(Tchandanaka lui répond en silence par une scène mimique, où il figure le barbier-coiffeur dans l'exercice de sa profession.)

VIRAKA.

Eh bien! Qu'est-ce que cela veut dire?

TCHANDANAKA.

« Qu'après avoir porté d'une main la pierre à broyer les onguents (3), et, dans l'autre, une paire de ciseaux avec le fer à friser les cheveux des hommes, te voilà devenu général! »

VIRAKA.

Oh! oh! l'homme, qu'on doit honorer, Tchandanaka, tu ne te souviens plus toi-même de ta première condition!

TCHANDANAKA.

Ah! Et quelle fut ma première condition, à moi,

(1) *Quæ? dicito!* la troisième personne au lieu de la seconde, nuance de politesse.

(2) « Je ne veux pas vous faire rougir. D'ailleurs cela ne vaut pas la peine de se disputer. » (*Langlois.*)

(3) Textuellement : *une pierre à la surface usée et polie.*

Tchandanaka, de qui l'origine est aussi pure que la lune?

VIRAKA.

Quelle? tu le sais (1).

TCHANDANAKA.

Dis! dis!

(Viraka lui répond sans parler avec une pantomime, où il figure le corroyeur dans l'exercice de son métier.)

TCHANDANAKA.

Eh bien! Qu'est-ce que cela veut dire?

VIRAKA.

Bon! écoute, écoute!

« Que ton père fut un tambour, ta mère une tymbale, ton frère un étourdissant tambourin (2); et qu'avec une origine aussi illustre, te voilà devenu général! »

TCHANDANAKA, avec colère.

Moi, Tchandanaka, un corroyeur!.... Alors, visite la voiture.

VIRAKA.

Holà, cocher! Amène ici ta litière; je vais la visiter.

(Vardhamâna obéit.)

(Viraka se met en posture de monter dans la litière; mais soudain Tchandanaka le saisit par les cheveux, le jette sur la terre et le frappe avec le pied.)

VIRAKA, s'étant relevé, plein de colère.

Misérable! Tandis que j'exécutais sans défiance les

(1) Voyez la note première de la page précédente.

(2) Nous empruntons à Wilson par les mains de Langlois cette leçon bien préférable à celle-ci de notre édition-Stenzler: *dourmoukhakarata*, avec le т cérébral, « *une corneille criarde*, mot, qui interrompt ici maladroitement l'ingénieuse connexion des idées.

ordres du roi, tu m'as saisi par les cheveux à l'improviste et tu m'as frappé du pied. Écoute donc : Va! si je ne fais pas dépecer ton corps en quatre parties au milieu de la Justice, *dis* alors que je ne suis pas Vîraka (1) !

TCHANDANAKA.

Eh bien! va au palais du roi ou va au tribunal : qu'a-t-on à faire là d'un chien comme toi (2) ?

VIRAKA.

Tu verras (3) !

(Il sort.)

TCHANDANAKA, après qu'il a promené ses regards dans les points de l'espace.

Marche, conducteur de cette litière! marche! Et, si l'on t'interroge, dis alors : « Vîraka et Tchandanaka ont visité ma litière; elle *a permission d'*aller. » Noble Vasantasénâ, prends ce laissez-passer.

(Il présente une épée au proscrit Aryaka; celui-ci, l'ayant reçue, dit à part, tout joyeux.)

« Quoi! j'obtiens une arme! mon bras droit palpite! Tout me devient favorable : oh! bonheur! je suis sauvé! »

TCHANDANAKA.

Courtisane,

(1) Vîraka ici fait un jeu de mot avec son nom, qui veut dire : l'*homme d'énergie*.

(2) Littéralement : *Quid tecum, qui similis es cani?* « Allez au palais ou à la cour, dit Langlois. Vous pouvez vous plaindre, je n'en tiens compte. Qui prendra garde à un misérable comme vous? »

(3) Textuellement : *sic!*

« Toi, que j'ai reconnue ici, va en assurance ; souviens-toi de Tchandanaka ! L'homme, qui te parle, n'est pas un libertin ; c'est le sentiment de l'amour, qui inspire mes paroles (1). »

ARYAKA.

« Le Destin m'a donné pour ami Tchandanaka, le trésor des riches qualités de la lune : certes ! je n'oublierai pas Tchandanaka, si l'horoscope s'accomplit un jour. »

TCHANDANAKA.

« Que Brahma, Vishnou, Çiva, le soleil et la lune répandent la sécurité sur toi ! Extermine l'armée de tes ennemis, comme Dourgâ anéantit Çoumbha et Niçoumbha ! »

(Vardhamâna sort avec sa litière.)

TCHANDANAKA, regardant, la face tournée vers l'arrière-scène.

Mon cher ami Çarvilaka marche derrière la voiture, qui s'éloigne : je le suivrai bientôt ; car Vîraka, empêché d'exécuter l'ordre, que nous avait confié le roi, ne tarderait pas à m'apporter le dernier supplice. Il me faut donc, environné de mes fils et de mes frères, suivre moi-même à présent l'*infortuné proscrit.*

(A ces mots, tous les acteurs quittent la scène.)

(1) Le texte dit : *nos paroles.* « Qu'Aryaka se souvienne de Tchandanaka ! Que ce ne soit pas de la faveur, mais de l'amitié. (*Langlois.*)

FIN DU SIXIÈME ACTE.

ACTE SEPTIÈME.

L'ASSISTANCE DONNÉE A LA FUITE D'ARYAKA

TCHAROUDATTA et le VIDOUSHAKA entrent sur la scène.

LE VIDOUSHAKA.

Oh ! Admire, admire cette richesse du vieux jardin Poushpakaranda !

TCHAROUDATTA.

C'est aussi ce que je fais, mon ami. En effet,

« Ces arbres sont comme des marchands et ces fleurs étalées comme des marchandises : ces abeilles vont et viennent comme des maltotiers, qui exigent le tribut (1) ! »

LE VIDOUSHAKA.

Allons ! assieds-toi sur le banc délicieux, ouvrage de la nature (2), que t'offre là cette roche !

(1) « Les arbres y déploient la magnificence de leurs branches fleuries. Au milieu d'elles s'égarent les abeilles, travaillant à rassembler leur tribut pour la ruche royale. » (*Langlois.*)

(2) *Asanskara*, « sans art, sans apprêt ou sans recherche. » Langlois dit seulement : « Voici un beau bloc de pierre. »

TCHAROUDATTA, après qu'il s'est assis.

Vardhamâna est en retard, mon ami.

LE VIDOUSHAKA.

Cependant j'avais dit à Vardhamâna : « Quand tu auras fait monter Vasantaséná dans ta litière, viens au plus vite. »

TCHAROUDATTA.

Pourquoi son retard ?

« Laisse-t-il sa litière aller devant lui avec lenteur ? Ou, tandis qu'il cherche sa voie, a-t-il brisé une roue et versé le char ? Les guides sont-elles cassées ? Suit-il une route embarrassée de bois coupés sur un champ voisin et demande-t-il qu'on lui débarrasse le chemin ? Laisse-t-il ses buffles marcher à leur fantaisie, et lui-même ne viendrait-il qu'à son aise (1) ? »

Le DOMESTIQUE paraît, monté sur la litière, dans laquelle ARYAKA est caché.

VARDHAMANA.

Allez, buffles ! allez !

ARYAKA.

« Je tremblais de peur à la vue des gens du roi, mes pas étaient gênés par le reste des entraves attachées à mes pieds ; et voici que monté, sans qu'on le sache, dans cette litière d'un homme vertueux, je marche *sans peine*, comme le kokila, dont les corneilles prennent soin dans leur nid. »

(1) « Ou la voiture roule trop lentement, ou elle a été brisée sur la route, ou les anciennes traces du chemin sont effacées. Un arbre peut-être est étendu à travers la route, ou bien ils se sont égarés, ou, effrayés par les animaux, ils ont... Mais le voici, qui arrive. » (*Langlois.*)

— Ah! Je suis enfin arrivé dans un lieu suffisamment éloigné de la ville! Descendu hors de cette voiture, m'enfoncerai-je dans les fourrés du jardin? Ou dois-je me présenter au maître de cette litière? Non, je n'irai pas me tapir dans les massifs du jardin! On dit que le généreux et noble Tchâroudatta est l'ami du malheureux : je vais donc me rendre visible et m'approcher de lui (1).

« Cet homme bon goûtera du plaisir à me voir ainsi tout fraîchement échappé de ces malheurs, et je reconforterai mon corps, tombé dans une telle faiblesse, par la contemplation des vertus de ce magnanime. »

VARDHAMANA.

Me voici donc arrivé au jardin.

(Quand il s'est avancé.)

Noble Mêtréya!

LE VIDOUSHAKA.

Je t'annonce une heureuse nouvelle! J'entends la voix de Vardhamâna : par conséquent, Vasantasénâ est arrivée (2).

TCHAROUDATTA.

Agréable *en effet*, agréable nouvelle pour nous (3)!

LE VIDOUSHAKA.

Fils de servante, pourquoi es-tu *si* en retard?

(1) « Il me serait bien plus agréable d'adresser à Tchâroudatta mes remercîments, que d'entendre les expressions de sa pitié du milieu de ces ombres, où je suis réduit à me cacher. » (*Langlois.*)

(2-3) Au lieu de cette version du texte, voici ce que porte la traduction de l'anglais en français : « MÊTRÉYA : Bonjour, Vardhamâna, j'étais inquiet de vous. — VARDHAMANA : Je me trouve bien, ainsi que Vasantasénâ. »

VARDHAMANA.

Ne te fâche pas, noble Mêtréya! Je me suis rappelé que j'avais oublié les coussins de ma litière; il m'a fallu revenir sur mes pas, et c'est la cause du retard.

TCHAROUDATTA.

Vardhamâna, fais tourner ta litière! Ami Mêtréya, donne la main à Vasantasénâ pour descendre.

LE VIDOUSHAKA.

Est-ce qu'elle a ses deux pieds garottés avec des chaînes, qu'elle ne puisse descendre elle-même!

(Il se lève et, quand il a ouvert la litière.)

— Tiens! Ce n'est pas une Vasantasénâ, *qu'il nous amène ici;* c'est un Vasantaséna (1)!

TCHAROUDATTA.

Ami, trêve de plaisanterie! Ce n'est pas le moment : l'amour attend. Ou bien, je l'aiderai moi-même à descendre.

(Il se lève.)

ARYAKA, ayant jeté sur lui un regard.

Ah! le maître de cette litière n'a pas seulement une voix douce, son aspect n'est pas moins aimable. Oh! bonheur! Je suis sauvé!

TCHAROUDATTA, il monte sur la voiture et dit à sa vue.

Eh! Qui est donc cette personne,

« Aux bras longs comme la trompe d'un éléphant (2), aux grandes et vigoureuses épaules de lion, aux yeux bien fendus,

(1) « Oh! que nous amène-t-il? ce n'est pas une femme. » (*Langlois.*)
(2) « Ses bras sont pareils aux longues défenses de l'éléphant. » (*Idem.*)

remuants, couleur de cuivre, à la poitrine comme un large radeau (1)? Comment un homme de cette espèce à l'air magnanime avait-il subi un traitement si indigne? car il porte un double carcan de fer attaché à ses deux pieds (2)! »

— Maintenant, qui es-tu, seigneur?

ARYAKA.

Je me réfugie sous ta protection! Je suis Aryaka, pâtre d'origine.

TCHAROUDATTA.

Es-tu celui, que le roi Pâlaka fit conduire ici de sa chaumière et jeter dans les chaînes?

ARYAKA.

Lui-même!

TCHAROUDATTA.

« C'est le Destin même, qui t'amène, toi, qui viens offrir ta vue à mes yeux. Puissé-je abandonner le souffle de la vie plutôt que de t'abandonner, homme, qui te réfugie sous ma protection! »

(Aryaka exprime sa joie dans ses gestes.

TCHAROUDATTA.

Vardhamâna, ôte la chaîne de son pied.

VARDHAMANA.

Ce que le seigneur commande.

(Quand il a fini.)

(1) Nous avons préféré couper en deux mots *prithou-tara*, au lieu d'y voir simplement le comparatif de l'adjectif *prithou*: l'hyperbole nous semble ici tout à fait dans la manière du goût indien. Langlois n'a pas rendu le composé : *prithoutarasama*.

(2) « Des chaînes chargent ses membres. Qui pourrait dompter cette force plus qu'humaine ? » (*Langlois.*)

— Voici les chaînes ôtées, seigneur.

ARYAKA.

La reconnaissance m'en donne ici d'autres plus fortes.

LE VIDOUSHAKA.

Viens-t'en ! Le voici délivré de ses fers, éloignons-nous (1) !

TCHAROUDATTA.

A Dieu ne plaise (2) !

ARYAKA.

Tchâroudatta, *maintenant* mon ami, je n'aurais dû monter dans cette litière qu'après en avoir obtenu la permission de ta faveur : pardonne-moi cette *inconvenance.*

TCHAROUDATTA.

La faveur, que tu m'as faite, en y montant de toi-même, est un acte, qui m'honore.

ARYAKA.

Je désire que ta grandeur me donne congé pour m'en aller.

TCHAROUDATTA.

Va donc !

ARYAKA.

Merci ! Je descends.

TCHAROUDATTA.

Ami, il ne faut pas descendre. Tes pieds, fraîchement

(1-2) « Maintenant, je vous en prie, parlons nous-mêmes ; venez, mon bon ami, votre protégé est sauvé ; je pense que le mieux est de retourner chez vous le plus promptement possible. — Tcharoudatta : Quel propos !... quelle nécessité de se hâter ? » (*Langlois.*)

débarrassés de leurs chaînes, n'ont pas encore un mouvement très-facile dans la marche. D'ailleurs, en ces lieux, où l'on rencontre aisément des hommes, ce char te met à l'abri des yeux. Ainsi, poursuis ta marche avec cette litière même (1).

ARYAKA.

Comme le dit ta grandeur (2).

TCHAROUDATTA.

Va en paix au milieu de tes parents!

ARYAKA.

N'en laissé-je point ici un, que j'ai acquis en toi aujourd'hui!

TCHAROUDATTA.

Ton excellence ne m'oubliera pas en d'autres conjonctures.

ARYAKA.

Je m'oublierais plutôt moi-même.

TCHAROUDATTA.

Daignent les Immortels te sauver dans ta route!

ARYAKA.

Comme toi-même tu m'as sauvé ici!

TCHAROUDATTA.

Ce qui t'a sauvé, ce sont tes heureuses destinées.

ARYAKA.

Eh! ta grandeur n'en fut-elle point ici l'instrument?

(1-2) « En outre, cette voiture, sans exciter de soupçon, peut vous porter, sur votre route, au-delà de nos frontières. De grâce, restez. — ARYAKA : Je cède à vos conseils. » (*Langlois.*)

TCHAROUDATTA.

Le roi Pâlaka déploie tous ses efforts; une nombreuse armée est sur pied : que ta grandeur s'éloigne donc au plus vite!

ARYAKA.

Oui! Au revoir!

(Il sort.)

TCHAROUDATTA.

« Ce que j'ai fait ici doit allumer une vive colère au sein du monarque : il n'est pas bon de rester ici, ne fût-ce qu'un instant. »

(Ses regards tombent sur les fers.)

« Mêtréya, jette la chaîne dans ce vieux puits; car les rois peuvent tout voir avec les yeux de leurs espions. »

(Il imprime à son œil gauche un mouvement de palpitation.)

— Ami Mêtréya, je désire avec impatience la vue de Vasantasénâ; mais vois!

« Elle ne s'offre pas encore à mes yeux, et je sens trembler mon œil gauche : mon cœur, épouvanté sans nulle cause, est rempli de trouble (1). »

— Viens donc! Allons-nous-en.

(Il s'achemine sur le théâtre.)

(1) « Il est cruel de renoncer à un rendez-vous avec celle que l'on aime ; mais mon œil gauche m'indique que je ne dois plus, au moins aujourd'hui, compter sur ce bonheur. Sans motif, une langueur soudaine se glisse dans mon cœur. » (*Langlois.*)

— Comment! Un mendiant bouddhiste (1), qui présente vis-à-vis de nous sa face de mauvais augure!

(L'ayant observé.)

— Qu'il entre dans ce chemin : nous, passons dans cet autre!

(A ces mots, tous les acteurs quittent la scène.)

(1) Textuellement : *un çramana*. Ces contemplateurs ou ces mendiants religieux sont probablement les *Sarmanes* des écrivains grecs, les *samanéens* de S. Clément d'Alexandrie.

FIN DU SEPTIÈME ACTE.

ACTE HUITIÈME.

L'ÉTRANGLEMENT DE VASANTASÉNA.

SAMVAHAKA, sous l'extérieur de çramana ou de mendiant bouddhiste, entre, portant un habit à la main.

SAMVAHAKA.

Insensés, faites-vous un trésor de vertus!

« Domptez le ventre; veillez, la timbale de la méditation sans cesse à la main! Ce sont d'âpres voleurs que les organes des sens : un instant leur suffit pour vous dérober les vertus acquises par beaucoup de temps. »

— J'ai *appris à* considérer les choses du monde comme n'étant que transitoires, et je me réfugie maintenant à l'abri des vertus!

« Si vous tuez en vous l'amour de la femme, par qui tout homme est tué, la ville (1) est sauvée! L'homme, qui fait mourir

(1) Métaphore de théologie bouddhique pour dire *l'âme*. « Le repos ne sera dans la ville, dit Langlois, que lorsque ses ennemis seront vaincus et dispersés. »

en soi l'ignorant et l'impur, s'ouvre assurément les portes du ciel. Tu rases la tête, tu rases le menton; mais tu ne rases pas l'esprit : qu'y a-t-il en toi de rasé? L'homme, de qui la tête est le mieux rasée, n'est-ce pas l'homme, qui a su le mieux se raser l'esprit (1)? »

— Cette guenille (2) a pris maintenant la teinture d'ocre jaune; je vais entrer dans ce jardin, qui appartient au beau-frère du roi; et, quand je l'aurai lavée dans l'étang des lotus, je m'échapperai au plus vite (3)!

(Il s'avance et fait ce qu'il a dit.)

(Derrière la toile, on crie.)

Arrête! oh! méchant çramana! arrête! arrête!

SAMVAHAKA, regardant avec effroi.

Oh! surprise! Sansthâna, le beau-frère du roi!... Le voici venu dans ses jardins. Un mendiant commet-il une faute envers lui, il arrête un autre mendiant, en quelque lieu qu'il se présente à ses yeux, lui perce le nez et le fait emmener à la manière d'un buffle. Où donc, homme sans défense, trouverai-je un asyle? Cependant que l'auguste Bouddha soit ici mon défenseur!

---

(1) « Pourquoi porter le rasoir sur votre chevelure et sur votre barbe, quand votre cœur est lui-même hérissé, encombré de passions? Employez le fer dans l'intérieur; qu'importe que le reste soit privé de grâce et d'agrément? Purgez votre âme de son orgueil, de ses penchants déréglés; c'est alors que l'homme est vraiment beau. » (*Langlois.*)

(2) TCHIVARAN, « the tattered dress of a Bauddha mendicant. » (Dictionnaire de Wilson.)

(3) « Mon vêtement est lourd de sa teinture encore humide. Entrons dans ce jardin, appartenant au beau-frère du roi. J'y laverai mon vêtement dans l'étang, et alors je marcherai plus légèrement. » (*Langlois.*)

Le çakara vient sur la scène, avec le sabre à la main, accompagné du vita.

LE ÇAKARA.

Arrête ! oh ! méchant çramana ! arrête ! arrête ! Je vais te casser la tête comme à un radis rouge, qui eut le malheur de venir se loger dans la taverne d'un liquoriste (1) !

(Il dit et le frappe.)

LE VITA.

Fils d'une noble mère, il ne sied pas de battre un mendiant, qui porte le vêtement rouge-pâle de l'humilité. Que t'importe cet homme? Le plaisir seulement doit entrer dans ce jardin. Que ton excellence regarde !

« *N'est-ce pas* une œuvre de bienfaisance exercée au moyen des arbres de ces bosquets, qui offrent le bonheur d'un asyle aux malheureux, privés d'une habitation? C'est comme un cœur toujours ouvert aux misérables ; c'est comme un nouveau royaume, dont la jouissance est donnée, sans qu'on ait eu la peine de le conquérir (2). »

LE MENDIANT.

Salut ! Que l'oupâsaka (3) me soit propice !

(1) On y mange des raves pour exciter la soif et mieux goûter la liqueur. (*Note empruntée à Langlois.*)

(2) « Votre excellence voulait faire de ce jardin un lieu de délices, et ces arbres étaient destinés à prêter leur ombre au pauvre sans abri, en ce moment ils sont détournés de leur destination ; ils manquent à leur promesse, semblables à ces hommes, qui ont long-temps dissimulé leurs vices. On ne peut plus s'en approcher qu'au péril de sa vie : il en est ainsi d'une souveraineté nouvelle, dont on a disposé avant de l'avoir conquise. » (*Langlois.*)

(3) Expression bouddhique : *le serviteur*, sous-entendu, *de Bouddha*. Langlois a supprimé tout le passage, qui va suivre ; il en donne cette raison dans ses notes : « Le texte contient ici quelques phrases intraduisibles ; le sens repose sur trois mots à double entente. Le premier veut dire *sauveur*

LE ÇAKARA.

Maître, vois! vois! Il m'insulte!

LE VITA.

Que dit-il?

LE ÇAKARA.

Il m'appelle un oupâsaka: me prend-il donc pour un barbier?

LE VITA.

C'est pour louer ton excellence, qu'il t'appelle un oupâsaka, c'est à dire, un serviteur de Bouddha.

LE ÇAKARA.

En ce cas, loue-moi, çramana! loue-moi!

LE MENDIANT.

Tu es un dhanya! Tu es un pounya!

LE ÇAKARA.

Maître, voilà qu'il m'appelle dhanya et pounya: me prend-il donc pour un athée, une auge en brique ou un potier?

LE VITA.

N'est-ce pas louer ton excellence, fils d'une noble mère, que de la dire aussi riche (1) qu'elle est vertueuse (2).

LE ÇAKARA.

Maître, quel motif l'a conduit ici?

et *barbier*; le deuxième, *riche* et *impie*; et le troisième, *pieux* et *auge de tuile*. Le çramana les dit dans un sens; Sansthâna les entend dans un autre. » C'est à peu près cela. Mais nous, c'est une version exacte, fidèle, rigoureuse, que nous nous sommes proposé de faire lire au public studieux: notre devoir est donc ici de chercher à traduire autant que faire se peut.

(1) *Dhanya.*

(2) *Pounya.*

LE MENDIANT.

Celui de laver mon vêtement.

LE ÇAKARA.

Quoi ! méchant çramana ! N'est-ce point à moi, que le royal époux de ma sœur a donné ce jardin Poushpakaranda, le plus beau de tous les jardins ? Et tu viens laver tes vêtements à l'odeur infecte, à la couleur d'une soupe à la purée de pois ou de vieux haricots sauvages, dans mon étang des lotus, où les chiens seulement et les chakals osent boire, tandis que je m'abstiens de m'y baigner, moi, un fils de Manou et le plus éminent des hommes ! Aussi vais-je de ton corps ne faire qu'une seule plaie !

LE VITA.

Fils d'une noble mère, il n'y a pas long-temps, je pense, qu'il est mendiant bouddhiste

LE ÇAKARA.

Comment le sais-tu, maître ?

LE VITA.

N'est-ce pas facile à voir ? Regarde !

« Ce qui m'en donne l'idée, c'est que la blancheur du front n'a pas encore bruni depuis qu'il en a rasé les cheveux ; c'est que le vêtement n'a pas encore eu le temps d'imprimer ses marques sur les épaules ; c'est que la teinture d'ocre jaune n'a pas encore imbibé profondément les fils cachés du tissu ; c'est que l'habit trop lâche, parce que l'ampleur de l'étoffe n'a pas encore pu se resserrer, ne tient pas sur les épaules. »

LE MENDIANT.

Homme pieux, c'est vrai ! Il y a peu de temps que je suis religieux mendiant.

LE ÇAKARA.

Et pourquoi donc ne l'as-tu pas été aussitôt que né?

(Ce disant, il frappe Samvâhaka.)

LE MENDIANT.

Adoration à Bouddha!

LE VITA.

Que sert de battre ce malheureux? Lâche-le! Qu'il s'en aille!

LE ÇAKARA.

Oh! attends *un peu* que j'en aie délibéré!

LE VITA.

Avec qui?

LE ÇAKARA.

Avec mon esprit.

LE VITA.

Ah bien! il n'est pas encore parti (1)!

LE ÇAKARA.

Esprit, mon cher fils, tu es un être auguste. Voici, mon petit enfant, un çramana. Dis-moi! faut-il qu'il s'en aille? faut-il qu'il reste?

(Parlant comme d'une voix intérieure.)

— Qu'il ne s'en aille pas! Qu'il ne reste pas!

(De sa voix naturelle.)

— Maître, maître, j'ai délibéré avec mon esprit: écoute ce qu'il m'a dit (2).

LE VITA.

Qu'a-t-il dit?

(1-2) « Le vita. Bien, il n'est pas encore parti. — Le çakara : Mon petit, mon cœur, mon cher, mon mignon, ce camarade doit-il s'en aller ou rester? Très-bien; mon esprit dit..... — Le vita : Quoi! » (*Langlois.*)

LE ÇAKARA.

« Qu'il ne s'en aille pas ! qu'il ne reste pas ! Qu'il ne soit pas aspirant ! qu'il ne soit pas expirant !... Que, tombé ici même à l'instant, il meure ! »

LE MENDIANT.

Adoration à Bouddha ! Je me couvre de sa protection !

LE VITA.

Qu'il s'en aille !

LE ÇAKARA.

Eh bien ! à une condition.

LE VITA.

Quelle est cette condition ?

LE ÇAKARA.

Qu'il retire la bourbe du vivier, sans troubler son eau ; ou bien, qu'il mette l'eau en tas d'un côté et la vase de l'autre.

LE VITA.

Ah ! quelle folie !

« La terre est accablée sous le poids des fous, qu'elle porte : chemins pavés de peau, arbres faits de chair, leurs idées sont à rebours *de la raison* (1) !

(Le mendiant charge Sansthâna de malédictions dans une pantomime.)

LE ÇAKARA.

Qu'est-ce qu'il dit ?

LE VITA.

Ce mendiant loue ton excellence.

LE ÇAKARA.

Qu'il me loue ! qu'il me loue encore ! qu'il me loue toujours (2) !

(1-2 « LE VITA : Absurde, vous pouvez aussi bien demander des peaux de

(Aussitôt son imprécation muette achevée, le mendiant sort.)

LE VITA.

Fils d'une noble mère, admire la beauté de tes jardins !

« En effet, parés de fleurs et de fruits, embrassés entièrement par ces lianes immobiles sous la protection des hommes, à qui les ordres du roi en ont confié la garde, ces arbres goûtent le bonheur comme des époux dans les bras de leurs épouses. »

LE ÇAKARA.

Les paroles du maître sont justes.

« La terre est émaillée de mainte fleur diverse ; les arbres plient eux-mêmes sous le poids des fleurs : on dirait que ces lianes nous saluent, penchées sur la cime des arbres, et voici les singes, qui, pareils aux fruits du jacquier, se balancent sur les branches (1). »

LE VITA.

Fils d'une noble mère, assieds-toi sur la surface de cette roche.

LE ÇAKARA.

Me voici donc assis.

(Il prend place avec son vita sur le roc.)

pierre et de la chair d'arbre. (A part :) Ce monde est terriblement chargé d'imbéciles. (Le çramana fait des gestes d'imprécation.) Le ÇAKARA : Que veut-il dire ? — Le VITA : Il vous bénit. — Le ÇAKARA : Fais-moi part de tes bénédictions. — Le ÇRAMANA : Soyez aussi fortuné que pieux. — Le ÇAKARA : Va-t'en. » (*Langlois.*)

(1) « Les arbres sont chargés de boutons ; les lianes, avec grâce, s'élèvent au-dessus même de leurs cimes ; et les singes, dans leurs jeux malins, secouent l'énorme fruit du jacquier. » (*Le même.*)

— Maître, à cette heure même, je me rappelle encore la Vasantasénâ : telle ne sort pas du cœur la parole d'un homme, qui vous a offensé (1).

LE VITA, à part.

Ainsi, il ne l'oublie pas, tout éconduit qu'il fut par elle (2).

— Donc,

« Le mépris des femmes augmente l'amour dans le cœur des hommes lâches ; mais, dans le cœur de l'homme fier, l'amour est soumis ou même il n'existe pas.

LE ÇAKARA.

Maître, il y a quelque temps déjà que j'ai dit à mon domestique Sthâvaraka : « Prends la litière et viens *nous rejoindre* au plus vite. » Cependant, il n'est pas arrivé encore ! J'ai faim depuis long-temps ; le jour est au milieu de sa carrière ; il est impossible de s'en retourner à pied. Vois donc ! vois !

« Tel qu'un singe irrité, le soleil, duquel on ne peut soutenir la vue, a parcouru la moitié du ciel : la terre est misérablement desséchée, comme Gândhârî, quand elle eut pleuré la mort de cent fils. »

LE VITA.

C'est ainsi.

« Le troupeau des vaches, rejetant la bouchée d'herbes, dort sous les ombrages ; consumées par la soif, les gazelles

(1-2) « Actuellement, mon bon ami, que je vous confie un secret... Je ne puis m'empêcher de penser à Vasantaséna : elle remplit mon cœur ; elle me tourmente comme l'injure, qu'on a reçue d'un lâche. — LE VITA : C'est s'occuper de bien peu de chose. » *Langlois.*)

sauvages boivent les eaux échauffées du vivier (1) ; le chemin de la ville n'est plus battu par le pied des hommes, épouvantés de la chaleur : ta litière s'est arrêtée sans doute quelque part, abandonnant la terre consumée. »

LE ÇAKARA.

Maître,

« Maître, le soleil appuie son pied sur ma tête ; les oiseaux, la gent ailée, les volatiles dorment, cachés dans les branches des arbres ; les hommes, les enfants de Manou, les humains, poussant de longs et brûlants soupirs, combattent la chaleur, assis à l'abri de leurs maisons (2). »

— Maître, mon domestique n'arrive pas encore.... Eh bien ! je vais chanter quelque chose pour me divertir.

(Il chante et, quand il a fini.)

— Maître, tu as entendu ce que j'ai chanté ?

LE VITA.

Ton excellence n'est-elle pas nommée le Gandharva ?

LE ÇAKARA.

Comment ne serais-je pas un Gandharva ?

« La hingoûdjwalâ, la graine de cumin, le souchet odorant, les nœuds de l'iris paludienne, l'euphorbe tiroucalli, le gingembre sec : voilà de quelles odeurs je cultive la société. Comment alors n'aurais-je point la voix douce ? »

— Maître, maître, je vais chanter de nouveau.

(Il chante, et dit ensuite.)

(1) « Le singe agile se traîne vers le lac, d'un pas faible et languissant, pour aller dans l'onde tiède étancher sa soif ardente. » (*Langlois.*)

(2) « Je suis laissé ici pour que ma cervelle fournisse un logement aux rayons du soleil. Les oiseaux sont tous abrités au milieu des branches, et les voyageurs, haletant sous un ciel tout de flamme, sont heureux d'étendre leur ombrelle. » (*Le même.*)

— Maître, maître, tu as entendu ce que j'ai chanté?

LE VITA.

Ton excellence n'est-elle pas nommée le Gandharva?

LE ÇAKARA.

Comment ne serais-pas un Gandharva?

« Je mange la chair des sacrifices, accommodée avec l'assa fœtida, arrosée d'huile de sésame, saupoudrée de poivre moulu, assaisonnée de beurre clarifié : comment n'aurais-je point la voix douce? »

— Maître, mon domestique n'arrive pas encore!

LE VITA.

Que ton excellence ait un peu de patience! Il va arriver dans l'instant même.

(En ce moment, le domestique entre sur la scène avec sa litière, où Vasantasénâ est montée.)

LE DOMESTIQUE.

J'ai peur, en vérité, comme le soleil marque le milieu du jour, que Sansthâna, le beau-frère du râdjah, ne soit en colère. Il me faut donc pousser vîte mon attelage. Marchez, buffles! Marchez!

VASANTASÉNA.

Ah! malheur! Ah! malheur! Cette voix sonne autrement que celle de Vardhamâna! Qu'est-ce que cela veut dire? Est-ce que l'honorable Tchâroudatta aurait envoyé une autre litière, un autre homme, pour soulager son domestique fatigué? Mon œil droit palpite, mon cœur tremble, les plages du ciel me semblent vides : je vois tout remuer *à l'entour de moi!*

LE ÇAKARA, qui a entendu le bruit des roues.

Maître, maître, voici arrivée ma litière!

LE VITA.

Comment le sais-tu?

LE ÇAKARA.

Ta grandeur ne voit-elle pas? On voit (1) grogner les roues comme un vieux porc.

LE VITA.

(Il regarde.)

C'est vu parfaitement : il est arrivé.

LE ÇAKARA.

Domestique Sthâvaraka, mon fils, es-tu arrivé?

LE DOMESTIQUE.

Certainement?

LE ÇAKARA.

Et ta litière aussi est arrivée?

LE DOMESTIQUE.

Certainement?

LE ÇAKARA.

Et les buffles sont aussi arrivés?

LE DOMESTIQUE.

Certainement?

LE ÇAKARA.

Et toi aussi, tu es arrivé?

(1) *Lakshyatai*, « il est vu; » car ce type d'ignorance et de sottise confond bêtement les choses, les mots et même les organes des sens. Langlois dit : « N'entendez vous pas un bruit comme le grognement d'un vieux porc? »

LE DOMESTIQUE, *en riant.*

Et moi aussi, je suis arrivé, seigneur.

LE ÇAKARA.

Fais donc entrer la voiture.

LE DOMESTIQUE.

Par quel chemin ?

LE ÇAKARA.

Par cette brèche du mur !

LE DOMESTIQUE.

Ce serait tuer tes buffles, seigneur, casser ta litière et me tuer en même temps, moi, ton serviteur !

LE ÇAKARA.

Eh bien ! Je suis le beau-frère du râdjah, moi ! Les buffles tués, j'en achèterai d'autres ; la voiture cassée, je m'en ferai faire une autre ; toi mort, j'en aurai un autre pour cocher de ma litière.

LE DOMESTIQUE.

Mais, quand tu auras tout refait, je ne pourrai pas, moi ! me refaire un autre corps (1) !

LE ÇAKARA.

Voyons ! Que tout périsse ! Fais entrer ma litière par la brèche du mur !

LE COCHER, *en colère,* aiguillonnant ses buffles.

Allons ! brise la litière ! brise-la avec le maître ! Qu'on achète une autre litière !... Mais j'irai conter cette folie au roi.

(Quand il est entré.)

(1) Textuellement : *ego meimet non ero.*

Comment, seigneur ! Ta litière est arrivée jusqu'ici, et elle n'est pas brisée (1) !

LE ÇAKARA.

Les buffles ne sont point cassés, les cordes ne sont pas tuées, et toi, tu n'es pas mort (2) !

LE COCHER.

A ce qu'il paraît.

LE ÇAKARA.

Maître, viens ! examinons cette litière.... Maître, tu es mon précepteur ; tu es regardé comme le plus éminent des précepteurs. « L'homme, que l'on respecte, doit occuper l'intérieur, dit l'étiquette ; on doit lui céder le pas. » Monte donc avant moi dans la voiture.

LE VITA.

Ainsi soit !

(Il va pour monter.)

LE ÇAKARA.

Arrête cependant ! Est-ce que la voiture est la cousine de ton père, que tu y montes le premier ? Je suis le maître de la litière, c'est à moi de monter avant toi (3) !

LE VITA.

Mais ton excellence me l'avait dit !

(1-2) « Sthavaraka : Bien, seigneur ; on y va.... Pauvre voiture, sois brisée, sois mise en pièces, toi et ton cocher, on en aura d'autres ; n'accuse de ton destin que ton maître. (*Il va en avant.*) Comment ! tout est sauvé ? Seigneur, voici votre voiture, qui est entrée. — Le çakara : Tu vois comme tu mentais ; et sans aucun mal ! » (*Langlois.*)

(3) « Arrêtez, arrêtez. Votre père a-t-il fait la voiture, je vous prie ? J'en suis le propriétaire, et j'y dois monter le premier. » (*Le même.*)

LE ÇAKARA.

Si je te l'ai dit, cela n'empêchait pas que la politesse ne t'obligeât à me répondre ici : « Monte, seigneur ! »

LE VITA.

Que ta grandeur monte !

LE ÇAKARA.

A l'instant, je vais monter.... Domestique Sthâvaraka, fais tourner ta litière, mon enfant.

LE DOMESTIQUE, ayant obéi.

Que le seigneur monte !

LE ÇAKARA.

(Il monte, il regarde, il exprime dans ses gestes un tremblement de peur ; il descend à toute hâte et, saisissant le vita par le cou.)

— Maître, maître, tu es mort ! Tu es mort ! Une Rakshasî, montée dans la voiture, ou un voleur, s'est emparé de ma litière (1). Si c'est une Rakshasî, nous serons volés tous deux ; si c'est un voleur, il nous mangera l'un et l'autre !

LE VITA.

N'aie pas peur ! N'aie pas peur ! Comment un Rakshasa aurait-il eu besoin pour venir ici d'une voiture, menée par des buffles ? Désabuse-toi ! Tu n'as vu que ton cocher vêtu de sa tunique en peau de serpent : c'est une illusion née de tes yeux, troublés par la chaleur d'un soleil au milieu du jour.

LE ÇAKARA.

Cocher Sthâvaraka, es-tu encore vivant, mon fils ?

(1) « Mon cher, je suis un homme perdu : il y a dans la voiture un voleur ou un mauvais génie. » *(Langlois.)*

LE COCHER.

Et que suis-je ?

LE ÇAKARA.

Maître, une femme *alors* occupe ma litière, où elle est montée : vois donc cela !

LE VITA.

Comment ? Une femme !

« Dans le tête-à-tête avec mon auguste ami, ses yeux, intimidés par la vue d'un fils de noble famille, se baisseraient bien vite sous le front incliné, comme les yeux d'une génisse, que bat une averse (1). »

VASANTASÉNA, à part, avec stupeur.

Comment ! voilà ce beau-frère du roi, qui fait le supplice de mes yeux ! Malheureuse, en quel péril je tombe ! Aujourd'hui, ma promenade ici ne produira point, infortunée ! ses *doux* fruits, comme une poignée de grains, semée dans le champ d'une terre saline (2) ! Que vais-je donc faire ici ?

LE ÇAKARA.

Ce vieux poltron de boiteux ne regarde pas dans sa voiture ! Maître, visite *un peu* cette litière.

LA VITA.

Quel mal à faire cela? Qu'il en soit donc comme il veut.

(1) « Une femme ! ah ! ah ! Effrayées à l'aspect d'un grand seigneur, qui brille à la tête de son magnifique cortège, elles marchent, les yeux baissés, comme la génisse, qui penche la tête contre les coups de l'orage, en resserrant tout son corps. » (*Langlois.*)

(2) Cette comparaison manque dans la version de l'anglais en français.

LE ÇAKARA.

Comment! voici voler des chakals et galoper des corbeaux!... ah, bien! je vais fuir, *sans m'arrêter*, que je n'aie vu le maître voir avec les dents et manger avec les yeux (1)!

LE VITA, à part, avec effroi, à la vue de Vasantaséná.

Comment! La gazelle, qui vient, hélas! trouver le tigre! Ah! malheur!

« Tandis qu'il sommeille au sein d'une île, l'épouse du cygne fuit son époux, aussi blanc que la lune d'automne, et vient s'unir avec le corbeau (2)! »

(A voix basse.)

Vansantaséná, ce n'est pas séant, ce n'est pas digne! *Eh quoi!* pour de l'or, que tu as refusé naguère avec fierté, maintenant, soumise à la volonté de ta mère,...

VASANTASÉNA, secouant la tête.

Non!

LE VITA.

« C'est donc alors, ou la bassesse du caractère, ou ta nature de courtisane, qui t'inspira cette pensée! »

— Ne l'avais-je pas dit moi-même à ta grâce?

« Reçois également, femme charmante, l'homme, qui t'agrée, et l'homme, qui ne t'est pas agréable! »

(1) Parce que la vue de ces animaux annonce des infortunes; mais le mauvais présage ici menace Vasantaséná. Langlois a dit par contresens: « Les chacals volent-ils? les corneilles marchent-elles? les hommes mangent-ils avec les yeux et voient-ils avec leurs dents? Non, certes! ce serait aussi contraire à la nature, qu'il serait contraire à la raison pour moi de remuer d'ici.»

(2) « Qui amène le daim dans l'antre du tigre? Ou le jeune cygne, dans la brillante saison de l'automne, fuit-il sa compagne pour s'unir au corbeau?» (*Langlois.*)

VASANTASÉNA.

C'est une méprise, qui m'a fait monter dans cette litière : je me place sous ta protection...

LE VITA.

N'aie pas de crainte ! n'aie pas de crainte !... Bien ! je vais le tromper. (Il s'approche du çakâra.) Fils d'une noble mère, c'est vrai ! Une Rakshasî s'est logée dans ta litière !

LE ÇAKARA.

Maître, maître, s'il y a là une Rakshasî, comment s'est-il fait qu'elle ne t'ait pas volé ? Ou, s'il y a un voleur, qu'il ne t'ait pas dévoré ?

LE VITA.

A quoi bon en rechercher la cause ?... Mais, si nous retournions à pied dans la ville d'Oudjayinî sous le couvert des ombrages, que nous offre la suite continuelle des jardins, serait-ce là une bien grande fatigue ?

LE ÇAKARA.

Si nous le faisons, qu'en doit-il résulter ?

LE VITA.

Que nous aurons pris de l'exercice et que nous aurons évité une fatigue à nos buffles.

LE ÇAKARA.

Qu'il en soit ainsi ! Sthâvaraka, mon serviteur, emmène la voiture... Cependant,... arrête ! arrête !... Je ne marche à pied que devant les dieux et dans les processions des brahmes.... Non ! non ! il faut que j'aille, monté dans ma litière, afin qu'en me voyant arriver de loin, chacun dise : « Voici l'auguste beau-frère du roi ! »

LE VITA, à part.

Ce n'est pas chose facile que de manier une nature si

fantasque (1).... Essayons de cet autre moyen.... (Haut.) Fils d'une noble mère, c'est Vasantaséná, qui vient elle-même engager ton excellence.

VASANTASÊNA.

Fi! c'est une chose infâme! Fi donc! l'infamie!

LE ÇAKARA, avec joie.

Moi, maître, maître, moi, l'homme puissant, le fils de Manou, un second Vâsoudéva (2).

LE VITA.

Certainement!

LE ÇAKARA.

Cette femme, la première des femmes, j'ai excité sa colère dans le temps, où elle vint s'offrir à mes yeux : aussi vais-je maintenant tomber à ses pieds et lui demander pardon.

LE VITA.

Bien dit!

LE ÇAKARA.

Voici que je tombe à ses pieds!

(S'étant approché de Vasantasénâ.)

— Ma sœur aînée, ma mère, écoute ma supplique!

« Me voici prosterné à tes pieds, fille aux grands yeux, aux dents pures, les dix ongles de mes deux mains humblement réunis. Je te supplie d'excuser l'offense, que j'ai commise envers toi dans l'ivresse de l'amour : je suis ton esclave, femme au joli corps! »

(1) Textuellement : *que de faire un médicament avec du poison.* Langlois dit : « Que faire ? Le cas est critique.... Le remède se présente, oui, c'est bien le mieux. »

(2) Krishna, fils de Vasoudéva.

VASANTASÉNA.

Va-t-en ! Ce que tu dis est ignoble !

(*A ces mots, elle frappe Sansthâna du pied.*)

LE ÇAKARA, *avec colère.*

« Ma tête, courbée sous la plante de tes pieds, elle, à la hauteur de laquelle n'atteint pas même celle des dieux ; ma tête, qu'ont baisée les plus augustes mères, tu la traites, comme le chakal dans les bois une tête de mort (1) ! »

— Dis ! Sthâvaraka, mon serviteur, où as-tu pris cette femme ?

LE COCHER.

Seigneur. le chemin du roi était obstrué par des charrettes de villageois : il m'a donc fallu arrêter ma voiture devant le jardin de Tchâroudatta et mettre pied à terre. Je pense que cette dame s'est trompée de litière et qu'elle est entrée dans la mienne, tandis que j'étais occupé à pousser la roue d'un paysan.

LE ÇAKARA.

Comment ! C'est parce quelle s'est trompée de voiture, et non pour me voir, qu'elle est venue ! Descends de ma litière ! descends ! Tu vas engager le fils ruiné du sirdar à venir chez toi, et c'est par mes buffles, que tu te fais traîner ! Descends vite ! descends, servante de naissance ! descends (2) !

(1) « Quoi ! cette tête, qui ne se baisse que devant les Dieux, cette tête, que ma mère a caressée.... » (*Langlois.*)

(2) « Par erreur ! alors ce n'est pas pour moi qu'elle venait ici. Descendez, madame, cette voiture est la mienne. Vous venez, sans doute, pour rejoindre ce mauvais mendiant, ce fils de gueux, et vous avez profité de ma voiture ; mais sortez à l'instant, c'est moi, qui vous le dis. » (*Le même.*)

VASANTASÉNA.

Je vais engager l'honorable Tchâroudatta, me dis-tu, à venir chez moi. Ces paroles, en vérité, me revêtent comme d'une parure. Maintenant advienne que pourra !

LE ÇAKARA.

« Avec ces deux *poings*, ribauds, qui vous débitent des coups au lieu de galanteries, avec ces deux mains, qui ont dix ongles pour corolles de lotus, je vais arracher de ma voiture ton joli corps par les cheveux, comme Djatâyou (1) traîna l'épouse de Bâli (2). »

LE VITA.

« On ne doit pas appréhender aux cheveux les femmes douées de *si rares* qualités : ainsi, la liane, qui naît dans nos jardins, ne mérite pas que ses fleurs soient arrachées des branches ! » — Relève-toi donc ! je la ferai descendre moi-même.... Vasantasénâ, descends !

(Vasantasénâ quitte la voiture et se tient à l'écart.)

LE ÇAKARA, à part.

Son mépris de mes paroles avait allumé déjà le feu de ma colère ; mais ce coup de pied maintenant lui fait vomir des flammes ! Il faut que je la tue ! Il en sera donc ainsi. (Haut.) Maître, maître,

« Si tu as envie d'un surtout aux longues franges pendantes et cousu avec des centaines de fils ; si tu veux te régaler de chair et te donner un divertissement :

« Tchouhoû tchouhoû tchoukkoû tchouhoû tchouhoû (3) ! »

comme dit *la chanson.* »

(1-2) Encore une double ânerie du Jeannot indien ! Ce fut Douççâsana, qui traîna par les cheveux Drâaupadî, l'épouse, non de Bâli, mais d'Youdhishtira.

(3) « Maître, si vous avez envie d'un manteau à large bord et à glands

LE VITA.

Eh bien ! quoi ?

LE ÇAKARA.

Fais-moi un plaisir.

LE VITA.

Oui ! Je le ferai, hormis toutefois ce qu'on ne peut faire.

LE ÇAKARA.

Il n'y a point là odeur, il n'y a point là goût d'une chose, qu'on ne puisse faire.

LE VITA.

Dis alors !

LE ÇAKARA.

Tue Vasantaséná.

LE VITA, s'étant bouché les oreilles.

« Si je la tuais, cette faible, cette innocente femme, un *si bel* ornement de la ville, une courtisane, qui n'a point son égale dans une maison de joie pour vaquer au ministère de l'amour, sur quel bateau, *hélas !* traverserais-je le fleuve de l'autre monde (1) ? »

LE ÇAKARA.

Un bateau ! je t'en donnerai un ! Et d'ailleurs qui te verra la tuer ici dans ce jardin désert ?

dorés, ou si vous avez la curiosité de goûter un morceau de chair délicate, voici le moment. » (*Langlois.*) C'est éluder, sans mot dire, et non résoudre la difficulté. Il nous semble que les syllabes inexplicables, qui forment ici tout le dernier vers du couplet, n'ont pas de sens par elles-mêmes ou plutôt ne signifient pas davantage que les refrains chez nous de certaines chansonnettes : « Lon lan là la deridera ! » ou : « Lou lan là la faridondaine ! »

(1) « Où trouverai-je une excuse ? Où mon âme, chargée de ce crime, rencontrera-t-elle une barque fidèle, qui puisse la transporter, saine et sauve, sur le torrent de l'avenir ? » (*Langlois.*)

LE VITA.

« Mais ils me verront, eux, les dix points du ciel, et les Divinités de ces bocages, et la lune, et ce soleil aux rayons allumés, et le juge des morts, et le vent, et ma conscience, et la terre, ce témoin des bonnes œuvres et des mauvaises (1) ! »

LE ÇAKARA.

Cache-la donc avec un manteau d'abord ; et puis tue-la !

LE VITA.

Imbécille, as-tu perdu la raison?

LE ÇAKARA, *à part.*

Ce vieux cochon a peur d'un crime ; soit ! je vais tâcher de gagner Sthâvaraka, mon domestique (2). (Haut.) Sthâvaraka, mon fils, je te donnerai des bracelets d'or.

LE COCHER.

Merci ! je les ceindrai à mes bras.

LE ÇAKARA.

Je te ferai faire un siége d'or (3).

LE COCHER.

Merci ! je m'y asseoirai.

LE ÇAKARA.

Je te donnerai tous les reliefs de mes repas.

(1) «... Le sol de la terre, qui nous soutient.... Voilà tous les témoins du bien ou du mal, que font les hommes, et ces témoins me verront. » (*Langlois.*)

(2) « Allons, vous ressemblez à un bon vieux chakal, qui tremble pour rien.... Très bien, j'en trouverai un autre.... Sthâvaraka le fera. » (*Le même.*)

(3) « Tu auras un bon siége. » (*Langlois.*)

LE COCHER.

Merci ! je les mangerai.

LE ÇAKARA.

Je te ferai le plus grand de tous mes serviteurs.

LE COCHER.

Merci ! je serai une excellence !

LE ÇAKARA.

Tu vas donc obéir avec respect à ma parole.

LE COCHER.

Je ferai tout, seigneur,... hormis ce qu'on ne peut faire.

LE ÇAKARA.

Il n'y a rien là, qui sente une chose, que l'on ne puisse faire.

LE COCHER.

Alors, que son excellence ordonne.

LE ÇAKARA.

Tue-moi cette Vasantasénâ.

LE COCHER.

Que son excellence m'excuse ! C'est moi, homme vil, qui l'ai conduite ici, la noble femme, sur les roues de ma litière.

LE ÇAKARA.

Quoi ! Esclave, ne suis-je pas ton maître ?

LE COCHER.

Tu es le maître de mon corps, seigneur, mais non de mon âme (1). Que ton excellence m'excuse, car j'ai peur.

(1) Textuellement : *de ma vertu*.

LE ÇAKARA.

Quand tu m'appartiens, de qui as-tu peur (1) ?

LE COCHER.

De l'autre monde (2), seigneur !

LE ÇAKARA.

Qui est-ce, L'autre-monde (3) ?

LE COCHER.

Un lieu, seigneur, où sont rétribuées les bonnes et les mauvaises actions (4).

LE ÇAKARA.

Comment rétribue-t-on les bonnes ?

LE COCHER.

L'homme de bien renaît, comblé de toutes richesses à l'égal de mon seigneur.

LE ÇAKARA.

Et les mauvaises, quelle en est la rétribution ?

LE COCHER.

On renaît dans la condition, où je suis, forcé de manger le pain des autres. Je ne ferai donc pas une chose, qu'on ne doit pas faire.

LE ÇAKARA.

Ah ! tu ne veux pas la tuer !

(Il bat ce malheureux de toutes les façons.

LE COCHER.

Que son excellence me frappe ! Que son excellence me tue ! Je ne ferai pas ce qu'on ne doit pas faire.

(1-2-3-4) « Toi, mon serviteur, que peux-tu craindre ? — L'avenir. — Et quelle est, je te prie, cette personne, l'avenir. — C'est celui qui tient compte de nos bonnes et de nos mauvaises actions. » (*Langlois.*)

« Si je suis né esclave de parents esclaves, c'est pour mes fautes commises dans une vie précédente : je ne veux plus acheter une pareille destinée *au même prix* : ainsi, je ne ferai pas ce qui est un crime ! »

VASANTASÊNA, au vita.

Maître, je me réfugie sous ta protection !

LE VITA.

Fils d'une noble mère, pardonne ! pardonne !... Bien, Sthâvaraka ! bien !

« Il est naturel que ce pauvre serviteur dans une condition méprisée aspire aux rémunérations de l'autre monde, et que le maître n'en veuille pas. C'est pourquoi, sans doute, le ciel n'inflige pas toujours dans cette vie un châtiment à ceux, qui désertent la justice et thésaurisent l'iniquité (1). »

— En outre,

« *Si* le sort *ne* cadrait avec les fautes commises, le Destin eût fait une injustice, en mettant l'esclavage dans son lot et la puissance dans le tien ; en lui refusant les honneurs, dont tu jouis, et ne te jetant pas dans la condition de recevoir ses ordres (2). »

LE ÇAKARA, à part.

Ce vieux bancale a peur de faillir au devoir et cet esclave de naissance a peur de l'autre monde : que puis-

(1-2) « Le destin, par son arrêt, l'a condamné à la basse condition d'esclave, dont il espère sortir par sa bonne conduite : une vie de vertu doit l'affranchir par la suite. Parce que les hommes dégradés ne se gênent pas pour commettre le crime, et que beaucoup, ennemis obstinés de la vertu, ne reçoivent pas encore le châtiment, qu'ils méritent, avez-vous donc conçu un fol espoir ? La destinée n'agit pas en aveugle. Elle a donné à cet homme la servitude, à vous le pouvoir de prince : dans une naissance future, votre puissance peut devenir son partage ; votre sort peut être d'être obligé de lui obéir. » (*Langlois.*)

je craindre, moi, l'homme par excellence entre les plus grands hommes et le beau-frère du roi ? (Haut.) Allons, esclave d'origine, mon serviteur, va-t-en ! Retire-toi dans ta chambre à coucher, et reste là en repos sans voir personne (1) !

LE COCHER.

Comme l'ordonne mon seigneur !

(S'étant approché de la courtisane.)

— Je ne puis rien au-delà *pour toi*, Vasantaséná (2).

(Il sort.)

LE ÇAKARA, quand il a fait de sa ceinture un nœud coulant.

Attends, Vasantaséná ! Je vais te donner la mort !

LE VITA.

Ah ! il ne la tuera pas sous mes yeux !

(Ce disant, il prend Sansthâna par le cou.)

LE ÇAKARA, tombant sur la terre.

Maître, son excellence est morte (3) !

(Il figure un évanouissement, et, quand il a repris connaissance, il dit à part.)

« Lui, que j'ai nourri dans tous les temps et de viandes et de lait coagulé, comment devient-il mon ennemi aujourd'hui que s'offre une occasion de me servir ! »

(Il songe.)

— Qu'il soit ! j'ai trouvé un expédient. Ce vieux bancale fait signe à cette femme en remuant la tête : renvoyons-le ; puis, une fois lui parti, je tuerai Vasantaséná. C'est

(1-2) « Va, esclave, retire-toi dans le jardin ; éloigne-toi. Sthavaraka : Je vous obéis, seigneur. (A Vasantaséná :) Madame, ne craignez rien de moi. » (*Langlois.*)

(3) « Ah ! traître ! vous voudriez tuer votre prince. » (*Le même.*)

donc là ce que je ferai à l'instant même. (Haut.) Maître, je t'ai parlé ainsi, mais comment aurais-je pu commettre une chose défendue, moi, sorti d'une grande famille, aussi vaste qu'un verre à boire (1) ? Je n'ai tenu ce langage que pour l'amener à couronner mon désir.

LE VITA.

« Que sert une famille initiée ? C'est le caractère seulement, qui donne ici l'impulsion. Les ronces et les épines (2) croissent d'autant plus qu'elles sont nées dans un meilleur champ (3) ! »

LE ÇAKARA.

Elle a honte devant toi ; elle n'ose devant toi me rien accorder.... Éloigne-toi ! Sthâvaraka, mon domestique, est parti, irrité que je l'aie battu. Il pense à fuir : va ! arrête-le et reviens avec lui !

LE VITA.

« En effet, elle ne peut en ma présence témoigner de l'amour à cet imbécille. Je vais donc laisser Vasantaséná en tête à tête avec lui ; car l'Amour dans ses jeux recherche le mystère (4). » — (Haut.) Qu'il en soit ainsi ! Je me retire.

VASANTASÉNA, le retenant par le bord de son habit.

Ne t'ai-je pas dit : « Je me réfugie sous ta protection ? »

(1) Il dit par bêtise le mot *galvarka*, « une coupe, » au lieu du mot *arnava*, « océan ou mer, » qu'il ne trouve pas dans sa mémoire. Avouons-le, du reste : ce *lapsus linguæ* n'est pas d'une admirable finesse et, s'il touche au comique, c'est dans ses conditions les plus basses.

(2) Textuellement : *les arbres à épines.*

(3) « Croyez-moi, monsieur, le mérite d'une grande naissance n'est rien, quand la vertu ne soutient pas le rang. Les épines sont bien plus offensives, quand elles viennent sur un bon sol. » (*Langlois.*)

(4) « Cela peut être vrai. Enhardie par ma présence, Vasantaséná peut continuer toujours à exciter par son refus la fureur de ce fou. La passion dans le tête à tête prend plus d'assurance. Consentons à les laisser pour quelque temps. » (*Le même.*)

LE VITA.

Ne crains pas, Vasantaséná ! ne crains pas !... Fils d'une noble mère, je laisse comme un dépôt Vasantaséná dans tes mains.

LE ÇAKARA.

Oui ! Qu'elle reste dans mes mains à titre de dépôt.

LE VITA.

En vérité ?

LE ÇAKARA.

En vérité !

LE VITA, ayant fait quelques pas.

Cependant si, après mon départ, ce cruel venait à la tuer.... Il faut que je me cache pour voir un peu quelle est son intention.

(Il dit et se dérobe à l'écart.)

LE ÇAKARA.

Bon ! je vais la tuer... Toutefois ce vieux boiteux de brahmane est le disciple de la fraude. Si quelquefois il s'était caché et qu'il imitât le chakal, étouffant son glapissement... Voici donc ce que je ferai afin de le tromper à mon tour.

(Il cueille une provision de fleurs et s'en tresse une parure.)

— Mon enfant, Vasantaséná, viens ! Viens, Vasantaséná, mon enfant !

LE VITA.

Le voici revenu aux sentiments de l'amour. Allons ! Je suis tranquille : je me retire.

(Il sort.)

LE ÇAKARA.

« Je te donne de l'or, je te parle avec amour, je courbe sous tes pieds ma tête ornée de son diadème ; et cependant tu ne veux pas de moi ! Nous prends-tu, fille aux dents blanches, pour des marionnettes (1) ? »

VASANTASÉNA.

Y a-t-il ici lieu à l'incertitude ?

(Elle récite, le visage baissé, les deux çlokas suivants.)

« O toi, que souille le péché de m'exciter à mal faire, pourquoi veux-tu ici me séduire avec ton or ? On ne voit pas les abeilles déserter le lotus à la corolle si pure, à la nature si parfaite ! »

« On doit cultiver de tout son cœur l'homme, fût-il pauvre, qui a les vertus de sa noble race : la beauté est la seule chose, qu'on demande aux courtisanes ; mais l'amour a besoin de sympathie (2) ! »

— En outre, je n'irai pas retirer mon amour à l'arbre, qui porte la mangue, pour le donner à la plante, qui produit le safran.

LE ÇAKARA.

C'est l'indigent Tchâroudatta, qui est l'arbre manguier dans ta comparaison ; et tu m'appelles, moi, la plante

(1) Textuellement : *des hommes faits de bois.* La version aux trop libres allures de l'anglais en français dit : « Je vous donnerai de l'or, je vous traiterai avec tendresse, j'abaisserai à vos pieds ma tête et mon turban. Ah ! si vous me repoussez toujours, si vous refusez de m'accepter pour esclave, qu'ai-je désormais à faire au monde ? »

(2) « Je vous méprise, et, quelque abjecte que soit ma condition, vous ne pouvez me tenter avec votre or. L'abeille ne fuit point le lotus, quoique ses feuilles soient tachées par le limon, et mon cœur ne sera point infidèle à l'hommage, qu'il rend au mérite, malgré la pauvreté de celui qui en est l'objet. Tant de vertu a exalté mon âme, a enflammé mon amour, et répand une sorte d'éclat sur mon humble destinée. » (*Langlois.*)

curcuma ! Tu n'as pas même fait de moi un kinçouka ; et c'est ainsi, fille de servante, que tu associes des injures pour moi au souvenir de ton Tchâroudatta !

VASANTASÉNA.

Puis-je ne pas me rappeler celui, de qui l'image est placée dans mon cœur ?

LE ÇAKARA.

Je vais à l'instant même écraser du même coup, et toi, et l'image dans ton cœur. Tiens-toi bien, l'amoureuse d'un homme, qui n'est rien de plus qu'un sirdar tombé dans l'indigence !

VASANTASÉNA.

Dis encore une fois, répète ces paroles mêmes, qui sont un éloge pour moi.

LE ÇAKARA.

Qu'il prenne donc ici ta défense, le fils de servante, ce Tchâroudatta !

VASANTASÉNA.

Il me défendrait, s'il me voyait.

LE ÇAKARA.

« Est-ce Çakra, le fils de Bâli, Mahéndra, le fils de Rambhâ, Kâlanémi, Soubandhou, Roudra, ou le héros fils de Drona, Djatâyou, Tchânakya, Dhoundhoumâra, Triçankou ? »

— Cependant eux tous ensemble ne te sauveraient pas !

« De même qu'*on vit* Tchânakya immoler Sîtâ dans l'âge Bhârata : tel je t'écraserai comme Djatâyou brisa la Drâaupadî (1) ! »

(A ces mots, il frappe la courtisane à coups redoublés.)

(1) Nouvelles âneries historiques, dont la vue s'offre d'elle-même aux lecteurs, quelque peu familiarisés qu'ils soient avec le Râmâyana et le Mahâbhârata. Le méchant niais prend ici le Mahâbhârata pour un âge du monde.

VASANTASÉNA.

Hélas ! ma mère, où es-tu ? Hélas ! noble Tchâroudatta ! Je meurs avant que j'aie pu me rassasier de bonheur avec toi !... Oh ! jetons au loin des cris !... Non ! « Vasantasénâ pousse les hauts cris ! » dirait-on : ce serait une honte. *Mieux vaut mourir !* Béni soit le noble Tchâroudatta !

LE ÇAKARA.

Elle prononce encore, cette fille de servante, le nom du scélérat dans un pareil moment !

(L'étreignant à la gorge.)

— Souviens-toi de lui, fille de servante ! Souviens-toi de lui !

VASANTASÉNA.

Béni soit le noble Tchâroudatta !

LE ÇAKARA.

Meurs, servante dès le sein de ta mère ! Meurs donc !

(Il joue la pantomime d'étrangler Vasantasénâ, qui tombe évanouie, sans mouvement.)

LE ÇAKARA, avec triomphe.

« C'est donc moi, qui l'ai exterminée, cette méchante, la corbeille des péchés et la maison de l'orgueil. C'est à l'héroïsme de mes bras, qu'en est due la gloire ! Elle s'en est allée dans l'empire de la mort, en venant au rendez-vous, où son amant espérait (1) goûter le plaisir avec elle. Cette fille de l'amour a péri, comme Sitâ, par la suppression du souffle. « Tu me repousses, lui ai-je dit, moi, de qui tu es *tous* les désirs ! » et ma colère a tué la courtisane. « *Qui me sauvera* dans ce jardin désert ? »

(1) Textuellement : *venait*.

se dit-elle, effrayée soudain à la vue du lacet. Mon frère, mon père et Drâaupadî, ma mère, n'ont-ils pas bien perdu, eux, qui n'ont pas vu leur fils accomplir si résolument cet exploit héroïque (1) ! »

— Bien ! Mais ce vieux bancale ne va point tarder à revenir ; je vais donc me tenir *un peu* à l'écart.

(Il s'éloigne de sa victime.)

Le VITA entre sur la scène, ramenant le COCHER.

LE VITA.

J'ai apaisé le domestique Sthâvaraka, je retourne maintenant vers le fils d'une noble mère.

(Il s'avance et il regarde.)

— Tiens ! la terre fut ici battue sous les pieds ! Ce méchant aurait-il assassiné la femme ? Ah ! scélérat, est-ce que tu as commis ce forfait ? Serions-nous entraînés au fond de l'abîme dans la chûte d'un criminel comme toi, parce que tu fis voir au monde la mort d'une femme ?... Ces alarmes n'ont sans doute aucun fondement : c'est que mon cœur est, en vérité, plein d'anxiétés à l'égard de Vasantasénâ ! Mais les Dieux auraient protégé (2) sa vie de toutes les manières.

(1) « C'en est fait, elle n'est plus. Cette femme vicieuse et cruelle a trouvé la mort, au lieu de l'amant, qu'elle venait chercher. A quoi comparerai-je la prouesse de ce bras? Vainement elle appelait sa mère, elle est tombée comme Sitâ dans le Mahâbhârata. Sourde à mes désirs, elle périt victime de mon ressentiment. Le jardin est désert.... je puis la traîner dehors, sans être aperçu... Et quiconque la verra, d'ailleurs, dira que ce n'étoit pas là le fait du fils d'un autre homme. » (*Langlois.*)

(2) Textuellement : *protégeront.*

(S'étant approché du çakâra.)

— Fils d'une noble mère, j'ai calmé ainsi, *que tu vois*, le domestique Sthâvaraka.

LE ÇAKARA.

Bonjour, mon fils Sthâvaraka !

(Au vita.)

— Et toi-même, sois le bien-venu !

LE COCHER.

A tes ordres (1) !

LE VITA.

Rends-moi mon dépôt (2).

LE ÇAKARA.

Quel dépôt ?

LE VITA.

Vasantasénâ !

LE ÇAKARA.

Elle s'en est allée.

LE VITA.

Où ?

LE ÇAKARA.

Sur les pas mêmes du maître.

LE VITA, avec défiance.

Elle n'a pas, certainement, pris cette route.

(1) Mot-à-mot : *et puis quoi ?*

(2) Langlois dit très-brièvement ici, depuis le commencement de la scène, au lieu de tout ce préambule conforme à la teneur du texte sanscrit : « *Le vita et Sthâvaraka paraissent.* La vita : J'ai ramené Sthâvaraka.... Où est-il ? Voici des traces de pas.... ce sont ceux d'une femme. Sansthana, *se présentant* : Bonjour, maître. Sois le bien-venu, Sthâvaraka. La vita : Maintenant rendez-moi le gage, que je vous ai remis. »

LE ÇAKARA.

Par quel chemin es-tu allé ?

LE VITA.

Par celui du levant.

LE ÇAKARA.

Elle, c'est par le chemin du midi.

LE VITA.

Eh bien ! je suis allé, moi, par le chemin du midi.

LE ÇAKARA.

Elle, c'est par le chemin du nord !

LE VITA.

Ce que tu me dis est tout à fait contradictoire. Mon âme n'est pas tranquille : dis-moi la vérité !

LE ÇAKARA.

Je te le jure par la tête du maître et par mes pieds ! calme ton cœur : je l'ai tuée !

LE VITA, avec terreur.

En vérité ! Tu l'as tuée ?

LE ÇAKARA.

Si tu n'as pas de confiance dans ma parole, vois donc ! C'est le premier exploit de Sansthâna, le beau-frère du roi !

(Il montre Vasantaséná *étendue sur la terre.*)

LE VITA.

Hélas ! ce coup me tue, infortuné !

(Il tombe évanoui.)

LE ÇAKARA.

Hi ! hi ! Est-ce qu'il est mort, le maître ?

LE COCHER.

Que le maître revienne à lui, revienne à lui ! C'est moi,

qui, en l'amenant ici par méprise, ai donné à cette femme le premier coup de la mort.

LE VITA, d'une voix gémissante, quand il a repris connaissance.

Hélas ! Vasantasénâ !

« Rivière, où coulaient *si pures* les eaux de la politesse ; toi, qui semblais la volupté même descendue sur la terre (1) ; hélas ! hélas ! ornement de la parure même, femme au doux parler, brillante d'un goût exquis dans les amusements ! hélas ! toi, le fleuve de la compassion, l'île des rires, le refuge des hommes de ma sorte ! hélas ! il est détruit, ce bazar de l'Amour, tout plein des plus suaves denrées (2) ! »

(En versant des larmes.)

— Malheur ! oh ! malheur !

« Quelles vont donc être les suites de cette chose, que tu as faite, en donnant la mort dans une pensée de crime à cette femme innocente de la ville (3) ? »

(A part.)

— Eh quoi ! Si le scélérat s'en allait quelquefois rejeter son crime sur moi !... Bon !... Je m'en vais.

(Il s'éloigne ; mais le çakâra s'avance derrière lui et l'arrête.)

LE VITA.

Scélérat, ne me touche pas ! Loin de moi !... Je me retire !

(1) Textuellement : *venue chez elle.*

(2-3) « Hélas ! Vasantaséna, la source d'amour est maintenant desséchée ; la beauté est retournée au lieu de sa première origine. O femme infortunée ! Tu étais aimable et gracieuse ; tes manières étaient enchanteresses, ton esprit enjoué, ton âme affectueuse, tes regards doux comme les rayons de la lune. Hélas ! ce riche trésor de tendresse, cette mine féconde d'ineffables délices est devenue la proie d'un barbare, qui l'a pour jamais épuisée, anéantie..... Mais ce crime sera puni. Un forfait commis par de pareilles mains, dans un semblable lieu, doit déshonorer le coupable, quelle que soit sa condition. La Déesse, protectrice de notre cité, fuirait pour toujours nos murs abhorrés. »

(*Langlois.*)

LE ÇAKARA.

Oh ! oh ! Où fuis-tu, toi, qui as tué Vasantaséná de ta propre main et qui en rejettes la faute sur moi ? Heureusement, un homme, tel que je suis, ne manque pas de protecteur !

LE VITA.

Tu es un maudit !

LE ÇAKARA.

Je te donnerai cent choses, je te donnerai de l'or, je te donnerai un kârshâpana (1) de cauris, je te donnerai de *mes* aliments : que seulement la prouesse de Sansthâna soit imputée à des gens de bas étage (2) !

LE VITA.

Malédiction sur toi !

LE COCHER.

Fi donc ! Un *nouveau* crime !

(Le çakara se met à rire.)

LE VITA.

« Que la haine soit ! Donne l'essor à tes rires ! Loin de moi cette vile amitié, qui produit la honte ! Qu'il n'y ait plus désormais aucune liaison entre nous (3) ! Je t'abandonne, homme sans vertus, comme on jette un arc rompu ! »

LE ÇAKARA.

Maître, ne te fâche pas ! ne te fâche pas ! Viens ! rentrons dans la ville pour nous amuser là (4).

(1) Mesure de compte égal à seize panas ou douze cent quatre-vingts cauris.

(2) « Ne dites rien de ce qui est arrivé, et nous éviterons le blâme de la justice. » (*Langlois*).

(3) Textuellement : *une liaison de moi avec toi.*

(4) « Venez, mon bon maître, apaisez-vous. Allons nous mettre au bain. » (*Langlois.*)

LE VITA.

« Tu me crois donc un homme vil et tu me regardes comme un être immoral, qui va même te continuer sa cour, après que tu es tombé dans le crime ! Comment pourrais-je te suivre maintenant, toi, qui as tué une femme, et que les dames de la ville ne verront plus à l'avenir qu'avec des yeux à demi pleins d'épouvante (1) ?

(D'une voix gémissante.)

— Vasantaséna,

« Ne sois plus courtisane, femme charmante, dans une autre vie ! où puisses-tu renaître dans une famille sans tache et douée des qualités d'une conduite irréprochable ! »

LE ÇAKARA.

Où fuis-tu, toi, qui as tué Vasantaséna dans le vieux jardin Poushpakaranda, mon *domaine?* Viens te justifier devant le roi, mon beau-frère !

(Il jette la main sur le vita.)

LE VITA.

Attends un instant, canaille.

(Il dégaine son épée.)

LE ÇAKARA, se retirant avec épouvante.

Quoi ? Oh ! tu as peur : alors va-t-en !

LE VITA.

Il y aurait danger pour moi à rester : je vais où sont

(1) « Lorsque vous étiez pur de crimes, vous pouviez m'imposer des devoirs. Mais vous obéir maintenant, ce serait me proclamer votre complice ; je ne puis servir le crime, et, quoique je connaisse mon innocence, je n'ai point le courage d'affronter ces regards expressifs, que toutes les femmes, saisies d'horreur, jetteraient sur celui, qui oserait être le compagnon de l'assassin d'une femme. » (*Langlois.*)

déjà les nobles Çarvilaka, Tchandanaka et leurs compagnons.

(Ces mots dits, il sort.)

LE ÇAKARA.

Va-t-en au diable (1) !.... Eh bien ! Sthâvaraka, mon fils, qu'est-ce que j'ai donc fait ?

LE COCHER.

C'est un grand crime, seigneur, que tu as commis là.

LE ÇAKARA.

Allons, serviteur ! On a commis un crime, dis-tu. Que cela soit, *si tu veux*....

(Il détache plusieurs joyaux de ses ornements.)

— Tiens ! prends ces bijoux ; je te les donne. Dans les temps, où je revêtirai mes parures, je veux que nous soyons l'un à l'autre pareils (2).

LE COCHER.

Elles brillent à leur place sur ton excellence ; mais qu'en ai-je besoin, moi (3) ?

LE ÇAKARA.

Reprends donc ces buffles, retourne à la ville et tiens-toi là dans la tourelle au sommet de mon palais neuf, jusqu'à ce que j'y sois revenu, moi !

(1) Textuellement : *a la mort.*

(2) Mot à mot : *toi un autre moi, et moi un second toi.*

(3) « C'est un présent trop riche : qu'en ferai-je, seigneur ? — Le Çakara : Prends-le, prends-le et retire-toi. Conduis la voiture à la porte de mon palais, et attends-y mon arrivée. » (*Langlois.*)

LE COCHER.

Ce que m'ordonne le seigneur.

(Il sort.)

LE ÇAKARA.

Le pandit, chargé de veiller sur moi, est parti... Quand j'aurai fait charger mon esclave de chaînes, je le tiendrai enfermé, sans qu'il voie personne, dans la tourelle au faîte de mon palais neuf. Ainsi, mon secret sera bien gardé. Donc, je m'en vais.... Il faut cependant que j'examine cette femme. Est-elle morte? Ou faut-il que je la tue une seconde fois?

(Après qu'il a regardé Vasantaséná.)

— Comment! Elle est bien morte... Bon! je vais la couvrir avec ce manteau.... Mais il est marqué de mon nom: quelque noble citadin pourrait bien le reconnaître!... Soit! je vais l'envelopper dans ce linceul de feuilles sèches amassées par le vent d'orage.

(Quand il a fini, il songe.)

— Oui! faisons tout cela! Allons de ce pas à la cour de justice et dictons un acte d'accusation « comme quoi Tchâroudatta, fils du sirdar *Sâgaradatta,* entré dans le jardin vieux, dit Poushpakaranda, mon domaine, y a tué Vasantaséná pour la voler. »

« C'est une nouvelle ruse, que je fais jouer à la perte de Tchâroudatta, comme, aux lustrations d'une ville, on fait un épouvantable immolation de victimes (1). »

(1) « Bien imaginé! Tchâroudatta sera perdu: nos vertueux citoyens ne peuvent même tolérer la mort d'un animal. » *Langlois.*)

— Bon ! J'y vais.

(Il s'achemine sur le théâtre et, jetant ses regards devant lui avec terreur.)

— Fâcheuse rencontre ! Ce mauvais çramana, tenant à la main son haillon, qui a pris la teinture d'ocre jaune, avance ses pas dans la route même, où je porte les miens. Je l'ai menacé de lui percer les naseaux pour le mener comme un buffle : par conséquent, il est devenu mon ennemi. Si de quelque manière j'étais vu de lui, il m'accuserait : « Voici l'homme, qui l'a tuée ! » dirait-il. Comment donc l'éviter ?

(Il cherche des yeux.)

— Bien ! je m'échappe en sautant par cette brèche du mur en terre à demi renversé !

« Voici que je précipite ma course, comme le singe Mahéndra (1), qui, des cimes du mont Hanoûmat (2), volait dans le ciel, sur la terre et dans les enfers jusqu'à la ville de Lankâ ! »

(Il sort.)

(Le mendiant bouddhiste entre sur la scène avec précipitation.)

LE ÇRAMANA.

Ferai-je sécher aux branches d'un arbre ce morceau d'étoffe en lambeaux, que je viens de laver ? Mais tout est saccagé là par les singes ! A terre, n'y a-t-il pas

(1-2) Il prend le Mahéndra pour le singe et le singe Hanoûmat pour la montagne.

l'inconvénient de la poussière? Où donc l'étendrai-je pour le faire sécher?

(Il cherche du regard.)

— Bien! voici un tas de feuilles sèches, amoncelées par le souffle d'un ouragan; je l'étendrai sur elles.

(Quand il a fait ce qu'il a dit.)

— Adoration à Bouddha!

(Il s'asseoit.)

— Bon! Je vais maintenant prononcer les syllabes de la vertu.

« Domptez le ventre; veillez, la tymbale de la méditation sans cesse à la main! Ce sont d'âpres voleurs, que les organes des sens! Un instant leur suffit pour vous ravir les trésors de vertus acquis par beaucoup de temps! »

« Si vous tuez en vous l'amour de la femme, par qui tout homme est tué, la ville est sauvée! L'homme, qui fait mourir en soi l'ignorant et l'impur, s'ouvre ainsi les portes du ciel. Tu rases la tête, tu rases le menton; mais tu ne rases pas l'esprit: qu'y a-t-il en toi de rasé? L'homme, de qui la tête est le mieux rasée, n'est-ce pas l'homme, qui a su le mieux se raser l'esprit (1)? »

— Cependant, je ne veux pas du ciel avant que je n'aie rendu un service en reconnaissance du sien à la servante de Bouddha, cette *bonne* Vasantaséná, qui m'a racheté de ces deux joueurs pour dix souvarnas. Depuis lors, je m'estime un esclave acheté par elle!

(1) Tout ce passage nous rappelle un mot du bien regrettable Eugène Burnouf: « J'ai fait une découverte, me disait-il un jour; c'est que le bouddhisme est le protestantisme de l'orient. — Mais le christianisme, lui répondis-je, ne serait-il pas le bouddhisme de l'occident? — Ah! fit-il en souriant, c'est ce que je ne sais pas. »

(Il regarde.)

— Qui est-ce donc qui soupire dans le sein du tas de feuilles ! Sans doute,

« Échauffées par les bouffées d'un vent saturé de soleil, ces feuilles étendues tressaillent, je pense, comme des ailes, mouillées, qu'elles sont maintenant, par l'eau de mon étoffe. »

(Vasantasénâ, revenue au sentiment, découvre l'une de ses mains.)

— Ah ! ah ! Il en sort une main de femme, parée de brillants joyaux.... Comment ! voici l'autre main !

(Il examine de mainte façon.)

— Il me semble reconnaître cette main.... Cependant pourquoi tant hésiter ? C'est, vraiment ! là cette main, qui m'a garanti la sécurité. Bon ! Il faut que je voie.

(Il ouvre le tas de feuilles par un jeu de pantomime, regarde et, l'ayant reconnue.)

— C'est la servante de Bouddha elle-même (1) !

(Vasantasénâ fait signe qu'elle a envie de boire.)

LE ÇRAMANA.

Comment ! c'est de l'eau, qu'elle demande ; et l'étang est loin ! Que faire ici maintenant ?... Bon ! je vais tordre ce drap mouillé sur sa bouche.

(Il fait comme il a dit. Vasantasénâ, qui a repris toute sa connaissance, se met sur son séant ; le çramana l'évente avec un pan de son manteau.)

VASANTASÉNA.

Seigneur, qui es-tu ?

(1) « (*Il ôte son manteau et les feuilles, et voit Vasantaséna :*) Madame Vasantaséna !... Voyez un dévot serviteur de Bouddha. » (*Langlois.*)

LE ÇRAMANA.

Est-ce que la servante de Bouddha ne se souvient plus qu'elle m'a racheté dix souvarnas ?

VASANTASÉNA.

Je ne me rappelle pas encore ce que dit le seigneur.... Je suis dans un état pire que la mort (1).

LE ÇRAMANA.

Servante de Bouddha, qu'est-il donc arrivé (2) ?

VASANTASÉNA, avec mépris de soi-même.

Rien, qui ne soit ordinaire à la condition d'une courtisane (3).

LE ÇRAMANA.

Que la servante de Bouddha se lève ! qu'elle se lève ! Prends comme appui cette liane, née tout près de cet arbre (4).

(Il fait courber cette liane vers elle ; Vasantaséná la prend et se lève.)

LE ÇRAMANA.

Dans ce couvent (5), *tout près d'ici*, j'ai une sœur de religion. La servante de Bouddha s'en retournera chez elle, après qu'elle aura fortifié là son esprit. Que la servante de Bouddha vienne lentement, lentement !.... Écartez-vous, seigneurs ! écartez-vous ! C'est une jeune femme ; moi, je suis un mendiant.... *Je ne puis te sou-*

(1-2-3) « Je me rappelle votre personne ; le reste, je l'ai oublié. J'ai bien souffert depuis.—Comment, madame ?—Telle était ma destinée. » (*Langlois.*)

(4) « Levez-vous, madame, levez-vous ; traînez-vous vers cet arbre, saisissez cette liane. » (*Le même.*)

(5) *Vihâra*, un monastère de cœnobites ou religieux bouddhistes : ces couvents sont, comme chez nous, les uns pour les hommes, les autres pour les femmes.

tenir, car ma règle défend de toucher une femme (1). Je suis un homme, qui ai mis le frein à ma bouche, le frein à mes mains, le frein à tous mes sens. Qui fait la royale noblesse d'un tel homme? La main immuable du ciel (2)!

(A ces mots, tous les acteurs quittent la scène.)

(1) Littéralement : *car ma règle est pure*, c'est-à-dire, *exige la pureté.*

(2) « Quel besoin un pénitent a-t-il de royaume? Son royaume est le monde à venir. » (*Langlois.*) Le texte dit simplement : *Quid facit illius regiam stirpem? Cœli manus immutabilis.*

FIN DU HUITIÈME ACTE.

ACTE NEUVIÈME.

LE JUGEMENT.

La scène représente le hangar de la justice. — Intérieur et extérieur.

UN HUISSIER (1).

Les magistrats m'ont donné cet ordre : « O toi, huissier, va-t-en sous le hangar, où se jugent les procès, et dispose-nous les siéges ! » Aussi, vais-je maintenant préparer le hangar, où se rend la justice.

(Il s'achemine sur le théâtre, il regarde et dit.)

— Me voici arrivé sous le hangar, où siége le tribunal.

(Il entre, balaye et dispose les siéges.)

— J'ai nettoyé la salle, j'ai préparé les siéges : il ne reste plus qu'à l'annoncer aux juges.

(Il fait quelques pas, et, voyant le çakâra.)

— Comment ! Voilà ce méchant homme, le beau-frère du

(1) Textuellement : *çaudhana*, c'est-à-dire, *le balayeur*, un homme, chargé de balayer, de laver, de nettoyer.

roi, qui vient de ce côté-ci. Je ne veux pas me trouver sur le chemin de ses regards, et je vais par cet autre.

Il sort (1).

Sansthâna paraît, vêtu d'un somptueux costume.

LE ÇAKARA.

« Assis à l'ombre d'un parc, d'un bosquet, d'un jardin, j'ai été, comme un gandharva, lavé avec des ondes, avec des eaux, avec ce qu'on boit, par des femelles, par des femmes, par des jouvencelles aux jolis corps ! »

« Tantôt on me faisait artistement un nœud, tantôt on nattait mes cheveux, on me décorait, tantôt avec un collier flottant, tantôt avec des perles, tantôt avec une *belle* aigrette sur la tête : me voici paré, bien paré, moi, le beau-frère du roi ! »

— Il y a plus ; je cherchais l'occasion *d'un exploit*, comme le ver, qui se glisse dans les entrailles avec les sinuosités du poison ; et voilà qu'une grande est venue s'offrir à moi !... Sur qui donc ferai-je tomber ce qu'il y a de malheureux en cette affaire (2) ?

(Il se rappelle.)

(1) Mot-à-mot : *il se tient à l'écart.*

(2) « Je me suis baigné dans une eau limpide ; je me suis reposé à l'ombre d'un bosquet, passant mon temps comme ces élégants musiciens de l'empire céleste, au milieu d'une troupe aimable de charmantes demoiselles, occupé à orner ma chevelure, tantôt la réunissant en une seule touffe, tantôt la laissant se répandre en tresses ondoyantes, puis la rassemblant encore pour en former un nœud plein de grâces.... Ah ! Je suis le plus accompli, le plus admirable de tous les jeunes princes.... Et cependant je sens un vide intérieur, un malaise pareil à celui, qu'éprouve ce ver fatal, qui s'ouvre un chemin obscur à travers les entrailles humaines.... Comment comblerai-je ce vide ? Sur qui m'acharnerai-je ? » (*Langlois.*)

— Ah ! je me souviens ! Je ferai tomber le fâcheux de cette affaire sur l'indigent Tchâroudatta. Il est pauvre, d'ailleurs : donc, il sera jugé capable de tout (1). Bien ! je vais me rendre au hangar, où siége le tribunal, et je ferai devant moi rédiger une plainte contre Tchâroudatta, qui a serré *le cou de* Vasantasénâ jusqu'à lui ôter la vie. Ainsi, je vais de ce pas même au tribunal.

(Il s'avance et il regarde.)

— J'entre ici dans la salle, où se rend la justice.

(Il entre.)

— Comment ! Voilà des siéges, qui se tiennent déjà préparés ! C'est que les juges ne tarderont point à venir. Je vais entrer dans cette cour, émaillée de frais doûrvas, et m'asseoir là pour les attendre.

L'HUISSIER, qui se promène d'un autre côté, jetant ses regards devant lui.

— Voici les juges, qui viennent ! je vais donc m'approcher d'eux.

(Il s'avance.)

Le président fait alors son entrée sur la scène, accompagné du chef des marchands, du greffier et des autres officiers de la justice.

LE PRÉSIDENT.

Oh ! oh ! vous, chef des marchands et greffier !

CES DEUX A LA FOIS.

Que l'honorable commande !

(1) Cette phrase du texte n'est pas traduite ni même entrevue quelque peu dans la version de l'anglais en français.

LE PRÉSIDENT.

La pensée d'un homme n'est point, hélas ! chose, que des juges saisissent facilement, par cela même qu'un procès en dépend.

« Les hommes revêtent une chose cachée de couleurs spécieuses : le raisonnement a beau la repousser; eux, que la passion domine, ils n'avouent pas leurs fautes dans le tribunal; et de simples délits, dont la force est augmentée par les amis de la partie adverse, touchent nécessairement la vue du prince : en un mot, le blâme est tout près et la clairvoyance de l'œil est *très*-loin. »

— En outre,

« Des hommes, que la procédure écarte, révèlent dans la colère une faute secrète : ils ne disent pas dans le tribunal qu'ils sont eux-mêmes les coupables; et l'accusé est sûr de périr, malgré son innocence, par ces amis de la partie adverse, qui, se lignant avec elle pour le mal, commettent l'iniquité : en un mot, le blâme est tout près et la clairvoyance de l'œil est *très*-loin (1). »

— D'où il suit clairement qu'un juge doit être

« Versé dans les traités des lois, habile à suivre la fraude *en ses détours*, éloquent, équitable, tenant une balance égale entre ses amis et ses ennemis, non enclin à la colère, exempt d'avarice dans la nature de ses jugements (2), ne rendant son arrêt que sur le fait et sur le vu, défenseur des faibles, punisseur des méchants, entièrement lié du cœur à la vérité et disposant celui du prince à la clémence (3). »

(1) Tout ce quatrain difficile est omis dans la traduction Langlois.

(2) *Dwârbhâvai.*

(3) « Son cœur ne doit désirer, son esprit ne doit chercher que la justice et la vérité ; il doit éviter d'allumer la colère du monarque. » (*Langlois.*)

LE CHEF DES MARCHANDS ET LE GREFFIER.

Si l'on dit jamais que l'honorable juge a commis une faute, alors il faudra *aussi* que l'on dise : « L'obscurité habite dans le monde de la lune. »

LE PRÉSIDENT.

Honnête huissier, montre-nous le chemin du hangar de justice.

L'HUISSIER.

Qu'il vienne, qu'il vienne, le président ! Qu'il vienne !

(Ils font le tour du théâtre.)

— Voici le hangar de justice. Que les juges veuillent y entrer.

(Ils entrent et s'asseoient.)

LE PRÉSIDENT.

Honnête huissier, sors de la salle et qu'il soit proclamé : « Y a-t-il ici un plaignant, qui demande justice ? »

L'HUISSIER.

Ainsi que m'ordonne l'honorable.

(Il sort et crie.)

— Les nobles juges disent : « Y a-t-il ici un plaignant, qui demande justice ? »

LE ÇAKARA, avec joie.

Les juges sont arrivés !

(Il s'avance avec orgueil.)

— Moi, un homme distingué, Vishnou fait homme, moi, qui suis le beau-frère du roi et de qui le roi est le beau-frère, je demande justice !

L'HUISSIER, avec effroi, à part.

Malheur ! Comment ! C'est le beau-frère du roi, qui se présente d'abord comme demandeur en justice ! Soit ! (Haut.) Attends un moment, seigneur ! Je vais t'annoncer aux magistrats.

(Il rentre, et, s'approchant des juges.)

— Honorables, voici le beau-frère du roi, qui vient débattre une cause devant le tribunal.

LE PRÉSIDENT.

Quoi ! Le premier plaideur, qui se présente ici, est le beau-frère du roi ! Comme une éclipse du soleil à son lever présageait ce matin la chûte d'un grand personnage, nous pourrions avoir là une cause des plus embarrassantes. Sors donc, honnête huissier, et dis-lui : « Va-t-en ! Ton affaire ne sera pas vue aujourd'hui (1). »

L'HUISSIER.

Ainsi que m'ordonne l'honorable !

(Il sort et, s'étant approché de Sansthâna.)

— Les nobles magistrats disent : « Va-t-en ! Ton affaire ne sera pas vue aujourd'hui. »

(1) « Le beau-frère du roi porter une plainte ! Une éclipse de soleil, à son lever, annonce la chûte de quelque illustre personnage. Mais il y a devant nous d'autres affaires. Retournez, et dites-lui que sa cause ne peut être appelée aujourd'hui. » (*Langlois.*)

LE ÇAKARA, avec colère.

Quoi ! mon affaire ne sera pas vue ! Si elle n'est pas vue, alors je m'en plaindrai à mon beau-frère, le roi Pâlaka, époux de ma sœur ; je m'en plaindrai à ma royale sœur aînée : on cassera ce juge et j'en ferai asseoir un autre à sa place.

(Il fait mine de s'en aller.)

L'HUISSIER.

Noble beau-frère du roi, attends un moment ! Je vais porter ces paroles aux magistrats.

(Il rentre et, s'étant approché du juge.)

— Le beau-frère du roi s'est écrié, plein de colère : « Si mon affaire n'est pas vue, alors je m'en plaindrai à mon beau-frère, le roi Pâlaka ; je m'en plaindrai à ma royale sœur ; on cassera ce juge et j'en ferai asseoir un autre à sa place. »

LE PRÉSIDENT.

On peut s'attendre à tout avec un tel écervelé ! Dis-lui donc : « Viens ! On jugera ton affaire. »

L'HUISSIER, il sort et, revenant au çakâra.

Seigneur, les magistrats disent : « Viens ! On jugera ton affaire. » Que le seigneur entre donc !

LE ÇAKARA, à part, avec joie.

Ah ! ah ! D'abord, ils avaient dit : « Elle ne sera pas jugée. » Maintenant voici qu'ils disent : « On la jugera ! »

C'est que mes juges tremblent de peur. Ils vont ajouter foi à tout ce que je puis dire. Bien ! j'entre donc.

(Il entre et, s'approchant.)

— A nous, salut ! A vous, je le donne et ne le donne pas (1) !

LE PRÉSIDENT, à part.

Oh ! quelles manières assurées pour un plaideur en face du tribunal ! (Haut.) Assieds-toi !

LE ÇAKARA.

Cette terre à moi est mienne, et je m'y asseois où il me plaît.

(Au greffier.)

— Je vais m'asseoir à ta place !

(A l'huissier.)

— Non ! Je vais m'asseoir à la tienne !

(A ces mots, il met sa main sur la tête du président.)

— Ou plutôt je vais m'asseoir là !

(Il finit par s'asseoir sur la terre.)

LE PRÉSIDENT.

Ton excellence est demanderesse en justice ?

LE ÇAKARA.

Et que suis-je ?

LE PRÉSIDENT.

Expose donc ton affaire.

(1) « Messieurs, je suis content, et vous pouvez l'être aussi ; car il est en mon pouvoir de donner ou de retirer le contentement. » (*Langlois.*)

LE ÇAKARA.

Je te conterai l'affaire dans le creux de l'oreille.... Oui! *car* je suis né, moi! dans une grande famille, aussi vaste qu'un verre à boire (1).

« Mon père est le beau-père du roi, le roi est le gendre de mon père; moi, je suis le beau-frère du roi et le roi est le mari de ma sœur! »

LE PRÉSIDENT.

On sait tout cela.

« Qu'importe une noble famille? Le caractère seulement donne l'impulsion aux hommes! C'est dans les meilleurs champs, que profitent surtout les ronces et les épines! »

— Ainsi, expose-nous la cause.

LE ÇAKARA.

Oui! la voici. Y eût-il de ma faute, elle ne peut me faire le moindre mal. Cela dit en passant (2), l'époux de ma sœur, en témoignage de satisfaction, m'a donné pour me divertir en toute propriété le vieux jardin Poushpakaranda, le plus beau des jardins. Là, comme je vais chaque jour le visiter, le faire sécher, fumer, sarcler, tailler, le Destin a voulu ce matin que je visse ou ne visse pas le corps gisant d'une femme (3).

LE PRÉSIDENT.

Et sait-on quelle est cette femme tuée?

(1) Retournez à la note ci-dessus, page 236. Langlois dit: « Présente ta plainte. — Le ÇAKARA : Je vais le faire. Le moment est convenable. Mais je vous prie de vous rappeler que j'appartiens à une famille distinguée. »

(2) *Tatas.*

(3) « Aujourd'hui, selon ma coutume, je m'y étais rendu. Qu'ai-je aperçu? j'en pouvais à peine croire mes yeux!... le cadavre d'une femme. » (*Langlois.*)

LE ÇAKARA.

Comment ! Si on le sait ? dites-vous, juges. Puis-je ne pas connaître une telle femme, qui, ornée de cent bijoux d'or, était hier l'ornement elle-même de cette ville ? C'est pour se régaler de ses dépouilles que Vasantaséná, entrée dans le vieux jardin Poushpakaranda, vide en ce moment, fut strangulée brutalement avec le lacet des mains, dont elle fut serrée au cou par quelque jeune libertin, non par moi.

(Ces derniers mots à moitié dits, il se couvre la bouche.)

LE PRÉSIDENT.

Oh ! quelle négligence dans les gardes de la ville ! Écoutez (1), chef des marchands, et vous, greffier ! il faut d'abord consigner au procès-verbal ces mots : « non par moi, » qui pourraient offrir une base à la procédure.

LE GREFFIER.

Ainsi que m'ordonne l'honorable !

(Quand il a relaté ces mots.)

— C'est écrit !

LE ÇAKARA, à part.

Oh ! surprise ! Je me suis noyé moi-même, comme celui, qui veut traverser un fleuve sur un pont d'eau. Réparons vite cette faute (2). (Haut.) Eh bien, magistrats !

(1) Valeur de l'interjection *bhau*.

(2) Textuellement : *Qu'il en soit maintenant ainsi* « que je vais dire. » On lit dans la version de l'anglais en français : « Maudite négligence ! Mon étourderie m'a jeté dans le danger, comme un homme, qui traverse avec précipitation un pont étroit et qui tombe dans le torrent. Il n'y a plus de remède. »

Ne dis-je pas : « non vu par moi ? » Pourquoi faire tant de bruit *sur une si petite chose !*

(Ce disant, il efface d'un coup de pied ce qui fut écrit.)

LE PRÉSIDENT.

Alors, comment sais-tu qu'on l'a tuée pour lui ravir ses bijoux et qu'elle fut étranglée avec les mains ?

LE ÇAKARA.

Tiens ! Ce qui me l'a fait penser, c'est peut-être que le tour de son cou était enflé, enflé,... et que ses joyaux d'or manquaient aux places, *où elle avait coutume de les porter.*

LE CHEF DES MARCHANDS ET LE GREFFIER.

C'est juste !

LE ÇAKARA, à part.

Oh, bonheur ! me voilà ressuscité !

LE CHEF DES MARCHANDS ET LE GREFFIER.

Qui est partie dans le procès ?

LE PRÉSIDENT.

Ici, le procès a deux faces.

LE CHEF DES MARCHANDS ET LE GREFFIER.

Lesquelles ?

LE PRÉSIDENT.

Celle, qui regarde l'action civile, et celle, qui est tournée vers l'action publique. Ce qui appartient à l'action civile est du champ, où se débattent les parties adverses ; mais à l'intelligence du magistrat est réservé de mener à fin la recherche du fait.

LE CHEF DES MARCHANDS ET LE GREFFIER.

C'est donc la mère de Vasantaséna, qui doit être la demanderesse au procès ?

LE PRÉSIDENT.

Il en est ainsi... Honnête huissier, cite à comparaître, mais sans l'effrayer, la mère de Vasantaséna (1).

L'HUISSIER.

(Il sort et presque aussitôt il rentre avec la mère de la courtisane.)

— Que la noble dame vienne ! Qu'elle vienne !

LA VIEILLE DAME.

Ma fille s'en est allée dans la maison d'un ami savourer la jeunesse. *En son absence*, voilà que cet homme respectable vient me dire : « Le juge t'appelle devant lui. » Je sens donc mon âme comme sous l'empire de l'égarement.... Mon cœur tremble.... Montre-moi, seigneur, le chemin de la salle, où siége le tribunal.

L'HUISSIER.

Que la noble dame vienne ! Qu'elle vienne !

(Ils s'acheminent tous deux sur le théâtre.)

— Voici le hangar de justice !... Que la noble dame veuille entrer !

(Ils entrent l'un et l'autre.)

LA VIEILLE FEMME.

Soyez comblés de plaisirs, honorables seigneurs !

LE PRÉSIDENT.

Dame, sois la bien venue ; assieds-toi !

(1) « LE JUGE : Sans doute.... Officiers, allez ; mandez devant la cour la mère de Vasantaséna. » (*Langlois.*)

LA VIEILLE FEMME.

Ainsi fais-je.

(Elle s'asseoit.

LE ÇAKARA, avec mépris.

Te voici donc arrivée, vieille entremetteuse! Te voilà donc arrivée !

LE PRÉSIDENT.

Est-ce bien toi, qui es la mère de Vasantasénâ ?

LA VIEILLE FEMME.

Certainement !

LE PRÉSIDENT.

Et maintenant où est Vasantasénâ ?

LA VIEILLE FEMME.

Chez un ami.

LE PRÉSIDENT.

Quel nom porte son ami ?

LA VIEILLE FEMME, à part.

C'est vraiment le comble de l'inconvenance. (Haut). Une pareille question va bien peut-être à la bouche d'un libertin, mais non à celle d'un magistrat (1).

LE PRÉSIDENT.

Mets de côté la pudeur ! C'est le procès lui-même, qui t'adresse la question.

LE CHEF DES MARCHANDS ET LE GREFFIER.

C'est le procès lui-même, qui te demande ce nom. La chose n'a pas d'inconvénient ici : dis-le !

LA VIEILLE FEMME.

Comment ! Le procès ?... Que vos excellences écoutent donc ! Il est un homme, qui porte un nom bien venu de

(1) « La mère, à part : Hélas ! voilà qui est bien indiscret. (Haut.) Excusez-moi, seigneur, si je trouve cette question peu convenable. » (*Langlois*.)

tous, Tchâroundatta, fils de Sâgaradatta et petit-fils du sirdar Vinayadatta. Il habite sur la Place-des-Sirdars. C'est chez lui, que ma fille s'en est allée goûter le plaisir de la jeunesse.

LE ÇAKARA.

Vous l'avez entendu, seigneurs! Que ces paroles soient écrites! C'est Tchâroudatta, que j'accuse!

LE CHEF DES MARCHANDS ET LE GREFFIER.

Tchâroudatta est l'ami de sa fille, dit-elle : il ne peut donc être le coupable!

LE PRÉSIDENT.

C'est à Tchâroudatta néanmoins, que la procédure a son point de départ.

LE CHEF DES MARCHANDS ET LE GREFFIER.

C'est ainsi.

LE PRÉSIDENT.

Dhanadatta, écris: « Vasantasénâ était allée dans la maison de l'honorable Tchâroudatta. » C'est une première base pour la cause. Comment! Allons-nous citer l'honorable Tchâroudatta lui-même? Cependant la procédure exige sa comparution.... Digne huissier, va! somme Tchâroudatta, sans l'effrayer, sans le troubler, de venir à son gré. Cite-le avec respect : « Le président, lui diras-tu, désire te voir, quand il te sera loisible.

L'HUISSIER.

Ainsi que l'ordonne mon seigneur.

Il sort, et bientôt il rentre sur la scène avec Tchâroudatta (1).

(1) On reconnait ici, dans cette entrée de Tchâroudatta, comme ci-dessus, page 266, la méthode des anciens poëtes dramatiques, qui, à cet égard, ne ménageaient en aucune façon la vraisemblance. Une commission était chez eux aussitôt faite que donnée.

— Qu'il vienne ! Qu'il vienne le seigneur !

TCHAROUDATTA, l'air pensif.

« En vérité, une telle citation jette le doute sur ma qualité d'homme parfaitement connu de *mon* roi sous le rapport du caractère et de la famille ! »

(Avec incertitude, à part).

« Saurait-on que le prisonnier, échappé des fers, s'est trouvé sur ma route et qu'il fut emmené dans ma litière? ou le bruit en serait-il venu aux oreilles du roi, qui voit tout par les yeux de ses espions? C'est là ce qui me fait marcher ainsi, tout absorbé dans ces pensées. »

— Cependant à quoi bon ces conjectures? Je vais à la salle de justice, *où la vérité me sera connue.* Honnête huissier, montre-moi le chemin du hangar, où siége le tribunal.

L'HUISSIER.

Viens, seigneur ! Que le seigneur vienne !

(Ils font route ensemble sur le théâtre.)

TCHAROUDATTA, avec inquiétude.

Pourquoi ce funeste augure?

« Là, une corneille jette dans l'air des sons effrayants ; ici, les familiers du juge me pressent de leurs appels (1). Mon œil gauche tremble avec force : je me sens tout contristé de ces fâcheux présages ! »

L'HUISSIER.

Viens, seigneur ! Viens à ton gré, sans crainte !

(1) « L'officier : Par ici, monsieur, par ici.—Tcharoudatta : Que signifie cet air mystérieux ? cette voix rude ? On dirait une corneille, qui répond au cri de sa compagne. » (*Langlois.*)

TCHAROUDATTA.

(Il fait quelques pas et, jetant ses regards devant lui.)

« Voilà une corneille, perchée sur un arbre mort en face du soleil !... Mon œil gauche m'aiguillonne dans ma *paupière* d'une façon assurément effrayante ! »

(Il continue à marcher et, portant sa vue d'un autre côté.)

— Ah ! comment ! Ce serpent,

« Le roi des serpents, couleur du noir collyre, aux yeux fixés sur moi, aux quatre dents étincelantes, au ventre gonflé, *aux replis* sinueux, fond sur moi, sa langue tendue et vibrante, furieux que je l'aie réveillé de mes pas dans le chemin, où il était endormi ! »

— Et même ce

« Pied, que je pose sur la terre, il glisse ; et pourtant le sol n'est pas très-humide ! Mon œil gauche tremble, mon bras est battu de fréquentes palpitations; cet oiseau sinistre pousse maintenant des cris redoublés, il m'annonce une mort des plus épouvantables ; et le doute est absolument impossible (1) ! »

— Dieux, sauvez-moi par tous les moyens (2) !

L'HUISSIER.

Viens ! viens, seigneur !... Voici la salle de justice.... Que le seigneur veuille entrer.

TCHAROUDATTA, après qu'il a passé le seuil et promené ses regards de tous les côtés.

Oh ! quelle majesté suprême dans ce hangar de la

(1) « Oui, la mort... Une terrible mort m'attend... Qu'il en soit ainsi !... Ce n'est pas à moi à murmurer contre la destinée et à douter de la justice des décrets célestes. » (*Langlois.*)

(2) Textuellement : *Quovis modo salutem faciant Dii.*

justice (1) ! Ici, en effet,

« Le palais du roi semble une mer aux formidables hôtes, dont les rivages sont battus par la vague des procédures : ses poissons voraces sont ici les éléphants et les chevaux, *instruments des supplices ;* les espions, qui infestent ses bords, y sont les requins et les crocodiles ; cette foule d'avocats y joue les hérons et les oiseaux criards ; ces juges abîmés dans leurs pensées sont comme les profondes eaux de cet océan, qui a des scribes au lieu de reptiles ; et ces huissiers roulent dans ses flots comme une multitude de coquillages (2) ! »

— Soit.

(En entrant, il se donne un coup à la tête et dit avec le ton d'un homme, qui repasse en lui-même sur les choses.

— Ah ! ah ! ah ! Voici encore un mauvais présage !

« Mon œil gauche a tremblé, une corneille a poussé des cris, un serpent m'a barré le chemin : que les Dieux nous sauvent (3) ! »

— J'entre néanmoins (4).

(Ce disant, il entre.)

LE PRÉSIDENT.

Le voici ! Tel que l'on voit Tchâroudatta,

(1) « L'aspect n'en est pas agréable. » (*Langlois.*)

(2) « Les avocats querelleurs sont les vagues agitées ;... les procureurs sont comme ces rusés serpents, qui couvrent d'écume la surface des eaux ;... et ces vils dénonciateurs ressemblent à ces courlis, volant au-dessus des flots, se balançant dans les airs et tout à coup saisissant leur proie. Ce banc, où l'on devrait voir la justice, est dangereux, rude et souvent brisé par les tempêtes de l'oppression. » (*Le même.*)

(3-4) « *En entrant, il se heurte la tête contre la porte :* Présages toujours malheureux ! Ils m'accueillent à chaque pas. Le destin multiplie ses faveurs. » (*Langlois.*)

« Ce visage d'une telle beauté, avec ce front levé (1), avec ces yeux aux grands angles bien ouverts, n'est pas de ces hommes, qui deviennent criminels, faute de raison. Dans les taureaux, en effet, dans les coursiers, dans les éléphants et dans les hommes, le moral est toujours en étroite harmonie avec la forme. »

TCHAROUDATTA.

Oh! vous, juges, salut!... Salut également à vous, leurs *dignes* associés!

LE PRÉSIDENT, avec empressement.

Bien venu soit l'honorable! Honnête huissier, donne un siége à l'honorable!

L'HUISSIER.

Voici un siége. Que l'honorable veuille s'y asseoir.

(Tchâroudatta s'asseoit).

LE ÇAKARA, avec colère.

Te voici arrivé, assassin d'une femme! Te voici donc arrivé! Oh! que cette procédure est convenable! oh! que cette procédure est conforme à la justice! Donner un siége à ce meurtrier d'une femme! (Avec hauteur.) Soit! qu'on lui donne!

LE PRÉSIDENT.

Honorable Tchâroudatta, est-ce que ton excellence aurait une liaison, soit d'amour, soit de fantaisie, avec la fille de cette dame?

TCHAROUDATTA.

Quelle dame?

LE PRÉSIDENT.

Celle-ci!

(Il montre la mère de Vasantaséná.)

(1) Textuellement : *ghonâ*, avec un *n* cérébral, « *nasus*. »

TCHAROUDATTA. (Il se lève.)

Noble dame, je m'incline devant toi.

LA VIEILLE FEMME.

Puisses-tu, homme respectable, vivre de longues années ! (A part.) C'est là Tchâroudatta ! Ma fille a bien placé, vraiment ! sa jeunesse !

LE PRÉSIDENT.

Honorable, as-tu pour ton amie la courtisane ?

(Tchâroudatta exprime dans son jeu la pudeur.)

LE ÇAKARA.

« Que le menteur cache sa conduite par l'effet de la pudeur ou de la crainte ! Ce n'est pas maintenant que l'auguste plaignant veut le convaincre d'assassinat commis par lui-même à dessein de voler ! »

LE CHEF DES MARCHANDS ET LE GREFFIER.

Noble Tchâroudatta, parle ! Mets de côté la pudeur : ceci est un procès !

TCHAROUDATTA.

Ah, magistrats ! Comment dirais-je une telle chose, que la courtisane est mon amie ?... Cependant c'est ma jeunesse, qui aurait péché, non ma vertu (1) ! »

LE PRÉSIDENT.

« Ce procès a maintes difficultés ; rejette un moment cette pudeur, assise dans ton cœur ; dis la vérité, toute *la vérité :* il faut ici de la franchise (2) ; on n'y reçoit pas la dissimulation. »
— Trève de pudeur ! C'est la justice elle-même, qui t'adresse la question !

(1) « Bien, Messieurs, que dirai-je ? Si elle a été mon amie, n'accusez que ma jeunesse, n'accusez point mes mœurs. » (*Langlois.*)

(2) Textuellement : *dhatryam*, « fermeté. »

TCHAROUDATTA.

Qui est mon accusateur, juges, dans ce procès?

LE ÇAKARA, avec hauteur.

Eh bien! c'est moi!

TCHAROUDATTA.

C'est avec toi, que j'ai ce procès, homme très-lourd à porter!

LE ÇAKARA.

Ah! maintenant que tu as tué Vasantaséná, parée de joyaux à cent pierres fines, tu caches, assassin d'une femme, que tu as poussé la fraude au comble de la perversité (1)!

TCHAROUDATTA.

Tu as tort, assurément!

LE PRÉSIDENT.

Honorable Tchâroudatta, en voilà assez! Dis la vérité: aurais-tu pour ton amie la courtisane?

TCHAROUDATTA.

Oui! oui!

LE PRÉSIDENT.

Honorable, où est Vasantasénâ?

TCHAROUDATTA.

Elle s'en est allée chez elle.

LE CHEF DES MARCHANDS ET LE GREFFIER.

Comment y revint-elle? A quel moment? Et qui l'accompagnait dans son retour?

(1) « Oui, vous êtes un assassin de femme... Quoi! vous avez pu tuer une femme comme Vasantaséna, lui voler ses bijoux, et croire que la chose resterait inconnue! » (*Langlois.*)

TCHAROUDATTA, à part.

Dirai-je : « Elle s'en est allée secrètement? »

LE CHEF DES MARCHANDS ET LE GREFFIER.

Parle, honorable!

TCHAROUDATTA.

Elle s'en est allée chez elle : quelle autre chose puis-je dire?

LE ÇAKARA.

Entrée dans l'ancien jardin Poushpakaranda, mon domaine, la courtisane périt là de mort violente, étranglée avec les mains. Eh bien! diras-tu encore : « Elle s'en est allée chez elle? »

TCHAROUDATTA.

Ah! tu te répands là en paroles sans raison!

« Ton âme ressemble beaucoup au bout des ailes du geai bleu; l'eau des nuages ne peut la mouiller : la bouche de ton excellence s'ouvre ici pour le mensonge; c'est un lotus, qui fleurit dans l'hiver; il a perdu son éclat! »

LE PRÉSIDENT, tout bas à ses assesseurs.

« Accuser Tchâroudatta d'une faute, c'est vouloir peser le *mont* Himâlaya, traverser l'Océan à la nage ou saisir le vent avec la main! »

— (Haut.) Comment l'honorable Tchâroudatta pourrait-il manquer en la moindre chose, qui ne fût pas à faire!

« Un visage de cette beauté, avec ce front levé, avec ces yeux aux grands angles bien ouverts, n'est pas de ces hommes, qui deviennent criminels, faute de raison. Dans les taureaux, en effet, dans les coursiers, dans les éléphants et dans les hommes, le moral est toujours en étroite harmonie avec la forme. »

LE ÇAKARA.

Est-ce que cette cause est jugée ici par un de ses complaisants?

LE PRÉSIDENT.

Insensé, retire-toi !

« Si tu es çoudra et que tu récites les vers du Véda, ta langue ne va-t-elle pas tomber aussitôt ? Si tu regardes le soleil en plein midi, ta vue soudain n'en est-elle pas aveuglée ? Si tu jettes ta main dans un brasier allumé, n'en est-elle pas brûlée sur le champ ? De même, tu secoues la vertu de Tchâroudatta sur sa base, et la terre n'engloutirait pas ton corps à l'instant même (1) ! »

— Comment l'honorable Tchâroudatta serait-il coupable d'un crime ?

« Lui, qui a distribué ses richesses avec indifférence, réduisant la mer de son opulence à n'avoir plus qu'un faible reste de ses profondes eaux ; lui, ce magnanime, le trésor unique des vertus, comment aurait-il commis un crime afin de s'approprier un peu de cet or, qui n'est pas le but des grandes âmes ! »

LE ÇAKARA.

Est-ce que cette cause est jugée ici par un de ses complaisants ?

LA VIEILLE FEMME.

Malheureux ! cet homme, qui, pour dédommagement d'une boîte aux joyaux d'or, laissée en dépôt chez lui et que des voleurs avaient enlevée dans la nuit, a donné un collier de perles, quintessence des quatre mers, il aurait

(1) « Metreya, s'avançant.
« Prince, et vous tous, seigneurs, écoutez bien ceci :
Qui fixe le soleil à midi perd la vue ;
Qui sur l'ardent tison tient sa main étendue
Perd la main . et celui qui de vous touchera
Cet homme perdra tout ! Le sol l'engloutira. »
(*Mery et Gérard de Nerval.*)

commis pour voler cet acte criminel !... Ah ! mon père ! Viens-*lui en aide*, ma fille !

(Ce disant, elle fond en larmes.)

LE PRÉSIDENT.

Noble Tchâroudatta, est-ce à pied ou dans une litière, qu'elle s'en est allée ?

TCHAROUDATTA.

J'étais absent au moment qu'elle s'en est allée : je ne sais donc pas si c'est à pied ou dans une litière.

VIRAKA entre sur la scène, plein de colère.

VIRAKA.

« Tandis que je pleurais *de rage* sur la honte du coup de pied et que je rongeais l'éternelle haine de cet insultant mépris, j'ai trouvé la nuit bien lente à céder enfin sa place au jour. »

— Aussi vais-je de ce pas au hangar de la justice....

(A peine entré.)

Salut aux illustres magistrats (1) !

LE PRÉSIDENT.

Ah ! c'est Vîraka, le chef des gardes de la ville !... Quel sujet t'amène ici, Vîraka ?

VIRAKA.

Hi ! hi ! Je m'occupais à la recherche d'Aryaka dans

(1) « Viraka arrive avec précipitation : Me voici donc au tribunal pour leur dire comment j'ai été maltraité, foulé aux pieds, injurié, pour avoir voulu faire mon devoir au sujet du fugitif.... Salut à vos seigneuries. »
(*Langlois.*)

le mouvement d'alarme, causé par le brisement de ses fers, quand je vis arriver une voiture couverte. Je réfléchissais là-dessus et j'allais visiter la litière, disant à Tchandanaka : » Ce que tu as vu, je dois le voir aussi ! » Mais je parlais encore, qu'il m'a envoyé le plus violent coup de pied. Vous avez entendu, magistrats : c'est à vous de prononcer.

LE PRÉSIDENT.

Sais-tu, vaillant guerrier, à qui appartenait cette litière ?

VIRAKA.

A Tchâroudatta, que voici présent ! Elle menait Vasantaséna, montée dedans, se divertir au vieux jardin Poushpakaranda, suivant le dire même du cocher.

LE ÇAKARA.

Vous l'entendez pour la seconde fois, respectables juges !

LE PRÉSIDENT, à part.

« Oh ! cette lune à la clarté si pure est dévorée par l'éclipse ; ce ruisseau limpide est troublé par la chûte de sa rive ! »

— Nous verrons ici ton affaire, Vîraka, ensuite de celle-ci. Tu vois le cheval, qui se tient à la porte du tribunal ! Monte dessus, va au jardin Poushpakaranda, et vois s'il y a là ou non quelque femme tuée.

VIRAKA.

Ainsi que m'ordonne le noble juge !

(Il sort et bientôt après il rentre.)

Je suis allé et j'ai vu là un corps de femme, dévoré par les bêtes féroces.

LE CHEF DES MARCHANDS ET LE GREFFIER.

Comment a-t-il été su par toi que c'était le corps d'une femme ?

VIRAKA.

Je l'ai reconnu aux pieds, aux mains, à l'abondante et longue chevelure, attachée à des restes.

LE PRÉSIDENT.

Oh ! que les procès d'ici-bas ont d'insupportables difficultés !

« Plus on met de soins dans les enquêtes et plus on rencontre d'obstacles ! Ah ! la loi parle avec clarté dans ce procès, et pourtant mon intelligence s'y embourbe, comme une vache engagée dans la vase ! »

TCHAROUDATTA, à part.

« De même que les abeilles volent par groupes boire le nectar d'une fleur nouvelle éclose : ainsi, quand est venue pour un homme la saison de l'infortune, les malheurs en foule d'entrer chez lui par toutes les fentes *de sa vie !* »

LE PRÉSIDENT.

Honorable Tchâroudatta, dis la vérité.

TCHAROUDATTA.

« Faut-il croire et non plutôt révoquer en doute le mensonge, que dit, soufflé par sa mauvaise nature, l'homme au cœur méchant, envieux des vertus d'autrui, aveuglé par sa passion et de qui l'âme brûle ici de tuer son ennemi (1) ? »
— En outre,

« Comment aurais-je pu, moi, qui, pour sentir le parfum d'une fleur, tirant à moi la branche toute chargée de fleurs, n'ose pas même en faire la cueillette ; comment, *dis-je*, aurais-je pu saisir par ses longs cheveux luisants, comme l'aile de l'abeille noire, une femme baignée de larmes, et lui arracher la vie (2) ! »

(1-2) « Le misérable, qu'affligent les vertus d'un autre, l'être aveuglé

LE ÇAKARA.

Eh bien, magistrats! Est-ce que vous n'apportez pas de la partialité dans l'examen de cette cause, vous, qui souffrez à cet instant même que le misérable Tchâroudatta soit porté sur un siége?

LE PRÉSIDENT.

Honnête huissier, ôte-lui donc le siége!

(L'huissier obéit.)

TCHAROUDATTA.

Réfléchissez! oh! réfléchissez, magistrats!

(A ces mots, il descend du siége et s'asseoit par terre.)

LE ÇAKARA, à part.

(Il danse de joie.)

— Hi-i-i! Cette parole a fait tomber sur la tête d'un autre la faute, que j'ai commise. Je vais donc m'asseoir là, où Tchâroudatta était assis.

(Après qu'il a pris le siége de l'accusé).

— Tchâroudatta, regarde, regarde-moi; et puis dis, dis: « C'est moi, qui l'ai tuée! »

TCHAROUDATTA.

Hélas, juges!

par la passion et occupé de perdre l'objet de sa jalousie, ne mérite pas qu'on lui réponde: on ne fait aucune attention aux paroles de ceux qui, par leur nature même, ne peuvent proférer que des mensonges. Pour moi, vous me connaissez. Quand je veux cueillir une fleur, je tire doucement à moi la tendre plante, et ne vais pas avec rudesse lui dérober les beautés de sa couronne. Comment pouvez-vous croire que, d'une main violente, j'aurais pu arracher, sur une tête charmante, ces cheveux aussi polis que le jais, plus brillants que l'aile de l'abeille noire? Comment mon cœur serait-il méchant, mon amour assez perfide pour pouvoir, sans remords, ôter la vie à une femme belle, baignée de pleurs et implorant en vain ma pitié? » (*Langlois.*)

« Faut-il croire et non plutôt révoquer en doute le mensonge, que dit, soufflé par sa mauvaise nature, l'homme au cœur méchant, envieux des vertus d'autrui, aveuglé par sa passion et de qui l'âme brûle ici de tuer son ennemi ?

(A part, en soupirant).

« Mètréya, oh ! quel est ce coup, dont je suis frappé maintenant ! Hélas ! brahmani, *mon épouse*, née dans une famille de brahmes si pure ! Hélas ! Rohaséna, *mon fils*, tu ne connais pas mon infortune ; et ce malheur sans pareil ne t'empêche pas de jouer avec insouciance (1) ! »

— J'ai envoyé Mètréya chez Vasantaséná s'informer de ses nouvelles et lui rendre ces bijoux, qu'elle avait donnés à mon fils pour s'en faire un chariot d'or : pourquoi donc tarde-t-il si long-temps (2) ?

Le VIDOUSHAKA, portant les joyaux, entre sur le côté extérieur de la scène.

LE VIDOUSHAKA.

L'honorable Tchâroudatta m'envoie sous les yeux de Vasantaséná : « Prends ces bijoux et va chez elle, noble Mètréya, m'a-t-il dit. Comme elle a revêtu de ses joyaux mon fils Rohaséna et l'a renvoyé ainsi paré vers sa mère, il faut lui rendre ces objets et ne pas les recevoir

(1) « Hélas ! mon fils, au milieu de tes ébats enfantins, que tu pensais peu à la honte de ton père ! » (*Langlois.*)

(2) « Qui peut arrêter Mètréya ? Je l'ai envoyé à la recherche de Vasantaséná pour lui rendre les pierres précieuses, que son amour trop prodigue lui a fait donner à mon fils. » (*Le même.*)

de nouvean. Remets-lui donc sa parure. » Aussi, vais-je de ce pas à la maison de Vasantaséná.

(Il chemine et, jetant ses yeux dans l'espace.)

— Comment! voici le fameux Rébhila!... Illustre Rébhila, pour quelle raison te vois-je avec cet air troublé?

(Ayant prêté l'oreille.)

— Que dis-tu (1)? L'honorable Tchâroudatta fut sommé de comparaître devant le tribunal! Ce ne doit pas être sans doute pour une petite affaire.

(Il réfléchit.)

— J'irai ensuite chez Vasantaséná; je vais aller d'abord à la salle de justice.

(Il continue sa marche;... il regarde.)

— Voici le hangar, où siége le tribunal! J'y entre donc...

(Une fois entré.)

— Salut aux magistrats! Où est mon cher ami?

LE PRÉSIDENT.

N'est-ce pas lui?

LE VIDOUSHAKA.

Ami, salut à toi!

TCHAROUDATTA.

Puisse-t-il être!

LE VIDOUSHAKA.

Que le bonheur (2) t'assiste!

(1) Une voix, *en dehors* : Hé! Rébhila, qu'y a-t-il donc? Vous avez l'air agité. Qu'est-il arrivé? — Mètréya, *ayant l'air d'écouter la réponse* : Ah! que dites-vous? » (*Langlois.*)

(2) « Mètréya : De la patience. » (*Le même.*) Nous lisons dans le texte sanscrit : *kshaiman*, « félicité; » non *kshamâ*, « patience. »

TCHAROUDATTA.

Puisse-t-il en être ainsi !

LE VIDOUSHAKA.

Pour quel motif, ami, te vois-je avec un air si troublé? D'où te vint une sommation?

TCHAROUDATTA.

Ami,

« La Volupté sous la forme d'une femme a été par moi, qui, assurément suis un cruel, un matérialiste, un homme, qui ne croit pas à une autre vie,... Celui-ci te dira le reste ! »

LE VIDOUSHAKA.

Quoi? Quoi?

TCHAROUDATTA lui parle bas à l'oreille.

C'est ainsi, a-t-il dit.

LE VIDOUSHAKA.

Qui a dit : « C'est ainsi? »

TCHAROUDATTA, lui montrant d'un geste le çakâra.

C'est lui, ce malheureux, *ou plutôt c'est* la mort, qui s'est faite en lui mon accusateur.

LE VIDOUSHAKA.

Pourquoi ne dis-tu pas qu'elle s'en est allée chez elle ?

TCHAROUDATTA.

J'ai eu beau le dire; le malheur de ma condition fait qu'on ne me croit pas.

LE VIDOUSHAKA.

Oh! oh! nobles juges, l'homme, qui a doté Oudjayini de puits, de lacs, de temples, de promenades, de jardins, de caravansérails (1), a commis, vous dit-on, un tel crime pour se régaler de quelques richesses!

(1) Textuellement : *maisons de ville.*

(Avec colère.)

— Ah! ah! enfant de prostituée, Sansthânaka, beau-frère du roi, homme sans frein, singe, qu'on a décoré avec une profusion d'or, toi, fait pour être le vase de tous les péchés du genre humain, dis-le encore en face de moi!... Mon cher ami, qui tirait doucement à lui une branche fleurie de gærtner racémeuse et qui n'osa jamais y faire la cueillette des fleurs, c'est lui maintenant, qui arrache la plante afin d'en briser tous les boutons (1)! Comment aurait-il pu commettre un si grand forfait puni dans l'un et l'autre monde? Attends! oh! attends, fils d'entremetteuse! Attends que je rompe en cent morceaux ta tête avec ce parement de fagot, ma canne, aussi tortu que l'est ton cœur (2)!

LE ÇAKARA, avec colère.

Écoutez, magistrats! écoutez! C'est avec Tchâroudatta, que j'ai procès ou litige devant justice. Pour quelle raison cet homme, qui a la tête, le crâne et les pieds d'une corneille, veut-il donc faire cent morceaux de ma tête? Ne le fais pas, enfant de servante, méchant élève de théologie!

LE VIDOUSHAKA, son bâton levé, répète.

Attends, fils d'entremetteuse, attends que je rompe en

(1) « Vous, singe, qu'on amuse avec des jouets dorés, dites encore devant moi que mon ami, qui de sa vie n'a pas même froissé une fleur, qui, toujours content de n'en cueillir qu'une à la fois, n'a jamais touché les jeunes boutons,... » (*Langlois.*)

(2) Tais-toi, si tu ne veux sentir avec vigueur,
Retomber ce bâton, tortu comme ton cœur!
(*Méry et Gérard de Nerval.*)

cent morceaux ta tête avec ce parement de fagot, ma canne, aussi tortu que l'est ton cœur!

(Le çakâra se lève en colère et frappe le vidoûshaka : celui-ci répond au coup par un autre coup : il se battent l'un l'autre, et, dans cette lutte, les bijoux, placés dans la ceinture du vidoûshaka, tombent par terre.

LE ÇAKARA, les ayant ramassés, les regarde avec stupeur et s'écrie.

Voyez, nobles juges! voyez! Ce sont les joyaux de cette malheureuse femme! C'est pour en jouir que cet homme

(Montrant Tchâroudatta.)

— L'a tuée et l'a fait mourir!

(A ces mots, tous les juges se tiennent, le visage baissé.)

TCHAROUDATTA bas au vidoûshaka.

« Vu dans un pareil moment, ce tas de richesses, que mon destin cruel a jetées par terre, me fait tomber avec elles ! »

LE VIDOUSHAKA.

Eh bien! pourquoi ne pas dire la chose telle qu'elle est?

TCHAROUDATTA.

Ami,

« L'œil du roi est trop faible pour voir cette vérité; tout ce que je dis manque de force, et ce qui m'attend, c'est une mort ignominieuse (1)! »

LE PRÉSIDENT.

Malheur! oh! malheur!

« Semblable à une comète, voici qu'une sinistre planète s'é-

(1) « L'œil d'un roi est trop faible pour discerner la vérité au milieu du doute et de l'incertitude. Je ne puis que répéter : je n'ai point commis ce crime; mais une pauvreté comme la mienne ne peut espérer qu'on lui accorde quelque confiance. Une mort infâme, voilà ce qui m'attend. »
(*Langlois.*)

lève aux côtés d'Angâraka (1), qu'elle arrête dans sa marche, et de Vrihaspati (2), qu'elle éclipse! »

LE CHEF DES MARCHANDS ET LE GREFFIER, s'adressant à la mère de Vasantasénâ.

Vénérable femme, regarde avec attention cette boîte d'or : est-ce la même, on non?

LA VIEILLE DAME, l'ayant examinée.

Elle est semblable; mais ce n'est pas elle.

LE ÇAKARA.

Vieille entremetteuse, ta bouche taît ce que disent tes yeux!

LA VIEILLE DAME.

Retire-toi, méchant!

LE CHEF DES MARCHANDS ET LE GREFFIER.

Dis avec réflexion : est-ce ou n'est-ce pas elle?

LA VIEILLE FEMME.

L'habileté de l'ouvrier fascine ma vue, seigneurs; mais ce n'est pas elle.

LE PRÉSIDENT.

Noble dame, connais-tu enfin ces bijoux?

LA VIEILLE FEMME.

Comment dirai-je? Ils ne me semblent vraiment, vraiment pas inconnus; mais quelquefois l'ouvrier sait produire cette illusion!

LE PRÉSIDENT.

Regarde, chef des marchands!

« Des objets différents ont peut-être ici de la ressemblance quant à la forme, à la richesse des bijoux et au mérite de l'art:

(1-2) Mars et Jupiter.

en effet, il suffit à nos (1) ouvriers de voir seulement une chose pour l'imiter ; et la ressemblance, qui frappe les yeux, est due à l'adresse de la main. »

LE CHEF DES MARCHANDS ET LE GREFFIER.

Ces joyaux sont-ils à l'honorable Tchâroudatta ?

TCHAROUDATTA.

Non, certes ! non, certes !

LE CHEF DES MARCHANDS ET LE GREFFIER.

En ce cas, à qui sont-ils ?

TCHAROUDATTA, *montrant la mère de Vasantaséná.*

A la fille de cette vénérable dame.

LE CHEF DES MARCHANDS ET LE GREFFIER.

Comment ne sont-ils plus avec elle ?

TCHAROUDATTA.

Ils ne sont plus avec elle ; je n'en sais pas davantage (2).

LE CHEF DES MARCHANDS ET LE GREFFIER.

Honorable Tchâroudatta, il faut dire ici la vérité : vois ! vois !

« La vérité rend la paix à la conscience. Quiconque ne dit point la vérité est coupable. La vérité, trois syllabes, *est chose facile à dire !* Ne cache donc pas la vérité sous le mensonge. »

TCHAROUDATTA.

Ces joyaux sont-ils bien les joyaux ? Je l'ignore ; mais viennent-ils de notre maison ? Je le sais.

(1) Textuellement : *à la classe des ouvriers.*

(2) « C'est elle, qui s'en est dépouillée. » (*Langlois.*) On peut s'étonner ici que l'accusé, pour se justifier, ne déclare pas que ces bijoux furent donnés par la courtisane à son jeune enfant. Peut-être pense-t-il que cette déposition, faite par sa domestique ou son esclave et son fils, n'aurait, à cause de leur condition, nulle valeur en justice ; mais, du moins, l'auteur, ce nous semble, aurait dû lui faire exprimer cette pensée, ne fût-ce que dans un *à-parte.*

LE ÇAKARA.

Entré dans mon jardin, c'est là que tu l'as tuée, premier fait : en second lieu, tu caches le crime sous la perversité du mensonge.

LE PRÉSIDENT.

Honorable Tchâroudatta, que la vérité soit dite !

« *Ou* maintenant des fouets impitoyables tomberaient sans doute avec nos joies sur tes membres d'une si tendre beauté ! »

TCHAROUDATTA.

« Né dans une race d'hommes vertueux, nul crime n'existe en moi. Si l'on me juge coupable, que me sert d'être innocent ? »

— (A part.) Et puis, à quoi bon la vie, séparé que je suis de Vasantasénâ ? (Haut.) Eh bien ! qu'est-il besoin de longs discours ?

« La Volupté sous la forme d'une femme a été par moi, qui assurément suis un cruel, un athée (1), un *esprit* sans foi à un autre monde,... Que cet homme dise le reste ! »

LE ÇAKARA.

Tuée !... Allons ! dis-le toi-même : tuée !

TCHAROUDATTA.

Dis-le encore (2) !

(1) Notre édition nous fait lire ici : *strîratiçtcha viçaishaina*, c'est-à-dire, quant à ce dernier mot, *præsertim*, « surtout ; » mais, plus haut, là, où nous avons lu ce distique pour la première fois, il porte, avec un A privatif, *aviçaishaina*, « par un athée, un matérialiste, » un homme enfin, pour qui la *distinction* n'existe pas entre la matière et Dieu, entre le corps et l'âme.

(2) L'adverbe *aiva* offre ici un sens, qui n'est pas tout à fait bien précis. Les mots adjoints peuvent avec lui présenter ces trois sens : d'abord, ceini-ci ; ensuite : *tu l'as déjà dit* ; enfin : *qu'il soit dit par toi seulement*. Ce qui nous a fait adopter le premier sens, c'est la réponse du çakâra, qui veut trouver et que l'on trouve un aveu dans ces paroles : *twayaîvauktam*.

LE ÇAKARA.

Écoutez! écoutez, nobles juges! C'est lui, qui l'a tuée! Il vient lui-même de trancher le doute! Est-ce qu'on ne doit pas infliger un châtiment corporel à ce gueux de Tchâroudatta (1)?

LE PRÉSIDENT.

Huissier, qu'il soit fait comme a dit le prince!... Holà, hommes du roi, emparez-vous de ce Tchâroudatta!

(Les soldats saisissent le condamné.)

LA VIEILLE DAME.

Miséricorde, juges! miséricorde! Cet homme, qui, pour dédommagement d'une boîte aux joyaux d'or, laissée en dépôt chez lui et que des voleurs avaient enlevée dans la nuit, a donné un collier de perles, quintessence des quatre mers, il aurait commis, pour voler, cet acte criminel!... Si l'on a tué ma fille, laissez-moi vivre néanmoins cet homme vénérable!... Tout procès d'ailleurs n'a-t-il pas lieu entre deux parties (2)? Ici, la demanderesse, c'est moi : rendez-lui donc sa liberté!

LE ÇAKARA.

Va-t-en, fille de servante! Sors d'ici! Que t'importe cet homme?

LE PRÉSIDENT.

Noble dame, retire-toi!... Oh! vous, hommes du roi, conduisez-la dehors!

(1) « Toute espèce de doute est levée par ses propres paroles. Qu'il soit puni : pauvre Tchâroudatta! » (*Langlois.*)

(2) Mot à mot : *entre un demandeur et un défendeur.*

LA VIEILLE FEMME.

Hélas, mon père! hélas ma fille (1)!

(Elle sort en pleurant.)

LE ÇAKARA, à part.

Voici terminé contre lui un exploit digne de moi! A présent, je puis m'en aller.

(Ce disant, il sort.)

LE PRÉSIDENT.

Honorable Tchâroudatta, c'est à nous qu'appartient l'investigation du fait : quant au reste, c'est au roi de juger... Huissier, que le rapport en soit donc fait au roi Pâlaka.

« On ne peut frapper de mort ce coupable, dit Manou, parce que c'est un brahmane : qu'il soit banni de ce royaume, sans rien confisquer de ses biens. »

L'HUISSIER.

Ainsi que m'ordonne le seigneur.

(Il sort, et rentre bientôt en versant des larmes.)

— Magistrats, je suis allé au palais. Voici la réponse, qu'a faite le roi Pâlaka : « Attachez-lui au cou les bijoux; conduisez au cimetière du midi, tambour battant, l'homme, qui a tué Vasantaséna pour la dépouiller de ses joyaux; et, là, fichez-le sur le pal! Cet ignominieux supplice est le châtiment de quiconque s'est rendu coupable d'un tel crime. »

(1) « Mon fils, mon cher fils! » (*Langlois.*)

TCHAROUDATTA.

O roi Pâlaka, tu agis, hélas ! inconsidérément. Aussi,

« Jetés par leurs conseillers dans le feu de tels jugements, les rois tombent-ils, non sans raison, dans une condition lamentable ! »

— Il y a plus :

« Semblables à des vautours, ces corrupteurs des ordres du roi ont déjà fait périr et font périr tous les jours des milliers d'innocents (1) ! »

— Mêtréya, mon ami, va ! Porte de ma bouche les derniers adieux à ma mère et veille sur mon fils Rohaséna !

LE VIDOUSHAKA.

Quand la racine est coupée, comment sauver l'arbre?

TCHAROUDATTA.

Ne parle, ne parle point ainsi !

« Un fils est l'image du corps de son père, descendu au tombeau. Reporte sur mon Rohaséna toute l'amitié, que tu as eue pour moi ! »

LE VIDOUSHAKA.

Après la chère amitié, dont je fus lié avec toi, pourrai-je supporter une existence, à laquelle tu vas manquer?

TCHAROUDATTA.

Procure-moi à cette heure même la vue de Rohaséna.

LE VIDOUSHAKA.

Oui ! c'est naturel (2).

(1) « Ainsi, bien des innocents tombent victimes de l'iniquité des ministres perfides, qui répandent le déshonneur sur leur souverain et finissent (car telle est la justice divine) par l'entraîner avec eux dans l'abîme, qui les engloutit tous également. » (*Langlois.*)

(2) Textuellement : *sic decet*, ou, si l'on met une virgule entre les deux mots : *ita, decet*.

LE PRÉSIDENT.

Digne huissier, fais retirer ce jeune homme.

(L'huissier obéit et fait sortir Mêtréya.)

LE PRÉSIDENT.

Holà ! holà ! quelqu'un ici !... Oh ! toi, qu'on avertisse les tchândâlas (1).

(A ces mots, les hommes du roi, ayant livré le condamné aux bourreaux, vident la salle.)

L'HUISSIER.

Honorable, sors d'ici !

TCHAROUDATTA, d'une voix gémissante.

« Mêtréya ! oh ! quel est ce coup, dont je suis frappé maintenant ! Hélas ! brahmani, *mon épouse*, née dans une famille de brahmes si pure ! Hélas ! Rohaséna, *mon fils*, tu ne connais pas mon infortune, et ce malheur sans pareil ne t'empêche pas de jouer avec insouciance ! »

(Il jette ces mots dans l'espace.)

« C'est après l'examen de ma cause avec les épreuves du feu, de l'eau, de la balance et du poison, que tu aurais dû maintenant faire scier mon corps ! Au lieu de cela, tu m'envoles à la mort sur la parole seule de mon ennemi ! Tu tombes, ô roi, dans le milieu des enfers, accompagné de tes fils et de tes petit-fils ! »

(Aux Bourreaux.)

— Me voici prêt à marcher !

(Ces mots dits, tous les acteurs quittent la scène.)

(1) Hommes d'une tribu impure ou dégradée, les paryas ou, comme on écrit vulgairement, les parias.

FIN DU NEUVIÈME ACTE.

ACTE DIXIÈME.

LE SUPPLICE.

La scène représente le chemin, qui mène au cimetière du midi, place d'exécution.

TCHAROUDATTA entre sur la scène : il est suivi par deux tchândâlas ou exécuteurs des hautes œuvres.

LES DEUX BOURREAUX.

« Pourquoi donc ne calculez-vous pas mieux les suites d'un crime, et ne savez-vous pas mieux prévoir ou la mort avant le temps ou la prison?... Nous voici deux, habiles à trancher vite la tête et à hisser lestement un homme sur le pal (1) ! »

— Écartez-vous, seigneurs ! écartez-vous ! Cet homme, c'est l'honorable Tchâroudatta !

« Il porte la guirlande de karavîra (2) ; il est tenu par nous

(1) « Place, messieurs ! place ! laissez passer Tchâroudatta, paré de la guirlande de caravira et accompagné de ses habiles exécuteurs. Il approche de sa fin, comme une lampe, qui manque d'huile. » (*Langlois.*)

(2) *Oleander* ou *Nerium odorum.*

deux, hommes des condamnés à mort; il s'avance lentement, lentement vers sa fin, comme une lampe, où reste à peine encore un peu d'huile. »

TCHAROUDATTA, avec désespoir.

« Les corbeaux, poussant des cris lugubres, pensent à manger, comme une offrande, mon corps oint d'un liniment rouge, aspergé de poussière, baigné par l'eau de mes yeux et ceint de fleurs cueillies dans le cimetière! »

LES DEUX BOURREAUX.

Écartez-vous, seigneurs! écartez-vous!

« Que regardez-vous? Un homme vertueux, de qui nous allons trancher la vie, nous, qui portons la hache de la mort! *Que regardez-vous?* Cet arbre d'homme généreux, sous les branches duquel s'abritaient de généreux oiseaux (1)! »

— Marche, ô Tcharoudatta! marche (2)!

TCHAROUDATTA.

Certes! inimaginables sont les révolutions des humaines destinées, puisque je suis tombé dans une telle condition!

« Couvert de poussière et de farine, le santal rouge, semé à poignées sur tous mes membres, me voici d'homme, que j'étais, devenu une victime! »

(Jetant ses regards devant lui.)

— Oh! quelles foules d'hommes, les unes plus, les autres moins épaisses!

« Ceux-ci, me voyant le corps paré ainsi pour le supplice: « Odieux spectacle! » s'écrient-ils, saisis de pitié; et, ne pou-

(1-2) « Place, messieurs! Que regardez-vous? Un brave homme, dont la tête va tomber, un arbre, qui a servi d'abri aux pauvres oiseaux, et qui va être coupé. Avançons, Tchâroudatta. » (*Langlois.*)

vant me défendre : « Puisses-tu obtenir, me disent les autres (1), d'habiter le Swarga ! »

LES DEUX BOURREAUX.

Écartez-vous ! écartez-vous, seigneurs ! Que regardez-vous là ?

« Il y a quatre choses, qu'on ne doit pas regarder : le développement de l'arc-en-ciel ; la vache, qui met bas sa portée ; les étoiles, qui filent, et la fin malheureuse de l'homme vertueux ! »

L'UN DES DEUX.

Oh ! vois, Ahinta ! vois !

« A cette heure, où, par l'ordre du Destin, on mène à la mort cet homme, qui fut le premier de la ville, est-ce le ciel, qui pleure, est-ce la foudre, qui tombe, sans qu'il y ait un nuage (2) ? »

L'AUTRE.

Oh ! oh ! Goha !

« Ce n'est pas le ciel, qui pleure, ni la foudre, qui tombe sans nuage ; il pleut une ondée de l'eau des yeux, que verse le nuage de cette multitude de femmes ! »

— Et même,

« Tout homme pleure dans la ville sur le passage du patient : aussi ne s'élève-t-il pas de poussière dans cette large rue, toute arrosée par l'eau des yeux (3) ! »

TCHAROUDATTA, qui regarde d'une manière pitoyable.

« Les femmes, rentrées dans leurs palais, le visage à moitié sorti des fenêtres, m'adressent toutes ces mots : « Hélas, Tchâ-

(1) Textuellement : *pâaurds*, « les citadins. »

(2-3) « Vois, frère Tchinta ! Toute la ville est condamnée avec lui. Eh quoi ? le ciel peut-il pleurer, ou le tonnerre tombe-t-il, sans nuage ? — Non, frère Goha, non pas, la pluie tombe de ce nuage de femmes. Qu'elles pleurent ! Leurs larmes serviront au moins à mouiller la poussière. » (*Langlois.*)

roudatta! » et leurs yeux versent l'eau des pleurs, comme des gouttières (1) ! »

LES DEUX BOURREAUX.

Marche! oh! Tchâroudatta, marche!... Nous voici au lieu de la proclamation : battez le tambour et pabliez la sentence!

(Après qu'on a battu la caisse.)

LES DEUX BOURREAUX.

Écoutez, seigneurs! écoutez! Cet homme est l'honorable Tchâroudatta, fils de Sâgaradatta et petit-fils du sirdar Vinayadatta! Il a commis un crime au premier chef (2). Entré dans l'ancien jardin Poushpakaranda, en ce moment-là désert, il y a tué, par un acte de violence Vasantaséna, la courtisane, étranglée de ses mains, pour lui ravir ses bijoux. Il a été pris muni de son larcin et convaincu par lui-même. Alors, il nous fut enjoint par le roi Pâlaka de lui ôter la vie. Quiconque se rendra coupable d'un tel forfait, défendu ici-bas et dans l'autre monde, le roi Pâlaka lui infligera ce châtiment!

TCHAROUDATTA, à part, avec honte de lui-même.

« Moi, dont cent sacrifices avaient purifié le corps et que les prières à haute voix des brahmes avaient consacré dans l'assemblée sous l'ombrage épais des tchaïtyas; moi, revêtu maintenant des livrées de la mort, j'entends des hommes impurs, avec qui l'on ne peut habiter, proclamer au son du tambour cet indigne forfait à ma face (3) ! »

(Levant ses regards au ciel et bouchant ses oreilles.)

(1) « De chaque croisée, d'aimables visages répandent sur moi de douces larmes, et je suis baigné de leurs pleurs. » *(Langlois.)*

(2) Sens implicite de l'adverbe *kila*.

(3) « Affreuse destinée, d'entendre de tels malheureux proclamer ma mort

— Hélas ! Vasantaséná,

« Femme aux dents blanches comme les rayons purs de la lune, aux lèvres égales en rougeur au plus brillant corail, comment suis-je forcé, moi, qui ai bu l'ambroisie de ta bouche, à boire maintenant ce poison d'infamie (1) ! »

LES DEUX BOURREAUX.

Écartez-vous, seigneurs ! écartez-vous !

« Ce trésor, dans lequel étaient renfermées les perles des vertus ; ce pont, où les gens de bien traversaient le *fleuve des* maux ; cette parure non d'or, *mais de chair et* d'os, est retranchée de la ville aujourd'hui (2). »

— D'ailleurs,

« Tout homme dans le monde tient sa pensée naturellement fixée sur les heureux, à qui sourit la fortune (*) ; mais il est rare que les gens tombés rencontrent un homme, qui leur tende la main (3) ! »

TCHAROUDATTA, jetant ses regards de tous les côtés.

« Ceux, qui étaient mes amis, se retirent loin de moi, se cachant le visage dans leur manteau. Un ennemi lui-même devient un ami, quand on est dans le bonheur ; mais, la fortune est-elle contraire, il n'y a plus personne *au monde*, qui vous soit un ami ! »

LES DEUX BOURREAUX.

Le passage est ouvert ; la rue du roi est libre ; emme-

et noircir ainsi ma réputation par des mensonges ! O sort différent de celui de mes ancêtres ! Pour eux de fréquentes acclamations ont rempli le temple sacré, où la troupe des saints brahmanes présentaient aux Dieux leurs riches offrandes. » (*Langlois.*)

(1) «... Moi, je puis entendre ces paroles indignes et profanes ; je puis laisser souiller mon esprit de ces poisons d'infamie et de honte ! » (*Le même.*)

(*) Textuellement : *in gaudio stantium.*

(2-3) Ces deux couplets manquent dans la version de l'anglais en français.

nez donc cet homme, qui porte les insignes du supplice !

TCHAROUDATTA.

« Mêtréya, oh ! quel est ce coup, dont je suis frappé maintenant ! Hélas ! brahmani, mon épouse, née dans une famille de brahmes si pure ! Hélas ! Rohaséna, mon fils, tu ne connais pas mon infortune ; et ce malheur sans pareil ne t'empêche pas de jouer avec insouciance ! »

(Derrière le théâtre, on crie.)

Hélas, mon père !... Hélas, mon cher ami !

TCHAROUDATTA, qui a prêté l'oreille et d'une voix gémissante, à l'un des bourreaux.

O toi, qui es plus grand que ta naissance, je souhaite recevoir ici une faveur de ton excellence.

LES DEUX TCHANDALAS OU PARYAS.

Est-ce que tu peux recevoir quelque chose de nos mains ?

TCHAROUDATTA.

Non ! c'est défendu (1) ! Le tchândâla n'agit pas sans réflexion, comme le dissolu Pâlaka. Cette faveur, que je vous demande, c'est la vue de mon fils pour m'en aller dans l'autre monde (2).

LES DEUX BOURREAUX.

Qu'il soit fait ainsi !

(Derrière le théâtre, on s'écrie.)

Hélas, mon père !... Hélas, mon père !

(1) Littéralement : *Fi ! c'est un péché.*

(2) « Ne repoussez pas ma prière. Quoique d'une naissance inférieure, vous n'êtes pas cruels, et un bon cœur vous élève au-dessus de votre souverain. Je vous prie, au nom de toutes vos espérances futures, laissez-moi un instant voir mon fils, avant que la mort m'en sépare. » (*Langlois.*)

TCHAROUDATTA.

(Il écoute, et d'une voix gémissante à l'*autre* bourreau.)

— O toi, qui es plus grand que ta naissance, je souhaite recevoir ici cette faveur de ton excellence.

LE BOURREAU.

Qu'il vienne !

L'AUTRE.

Qu'il vienne !

TOUS LES DEUX.

Oh, vous ! les foules, faites place un instant ! Que l'honorable Tchâroudatta voie la face de son fils.

(Les yeux tournés vers l'arrière-scène.)

— Par ici, seigneur ! par ici !... Viens ! oh ! jeune enfant, viens !

(En ce moment, paraît le vidoûshaka, qui tient l'enfant par la main.)

LE VIDOUSHAKA.

Hâte-toi ! hâte-toi, charmant visage ! ton père est conduit à la mort (1).

L'ENFANT.

Hélas, mon père !... Hélas, mon père !

LE VIDOUSHAKA.

Hélas, mon cher ami ! Où dois-je *maintenant* te revoir (2) ?

TCHAROUDATTA, quand il a regardé son fils et son ami.

Hélas, mon fils ! Hélas, Mêtréya ! oh ! malheur !

« Je serai long-temps consumé par la soif dans l'autre monde ; car ces mains si petites ne peuvent répandre que bien peu d'eau en libation aux mânes pour me désaltérer ! »

(1) « Nous ne le verrons plus qu'une fois, mon enfant : votre bon père, on va le faire mourir. » (*Langlois.*)

(2) Ou bien : *Est-ce donc ici que je devais te revoir ?* Le texte se prête également aux deux sens.

— Que donnerai-je à mon fils?

(Il jette les yeux sur lui-même et, voyant son cordon brahmique.)

— Ceci du moins est encore à moi.

« Cette parure des brahmes n'est pas d'or ni de perles; mais elle met le brahme en communion (1) avec les Dieux et les Mânes: c'est pourquoi je t'en fais présent (2). »

(A ces mots, il donne à l'enfant son cordon brahmique.)

L'UN DES BOURREAUX.

Marche! oh! Tchâroudatta, marche!

L'AUTRE.

Quoi! Tu lui parles, sans mettre avant le nom propre son titre honorifique: «noble Tchâroudatta!» Vois donc, hélas (3)!

« Dans une élévation comme dans une déchéance, la nuit comme le jour, la Destinée, soit petite, soit grande, marche à sa volonté et rien ne peut lui couper sa route (4). »

— Sous un autre aspect:

« Ses titres n'ont plus de valeur, diras-tu. Mais quoi! Il nous faut cependant baisser encore la tête *devant lui;* car la lune, toute envahie, qu'elle soit par l'éclipse, n'en est pas moins honorée chez les hommes (5). »

L'ENFANT.

Oh, vous! oh, tchândâlas! où menez-vous mon père?

(1) Textuellement: *elle donne part.*

(2) « Le plus bel ornement du brahmane, mon enfant, ce n'est point l'or ou les perles précieuses, c'est ce cordon; avec ce cordon, le brahmane sert les sages et les Dieux. Qu'il soit ta parure, mon fils, quand je ne serai plus. » *(Langlois.)*

(3-4-5) « Plus de respect, mon maître. Rappelle-toi, que la nuit comme le jour, dans l'adversité comme dans la prospérité, le prix d'un homme est toujours le même... Venez, monsieur! les plaintes sont inutiles; la destinée suit son cours, et il ne faut pas s'attendre que les hommes honorent la lune, quand elle est saisie par Râhou. » *(Le même.)*

TCHAROUDATTA.

Mon fils,

« Portant la guirlande de karavîra sur mon sein (1), le pal sur mon épaule et le chagrin dans mon cœur, je m'avance maintenant vers le supplice, comme le bélier vers l'autel, où il vient trouver le sacrificateur. »

L'UN DES TCHANDALAS.

« Ce n'est pas nous, qui sommes des tchândâlas, fussions-nous déjà nés d'une famille de tchândâlas dans une vie antérieure : les méchants, qui oppriment l'homme de bien, voilà, certes ! les vrais tchândâlas (2) ! »

L'ENFANT.

Pourquoi faites-vous mourir mon père ?

LE TCHANDALA.

Parce que c'est l'ordre du roi ; c'est lui, assurément, qui pêche, non pas nous !

L'ENFANT.

Faites-moi mourir et lâchez mon père !

LE TCHANDALA.

Puisses-tu jouir d'une longue vie, toi, qui tiens ce langage !

TCHAROUDATTA, prenant le cou de son fils, avec des larmes.

« C'est là un trésor d'amour, qu'il n'est pas moins donné au pauvre de posséder qu'au riche ! C'est pour le cœur un liniment, qui n'est fait, ni de santal, ni d'ouçîra (3) ! »

(1) Textuellement : *sur l'épaule.*

(2) « Écoutez, mon enfant, il y a d'autres tchandâlas que ceux qui le sont de naissance. Sont aussi tchandâlas ceux, qui se dégradent par leurs crimes. » (*Langlois.*)

(3) *Andropogon muricatum.* Langlois dit avec paraphrase : « Le baume précieux du cœur n'est pas l'herbe odoriférante, ou l'aromate payé à grands frais ; non, c'est le souffle de la nature, c'est le parfum sacré de l'affection. »

« Portant la guirlande de karavira sur mon sein, le pal sur mon épaule et le chagrin dans mon cœur, je m'avance maintenant vers le supplice, comme le bélier vers l'autel, où il vient trouver le sacrificateur. »

(Jetant ses regards de tous les côtés.)

« Ceux, qui étaient mes amis, se retirent loin de moi, se cachant le visage dans leur manteau. Un ennemi lui-même devient un ami, quand on est dans le bonheur; mais, la fortune est-elle contraire, il n'y a plus personne au monde, qui vous soit un ami ! »

LE VIDOUSHAKA.

Oh ! vous, hommes à l'air bon, mettez en liberté mon cher ami et faites-moi mourir *à sa place !*

TCHAROUDATTA.

Fi donc ! il y aurait là crime.

(Il regarde et dit à part.)

— *Et cependant* je pensais (1) :

« Un ennemi lui-même devient un ami, quand on est dans le bonhenr; mais, la fortune est-elle contraire, il n'y a plus personne au monde, qui vous soit un ami ! »

(Haut.)

« Les femmes, rentrées dans leur palais, le visage à moitié sorti des fenêtres, m'adressent toutes ces mots : « Hélas, Tchâroudatta ! » et leurs yeux versent l'eau des pleurs comme des gonttières ! »

LES TCHANDALAS.

Écartez-vous, seigneurs ! écartez-vous !

« Que regardez-vous là ? Un homme de bien, qui a perdu tonte espérance de vivre pour avoir déserté l'honneur un mo-

(1) Le texte dit simplement : *avagatchtchhâmi*, « je sais ou je pense. » Il faut pénétrer sous la lettre jusqu'à l'idée et voir dans ce temps un hypallage, c'est-à-dire, un présent au lieu d'un imparfait.

ment ! Tel un seau d'or, qui tombe au fond du puits, si la corde se casse (1) ! »

TCHAROUDATTA, d'une voix gémissante.

« Femme aux dents blanches comme les rayons purs de la lune, aux lèvres égales en rougeur au plus brillant corail, comment suis-je forcé, moi, qui ai bu l'ambroisie de ta bouche, à boire maintenant ce poison d'infamie ! »

L'UN DES BOURREAUX.

Oh ! toi, proclame ici de nouveau la sentence.

L'AUTRE.

Écontez, seigneurs ! écoutez ! « Cet homme est l'honorable Tchâroudatta, fils de Sâgaradatta et petit-fils du sirdar Vinayadatta ! Il a commis un crime au premier chef. Entré dans l'ancien jardin Poushpakaranda, en ce moment-là désert, il y a tué par un acte de violence Vasantasénâ, la courtisane, étranglée de ses mains, pour lui ravir des bijoux. Il a été pris muni de son larcin et convaincu par lui-même. Alors, il nous fut enjoint par le roi Pâlaka de lui ôter la vie. Quiconque se rendra coupable d'un tel forfait, défendu ici-bas et dans l'autre monde, le roi Pâlaka lui infligera ce châtiment ! »

TCHAROUDATTA.

« Je suis tombé dans une condition ignominieuse, que m'a faite l'infortune, où le seul fruit à cueillir, c'est la fin de ma vie. Cette proclamation, elle remplit mon âme de trouble, car il faut que je l'entende me dire : « C'est toi, qui l'a tuée (2) ! »

(1) « Que venez-vous en foule pour regarder ? Un brave homme, qui a tout perdu et est tombé dans le désespoir, comme un bon seau, dont la corde est cassée et qui se précipite au fond du puits. *(Langlois.)*

(2) « Voilà le coup le plus affreux de tous. Quel fruit amer m'attendait à la fin de ma carrière ! Quelle angoisse, ô femme bien aimée, d'entendre la calomnie répandre au loin que c'est moi, qui t'ai assassinée ! » *(Le même.)*

(En ce moment Sthâvaraka entre sur la scène, enchaîné et placé dans une tour du palais de Sansthâna.)

STHAVARAKA, il a entendu la proclamation et dit avec trouble.

Comment! l'innocent Tchâroudatta va périr; et moi, j'ai été ici lié d'une chaîne par le maître! Eh bien! je vais crier!... Écoutez, seigneurs! écoutez! Moi, que voilà ici maintenant, je suis coupable d'avoir mené Vasantasénâ sur les roues de ma litière au vieux jardin Poushpakaranda. Là, mon maître lui a dit: « Tu ne veux donc pas m'aimer! » et, lui faisant de ses mains comme un nœud coulant, il l'a brutalement étranglée, lui! et non ce noble brahme (1)!... Comment! il n'y a personne, qui m'entende à cause de l'éloignement! Que ferai-je donc? Je vais me jeter en bas!

(Il réfléchit.)

— Si je le fais, alors Tchâroudatta est sauvé. Soit! je me précipite du faîte de cette tour du palais neuf dans la rue par cette vieille fenêtre. Mieux vaut la mort pour moi que pour le noble Tchâroudatta, cet arbre, sur les branches duquel venaient s'abriter les enfants de famille, oiseaux *dissipateurs!* Si je péris dans mon action, j'aurai du moins gagné le ciel (2)!

(Après qu'il s'est jeté en bas du palais.)

(1) « Holà, hé, les amis! écoutez-moi! C'est moi, pécheur que je suis, qui ai conduit Vasantasénâ au jardin royal. Là, mon maître nous a rencontrés et, la trouvant sourde à ses désirs, de ses propres mains, il l'a étranglée. C'est lui, qui est le meurtrier, et non pas ce digne homme. » (*Langlois.*)

(2) « Que je périsse plutôt que Tchâroudatta! Et, si je meurs, le ciel sera ma récompense. » (*Le même.*)

— Chose étonnante ! je ne suis pas mort, et ma chaîne de prison est cassée ! Je vais donc suivre les tchândâlas au bruit de la proclamation.

(Il regarde et s'avance.)

— Oh ! oh, tchândâlas ! place ! place !

LES DEUX BOURREAUX.

Eh bien ! Qui demande place ?

STHAVARAKA.

Que l'on m'écoute ! Moi, que voilà ici maintenant, je suis coupable d'avoir mené Vasantaséna sur les roues de ma litière au vieux jardin Poushpakaranda. Là, mon maître lui a dit : « Tu ne veux donc pas m'aimer ! » et, lui faisant de ses mains comme un nœud coulant, il l'a brutalement étranglée, lui ! et non ce noble brahmane !

TCHAROUDATTA.

Oh !

« Qui est-il, cet homme, qui dans un tel moment, où la mort me tient engagé dans son lacet, vient ici, pareil au nuage, verser à plein seau une ondée sur la moisson expirante de sécheresse ? »

— Eh bien ! vous l'avez entendu !

« Je ne crains pas la mort ; je ne craignais que la tache jetée sur ma renommée. Cette mort en effet, maintenant que me voilà justifié, elle me sera aussi douce que la naissance d'un fils (1). »

(1) La mort est aussi douce au juste condamné
Que l'aurore, qui vient luire à son premier né.
(*Méry et Gérard de Nerval.*)

Ce n'est pas exactement le sens du texte ; la faute en est, non point à eux ; mais à Langlois, chez lequel ils avaient lu : « Ma renommée est pure encore. Peu m'importe la mort ; c'est l'infamie, que je redoutais. La mort, sans la honte, est aussi bien venue que l'enfant nouveau-né. »

20

— D'un autre côté,

« L'accusation, qui m'a frappé, comme une flèche empoisonnée, vient d'un être méchant, à l'intelligence excessivement bornée et de qui je n'ai rien fait pour m'attirer la haine ! »

LES DEUX BOURREAUX.

Sthâvaraka, dis-tu la vérité ?

STHAVARAKA.

Ce que j'ai dit est la vérité même! « Tu ne la diras à personne! » et il m'a jeté dans une tour, lié avec une chaîne de criminel, au faîte de son palais neuf....

(Sansthâna paraît tout à coup sur la scène.)

LE ÇAKARA, avec délectation.

« Je viens de manger des viandes, du poisson, des légumes, des sauces avec des acides et des amers ! Je viens de manger dans mon palais du riz bouilli, comme on n'en verra jamais, et du riz cuit à l'euphorbe ! »

(Il écoute.)

— Je reconnais le timbre de la voix des tchândâlas, qui sonne à la manière d'une cymbale fêlée. Ces roulements du tambour des condamnés à mort, ce bruit de voix confuses me donnent à penser que c'est l'indigent Tchâroudatta, qui est conduit au lieu du supplice. Je vais donc voir : il y a dans la mort d'un ennemi une grande satisfaction pour le cœur; et j'ai ouï dire que, dans une autre naissance, l'homme, qui a pu voir tuer son ennemi, n'est jamais attaqué d'un mal aux yeux. C'est moi, qui, trouvant l'occasion ardemment cherchée, comme le ver, qui s'insinue dans les entrailles, où il s'attache à la manière

d'un poison, ai procuré la mort à ce gueux de Tchâroudatta! Je vais à présent monter sur la terrasse au faîte de mon palais neuf pour contempler ma prouesse.

(Il monte et regarde.)

— Oh! oh! quelle presse de monde pour voir conduire au supplice un indigent, le Tchâroudatta! Que ne seraitce donc pas ce jour, où l'on mènerait à la mort un prince de mon rang, un rejeton si éminent de Manou!

(Il continue à regarder.)

— Comment! il est conduit, paré comme un jeune buffle, dans la région du midi!... Pour quelle raison la proclamation, interrompue soudain, a-t-elle cessé dans le voisinage de cette mienne terrasse, qui domine le palais neuf?

(Ses regards tombent sur la terrasse.)

— Comment! Sthâvaraka n'est point ici!... Pourvu que l'esclave enfui n'ait pas rompu mon secret! Il faut que j'aille incontinent à sa recherche.

(Ces mots dits, il descend et s'avance sur la scène.)

LE DOMESTIQUE, à sa vue.

Voici mon maître, qui vient!

LES DEUX BOURREAUX.

« Écartez-vous! Ouvrez le passage! Fermez la porte *des paroles*, gardez le silence; car il s'avance par ici, comme un buffle, avec les cornes perçantes de l'arrogance! »

LE ÇAKARA.

Allons! allons! place! Faites-moi place!

(S'étant approché.)

— Domestique Sthâvaraka, mon fils, viens! Allons-nous-en.

STHAVARAKA.

Ah! ah! l'homme infâme, n'es-tu pas content d'avoir tué Vasantaséna? Veux-tu encore faire tuer l'honorable Tchâroudatta, cet arbre Kalpa de la gent amoureuse (1)?

LE ÇAKARA.

Je n'ai pas besoin de tuer une femme, moi, qui sembles un boisseau de pierreries (2)!

TOUS.

Eh! pourtant, c'est toi, non Tchâroudatta, qui l'as tuée!

LE ÇAKARA.

Qui parle ainsi?

TOUS, montrant le domestique.

N'est-ce pas cet homme de bien?

LE ÇAKARA, à part, avec effroi.

Malheur! Comment n'ai-je pas mieux attaché l'esclave Sthâvaraka! Il fut sans doute le témoin de mon crime.

(Il réfléchit.)

— C'est là ce que j'ai maintenant à faire (3). (Haut.) C'est une calomnie, seigneurs! Cet esclave m'a volé de l'or, je

(1-2) « Quoi? Seigneur, n'êtes-vous pas satisfait d'avoir assassiné Vasantaséná, pour comploter encore la mort du bon Tchâroudatta? » — Moi, la perle des hommes, moi tuer une femme!... (*Langlois.*)

(3) « Sthâvaraka, mon domestique! (*à part.*) C'est un témoin contre moi. Je m'y suis mal pris avec lui : faisons mieux. (*Le même.*)

l'ai surpris, battu, *presque* tué : de là sa haine contre moi. Tout ce qu'il dit n'est donc pas vérité!

(Il donne en cachette un bracelet à son domestique et, d'un air sans rancune (1).)

— Prends cela, mon fils Sthâvaraka, *l'honnête* serviteur, et démens ce que tu as dit!

LE DOMESTIQUE, tenant à sa main le bijou.

Voyez, seigneurs! Fi donc! il veut me corrompre avec de l'or!

SANSTHANA, lui arrachant le joyau.

Voilà ce bijou d'or, pour le vol duquel je l'avais enchaîné!

(Avec colère.)

— Eh bien, tchândâlas! Voici l'homme, à qui j'avais confié la chambre de ma vaisselle d'or! Je l'ai battu, *presque* tué, parce qu'il m'avait dérobé ce bijou. Si vous n'en croyez pas mes paroles, alors voyez son dos!

LES DEUX BOURREAUX, ayant regardé les épaules du cocher.

Ce qu'il dit est juste! Un domestique, enflammé de colère, met tout en feu.

STHAVARAKA.

Hélas! Telle est la condition de l'esclave : il ne persuade rien, quoiqu'il dise la vérité!

(D'une voix gémissante.)

— Honorable Tchâroudatta, je ne peux rien davantage pour toi!

(Il tombe à ses pieds.)

(1) *Swairakam*, « d'un air franc, libre, ouvert. »

TCHAROUDATTA.

« Relève-toi, oh! toi, qui sais compâtir à la chûte d'un homme vertueux; toi, de qui l'âme honnête m'offre l'image d'un parent, qui vient à mon secours sans intérêt! Tu as tenté le plus grand effort pour ma délivrance; mais le Destin s'y oppose! Que n'as-tu pas fait aujourd'hui (1)! »

LES DEUX BOURREAUX.

Bats ce domestique, excellence, et chasse-le!

LE ÇAKARA.

Allons! sors!

(Il fait écarter Sthâvaraka.)

— Eh bien! tchândâlas, que tardez-vous? Faites mourir cet homme!

LES DEUX BOURREAUX.

Si tu es pressé, fais-le mourir toi-même.

L'ENFANT.

Hélas! Faites-moi mourir, tchândâlas, et relâchez mon père!

LE ÇAKARA.

Faites mourir le fils même avec son père.

TCHAROUDATTA.

On peut s'attendre à tout avec un tel insensé! Ainsi, va-t-en, mon fils, auprès de ta mère!

L'ENFANT.

Et, venu près d'elle, que dois-je faire?

(1) « Levez-vous, vous, qui êtes sensible à la perte d'un honnête homme et qui êtes l'ami vertueux de l'affligé. Ne vous chagrinez point; vos soins sont inutiles, puisque le destin s'oppose à mon salut : tout effort, comme le vôtre, ne servira de rien. » (*Langlois.*)

TCHAROUDATTA.

« Prends ta mère avec toi, mon ami, et allez-vous-en aujourd'hui même dans un hermitage, afin que, de cette manière, tu ne marches pas ici-bas, courbé sous la honte de ton père (1) ! »

(A Mêtréya.)

— Va donc, ami ! Emmène-le !

LE VIDOUSHAKA.

Oh ! mon ami, d'où te vient cette pensée que je puis sans toi supporter la vie ?

TCHAROUDATTA.

Ami, ton devoir, c'est de conserver une vie, qui ne dépend que de toi (2).

LE VIDOUSHAKA, à part.

C'est mon devoir. Néanmoins, séparé de mon cher ami, l'existence me serait un fardeau insupportable. Aussi, une fois l'enfant remis dans les bras de sa mère, déposerai-je le faix de la vie pour suivre mon cher compagnon. (Haut.) Eh bien, mon ami ! Je vais le mener promptement vers la brahmani.

(A ces mots, il tombe aux pieds de Tchâroudatta, en lui portant ses mains au cou ; l'enfant, baigné de larmes, s'agenouille avec lui devant son père.)

LE ÇAKARA, aux deux bourreaux.

Eh quoi ! ne vous ai-je pas dit : « Faites mourir le fils avec son père ? »

(1) « Tout répond à son désir. Va, mon enfant, retourne auprès de ta mère, et, avec elle, cherche quelque asile, où le destin de ton père ne soit pas un opprobre pour toi. » (*Langlois.*)

(2) « Mon bon Mêtréya, l'esprit, qui nous anime, ne doit pas obéir à notre volonté mortelle. Prenez garde à cette pensée, qui vous prend de rejeter le présent de la vie. Il n'est pas en notre pouvoir de la donner ou de la quitter. » (*Le même.*)

(Tchâroudatta exprime sa peur dans une pantomime.)

LES DEUX BOURREAUX.

L'ordre, que nous a donné le roi, ne dit pas : « Faites-le mourir avec son fils! » Sors donc, oh! jeune enfant, sors!

(Ce disant, ils font sortir l'enfant, accompagné de Mêtréya.)

LES DEUX BOURREAUX.

C'est ici le troisième lieu des proclamations : battez le tambour!

(Cela fait, on proclame ce qui l'a été ci-dessus.)

LE ÇAKARA, à part.

Comment! Ces bourgeois, ils ne veulent pas donner foi à cela! (Haut.) Allons! imbécille de Tchâroudatta, puisque les gens de cette ville ne le croient pas, dis-leur donc toi-même de ta propre langue : « C'est moi, qui ai tué Vasantasénâ (1)! »

(Le patient ne rompt pas le silence.)

LE ÇAKARA.

Eh bien! l'homme ne parle pas! Faites-le donc parler, tchândâlas, cet imbécille de Tchâroudatta : frappez et refrappez-le avec la chaîne; faites-la résonner en lui brisant avec elle une portion de l'échine (2)!

(1) « Allons, Tchâroudatta, les habitants semblent douter de la vérité. Soyez franc; dites seulement : j'ai tué Vasantasénâ. » (*Langlois.*)

(2) « Hé! tchândâla, ce vil pécheur est muet; fais-le parler, alonge-lui ta canne sur le dos. » (*Langlois.*)

UN TCHANDALA, tenant le coup en suspens.

Allons! parle, honorable Tchâroudatta!

CELUI-CI, d'une voix gémissante.

« Arrivé au bord de cette grande mer d'infortunes, je ne sens, ni crainte, ni trouble dans mon cœur; mais il est un feu, qui me brûle, c'est le blâme de mes concitoyens; car ils diront ici que j'ai tué ma bien-aimée! »

LE ÇAKARA.

Allons, imbécille de Tchâroudatta, puisque les gens de cette ville ne le croient pas, dis-leur donc toi-même de ta propre langue: « C'est moi, qui ai tué Vasantaséná (1)! »

TCHAROUDATTA.

Oh! oh! citoyens!

« La Volupté sous la forme d'une femme a été par moi, qui, assurément, suis un cruel, un matérialiste, un athée, un esprit sans foi à un autre monde.... Que cet homme dise le mot (2)! »

LE ÇAKARA.

Tuée (3)!

TCHAROUDATTA, *avec mépris.*

Soit (4)!

L'UN DES BOURREAUX, à l'autre.

Oh! *camarade*, c'est le tour ici pour toi d'exécuter le condamné.

SON COMPAGNON.

Ce tour est ici le tien!

(1-2-3-4) « Avouez, avouez. — TCHAROUDATTA : Mes amis et mes concitoyens, vous me connaissez. — LE ÇAKARA : Elle est assassinée. — TCHAROUDATTA : Soit comme il le dit. » (*Le même.*)

LE PREMIER.

Eh bien! tirons ce tour au sort des billets (1).

(Ces mots dits, ils écrivent différentes marques sur de petits papiers.)

LE PREMIER.

Si c'est mon tour de le mettre à mort, patience (2)! Qu'il attende encore un instant!

LE SECOND.

Pourquoi?

LE PREMIER.

C'est que mon père à l'heure, où il quitta ce monde pour le ciel, m'a dit: « Vîraka, mon fils, quand arrivera pour toi le tour de mettre un homme à mort, ne te hâte pas d'ôter la vie au condamné. »

LE SECOND.

Ah! pour quelle raison?

LE PREMIER.

« Car il peut arriver, tantôt, qu'un homme de bien passe et rende au condamné sa liberté, en payant sa rançon; tantôt, qu'un fils naisse au roi et que remise soit faite de toutes les peines capitales; tantôt, qu'un éléphant rompe ses liens et que le patient s'échappe à la faveur du trouble; tantôt, qu'il y ait un changement de roi, événement, à l'occasion duquel tous les condamnés à mort obtiennent la délivrance. »

(1) Dans le silence des scholiastes, on voudra bien nous excuser ici d'avoir osé demander à l'imagination, aidée par la lettre, un commentaire de quelques expressions très-obscures et sur lesquelles nos modernes ont mieux aimé glisser, en les passant, que d'en essayer l'explication.

(2) Interjection, correspondante ici à la nuance peu fixe de l'interjection sanscrite: *arai*.

LE ÇAKARA.

Quoi ? quoi ? Il y a un changement de roi !

LES DEUX BOURREAUX.

Allons ! oh ! tirons à qui doit signaler contre ce patient le tranchant de son épée !

LE ÇAKARA.

Bien ! Expédiez vite Tchâroudatta.

(Ces mots dits, il empoigne son domestique et se met à l'écart.)

UN BOURREAU.

Honorable Tchâroudatta, ce sont les ordres du roi ; la faute en est donc à lui, et non pas à nous, tchândâlas. Ainsi, rappelle-toi ici ce dont il faut te souvenir.

TCHAROUDATTA.

« Si la justice prévaut un jour (1), daigne Vasantaséná, soit qu'elle habite le palais du roi des Immortels, soit qu'elle vive encore sur la terre, effacer, par sa bonté naturelle, cette tache de l'accusation, que la calomnie d'un homme pervers a jetée sur moi aujourd'hui même par la faute de ma destinée. »

— Oh ! tchândâlas, où me faut-il maintenant aller ?

L'UN DES BOURREAUX, lui montrant un lieu vis-à-vis d'eux.

Tiens ! On voit d'ici le cimetière du midi ! Les condamnés à mort, qui le voient, ne sont pas loin de quitter la vie (2). Vois ! vois

« Où est ce supplicié, qui semble pousser un éclat de rire, tandis que les grands chakals tirent son cadavre, dont une moitié est arrachée du corps et l'autre moitié tient encore autour du pal, comme un vêtement (3) ! »

(1) « Si la vertu n'a pas perdu tout son empire,... » (*Langlois.*)

(2-3) « LE PREMIER TCHANDALA : Voilà l'endroit.... Le cimetière du sud,

TCHAROUDATTA.

Ah ! cet aspect me tue ! Malheureux !

(Ce disant, il s'asseoit consterné sur la terre.)

LE ÇAKARA.

Je ne m'en irai pas encore : il faut que je voie mourir Tchâroudatta.

(Il s'approche, et, l'ayant vu dans cette attitude.)

— Comment ! Il est assis !

LE BOURREAU.

Tchâroudatta, est-ce que tu as peur (1) ?

TCHAROUDATTA, s'étant levé soudain.

Insensé,

« Je ne crains pas la mort ; je ne craignais que la tache jetée sur ma renommée. Cette mort en effet, maintenant que me voilà justifié, elle me sera aussi douce que la naissance d'un fils (2) ! »

LE BOURREAU.

Honorable Tchâroudatta, le soleil et la lune, qui habitent les voûtes du ciel, éprouvent eux-mêmes des infortunes : à plus forte raison, les êtres soumis à la crainte de la mort ou les enfants de Manou dans le monde ! L'un, qui était en haut, tombe ; l'autre, qui était en bas, remonte : il n'y a pour l'un comme pour l'autre qu'un changement d'habit ; c'est une chair nouvelle à revêtir.

où les criminels sont privés de la vie. Là, où vous voyez des chacals acharnés sur une moitié de corps déchiré, tandis que l'autre moitié sur le pal fait une grimace horrible. » (*Langlois.*)

(1-2) « Quoi ? Vous avez peur, Tchâroudatta ? — TCHAROUDATTA, *se levant :* J'ai peur de l'infamie, mais non de la mort. » (*Le même.*)

Mets ces pensées dans ton cœur et qu'elles te servent à fortifier ton âme !...

(A son compagnon.)

Voici la quatrième station ; il nous faut donc ici proclamer la sentence !

(A ces mots, la proclamation est faite dans les mêmes termes que ci-dessus.)

TCHAROUDATTA.

Hélas ! chère Vasantasénâ (1),

« Femme aux dents blanches comme les rayons purs de la lune, aux lèvres égales en rougeur au plus brillant corail, comment suis-je forcé, moi, qui ai bu l'ambroisie de ta bouche, à boire maintenant ce poison d'infamie (2) ! »

Ensuite, d'un pied hâté, entrent sur la scène VASANTASÉNA et le MENDIANT BOUDDHISTE.

LE ÇRAMANA.

A merveille ! Chargé de mener Vasantasénâ, qui a rassuré son âme et repris des forces dans le vihâra (3), c'est une faveur pour moi que ce voyage ! Où te conduirai-je, servante de Bouddha (4) ?

VASANTASÉNA.

A la maison de l'honorable Tchâroudatta ! Réjouis

(1-2) Tout ce passage manque dans la version de l'anglais en français.

(3) C'est le nom, que portent les couvents bouddhistes, ou d'hommes, ou de femmes.

(4) « Bénédiction ! Que dois-je faire ? Conduire ainsi Vasantasénâ, est-ce agir conformément aux règles de mon ordre ? Madame, où faut-il vous mener. » (*Langlois.*)

mon âme, en lui procurant sa vue, comme celle de Lunus réjouit la koumoudî (1).

LE ÇRAMANA, *se parlant à soi-même.*

Par quelle irai-je de ces deux routes ?

(*Après qu'il a réfléchi.*)

— Je prendrai le chemin du roi. Servante de Bouddha, viens ! viens ! C'est la rue Royale.

(*Il écoute.*)

— Qu'est-ce donc ? Que de voix confuses on entend dans cette rue du roi.

VASANTASÉNA, *jetant ses regards devant elle.*

Comment ! voilà une grande foule d'hommes en face de nous ! Sache donc, seigneur, ce que c'est. Oudjayinî, pour ainsi dire, penche d'un seul côté, comme la terre, qu'on aurait chargée d'un poids inégal.

L'UN DES BOURREAUX.

C'est ici la dernière station ! Battez donc le tambour et faites la proclamation.

(*On bat le tambour ; puis, un proclame.*)

« Écoutez, seigneurs ! écoutez ! Cet homme est l'honorable Tchâroudatta, fils de Sâgaradatta et petit-fils du sirdar Vinayadatta ! Il a commis un crime au premier chef. Entré dans l'ancien jardin Poushpakaranda, en ce moment-là désert, il y a tué par un acte de violence

(1) Lotus de nuit. « Comme la douce clarté de la lune, dit Langlois, ravive les feuilles de la fleur désséchée. » Nos lecteurs se rappellent sans doute ces titres d'amant et d'amante, d'époux et d'épouse, donnés mainte fois dans les comparaisons des poètes à Tchandra ou Lunus et à la fleur du lotus de nuit.

Vasantaséná, la courtisane, étranglée de ses mains, pour lui ravir des bijoux. Il a été pris muni de son larcin et convaincu par lui-même. Alors, il nous fut enjoint par le roi Pâlaka de lui ôter la vie. Quiconque se rendra coupable d'un tel forfait, défendu ici bas et dans l'autre monde, le roi Pâlaka lui infligera ce châtiment ! »

Aussitôt la proclamation faite,

L'UN DES BOURREAUX.

Oh ! Tchâroudatta, ne crains pas : tiens-toi ferme et tu n'auras pas une mort lente (1) !

TCHAROUDATTA.

Adorables sont les Dieux (2) !

LE ÇRAMANA, il a écouté et il dit avec effroi.

Servante de Bouddha, tu as été, publie-t-on, assassinée par Tchâroudatta ; et c'est lui, Tchâroudatta, que l'on mène au supplice.

VASANTASÉNA, avec terreur.

Ah ! fi ! ah ! fi donc ! Comment ? C'est à cause de moi, que va périr l'honorable Tchâroudatta ! Vite ! vite ! montre-moi le chemin !

LE ÇRAMANA.

Hâte-toi, servante de Bouddha ! Hâte-toi de ranimer l'honorable Tchâroudatta pendant qu'il vit encore ! Seigneurs, faites place ! Place (3) !

VASANTASÉNA.

Place ! place !

(1-2) « A présent, Tchâroudatta, pardonne-nous ; tout cela sera bientôt fini. — TCHAROUDATTA : Les Dieux sont puissants. » (*Langlois.*)

(3) « Promptement, madame ! Digne serviteur de Bouddha, hâte-toi pour sauver Tchâroudatta. Place, mes bons amis, laissez passer. » (*Le même.*)

L'UN DES BOURREAUX.

Honorable Tchâroudatta, ce sont les ordres du maître; lui seul ici pèche. Rappelle-toi donc ce qu'il est nécessaire que tu te rappelles (1).

TCHAROUDATTA.

Qu'ai-je besoin de longs discours (2)?

« Si la justice prévaut un jour, daigne Vasantasénâ, soit qu'elle habite le palais du roi des Immortels, soit qu'elle vive encore sur la terre, effacer, par sa bonté naturelle, cette tache de l'accusation, que la calomnie d'un homme pervers a jetée sur moi aujourd'hui même par la faute de ma destinée (3)! »

LE BOURREAU, ayant tiré son glaive du fourreau.

Honorable Tchâroudatta, redresse-toi! Tiens-toi ferme! et nous allons d'un seul coup t'envoyer par la mort au Swarga!

(Tchâroudatta se met dans la posture, que le bourreau vient de lui dire; le tchândâla veut frapper, mais le sabre lui tombe de la main.)

LE BOURREAU.

Eh quoi!

« Mon sabre, que j'avais tiré avec fureur et dont je tenais la poignée d'une main ferme, cet épouvantable cimeterre, pareil à la foudre, il est tombé de lui-même sur la terre! »

— Ce prodige annonce, je pense, qu'on ne verra point ici périr le noble Tchâroudatta. Sois-nous propice, ô Déesse, qui habites sur les monts Sahyas (4)! Sois-nous propice et daigne sauver Tchâroudatta! Cette grâce de toi serait alors une faveur accordée à toute la race des tchândâlas!

(1-2-3) « Rappelez-vous, respectable Tchâroudatta, que nous ne faisons qu'obéir aux ordres du roi. La faute est pour lui, non pour nous. — TCHAROUDATTA. Assez! Faites votre devoir. » (*Langlois.*)

(4) C'est Dourgâ, la Déesse de la destruction.

LE SECOND BOURREAU.

Exécutons l'ordre, qui nous fut donné.

L'AUTRE.

Soit ! allons jusqu'au bout.

(A ces mots, tous deux, ils se mettent en devoir de hisser le patient sur un pal.)

TCHAROUDATTA.

« Si la justice prévaut un jour, daigne Vasantaséná, soit qu'elle habite le palais du roi des Immortels, soit qu'elle vive encore sur la terre, effacer, par sa bonté naturelle, cette tache de l'accusation, que la calomnie d'un homme pervers a jeté sur moi aujourd'hui même par la faute de ma destinée (1) ! »

LE MENDIANT BOUDDHISTE ET VASANTASÉNA, l'ayant vu.

Arrêtez, seigneurs ! arrêtez ! C'est elle, seigneurs, qui est
C'est moi, seigneurs, qui suis
l'infortunée, à cause de laquelle vous le faites mourir (2) !

L'UN DES BOURREAUX, à cette vue.

« Mais qui est cette femme, criant : « Arrêtez ! Arrêtez ! » qui, ses mains levées, son épaisse chevelure tombée sur les épaules, vient en courant de ce côté ? »

VASANTASÉNA

Noble Tchâroudatta, qu'est-ce que cela signifie (3) ?

(Ces mots dits, elle tombe sur le sein de son amant.)

(1) Cette répétition du couplet manque dans la version de l'anglais en français.

(2) « VASANTASÉNA (*seule*). Arrêtez !... arrêtez !... Voyez en moi la malheureuse, pour qui, indigne que je suis, une vie si précieuse, allait être témérairement sacrifiée. » (*Langlois.*)

(3) « Oui ! c'est la vérité,... cher, très-cher Tchâroudatta ! (*Le même.*)

LE ÇRAMANA.

Qu'est-ce que cela veut dire, noble Tchâroudatta (1) ?

(Il tombe à ses pieds).

LE TCHANDALA, qui s'est approché, avec effroi.

Comment! c'est Vasantasénâ!... Ainsi, nos mains ne feront pas mourir un homme de bien!

LE ÇRAMANA, s'étant levé.

Allons! vive Tchâroudatta!

LE TCHANDALA.

Qu'il vive cent années!

VASANTASÉNA, avec joie.

Je reviens à la vie!

LE BOURREAU.

Courons maintenant rapporter cet événement au roi, qui est allé dans l'enceinte réservée du sacrifice (2).

(Les deux tchândâlas se mettent à l'écart.)

LE ÇAKARA, avec terreur, à l'aspect de Vasantasénâ.

Oh! surprise! Comment cette fille de servante est-elle revenue à l'existence? Je sens m'échapper le souffle de la vie. Eh bien! sauvons-nous (3).

(Ce disant, il s'enfuit.)

---

(1) « Le çramana : Oui! c'est la vérité,... respectable Tchâroudatta! » (*Langlois.*)

(2) « Place!.. portez cette nouvelle au roi ; il est à la place publique du sacrifice. (*Quelques personnes sortent.*) » (*Le même.*)

(3) « Elle vit encore !... Qui a fait ce miracle ? je ne suis pas en sûreté ici ; sauvons-nous. » (*Langlois.*)

L'UN DES BOURREAUX.

N'avons-nous pas reçu du roi cet ordre : « Mettez à mort l'homme, qui a tué la courtisane Vasantaséná ? » Donc, ce que nous avons à faire, c'est de suivre la piste de Sansthâna, tout beau-frère qu'il est du roi.

(A ces mots, ils quittent la scène.)

TCHAROUDATTA, avec étonnement.

« Qui est cette femme, venue à mon secours alors que le sabre était déjà levé sur ma tête et que j'étais entré dans la gueule de la mort? Telle survient une pluie des nuages sur les blés mourants de sécheresse! »

(Ayant fixé un regard sur elle.)

« Est-ce une seconde Vasantaséná? Est-ce elle-même, venue ainsi du ciel à mon secours? Est-ce le délire, qui l'offre aux yeux de mon âme? Ou Vasantaséná serait-elle encore vivante?»

— Ou

« C'est elle-même, que le désir de me sauver la vie ramène ici-bas du Swarga; ou c'est une autre, qui est venue sous une forme toute ressemblante à la sienne! »

VASANTASÉNA, s'étant levée en pleurant et se jetant à ses pieds.

C'est moi-même, honorable Tchâroudatta, moi, cette pécheresse, à cause de laquelle tu fus précipité dans une condition si indigne de toi-même (1)!

(1) « Vasantaséna *tombe à ses pieds*. Vous la voyez elle-même, celle qui était coupable des malheurs, qui fondaient sur votre tête honorée. »
(*Langlois.*)

(Derrière le théâtre, on s'écrie.)

Merveille ! oh ! merveille !... Vasantasénâ vit encore (1) !

(La foule du peuple assemblé répète le même cri sur la scène (2).

TCHAROUDATTA, qui a entendu, se lève soudain, et, les yeux fermés, s'enivrant du bonheur de la toucher.

C'est donc toi, chère Vasantasénâ !

VASANTASÉNA.

Oui ! C'est bien moi, l'infortunée !

TCHAROUDATTA, l'ayant contemplée, dit avec joie.

Comment ! C'est Vasantasénâ elle-même (3) !

(Avec bonheur.)

« O toi, qui baignes tes deux lèvres avec la rosée de tes larmes, d'où es-tu venue me sauver, comme une potion divine, quand j'étais déjà sous les mains de la mort (4) ? »

— Chère Vasantasénâ (5),

« Mon corps allait périr à cause de toi ; et c'est toi, qui l'as sauvé ! Oh ! puissance de l'union des cœurs, elle peut même rendre la vie à qui est mort (6) ! »

— En outre, ma chérie, vois !

« Ce vêtement rouge des condamnés à mort, il s'est changé pour moi en une robe de noces ; cette guirlande du patient, elle me pare à cette heure comme la guirlande, dont est ceint l'époux à l'arrivée de sa fiancée ; les sons de ce tambour du supplice, ils ressemblent maintenant aux sons du tambour de l'hymen ! »

(1-2) Ceci fait lacune dans la version de l'anglais en français.

(3-4-5-6) « Vasantasénâ !... Est-il possible ?... Et pourquoi ces larmes, qui remplissent tes yeux ? Éloignons le chagrin. N'es-tu pas venue, et, pareille à ce nectar merveilleux, qui rappelle la vie dans le corps, qu'elle a quitté, n'as-tu pas, d'une main triomphante, arraché à la mort mon être, qui désormais sera tout à toi ? Telle la force de l'amour tout-puissant, qui ramène à l'existence celui, qui n'était plus. » (*Langlois.*)

VASANTASÉNA.

Sans doute, mon seigneur ne parle ainsi que par un excès de politesse (1).

TCHAROUDATTA.

Tu avais été, pour sûr, assassinée par moi, chérie, disait

« Un scélérat puissant, mon ennemi ; et cette calomnie, que lui inspirait une vieille haine, elle m'avait déjà presque entièrement jeté dans les enfers (2) ! »

VASANTASÉNA, se couvrant les oreilles de ses mains.

Fi ! l'horreur ! C'est le beau-frère du roi, qui m'a tuée (3) !

TCHAROUDATTA, regardant le çramana.

Qui est cet homme ?

VASANTASÉNA.

Après que l'homme du mal m'eut arraché la vie, cet homme de bien me l'a rendue (4).

TCHAROUDATTA.

Qui es-tu, toi, qui as de toi-même agi comme son parent ?

LE MENDIANT BOUDDHISTE.

Le seigneur ne me reconnaît pas. Je suis l'homme, qui,

(1) « Les discours de mon seigneur sont toujours ingénieux. » *(Langlois.)*

(2-3) « Je fus, ô ma bien-aimée, la première cause de cette mort, qu'on voulait te donner. Le frère du roi depuis long-temps était mon ennemi ; et, dans sa haine, qui trouvera un jour son châtiment, il cherchait ma perte, et ses vœux étaient presque accomplis. — VASANTASÉNA : Grâce ; point de paroles de mauvais augure. Par lui, par lui seul, ma mort était préparée. » *(Le même.)*

(4) « C'est à lui, que je dois la vie ; son secours est arrivé à temps pour me sauver. » *(Langlois.)*

sous le nom de Samvâhaka, était chargé du soin de lui masser les pieds. Appréhendé au corps par des joueurs, à peine eut-elle appris que je fus attaché au seigneur, cette *bonne* servante de Bouddha me racheta aussitôt de leurs mains. Honteux d'être joueur, je me suis fait mendiant bouddhiste.... Cette dame allait se promener au vieux jardin Poushpakaranda, quand, se trompant de litière, elle fit la rencontre de l'homme vil, qui, pour se venger de ses dédains, l'étrangla par un acte brutal, usant de ses mains en guise de nœud coulant.

Derrière la scène, un bruit de voix confuses.

« Victoire au Dieu, qui a pour emblème un taureau, au Dieu, qui jeta le trouble dans le sacrifice du *vieux* Daksha ! Victoire ensuite au Dieu, qui brise *les armées*, au Dieu à six faces, au Dieu ennemi de Krâauntcha (1) ! Victoire après eux au *noble* Aryaka, qui, ses ennemis abattus, donne maintenant des lois à toute la vaste terre, où le mont Kaïlasa se dresse comme un drapeau blanc (2) ! »

(En ce moment, Çarvilaka, précipitant ses pas, entre sur la scène.)

ÇARVILAKA.

« Oh ! voici la main, qui a tué le mauvais roi Pâlaka et sacré le vaillant Aryaka sur le trône à sa place ! Aussitôt, mettant sur ma tête son ordre, couronnement de l'*auguste cérémonie*, j'accours sauver Tchâroudatta du malheur, où il est tombé ! »

« Après qu'il eut immolé ce roi, délaissé par ses amis, abandonné par son armée, et qu'il eut rassuré les citoyens par son

(1) Démon, que terrassa le Dieu Kârtikéya.

(2) « ... la vaste terre, couronnée de montagnes. » (*Langlois.*)

héroïque aspect, Aryaka prit en main l'empire entier de la terre : ainsi le royaume de l'Asoura devint le royaume de son ennemi *vainqueur* (1) ! »

(Il jette ses regards devant lui.)

Bien ! Il est sans doute là, où je vois cette foule d'hommes rassemblés. Puisse Aryaka goûter le bonheur d'inaugurer sa monarchie par la vie de Tchâroudatta !

(Il s'avance à grands pas.)

Écartez-vous, hommes de rien !

(Avec joie, quand il a vu le patient.)

Tchâroudatta vit encore et Vasantasénâ même avec lui ! Comblés sont ainsi tous les vœux de mon roi !

« Oh ! bonheur ! je le vois enfin, hors du rivage ultérieur, ce grand océan de maux traversé, comme sur un vaisseau, construit de ses vertus, gréé de son excellent caractère et lesté du *puissant* amour, qu'il inspire à tous : telle, échappée de l'éclipse, la lune reprend les trésors de sa lumière (2) ! »

— Comment donc l'aborderai-je, moi, que souille un des plus grands méfaits ? Oui ! mais partout on aime la franchise.

(Haut, s'étant approché, les deux mains réunies en coupe à ses tempes.)

— Honorable Tchâroudatta (3) !

(1) « C'est ainsi qu'une noble audace vient d'arracher un empire à ses anciens maîtres, et de conquérir une domination aussi absolue sur la terre, que celle qu'Indra se fait gloire de posséder dans le ciel. » (*Langlois.*)

(2) « Ce généreux brahmane a vu trop long-temps avec douleur la splendeur de son nom ternie, comme l'éclat de la lune, quand elle se débat contre Râhou. Mais maintenant il revient à la gloire et au bonheur, porté heureusement, à travers une mer menaçante et orageuse, sur la barque solide de l'affection, et protégé par le Destin. » (*Le même.*)

(3) « Mais comment pourrai-je, pécheur que je suis, m'approcher d'un homme aussi vertueux ?... Cependant une intention honnête est partout un passe-port. Tchâroudatta, salut ! très-respectable personnage ! » (*Langlois.*)

TCHAROUDATTA.

Qui est donc la respectable personne?

ÇARVILAKA.

« Je suis l'homme, qui a percé ton palais et dérobé la boîte, que tu avais en dépôt. Coupable d'un crime si grand, j'implore de toi mon pardon. »

TCHAROUDATTA.

Ami, ne parle point ainsi! Ce fut de ta part une marque de bienveillance.

(Il dit et l'embrasse.)

ÇARVILAKA.

D'un autre côté,

« Aryaka, *ce héros* à la noble conduite, vient d'immoler pour sauver sa famille et son honneur le tyran Pâlaka, comme une victime, au pied de l'autel du sacrifice (1). »

TCHAROUDATTA.

Que dis-tu?

ÇARVILAKA.

« Tandis qu'il célébrait un sacrifice, Pâlaka fut abattu, comme une victime, par celui même, qui naguère, monté dans ta litière, s'était mis sous ta protection. »

TCHAROUDATTA.

Çarvilaka, celui, que tu viens de nommer Aryaka, est-il cet homme, que Pâlaka fit enlever de sa chaumière et

(1) « De plus, je vous apprends que le tyran, l'injuste Pâlaka est tombé, sur la place du sacrifice, victime d'un homme, qui a vengé ses injures et les vôtres; d'Aryaka, qui s'empresse de rendre hommage à la naissance et à la vertu. » (*Langlois.*)

lier de chaînes dans la maison des malfaiteurs, d'où tu as procuré son évasion (1) ! »

ÇARVILAKA.

Comme dit ton excellence (2).

TCHAROUDATTA.

Agréable nouvelle ! Agréable nouvelle pour nous !

ÇARVILAKA.

A peine établi sur le trône, Aryaka te donne, en témoignage de son amitié, un royaume formé d'Oudjayinî et de Kouçavatî, sur les rives de la Vénâ. Honorée soit donc cette première faveur de ton ami (3).

(Il se tourne.)

— Holà ! oh ! qu'on amène le criminel, ce beau-frère insensé du roi (4) !

(Derrière le théâtre.)

Ainsi que l'ordonne Çarvilaka !

ÇARVILAKA.

Honorable, le roi Aryaka te fait dire ces mots par ma bouche : « Jouis de ce royaume, que je dois à tes vertus (5). »

TCHAROUDATTA.

« Que je dois à mes vertus, » dirait-il avec plus de raison (6).

(Derrière le théâtre.)

Oh ! oh ! beau-frère du roi ! Viens ! viens ! mange le fruit de ton libertinage !

(1-2) « Je me réjouis de son succès. C'était à vous qu'il devait de s'être sauvé de prison. — ÇARVILAKA. Et à vous de s'être sauvé de la mort. » (*Langlois.*)

(3-4-5-6) Manque dans la version de l'anglais en français.

(Aussitôt paraît, ses mains liées derrière le dos, Sansthâna, que presse une foule d'hommes.)

LE ÇAKARA.

Chose étonnante !

« Oui ! je m'étais sauvé déjà loin, comme un âne en liberté ; et voici qu'on me ramène attaché, comme un chien dangereux (1) ! »

Il tourne ses regards dans tous les points de l'espace (2).

— La nouvelle de la mort du roi est arrivée de tous les côtés. A qui maintenant, privé de secours, demanderai-je un asyle ?

(Il songe.)

— Bien ! je vais me réfugier sous la protection de l'homme, qui a toujours sauvé les malheureux, accourus sous son abri !

(S'étant approché.)

— Noble Tchâroudatta, sauve-moi ! Sauve-moi (3) !

(Ce disant, il tombe à ses pieds.)

(Derrière la scène.)

Honorable Tchâroudatta, livre-nous-le ! Livre-nous-le ! Nous le mettrons à mort !

LE ÇAKARA.

Sauve-moi, refuge de ceux, qui n'ont pas de refuge !

TCHAROUDATTA, avec compassion.

Ah ! ah ! ah (4) ! Sécurité, sécurité soit à l'homme, qui demande protection !

(1-2-3) « Hélas ! hélas ! Comme ils me maltraitent ! Enchaîné, traîné comme si j'étais un âne rétif, ou un chien, ou une bête brute. Environné des ennemis de l'état, à qui demanderai-je protection ?... Oui, j'aurai recours à lui. *(Il s'approche de Tchâroudatta.)* Sauvez-moi. » *(Langlois.)*

(4) L'interjection sanscrite est ici : *ahaha.*

ÇARVILAKA, avec empressement.

Allons! Emmenez cet homme des pieds de Tchâroudatta!

(A celui-ci.)

— Eh bien! parle. Que doit-on faire de ce criminel?

« Qu'on l'écartelle, après qu'on l'aura lié solidement! Ou qu'on le fasse dévorer par les chiens! Ou qu'il soit planté sur le pal, ou qu'il soit coupé en deux avec la scie! »

TCHAROUDATTA.

Fera-t-on ce que je vais dire?

ÇARVILAKA.

Il n'y a point à douter.

LE ÇAKARA.

Vénérable Tchâroudatta, je suis refugié sous ta protection: sauve-moi! sauve-moi! Fais ce qui est digne de toi! Désormais, je ne t'accuserai plus (1)!

(Les habitants de la ville crient derrière la scène.)

Mettez-le à mort! Pourquoi laisserait-on vivre ce criminel?

(Vasantaséna prend au cou de Tchâroudatta la guirlande des condamnés à mort et la jette au cou du çakâra.)

CELUI-CI.

Servante dès le sein de ta mère!...

(Il réprime ce premier mouvement et, d'une voix suppliante.)

— Protége, protége-moi! je ne te ferai plus mourir: sauve-moi donc (2)!

(1) « Très-excellent Tchâroudatta, je suis venu à vous comme à un protecteur... Défendez-moi, grâce. Je ne veux plus vous faire de mal. » (*Langlois.*)

(2) « Aimable fille d'une courtisane, ayez pitié de moi. Je ne vous tuerai plus, jamais, jamais. » (*Le même.*)

ÇARVILAKA.

Holà ! oh ! emmenez-le !... Honorable Tchâroudatta, veuille dire ce qu'on doit faire de ce criminel.

TCHAROUDATTA.

Fera-t-on ce que je vais dire ?

ÇARVILAKA.

Il n'y a point à douter.

TCHAROUDATTA.

En vérité ?

ÇARVILAKA.

En vérité !

TCHAROUDATTA.

S'il en est ainsi, que cet homme soit à l'instant....

ÇARVILAKA.

Quoi ? mis à mort !

TCHAROUDATTA.

Non pas ! non, certes !... mis en liberté !

ÇARVILAKA.

Et quelle en est la raison ?

TCHAROUDATTA.

C'est que l'ennemi, par qui nous fûmes outragés, une fois que, tombé à nos pieds, il s'est mis sous nos protections, ne doit pas mourir par le glaive (1).

ÇARVILAKA.

Eh bien ! qu'on le fasse alors manger par les chiens (2) !

(1-2) « Un ennemi humilié, qui, prosterné à vos pieds, demande grâce, ne doit pas sentir votre fer. — ÇARVILAKA : Livrez-le à la justice, et qu'il soit donné aux chiens. » (*Langlois.*)

TCHAROUDATTA.

Non, certes ! non ! C'est la miséricorde seule, qui doit le frapper !

ÇARVILAKA.

Oh ! l'admirable chose ! Que l'honorable veuille dire ce que j'ai donc à faire !

TCHAROUDATTA.

Qu'on le mette en liberté !

(Sansthâna est aussitôt délivré de ses liens.)

LE ÇAKARA.

A merveille ! Me voilà ressuscité !

(Il sort avec les hommes, qui l'avaient ramené.)

ÇARVILAKA.

Noble Vasantaséná, le roi est tout à fait content de toi : il donne à ta grâce le titre de cousine (1).

VASANTASÉNA.

Cette faveur met le comble à mes vœux, seigneur !

ÇARVILAKA, il couvre la courtisane d'un voile et, s'adressant à son amant.

Honorable Tchâroudatta, que fera-t-on de ce mendiant bouddhiste ?

TCHAROUDATTA.

Quelle chose désires-tu, çramana, *sur la terre ?*

LE ÇRAMANA.

Aujourd'hui que j'ai vu une telle instabilité dans les

(1) « Madame Vasantaséná, le roi, bien informé de votre mérite, vous prie de vous regarder comme sa parente. » (*Langlois.*)

choses humaines, j'estime deux fois plus qu'auparavant ma profession de religieux mendiant.

TCHAROUDATTA.

Ami, sa résolution est bien arrêtée : ainsi, qu'il soit nommé archimandrite (1) de tous les monastères, qui existent ici-bas sur la terre.

ÇARVILAKA.

Qu'il en soit comme dit l'honorable.

LE ÇRAMANA.

Agréable, agréable chose pour moi !

VASANTASÉNA.

Je me sens à présent toute vivante !

ÇARVILAKA.

Que fera-t-on pour Sthâvaraka ?

TCHAROUDATTA.

Que cet homme vertueux ne soit plus esclave ! Que ces deux tchândâlas soient les chefs de toutes les tribus de tchândâlas ! Que l'administration générale de la police soit donnée à Tchandanaka et qu'il en exerce la charge avec tous les droits, que possédait avant lui *Sansthâna*, le beau-frère du roi !

ÇARVILAKA.

Ainsi que l'honorable dit (2) !... Parle ! Que puis-je faire de plus qui te soit agréable ?

(1) *Koulapati*, « chef de la famille, *ou même* du troupeau, » car c'est aussi la signification du mot *koula*.

(2) Nous rejetons en note ce qui vient à la suite de ces mots. C'est une intrusion évidemment ; car, à moins qu'on ne veuille l'entendre de l'autre chef du guet, absent lui-même de la scène, cela implique une contradiction

TCHAROUDATTA.

Reste-t-il à faire quelque chose d'agréable, qui ne soit déjà fait (1)?

« Maintenant que j'ai vu ma vertu lavée de sa tache; que mon ennemi, agenouillé devant moi, a obtenu sa grâce; que mon excellent ami, le roi Âryaka gouverne la terre, d'où il a arraché la racine de ses ennemis; que j'ai recouvré ma bien-aimée, que je suis réuni à mon fidèle Mêtréya et que ta grandeur veut bien être un de mes chers amis, quelle autre chose aussi délicieuse me reste-t-il à solliciter de ta faveur (2)? »

« Le Destin est avare ou prodigue de ses dons pour les uns, il porte ceux-ci au comble de la fortune, il jette les autres dans un état d'abaissement; il relève ceux-là, qu'il avait renversés; et, s'imaginant que c'est la condition du monde d'être une multitude d'hommes, ennemis les uns des autres, il s'amuse à les gouverner, comme les seaux attachés à la roue d'un puits! »

— Néanmoins, daigne *le ciel* accomplir ce vœu!

« Que les vaches soient toutes de bonnes laitières; que la terre conduise à maturité tous ses fruits; qu'Indra verse les pluies aux temps opportuns; que le souffle des vents inspire la joie aux cœurs de tous les hommes; que, jouissant des privi-

avec ce qui précède et n'a plus de rapport avec un personnage ici présent, puisqu'il a été fait grâce au çakâra et qu'il est sorti immédiatement.

Çarvilaka : Livre-moi, livre-moi cet antre : je vais le mettre à mort. — Tcharoudatta : La vie sauve à l'homme, qui demande pitié! L'ennemi, par qui nous fûmes outragés, une fois que, tombé à nos pieds, il s'est mis sous nos protections, ne doit pas mourir par le glaive.

(1-2) « Je n'ai plus qu'un mot à dire. Puisqu'Aryaka est investi du pouvoir souverain et me regarde comme son ami; puisque tous mes ennemis sont détruits, excepté un pauvre misérable, qui a reçu la liberté pour apprendre à se repentir de ses fautes passées; puisque mon honneur est rétabli; que cette chère personne, que ma femme, que tout ce qui m'est le plus précieux m'est aujourd'hui rendu, je n'ai rien plus à réclamer de votre bonté : il n'est point de vœu, qui ne soit déjà comblé! » (*Langlois.*)

léges dus à leur naissance, les brahmanes, continuellement vénérés, soient tous des hommes de bien ; et que les rois, au milieu de leurs ennemis abattus, gouvernent la terre, sans jamais dévier de la justice, au sein d'une *éternelle* prospérité (1) ! »

(1) Que Dieu donne les grains à l'épi des rizières,
Les fruits aux champs, le lait aux vaches nourricières ;
Que le sol appauvri, voilant sa nudité,
Se réveille partout dans la fécondité ;
Que les célestes eaux, les nocturnes rosées
Fassent pleuvoir la vie aux plaines épuisées ;
Que le parfum des fleurs, sur les ailes des vents,
Remplisse de santé tous les êtres vivants :
Et nous, chefs de l'État, nous, si Dieu les écoute,
Ces vœux, qui sont montés à l'éternelle voûte,
Nous donnerons à tous des biens plus précieux :
La justice et la paix, ces deux filles des cieux.
(*Méry et Gérard de Nerval.*)

FIN DU DIXIÈME ET DERNIER ACTE.

Nos lecteurs ne seront sans doute pas fâchés de trouver en appendice la scène du joueur, celle entre les autres, que les auteurs associés ont imité le mieux dans toute son étendue.

A voir la facilité, la souplesse, la vivacité, dont ils ont fait preuve ici, on regrette qu'ils n'aient pas jugé à propos d'employer ces précieuses qualités à reproduire ailleurs quelques traits d'un excellent comique, semés encore çà et là dans la *Mritchhakatikâ;* la scène, par exemple, où Koumbhilaka (1) fait deviner au bouffon le nom de Vasantaséná, proposé dans une espèce de charade.

Dans celle, qu'on va lire, MM. Méry et Gérard de Nerval ont heureusement dégagé la scène d'un comique, où la vraisemblance se perdait au milieu d'une incroyable farce.

Le fugitif est monté dans le temple sur un piédestal, où manque la statue divine, et joue le Dieu absent avec toute l'expression sculpturale d'une pose, qui prêtait l'occasion de se déployer tout entier au talent du pantomime. Les deux hommes attachés à sa poursuite l'ont reconnu, malgré l'obscurité du lieu ; car, dans l'Inde, on pense que les ténèbres ajoutent à la majesté des temples. Ils feignent de croire, l'un que la statue vivante est de

(1) Page 153.

bois, l'autre qu'elle est de pierre ; et manient tour à tour, secouent, poussent, frappent et pincent le Dieu contrefait.

Mais, s'ils ont reconnu l'homme, pourquoi ne pas l'appréhender au corps sans plus tarder ? Être monté sur le socle saint et jouer le personnage d'un Immortel environnait sans doute le mortel d'une atmosphère essentiellement religieuse et le protégeait même jusque dans ce rôle usurpé.

Ce pouvait être à l'époque de Çoûdraka une idée très-vulgaire chez les Indiens ; mais, chez nous, elle devait nécessairement conduire à l'objection.

Aussi les auteurs associés l'ont-ils judicieusement prévenue, en nous disant que cette pagode était un lieu d'asyle et faisant jouer aux dés sur le seuil du temple Mathoura et son aide, pour tirer le fugitif de sa retraite inviolable et l'attirer dans un endroit, où ce ne fût point un sacrilége de l'arrêter.

ACTE DEUXIÈME.

Deuxième Tableau.

SCÈNE II.

SARVILAKA, MATHOURA, UN JOUEUR.

SARVILAKA, *encore dans la maison.*
Vous êtes des filous!... je suis votre victime,
Et vos dés ont toujours un point illégitime.
MATHOURA, *dans la maison.*
Il ne veut pas payer...
LE JOUEUR, *dans la maison.*
Ce filou!
MATHOURA, *dans la maison.*
Ce voleur!...
LE JOUEUR, *dans la maison.*
Sortons.
SARVILAKA, *entrant sur la scène.*
Toute la nuit j'ai joué de malheur!...
MATHOURA, *dans la maison.*
Au voleur, au voleur!
SARVILAKA.
Je suis un imbécille!
Un sot! moi, perdre au jeu! quand il m'est si facile

De gagner! me laisser duper comme un manant!
Mais je n'ai pas payé ma perte! Maintenant
On me poursuit; cherchons quelque dieu tutélaire,
Qui de mes créanciers arrête la colère!
Ah! voici Ganesa! Noble divinité,
Protége un franc joueur dans son adversité!

(Il se cache derrière la statue.)

MATHOURA, *encore dans la maison.*

Arrêtez!

LE JOUEUR, *encore dans la maison.*

Au voleur!

MATHOURA, *encore dans la maison.*

Sarvilaka! le lâche!...
Il a peur de payer ses dettes!... Il se cache!...

(Il entre en scène avec le joueur.)

Fusses-tu dans le Gange ou dans les sept enfers,
Et bien! moi, Mathoura, prince des tapis verts,
Roi des maisons de jeu, chef des tripots, j'espère
Te forcer comme un tigre au fond de son repaire.

LE JOUEUR.

Où donc es-tu, voleur?

MATHOURA.

Où peut-il être?

LE JOUEUR.

Ici
Je ne l'aperçois pas.

MATHOURA.

Cherche ailleurs.

LE JOUEUR, *bas à Mathoura.*

Le voici
Derrière la statue.... Il est fort difficile
De l'arrêter.

MATHOURA.

Pourquoi donc?

LE JOUEUR.

C'est un lieu d'asile.

SARVILAKA.

Bon! ils ne m'ont pas vu!

MATHOURA, *au joueur.*

Je sais comment il faut
L'amener jusqu'à nous... Exploitons son défaut;
Vous allez voir... (*Haut.*) Ami, bornons là notre course,
Ici reposons-nous. Avez-vous votre bourse?
J'ai la mienne... Jouons l'argent qui nous est dû.
Hors du jeu, tout le temps qu'on emploie est perdu.
Étalons nos enjeux,... convenons d'une somme :
Argent sur le tapis;... n'imitons pas cet homme!

LE JOUEUR.

A vous!...

(Ils s'asseyent par terre et jouent aux dés.)

MATHOURA.

Sept!

LE JOUEUR.

Sept!

MATHOURA.

Cinq!

LE JOUEUR.

Cinq!

MATHOURA.

Toujours la même main!
Et nous pouvons ainsi jouer jusqu'à demain.

SARVILAKA, *derrière la statue.*

Au joueur sans argent le son des dés est pire
Que le son du tambour au prince sans empire.

LE JOUEUR.

Il ne sort pas encore?

MATHOURA.

Il va sortir.

LE JOUEUR.

Bon !...

MATHOURA, *jouant.*

Neuf !...

LE JOUEUR.

Ce n'est que cinq, fripon ! oh ! le tour n'est pas neuf.
J'ai fort bien eu le temps de voir cinq : on me voie
Quatre points.

MATHOURA.

J'ai donné neuf.

LE JOUEUR.

Cinq !...

MATHOURA.

Sur ma parole !

LE JOUEUR.

Paroie de fripon !

(Ils font semblant de se battre, et laissent l'argent par terre.)

SARVILAKA, *mettant la main sur l'argent.*

Oh ! c'est bien le moment
D'escamoter l'enjeu !...

MATHOURA, *lui saisissant la main.*

Mon ami, doucement !
Nos dix souvarnas d'or gagnés, il faut les rendre.

SARVILAKA.

Les voici !

MATHOURA.

Ce sont ceux que tu voulais nous prendre !...
Je les ai retenus au bout de tes cinq doigts.
Mais nous te demandons les dix, que tu nous dois.

SARVILAKA.

Accordez-moi du temps !...

(La scène se garnit de passants.)

MATHOURA.

Pas une heure !... J'exige

Sur-le-champ cette dette !

SARVILAKA.

Un peu de temps, vous dis-je.

MATHOURA.

Non !

SARVILAKA.

Eh ! je n'ai jamais pensé qu'il fût urgent
De payer ce qu'on doit, quand on n'a pas d'argent !

MATHOURA.

Paye !...

SARVILAKA.

Être ainsi traqué comme un malhonnête homme !...

(Il prend Mathoura à part.)

Je veux bien vous payer la moitié de la somme,
Mais à condition que, par pure amitié,
Vous n'exigerez pas la seconde moitié.

MATHOURA.

Accordé !

SARVILAKA.

C'est superbe ! oh ! quel banquier honnête !

(Il prend le joueur à part.)

Vous allez recevoir la moitié de ma dette,
Me ferez-vous quittance alors du reste ?

LE JOUEUR.

Bien !
J'accepte.

SARVILAKA, *à tous les deux.*

En ce cas-là je ne vous dois plus rien !
Adieu !

MATHOURA.

Comment, adieu !... veux-tu que je t'assomme ?

SARVILAKA.

Mais, en m'abandonnant deux moitiés de la somme,
Chacun de vous !... je suis quitte ;... car, s'il vous plait,
Deux exactes moitiés forment un tout complet,

MATHOURA.

Te moques-tu de nous ?

SARVILAKA.

Chacun a sa manière
De payer...

MATHOURA.

Vite, une autre !

SARVILAKA.

Eh bien ! c'est ma dernière.

MATHOURA.

Vends ton lit !

SARVILAKA.

Le voilà !... je dors sur le sol nu !

MATHOURA.

Vends ton père !

SARVILAKA.

Son fils ne l'a jamais connu.

MATHOURA.

Vends ta mère !...

SARVILAKA.

Elle est morte.

MATHOURA.

Ah ! tu n'as rien à vendre !

SARVILAKA.

Excepté mes habits, et vous pouvez les prendre,
C'est toute ma richesse....

MATHOURA.

Eh bien ! alors, vends-toi !

SARVILAKA.

J'accepte de grand cœur ; au marché menez-moi.

MATHOURA.

Holà, venez ici faire une bonne emplète.
Achetez-nous cet homme, et vous payez sa dette.
Dix souvarnas d'or.

UN INDIEN.

Non !...

MATHOURA.

Et vous,... venez ici ;
Voulez-vous acheter cet homme, que voici,
Pour dix souvarnas d'or ? C'est pour rien !

(Un Indien regarde, hausse les épaules et passe.)

SARVILAKA.

Je veux être
Pendu, si pour ce prix vous me trouvez un maître !

MATHOURA.

C'est vrai, nous l'estimons beaucoup plus qu'il ne vaut :
Je vais donc te livrer, coquin, au grand prévôt.

(Méry et Gérard de Nerval.)

LE MAHIMNA:STAVA

OU

HYMNE A LA GRANDEUR INFINIE.

Cet hymne jouit de la plus haute vénération parmi les Indous; mais la Légende, qui a fait invasion au bord de ses confins, s'y est amusée à farder l'origine et le poète des plus merveilleuses couleurs: ce qui semble prouver que l'un et l'autre sont également inconnus.

Suivant elle, *Dents-de-fleurs*, c'est-à-dire, Poushpadanta, le monarque des Gandharvas, ces fabuleux musiciens du ciel, consacrait chaque matin à Çiva une offrande des plus belles fleurs, qu'il s'en allait dérober la nuit dans les jardins et les bosquets du roi Vâhou.

Le jour venu, les arbustes dépouillés accusaient le vol de la nuit; et tous les gardiens à cette vue redoublaient à l'envi de soins et de vigilance. Inutiles efforts ! le céleste butineur déjouait les plus intelligentes précautions. Toujours les hautes murailles étaient de nouveau franchies, comme par un oiseau, et ne portaient nulle part un vestige d'escalade.

« Le maraudeur, quelqu'il soit, pensèrent à la fin tous les surveillants, possède le don surnaturel de voler. Que faire ? — Il faut lui tendre un piége autour des arbres, dont la richesse et la beauté doivent nécessairement attirer son envie. Semons-y des fleurs consacrées à Çiva de manière qu'il ne puisse manquer de les fouler aux pieds. Le Dieu outragé dans cette profanation le réduira sans doute à l'état d'un oiseau, qui a les ailes coupées. »

Leur idée fut couronnée de succès. A peine le roi des Gandharvas eut touché de son pied une des fleurs vénérables, qu'il perdit soudain le don précieux de voler ; et sa cueillette finie, il ne put remonter à cheval sur l'air, suivant l'expression pittoresque du révérend Banerji, « *riding on the wind,* » franchir le mur d'enceinte et se dérober aux infatigables recherches des officiers du roi. Il tomba donc entre les mains des gardiens et fut jeté dans une prison, d'où la fuite n'était pas chose possible, tout roi, qu'il fût, de sujets divins.

Ce fut alors et là que les ennuis de sa captivité, la solitude et le silence inspirèrent au céleste prisonnier le MAHIMNA:STAVA, pour obtenir la grâce de son involontaire sacrilége et la protection du grand Dieu des Dieux contre la juste colère de ce roi, dont il avait pillé les charmantes fleurs et dévasté les magnifiques jardins.

Cet œuvre est universellement connu dans l'Inde, non-seulement à cause de sa beauté, mais surtout parce qu'il ne fait pas acception d'une caste en particulier ; il n'exclut personne de sa lecture ; il n'est pas le privilége d'une, ou deux ou trois classes : il peut être lu ou récité par tous indistinctement, depuis le Brahme jusqu'au Çoûdra lui-même, à qui cependant il est défendu, comme on sait, de mettre le pied sur le seuil des Védas.

N'oublions point ici de recommander cet opuscule, plus riche

d'enseignement qu'il n'est gros, à tous ceux qui ont pour tâche de vaquer à la régénération de l'Inde par l'Inde elle-même, ou qui veulent s'y occuper de l'éducation maintenant à faire des enfants par les plus sages écrits des pères. En effet, il nous semble qu'il n'en existe pas un autre, où le polythéisme soit ramené d'une manière plus sûre à l'ineffable unité de Dieu, cet adorable principe, d'où était parti le symbolisme, conception ingénieuse, mais funeste, en cela même que, sous le prétexte de rendre les facultés infinies du Dieu-un plus accessibles à l'intelligence des plus faibles esprits, elle devait laisser involontairement, si ce n'est par un étroit calcul, ou ramener inévitablement les croyances sous l'empire d'un aveugle polythéisme.

Juilly, 28 septembre 1860.

LE MAHIMNA:STAVA

OU

HYMNE A LA GRANDEUR INFINIE.

I.

Si ta louange dépasse les moyens de qui ne connaît pas la rive ultérieure de ton illimitabilité, les voix de Brahma et des autres Dieux succomberaient donc elles-mêmes à cette tâche (1) ! Quiconque néanmoins te chante avec tout le recueillement d'une intelligence dans sa plus haute maturité ne mérite pas qu'on lui jette un blâme : la tentative, Hara, que je fais ici pour te chanter, aura donc elle-même son excuse.

II.

Ta grandeur, que le Véda même expose, enveloppée

(1) « If the offering of praise by one that does not comprehend the supreme limits of thy glory be unworthy of thee, then the language even of Brahma and the other gods must be deficient. »
(Le révérend *Krishna Mohana Banerji.*)

de voiles, avec une religieuse terreur, dépasse la route du langage et de l'esprit! Qui peut célébrer, qui a des sens capables de percevoir cette altitude aux cent qualités diverses? De qui au contraire la parole et l'intelligence ne défaillent-elles pas dans cette voie *ardue* (1)?

III.

C'est toi, qui as créé la suprême ambroisie de la parole assaisonnée de miel. Quelle admiration, Essence de toute chose, pourrait alors te causer ta louange, fut-elle chantée par la voix même du gourou des Dieux (2)? Cependant mon âme est dans cette résolution : « Je veux, se dit-elle, purifier ma voix, Dieu vainqueur des trois cités volantes, en la sanctifiant à raconter les qualités de ton *ineffable essence!* »

IV.

Des hommes impies à l'intelligence étroite ont poussé, *mais* dans ce bas-monde seulement, un cri de blasphème

(1) « And yet as to its figurative illustrations, vouchsafed by thee in condescension to the infirmities of the faithful, who would not set his mind upon them and give expression to them ? » (*Krishna Mohana Banerji.*)

(2) « Can the word even of the chief of gods (Brahma) be a matter of wonder to thee who art the cause of the nectar-like sweets of language ? » (*Le même.*)

pour anéantir, Dispensateur des grâces, l'immortel et ravissant joyau de ta souveraineté absolue (1), divisée en trois personnes différentes par les qualités, essence des trois Védas et cause de la naissance, de la conservation et de la fin du monde!

V.

« Est-ce que le créateur a un corps, se disent-ils? Est-ce qu'il travaille? Avec quels matériaux, dans quel moule, avec quels instruments a-t-il fabriqué le monde? » Mais qui est-il? d'où vient-il, le malheureux, qui, dans son irrévérence envers toi, Dieu à l'inconcevable puissance, fait parler ainsi tous ces esprits aveuglés, soutenant que le monde est une illusion (2)?

VI.

« Ce monde, qui a des membres, n'aurait-il pas eu de naissance? L'*Être*, qui gouverne les mondes, n'aurait-il

(1) « There are certain foolish and stupid men in the world who oppose this thy godhead in an abominable way, however acceptable that way may be to the wicked. » (*Krishna Mohana Banerji.*)

(2) « Vain questions like these, unworthy of thy incomprehensible glory, and therefore wicked, pass the lips of some infatuated men for the delusion of the world. » (*Le même.*)

pas eu de part à la manière, dont ils sont nés? Qui, sans être Içа, eût donné la première impulsion à la naissance du monde? » *C'est à eux, que j'adresse là ces questions,* ô le plus grand des Immortels; car ces insensés, ils ont jeté leur doute sur toi-même (1)!

VII.

« On a pour science, dit-on, soit les Védas, soit la philosophie Sânkhya, ou le Traité de l'unification, ou le système sur Paçoupati (2), ou la doctrine sur Vishnou. » Dans ce voyage aux points de départ très-divers, l'un dit: « Ceci vaut mieux! » l'autre: « Cela est convenable! » Mais, engagés qu'ils sont dans mille chemins droits ou tortueux, suivant la variété des sentiments, ce n'en est pas moins à toi seul, que les hommes doivent arriver tous, comme les eaux se rendent toutes à la mer.

VIII.

Un grand taureau, un bâton de religieux mendiant, une hache, une peau d'antilope, de la cendre, des

(1) « The wicked, regardless of these considerations, indulge in scepticism concerning thee, O thou, supreme of immortals! » (*Krishna Mohana Banergi.*)

(2) C'est-à-dire, *Çiva*. « The system concerning the creature and the creator. » (*Le même.*)

serpents, une tête de mort: ce sont là, Dispensateur de toutes les grâces, ton seul vêtement, tes meubles et ta seule parure. Les Dieux ont pour lot, celui-ci telle richesse et celui-là telle autre, que ta majesté repousse avec dédain, car le mirage des objets sensuels ne peut abuser l'Être, qui fait toute sa joie de contempler son âme (1)!

IX.

L'un pense que l'univers est impérissable, un autre enseigne qu'il est soumis à la mort; ceux-là disent qu'il y a dans ce monde, perceptible aux divers sens, union de l'impérissable et du mortel. Quoique cette variété d'opinions sur le grand tout me frappe de stupeur, en quelque sorte, j'ose néanmoins te louer, Destructeur de Tripoura: tant ma langue est présomptueuse!

X.

La renommée a répandu çà et là (2)
Que Brahma et Vishnou, étant descendus et montés avec effort, celui-ci en bas et celui-là en haut, ne

(1) « But a feverish thirst after such objects cannot disturb a self-contented being. » (*Krishna Mohana Banerji.*)

(2) Littéralement : *cela fut publié avec la voix du tonnerre*, VISHPHOURDJITAMIDAM, qui se trouve à la fin de la stance XIe, régissant à la fois celle, qui précède, et celle, où elle se rencontre; mais cette expression n'a pas été rendue par la version anglaise.

réussirent pas à trouver les bornes de ta grandeur infinie, ô toi, qui as pour corps le feu et le vent; mais qu'ensuite, comme ils chantaient le vénérable des vénérables (1) avec la foi de la dévotiou, Çiva de lui-même apparut tout entier devant eux ; — Quel fruit en effet ne peut rapporter la dévotion en toi (2) ?

XI.

Que, grâce à la constance de sa dévotion en toi, Exterminateur de Tripoura, le géant aux dix têtes (3), prenant tes pieds de lotus comme une guirlande de nélumbos, dont il ceignait *humblement* ses dix fronts, subjugua sans effort l'empire des trois mondes, ne vit pas un ennemi le troubler *dans la jouissance de sa conquête*, et leva triomphants ses bras, où pétillait la démangeaison des batailles (4).

(1) *Bharagourou*, c'est-à-dire, *admodum venerandum.*

(2) « In order to estimate thy glory, who art fire and light, Brahma attempted in vain to measure its upper and Vishnu its lower part. — But when they sang thy praise with faith and devotion, then thou didst manifest thyself unto them. Can then thy service ever be pronounced futile or fruitless? » (*Krishna Mohana Banerji.*)

(3) C'est-à-dire, Râvana.

(4) It was only owing to the unshaken faith with which he worshipped thy lotus-feet with his heads, as with so many rows of lotuses, that, O thou destroyer of Tripura, the ten-headed Râvana having gained unrivalled and undisturbed possession of the world exerted the strength of his arms, ever itching for war. » (*Le même.*)

XII.

Quand ce Râvana fit marcher en armée contre le Kailâsa même, ton *fortuné* séjour, cette forêt de bras (1), que lui avait gagnés sa dévotion pour toi, il n'eût trouvé nulle part dans les enfers mêmes un asyle, pour peu que tu eusses remué seulement l'extrémité du pouce : tant il est vrai que l'effet de la prospérité est d'égarer l'esprit du méchant !

XIII.

Si Vâna (2), qui vit les trois mondes obéir, comme des serviteurs à ses volontés, renversa toute la félicité d'Indra, bien qu'elle fût d'une hauteur suprême, il n'y a rien là, qui étonne, Dispensateur des grâces, car c'était l'adorateur de tes pieds ! Qui ne s'élève en courbant sa tête devant toi ?

XIV.

Ému d'une *sainte* pitié pour les Démons et les Dieux, épouvantés soudain par la ruine imminente du monde,

(1) « When he exerted against Kailâsa, even thy dwelling, the power of those very arms, which he had got... »
(*Krishna Mohana Banerji.*)

(2) Un Asoura ou Démon.

tu avalas toi-même le venin *du serpent :* la tache bleue, que ce poison répandit sur ton cou, Dieu aux trois yeux (1), ne rehausse-t-elle point ta beauté ? Oh ! combien la difformité même devient belle, quand on la reçoit du travail à briser les dangers du monde !

XV.

Celui, qui fut toujours vainqueur dans le monde des hommes, des Démons et des Dieux ; celui, de qui les flèches ne sont nulle part sans toucher leur but, l'Amour fut ramené au souvenir de lui-même (2), quand il osa porter sur toi, Seigneur, le même regard, qu'il eût jeté sur les autres Dieux ; car le mépris ne sied pas du tout à l'égard de ceux, qui ont su dompter leur âme !

XVI.

Quand tu danses pour la conservation du monde, la terre, battue par le coup de tes pieds, s'en va comme sur le point de périr ; le ciel est pris de vertige, l'armée des planètes est enfoncée par le mouvement de tes bras; et le firmament, dont tu frappes les rives de ton superbe (3)

(1) On se rappelle que Jupiter avait en quelque lieu de la Grèce un temple consacré sous le nom de *Jupiter aux trois yeux.*

(2) « Met with dissolution, » dit l'Indo-anglais. Voyez cet épisode raconté dans notre PANTHÉON, chant III, page 89.

(3) *Anibhrita*, oublié dans la version anglaise, qui met seulement : *and the heavens, touched by thy clotted hair....*

djatâ, est mainte fois près de s'écrouler : tant paraît en contradiction avec soi ta puissance, *toujours d'accord avec elle-même* (1) !

XVII.

Cette rivière *sainte*, dont les eaux circulent sur le ciel et d'où s'élèvent de brillantes écumes, réputées au nombre des étoiles, peut-elle rehausser plus qu'il n'est ton corps divin, qui enferme en soi l'espace infini ? car ce *grand fleuve* (2), qui donne au monde, enseigne-t-on, l'apparence d'une île, que ceint le bracelet des mers, est porté sur ta tête comme une légère goutte d'eau (3) !

XVIII.

Quand tu résolus de consumer Tripoura comme une touffe de gazon : « La terre, pensas-tu, sera mon char ; le

(1) « .... When thou dancedst in order to defend the universe from the Rakshases. How mysterious and seemingly contradictory must be this thy providence, by which thou didst thus trouble the creation while thou wert in fact effecting its preservation ! » (*Krishna Mohana Banerji.*)

(2) Le Gange céleste ou la voie lactée.

(3) Those streams of the Ganga which extend far in the sky, whose frothy appearance is that of clusters of sparkling stars, which replenished the mighty ocean, forming it like a great ring round the insular earth, looked a small drop when thou didst sustain them on thy head! What a glorious conception does this give of thy wondrous and majestic body ! » (*Le même.*)

soleil et la lune en seront les deux roues et Brahma lui-même en sera le cocher; j'aurai pour mon arc le roi des montagnes et pour ma flèche Vishnou!» Pourquoi tout cet appareil de guerre? Les pensées du maître absolu ne sont-elles pas des serviteurs, qui se précipitent d'eux-mêmes au fait de leur accomplissement (1)?

XIX.

Vishnou apportait chaque jour à tes pieds un millier de lotus comme offrande. Une fois qu'il s'en manquait d'un, le Dieu arracha lui-même un de ses yeux de lotus, complétant ainsi le nombre en mutilant son corps, *dont le* cercle *embrasse l'univers*. Aussi a-t-il mérité par cette insigne (2) dévotion que tu aies confié à sa vigilance, Conquérant de Tripoura, la conservation des trois mondes (3)!

XX.

Tandis que le sacrifice dort, tu veilles, toi, pour la

(1) « What was all this preparation against a city thas was but as grass before thee? Not that the will of the lord was dependent upon any instruments, but that thou wert pleased, as it were, to sport with those implements. » (*Krishna Mohana Banerji.*)

(2) Textuellement : *excessive.*

(3) « Then did the fulness of his faith, thus tried and approved, become, by means of his wheeled body, the watchful principle of the world's conservation. » (*Le même.*)

rémunération de ceux, qui l'ont offert ! En quoi le sacrifice terminé donnerait-il ses fruits, si ce n'était en l'adoration de *toi*, l'Être suprême ? Aussi lier sa foi aux Védas et ne voir qu'en toi le garant des fruits dus au sacrifice, est-ce là pour l'homme serrer dans les sacrifices ses flancs d'une forte ceinture (1) !

XXI.

Dans celui, qu'offrit un jour Daksha, le maître de tous les êtres incorporés, Daksha, versé dans la pratique du rituel, les Rishis eux-mêmes étaient les prêtres officiants, l'assemblée des Immortels composait l'assistance; et néanmoins le sacrifice toucha l'écueil en toi, Dieu protecteur, appliqué à donner le fruit, qu'il mérite au sacrifice. En effet, les sacrifices, d'où la foi est absente, ne peuvent manquer de tourner à la ruine du sacrifiant (2).

(1) « The sacrifice being ended, thou alone remainest as the cause of reward to its performers. How can a work that is finished and has ceased, be efficacious afterwards, except because of thy worship? It is accordingly only by looking up to thee as the pledge of reward in sacrifices, and by reposing faith in the Vedas, that a person can be said to commence a great work. » (*Krishna Mohana Banerji.*)

(2) « ... The sacrifice, yet was it interrupted and rejected, and Daksha himself destroyed by thee; for such oblations as are made without faith in him, who is the giver of rewards in them, are productive only of evil. » (*Le même.*)

XXII.

Quand Brahma, plein d'une ardente luxure, voulut, changé en cerf, se marier à sa fille, qui avait pris le corps d'une biche *pour échapper aux embrassements de son père*, tu le poursuivis, maître du monde, avec la rapidité du chasseur de gazelle, jusque dans les cieux, où réfugié, tout pantelant, aux abois, ta main, armée de son arc, ne l'abandonne pas encore aujourd'hui même (1) !

XXIII.

Après qu'elle a vu consumé, comme une touffe d'herbes sèches, Destructeur de Tripoura, le Dieu aux armes de fleurs, qui s'était hâté de quitter l'arc, dont il est armé, espérant avoir dans la beauté d'Oumâ une arme plus sûre; si la Déesse, *ton épouse*, ô toi, Dispensateur des grâces, qui fais ton plaisir de la continence, s'imagine encore que tu es enclin à l'amour des femmes, parce que ton corps tient aux éléments par l'une de ses moitiés, bien folles, hélas ! sont vraiment les jeunes femmes (2) !

(1) « Thou didst bend thy bow against him; and when he had fled from thy fear, even into heaven, thy hands, like those of a chasing hunter, took him, and have not yet set him at liberty. » (*Krishna Mohana Banerji.*)

(2) « If, O destroyer of Tripoura, even after seeing the flower-armed god of love reduced like grass instantly to ashes for audaciously hoping to evercome thee by making Pârvatî's beauty as

XXIV.

Tes jardins, Immolateur de l'Amour, sont dans les cimetières ; les Piçâtchas (1) forment ta cour, la cendre des bûchers est ta poudre de santal (2) ; un chapelet de crânes humains, voilà même ta guirlande de fleurs ; ton humeur est sinistre, ton nom entier l'est également : soit ! tu n'en es pas moins la suprême félicité de ceux, qui l'invoquent, Dispensateur des grâces !

XXV.

Assurément, tu es la vérité, dont l'image vue dans l'âme absorbée en toi des sages, le poil hérissé, les souffles de la respiration convenablement distribués (3), les yeux baignés dans l'eau du bonheur, les enivre d'une volupté intérieure, comme s'ils étaient plongés dans un lac fait en quelque sorte d'ambroisie.

XXVI.

Tu es le soleil, tu es la lune, tu es le vent, tu es le

his instrument, the goddess still looks upon thee as if thou wert subject to animal passions, because half of thy body is joined with hers, then, O thou self-controlling dispenser of blessings, young women must be deceived. » (*Krishna Mohana Banerji.*)

(1) Démons, qui hantent les cimetières, espèces de vampires.

(2) A la lettre : *ton onguent.*

(3) « When they put their fingers to their nostrils. (*Le même.*)

feu, tu es l'eau, tu es le ciel, tu es la terre, tu es l'âme universelle, enseigne-t-on. Si, quand ils parlent de toi, les sages découpent (1) ainsi ton *être* (2), c'est que nous ne connaissons pas une réalité dans ce monde, que tu ne sois pas !

XXVII.

AUM, ce mot d'une forme invariable, emblème par ses trois lettres des trois Védas (3), des trois états de la vie (4), des trois mondes (5), des trois Dieux mêmes (6) ; symbole aussi d'un quatrième aspect de toi (7) par le son bref de la diphthongue dans un monosyllabe, proclame, Dieu protecteur, que tu es à la fois et le tout et chacune de ses parties !

XXVIII.

Bhava, Sarva, Roudra, Paçoupati, Ougra, Mahadéva,

(1) *Paritchtchhinnâmaivam.*

(2) « With such expressions did the ancients define thy essence. » (*Krishna Mohana Banerji.*

(3) *Ritch*, *Yâdjour* et *Sâma.*

(4) Les états de veille, de sommeil et de rêve.

(5) Le ciel, la terre et l'enfer.

(6) Brahma, Vishnou et Çiva.

(7) La trinité-une. L'anglais dit : *and which by its nasal sound is indicative of thy fourth office as supreme lord of all.*

Bhîmạ, Içâna : ce sont là tes huit noms. L'oreille des Dieux voltige sur *le bouquet de* ces noms, invoqués chacun à part : moi, je me prosterne avec recueillement devant cette ogdoade auguste et bien-aimée (1).

XXIX.

Adoration à toi, qui es bien près, Dieu chéri ! Adoration à toi, ce qu'il y a de plus petit (2), Destructeur de l'Amour ! Adoration à toi, ce qu'il y a de plus grand (3) ! Adoration à toi, ce qu'il y a de plus ancien (4), Dieu aux trois yeux ! Adoration à toi, ce qu'il y a de plus jeune (5) ! Adoration à toi, qui es le tout ! Adoration à toi, qui es au-delà du tout et qui renfermes le tout !

(1) « Each, O god, is celebrated in the Vedas (or each the gods desire to hear). With a humbled mind I bow and adore to thee who art called by these precious names. » (*Krishna Mohana Banerji.*)

(2) Car il est contenu dans l'atôme, qui sans lui n'existerait pas.

(3) Car il contient le monde en lui-même.

(4) Car le monde, tout ancien qu'il est, fut créé par lui.

(5) Car il est immortel, inaltérable, inaccessible à toute vieillesse.

Ce n'est point ainsi que le Révérend Banerji pénètre dans le fond des choses ; car voici la glose, qu'il entremêle à sa version : « who art nearest (*id est*, to those that serve thee), and who art also farthest (*id est*, from them that disregard thee), who art the humbled (*id est*, to those that are humble), and who art also the greatest (*id est*, to those that are high-minded). »

XXX.

Adoration ! adoration à Bhava, en qui domine la qualité de rajas (1) dans la création du monde ! Adoration ! adoration à Mrida, en l'état de qualité sattwa (2), quand il soutient l'univers et répand le bonheur sur lui ! Adoration ! adoration à Hara, en qui surabonde la qualité de tamas (3), quand il met fin au monde ! Adoration, adoration à Çiva, qui a le pied dans la grandeur absolue, quand il est séparé des trois qualités (4) !

XXXI.

Quelle infinie distance n'y a-t-il pas de mon intelligence, esclave de la peine et maigre de moissons, à cette abondance éternelle de toi, qui dépasse toutes les bornes des qualités (5) ! Néanmoins, bannissant la crainte et me remplissant de courage, ma dévotion vient apporter à tes pieds, Dispensateur des grâces, cet hommage de mes vers, comme une offrande de fleurs !

(1-2-3) Ce sont les attributs et les qualités essentielles de la nature, suivant la philosophie Sânkhya.

(4) Ce vers d'une essentielle importance, puisqu'il exalte Çiva par-dessus les trois personnes de la trinité, est inconcevablement oublié dans la version anglaise !

(5) « How vast the difference between my understanding, capable of grasping only little objects and subject to the perturbations of the passions, and between thy everlasting glory, whose properties know no boundary ! » (*Krishna Mohana Banerji.*)

XXXII.

En supposant qu'il y eût une boule d'encre semblable en grosseur à une montagne noire, que l'Océan fût l'encrier, qu'on prît la terre pour feuille de papier et que la déesse Saraswatî, se taillant des styles dans les rameaux *immortels* de l'arbre merveilleux du ciel, eût écrit toute la durée du temps, elle n'atteindrait pas même encore à la rive ultérieure de tes qualités.

XXXIII.

Renversé de sa grandeur par le courroux de son maître, le serviteur de ce Dieu des Dieux, qui ceint le croissant de la lune pour diadème, le roi de tous les Gandharvas, qui a nom Poushpadanta *ou Dents-de-fleurs*, composa lui-même cet éloge céleste en l'honneur de la céleste illimitabilité (1).

XXXIV.

L'homme, qui, ayant honoré le plus grand des Dieux,

(1) « This excellent hymn of the lord's glory. » (*Krishna Mohana Banerji.*)

seule cause, qui puisse affranchir du ciel (1), récite, les mains jointes et sa pensée recueillie, cet hymne salutaire, qu'a chanté Poushpadanta, est conduit, célébré des Kinnaras, en la présence de Çiva.

(1) Parce que les âmes, reçues dans le ciel, sont elles-mêmes soumises à rentrer dans *la roue des renaissances*, une fois épuisée la récompense attribuée aux bonnes œuvres. La version anglaise fait accorder, mais à tort, ce nous semble, ces mots ***swargamaukshatkahaitoum*** avec *stavanamidam*, « cet hymne, » *of certain efficacy as the one only means of emancipation in heaven.*

FIN DU MAHIMNA:STAVA.

TABLE DES MATIÈRES.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

ERRATUM.

Page 50, lignes 4 et 5, *au lieu de :* « toi dans le jour, et Vardhamâna pendant la nuit, » *lisez :* « toi, pendant la nuit, et Vardhâmana dans le jour. »

Page 128, ligne 17, *au lieu de :* « mais, au contraire,... » *lisez* . « moi, au contraire,... » et rayez : *moi*, dans la vingtième ligne.

Page 167, ligne 12, supposez qu'après les mots de la rubrique : « Elle change sa maîtresse de vêtements, » il se trouve le renvoi à une note, et mettez au bas de la page celle-ci, qui fut oubliée :

« Les femmes du rang le plus honnête ne font aucun scrupule de se baigner dans les rivières en public et à la vue des hommes : il est vrai qu'elles entrent dans l'eau avec leurs chemises.... Elles sortent ensuite de l'eau et changent de linge pour en prendre du sec. C'est alors que les curieux sont en défaut ; car elles ont un talent particulier pour en changer en présence de tout le monde, sans blesser la modestie. » *(Voyage aux Indes-Orientales*, **par Jean-Henri Grose.)**

Page 362, lignes 5 et 6, *au lieu de :* « qui se précipitent d'eux-mêmes au fait de leur accomplissement, » *lisez :* « qui se précipitent *d'un élan* spontané à l'accomplissement d'elles-mêmes. »

FIN.



Sous presse : **Une TÉTRADE**, second volu[illegible]

ON TROUVE A LA MÊME LIBRAIRIE

Fauche (Hipp.). Bhartrihari et Tchâaura, ou la Pantchaçika du second, et les sentences érotiques, morales et ascétiques du premier, expliquées du sanscrit en français, pour la première fois. 1852, in-12.

— Le Gita-Govinda et le Ritou-Sanhara, traduits du sanscrit en français, pour la première fois, avec deux hymnes du Véda. 1850, in-12.

— Œuvres complètes de Kâlidâsa, traduites du sanscrit en français pour la première fois. 1858-60, 2 vol. gr. in-8. 20 »
Chaque volume se vend séparément. 10 »

— Râmâyana, poëme sanscrit de Valmiki, mis en français. 1854-58, 9 vol. in-12. 45 »

Le mot composé *Râmâyana*, signifie *les Courses de Râma*. C[illegible] est un homme d'une nature divine, car une moitié de Vishnou [illegible] carnée en lui-même.

« Si la traduction de M. Hippolyte Fauche est exacte, [illegible] » le *Moniteur*, dans son numéro du 4 septembre 1855 ; [illegible] » cependant ; elle a la vie et la couleur, l'accent et la physionomie » la lit avec confiance. On y sent une grâce, qui semble la grâce » du poëte, une interprétation du charme originel, qui passe [illegible] » charme lui-même. »

Le même journal disait encore, dans ses deux numéros du 9 et du 16 septembre 1856, ces paroles, que citait l'*Union* dans un article de fond, le 22 décembre suivant :

« C'est un sujet d'études offert à toutes les curiosités, à la curiosité de » l'archéologue et de l'historien, à celle de l'artiste, à celle du poëte, à » celle du simple critique et du critique érudit, à celle du p[illegible] qui » explique Homère et Virgile ; à celle du théologien, qui [illegible] sur les » questions de la pénitence et du sacrifice. En même temps [illegible] un chef- » d'œuvre de poésie et de grâce, une idylle récitée par d[illegible] vers, qui ne » ressemblent pas à nos vers, une épopée [illegible] contée par d[illegible] merveilleux, un chant clair et doux, dont pas une note [illegible] lant même dans la tristesse, ému, mais toujours fin et pu[illegible] d'une [illegible] » ces ascètes bienheureux, qui, ayant vaincu leurs corps, [illegible] presque » dégagées de la prison humaine, s'entretiennent avec les [illegible] dans la » splendeur de la solitude. »

— Panthéon, poëme théologique en cinq chants, avec une introduction et des notes. 1842, in-12. 2 »

Dulaurier (Ed.), professeur à l'École des langues orientales. Chronique de Mathieu d'Édesse continuée par Grégoire le prêtre, *traduite en français pour la première fois* [illegible] accompagnée de notes historiques et géographiques. 1858, in 8. 12 »
Premier volume de la Bibliothèque historique [illegible]

Eichhoff F.-G., correspondant de l'Institut. P[illegible] des Indiens comparée à l'épopée grecque et latine, avec analyse des poëmes nationaux de l'Inde, citations en français [illegible] imitation en vers latins. 18[illegible], in-8. 6 »

Enault (Louis). Histoire de la littérature des [illegible] 1860, gr. in 8. [illegible]

Obry (J.-B.-F.), de l'Académie d'Amiens. Du Berceau [illegible] humaine selon les Indiens, les Perses et les [illegible] 1858, in-8. 5 »

Weber (A.), professeur à l'université de Berlin, Histoire de la littérature indienne ; traduit de l'allemand par Sadous, professeur au lycée de Versailles. 1859, in-8. 7 »

MEAUX. — IMPRIMERIE A. CARRO.

